BIBLIOTHEQUE des meilleurs Poëtes Italiens, *en 36 Volumes* in-8°. *proposée par souscription, par M. COURET DE VILLENEUVE, Imprimeur du Roi à Orléans, & Éditeur de cette Collection.*

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

TOMO PRIMO.

Tom. VIII. de la Collect.

On foufcrit à Paris, pour la Collection entiere, chez M. NYON, aîné, Libraire, rue du Jardinet, quartier Saint-André-des-Arcs; chez M. CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente; ainfi que chez les principaux Libraires des autres Villes du Royaume. On peut auffi s'adreffer directement à M. COURET DE VILLENEUVE, Imprimeur du Roi. (Voyez le *Profpectus* ci-après.)

Pour l'Étranger, chez MM.

BAWER, à Strasbourg.
BORELLE, Libraire, à Milan
BORELLE-Borelle, à Lisbonne.
GUIBERT & ORGEAS, à Turin.
MOLINI, à Florence.
THEVIN, à Madrid.
TARUFFI, à Bologne.
RINALDI, à Ferrare.
P. BARDE, à Geneve.
M. STAFI, à Naples.
P. MARTIN, à Lisbonne.
POTT & Compagnie, à Laufanne.
PLOMPTEUX, à Liege.
REYCENDS, freres, à Turin.
REY, (P. J.) à Lisbonne.
BOUCHARD & Gravier, à Rome.
CARIS & BERTRAND, à Cadix.
L. BAILLEUX, à Genes.
ELMSLY, à Londres.
Franc. PEZZANA, à Venife.

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO,

POEMA

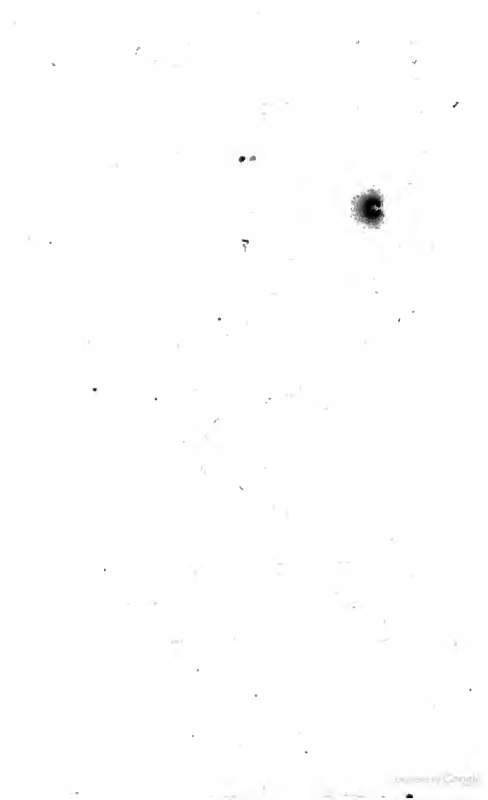
IN OTTAVA RIMA.

TOMO PRIMO.

IN ORLEANS;

Da' Torchj di L. P. Couret de Villeneuve,
Stampatore Regio.

Con Licenza, e Privilegio.

1785.

BIBLIOTHEQUE
DES
MEILLEURS POETES ITALIENS,

En 36 Volumes in-8°., *proposée par Souscription, par M.* COURET DE VILLENEUVE, *Imprimeur du Roi, à Orléans, & Éditeur de cette Collection.*

PROSPECTUS.

LE goût de la Littérature Italienne est devenu presqu'universel en France, & il n'est point en Europe de Langue, après la Françoise, qui soit d'un usage plus général. Les grâces de l'idiome, l'imagination riche & brillante de ses Poëtes, & mieux encore, peut-être, les facilités qu'offre l'étude de cette Langue, par son analogie avec la Latine & la nôtre, doivent naturellement lui assurer la préférence, sur toute autre Langue étrangere, de la part des Jeunes Gens de l'un & de l'autre sexe, qui cultivent les Belles-Lettres.

Son caractere est la finesse, la douceur & l'harmonie. Si les Historiens d'Italie sont redevables de leur gloire à la premiere de ces qualités, les deux autres assurent l'immortalité aux Productions

d'un grand nombre de ſes Poëtes. Dans leurs Ouvrages, trop de vers, au lieu d'entraîner trop d'ennui, produiſent un plaiſir plus vif, qui ſouvent dégénere en enthouſiaſme, en attrait ſi particulier, qu'il eſt pluſieurs Poëmes qu'on ne peut commencer ſans les finir, avant d'entreprendre toute autre lecture.

Il s'en faut cependant beaucoup que l'on puiſſe ajouter à ces avantages, ceux de l'abondance & de la multiplicité des ſources. On ſe plaint, avec raiſon, que les bonnes éditions des Livres Italiens, anciennes ou modernes, ſont d'un prix trop haut pour le commun des Lecteurs, & que celles qui ſe vendent à un prix modéré, fourmillent de fautes. Je me ſuis propoſé de remédier à ces inconvéniens dans l'entrepriſe dont je fais part au Public, & le déſintéreſſement m'a fait chercher les moyens d'économiſer ſur les frais d'impreſſion, à deſſein d'étendre, autant qu'il eſt en moi, cette branche de Littérature. Je remplacerai le luxe typographique, dont les Editeurs ne manquent pas de faire ordinairement un objet de ſpéculation preſqu'aſſuré, par une élégante propreté dans l'exécution, & mon attention pour la correction ſera portée juſqu'au ſcrupule.

J'ai vu avec ſatisfaction que pluſieurs Éditions, ſorties de mes Preſſes, ont été accueillies favo-

rablement : les *Poësies d'Horace*, les *Fables de Phedre*, les *Œuvres du C. de B....*, *de Gresset*, &c. sont encore recherchées dans les Cabinets des Curieux. En me donnant les mêmes soins, en prenant les mêmes précautions, j'augure de mon entreprise des succès aussi heureux. Les Caracteres fondus pour cette Collection, sont du célebre *Fournier*, Artiste estimable, à qui l'Imprimerie est redevable d'une partie de la célébrité dont elle jouit actuellement en France. La Taille, nette, ronde, pleine & parfaitement bien proportionnée de ses Caracteres, lui assureront toujours la préférence, de la part de ceux qui ne jugent qu'en comparant les effets.

Chaque Volume sera composé de 500 pages *in*-8°. le Papier sur lequel cette Collection doit être exécutée, sera du Carré fin de Limoges, du prix de 12 liv. la rame, & de couleur uniforme pour tous les Volumes. Mais, pour que les Souscripteurs soient plus certains de ce qu'ils acheteront, je promets de fournir chaque feuille *in*-8°. suivant les conditions ci-dessus énoncées, franches de Port, pour le prix de deux sols de France. Les vingt-cinq feuilles formeront un Vol. *in*-8°. qui sera du prix de deux livres dix sols. La Brochure se paiera séparément, trois sols par Volume, lorsqu'on délivrera le dernier de la Collection. Ceux qui contiendront moins de

matiere, ne feront payés qu'en raifon du nombre des feuilles dont ils feront compofés.

Cette Collection fera, pour les Perfonnes qui auront foufcrit pendant le temps de la livraifon des quatre premiers Volumes, qui feront diftribués pendant les mois de Mai, Juin, Juillet & Août 1785, du prix de quatre-vingt-dix livres; fçavoir, quinze livres, en recevant le premier Volume; fix mois après, quinze livres; & ainfi de fuite, de fix mois en fix mois. On fera libre, en s'adreffant directement à l'ÉDITEUR, de remettre ladite fomme de quinze livres à la pofte, fans affranchir le port de la lettre & de l'argent.

MM. les Soufcripteurs pourront payer, en foufcrivant, un ou plufieurs des termes de fix mois, c'eft-à-dire, quinze, trente, ou quarante-cinq livres; & ces paiemens feront imputés fur la totalité du prix de la Soufcription. On délivrera un Volume par mois, & il n'en fera vendu aucun féparément.

Lors de la livraifon du cinquieme Volume, qui paroîtra en Septembre prochain, on ne fera plus libre de foufcrire au prix de quatre-vingt-dix livres; & à cette époque, la Soufcription fera du prix de cent vingt livres. On a tiré vingt-cinq Exemplaires feulement en Papier d'Hollande. MM. les Soufcripteurs qui nous feront

connoître leur intention à cet égard, paieront le Volume ſix livres.

L'Éditeur s'oblige de délivrer un Volume par mois : cette entrepriſe n'éprouvera aucune interruption.

La Liſte de MM. les Souſcripteurs ſera placée en tête du premier Volume du *Morgante Maggiore di Luigi Pulci.*

NOTICE

Des Livres, ſuivant l'ordre des genres, qui doivent compoſer la Collection des meilleurs Poëtes Italiens.

IL MORGANTE MAGGIORE *di Luigi Pulci*, 2 vol. *in*-8°. Cette eſpece de Poëme Épique eſt rempli d'imagination. Quelques Critiques Italiens ont mis cet Auteur au-deſſus de l'Arioſte.

ORLANDO INNAMORATO *di Matteo-Maria Boiardo, rifatto da Franc. Berni*, 2 vol. *in*-8°. François Berni, le Scaron des Italiens : ſon *Orlando innamorato, rifatto*, Poëme eſtimé pour la pureté de la Langue, eſt l'Ouvrage du *Boiardo*, refait, dont le fonds eſt tiré de la Chronique

fabuleufe de l'Archevêque Turpin. L'amour de Roland pour Angélique eſt le ſujet de ce Poëme. On ne peut refuſer à cet Auteur l'imagination la plus vive & la plus brillante, & c'eſt à ce titre qu'il eſt regardé comme un des plus grands Poëtes que l'Italie ait produit. *Berni* corrigea ſon ſtyle, y ſema plus de Poéſie, de grâce & de gaîté.

ORLANDO FURIOSO *di L. Arioſto*. 3. vol. *in*-8°. Le grand talent de ce Poëte, comparé à Homere & à Virgile, eſt cette facilité de paſſer tour à tour du terrible au tendre : il va & revient de ces deſcriptions terribles aux peintures les plus voluptueuſes, & de ces peintures, à la morale la plus ſage. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt d'intéreſſer vivement pour ſes Héros & ſes Héroïnes, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. On y trouve preſqu'autant d'événemens touchans, que d'aventures groteſques : ſa Poéſie eſt une peinture vive & brillante de la Nature avec tous ſes charmes.

RICCIARDETTO, *di Niccolò Fortiguerra*, 2 vol. *in*-8°. L'Auteur dans ce Poëme Héroïco-Burleſque, s'eſt livré, à l'exemple de l'Arioſte, à tout ce que ſon imagination lui préſentoit. Il y regne un déſordre & une bizarrerie qui jettent le Lecteur dans une contention d'eſprit continuelle, & qui en rendroit la lecture moins

agréable, ſans le génie, les plaiſanteries originales, & la verſification aiſée qu'il reſpire.

LA GERUSALEMME LIBERATA, *di Torquato Taſſo*, 2 vol. *in*-8°. Ce Poëme offre autant d'intérêt que de grandeur : il eſt parfaitement bien conduit. L'Auteur fait paſſer le Lecteur, des alarmes de la guerre, aux délices de l'amour; & de la peinture des voluptés, il le ramene aux combats. Son ſtyle eſt par-tout clair & élégant, & lorſque ſon ſujet demande de l'élévation, on eſt étonné comment la molleſſe de la langue prend un nouveau caractere ſous ſes mains, & ſe change en majeſté & en force.

L'ITALIA LIBERATA DA' GOTI, *Poema di Giangiorgio Triſſino*, 3 vol. *in*-8°. Le ſujet de ce Poëme eſt l'Italie délivrée des Goths, ſous l'empire de Juſtinien, par Bélizaire. Son plan eſt ſage, bien deſſiné : on y trouve du génie & de l'invention, un ſtyle pur & délicat, une narration ſimple & naturelle. Il a ſaiſi le vrai goût de l'Antiquité, & n'a point donné dans les pointes & les jeux de mots, ſi ordinaires à la plupart des Auteurs Italiens.

LA SECCHIA RAPITA, *del Sign. Aleſſandro Taſſoni*, 1 vol. *in*-8°. Ce Poëte étoit regardé comme un des premiers Sçavans de ſon ſiecle. Le Poëme qu'il compoſa ſur la guerre entre les

Modenois & les Bolonois, au fujet d'un Seau qui avoit été pris, & qu'il intitula de même, eft un agréable mêlange de comique, d'héroïque & de fatyrique, dont on a donné deux Traductions françoifes.

LE RIME, *del Petrarca*, 1 vol. *in*-8°. Non-feulement Pétrarque paffe, avec raifon, pour le Reftaurateur des Lettres en Italie, mais encore pour le pere de la bonne Poéfie Italienne. On trouve, dans fes vers, un grand nombre de traits femblables à ces beaux Ouvrages des anciens, qui ont à la fois la force de l'antique & la fraîcheur du moderne.

LA DIVINA COMMEDIA, *di Dante Alighieri*, *cioe; Inferno, Purgatorio e Paradifo.*, 1 vol. *in*-8°. L'Auteur s'éleve, dans les détails de cet Ouvrage, au deffus du mauvais goût de fon fiecle. Il eft plein de penfées auffi juftes que profondes, d'images fortes, de peintures charmantes, d'ex-preffions de génie, de tours délicats, de faillies ingénieufes, de morceaux brillans & pathétiques. Quelques Italiens ont regardé cette Divine Co-médie comme un beau Poëme Épique.

POESIE DRAMMATICHE, *d'Apoftolo Zeno*, 6 vol. *in*-8°. Zeno a été comparé, en France, au grand Corneille. Quoique fes Opéra foient remplis d'événemens multipliés & d'Épifodes

ſinguliers, il attache l'eſprit par ſon invention, par ſa fécondité, par la vérité de ſes tableaux, par l'intelligence de l'Art Dramatique, par la force du Dialogue, & la vigueur de ſon pinceau. Les ſix volumes contiendront ſoixante-trois Poëmes, Tragiques, Comiques, ou dans le genre Paſtoral.

OPERE DRAMMATICHE E LIRICHE, *del Sign. Abate Metaſtaſio*, 7 vol. *in*-8°. Ses Opéra reſſemblent à nos belles Tragédies. Ce Poëte eſt naturel, ſimple, aiſé dans le Dialogue : ſon ſtyle, toujours pur & élégant, eſt quelquefois ſublime. Le fonds de ſes pieces eſt noble, intéreſſant, théâtral : les ſituations de ſes Acteurs attachent, & ſouvent arrachent des larmes : ce ſont des actions célebres, des caracteres grands & ſoutenus, des intrigues ſagement conduites & heureuſement dénouées. Ce ſont toutes ces qualités qui ont fait comparer l'admirable Métaſtaſe à Racine.

IL PASTOR FIDO, *del Sign. Battiſta Guarini*, 1 vol. *in*-8°. L'eſprit, les grâces, la délicateſſe, les images, la douceur & la facilité caractériſent cette Tragi-Comédie Paſtorale, qui immortaliſa ſon Auteur.

AMINTA, *Favola Boſcareccia*, *di Torquato Taſſo*. 1 vol. *in*-8°. Cette Paſtorale reſpire la

mollesse & les grâces propres à la Poésie Italienne: les récits, à la vérité, ne laissent presque rien à la représentation; mais on oublie aisément ce défaut en faveur de l'Ouvrage.

LA FILLI DI SCIRO, *Favola Pastorale, del Conte Guido Ubaldo de' Bonarelli*, 1 vol *in*-8°. Il y a peu de Pastorales écrites avec plus de finesse & de délicatesse que la *Fillis de Scire;* aussi fut-elle comparée au *Pastor Fido* & à *l'Aminte.*

L'ADONE, *Poema-Eroico, del Cav. Giov. Battista Marino*, 3 vol. *in*-8°. Le style de cet Auteur a cette mollesse voluptueuse, qui est pour la jeunesse un attrait bien séduisant. On y trouve des peintures agréables & des allégories ingénieuses.

On souscrit, à Paris, chez M. NYON, l'aîné, Libraire, rue du Jardinet; & chez M. CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente, ainsi que chez les principaux Libraires des Villes de l'Europe. Les Particuliers qui voudront s'adresser directement à M. COURET DE VILLENEUVE, Imprimeur du Roi & Éditeur de cette Collection, à Orléans, auront l'attention de joindre à la Lettre d'avis qu'ils lui adresseront, le Reçu du Directeur de la Poste de la Ville, chez lequel

la somme des paiemens de Souscription aura été déposée, parce que ce n'est que sur ce Reçu, ainsi que sur la Lettre d'avis, qu'on peut la recevoir au Bureau de la Poste d'Orléans.

On prie les Particuliers qui desirent souscrire, d'envoyer leur adresse, à l'une de ces indications, & de donner les noms, qualités & demeure, d'une écriture lisible, afin d'éviter les erreurs ou les doubles emplois.

Lu & approuvé, à Paris, ce 30 *Décembre* 1784.

DE SAUVIGNY.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer & de distribuer, à Paris ce 31 Décembre 1784.

LE NOIR.

MODELE DE SOUSCRIPTION.

Je m'engage à payer à M. Couret de Villeneuve, Imprimeur du Roi, à Orléans, la somme de quatre-vingt-dix livres, pour un Exemplaire de la Bibliotheque des meilleurs Poëtes Italiens, 36 *Vol.* in-8°. *en feuilles, suivant les termes & les conditions énoncés dans le* Prospectus *dudit Ouvrage.*

A le du mois d 1785.

MODELE DE RECONNOISSANCE.

Je reconnois que M.
a souscrit pour un Exemplaire complet de la Bibliotheque des meilleurs Poëtes Italiens, *en* 36 *Vol.* in-8°. *sur Papier carré fin de Limoges, & qu'il a payé la somme de . à compte de celle de quatre-vingt-dix livres, pour valeur d'un Exemplaire en Feuilles.*

A Orléans, le du mois d 178

Imprimeur du Roi, Directeur du Journal Orléanois.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

L'HONNÊTETÉ de nos Souſcripteurs, dans leurs procédés à notre égard, nous oblige de répondre à leur confiance : nous croirions manquer à ce qui leur eſt ſi légitimement dû, ſi, dès la premiere livraiſon de notre BIBLIOTHEQUE DES MEILLEURS POETES ITALIENS, nous ne donnions aucun éclairciſſement ſur nos reſſources & ſur la marche que nous nous ſommes propoſé de tenir dans une entrepriſe de cette importance. Ce n'eſt pas aſſez pour nous de flatter par l'exactitude de l'Impreſſion, la bonté du Papier, & la beauté de l'exécution typographique; il faut encore ſatisfaire par la clarté des textes & l'uniformité de l'orthographe. Trop ſcrupuleux pour corriger les anciens Auteurs, nous laiſſerons ſubſiſter juſqu'à leurs fautes; en indiquant néanmoins, par des notes courtes, mais néceſſaires, ce que les Imitateurs ont imaginé pour éclaircir ce qu'il pouvoit y avoir d'obſcur, ou

corriger ce qu'ils trouvoient de défectueux. Le travail, nous en convenons, est fastidieux; mais nous nous ferons cependant un devoir de nous en charger, parce que nous voulons procurer à nos Souscripteurs un plaisir, où dans les précédentes Éditions, ils ne rencontroient qu'une difficulté. Voilà pour ce qui regarde les Auteurs anciens, tels que le DANTE, PÉTRARQUE, & le PULCI. Quant aux modernes, on nous reprocheroit, avec raison, de pousser le scrupule jusqu'au ridicule, si nous ne profitions pas des sçavantes observations des Grammairiens de notre siecle. Le but qu'ils se sont proposé est si louable, que tout Littérateur qui s'intéresse à la gloire de leur Nation, ne doit jamais s'en écarter. Les uns, comme les BENCIRECCHI, les PALOMBA, les MINAZIO, les PLACARDI, ont donné des leçons; les autres, comme les BASSI, les CONTI, les FRUGONI, ont fourni des exemples. Instruits par les premiers, autorisés par les seconds, dans l'impression du *Ricciardetto*, nous nous sommes quelquefois écarté de l'orthographe ancienne, en substituant les signes d'élision, à la lèttre, qui, dans la mesure du vers,

comme dans l'harmonie de la prononciation, devenoit parfaitement inutile. Mais si quelquefois, dans ces corrections, nous avons été hardi, nous osons nous flatter de n'avoir jamais été téméraire, puisqu'à l'exception de ces fautes légeres, qui échappent à la vigilance la plus minutieuse, le Critique le plus partial ne trouvera dans les innovations de notre orthographe, que celles qui sont justifiées, ou par les principes reconnus des plus célebres Grammairiens, ou par l'exemple des plus savans Éditeurs d'Ouvrages en vers italiens.

Nous l'avouerons, parce que notre dessein ne fut jamais d'en imposer, les premieres feuilles du *Ricciardetto*, dont nous délivrons le premier Volume, nous ont occasionné beaucoup de recherches; il falloit nous faire un systême qui fût sûr sans être irrégulier : ce systême, tracé d'après les principes & les exemples, est celui que nous avons suivi, & dont nous nous proposons de ne jamais nous écarter. Cependant, comme, en ce point, trop d'obstination dégénereroit en superstitieuse ignorance,

nous prévenons nos Souscripteurs, que tout conseil donné pour la perfection des Ouvrages que nous avons dessein d'imprimer, sera toujours aussi favorablement reçu, qu'exactement suivi, pourvu, toutefois, qu'il ne porte pas sur des objets trop minutieux. Dans une entreprise de la nature de la nôtre, on doit se contenter d'aspirer au bien; ce seroit une chimere que de prétendre aller jusqu'à la perfection.

Il ne faut avoir que les premieres notions de la Poésie Italienne, pour découvrir combien nous avons corrigé de fautes dans l'Edition que nous donnons du *Ricciardetto*. Les exemplaires que nous nous sommes procuré, & nous n'avons rien négligé pour avoir les plus corrects, sont extrêmement fautifs. Il est des Octaves auxquelles il a fallu rendre leur véritable sens; des phrases obscures qui devoient être éclaircies; des mots propres que l'on devoit substituer à des mots sans signification, & qui ne se trouvoient pas plus dans les bons Auteurs de l'Italie, que dans tous les Dictionnaires de cette Nation. Un autre soin a pris sur nos occupations, c'est celui que nous

avons donné à la ponctuation, partie importante, sur-tout pour les François qui aiment la lecture des Ouvrages des Poëtes Italiens; partie extraordinairement négligée dans les Editions précédentes. Nous n'avons rien omis pour éviter l'application de ce reproche à celle que nous donnons.

Nous avions d'abord dessein d'indiquer quelques exemples des corrections considérables, que le metre des vers, sa signification, son harmonie, & plus que tout cela, des regles les plus généralement reconnues de la Grammaire ou de la Prosodie, rendoient nécessaires, mais nous ne pouvions y parvenir sans un étalage d'érudition pédantesque, aussi éloignée de notre caractere qu'inutile pour nos Souscripteurs. Nous aimons mieux les remercier des encouragemens & des conseils que plusieurs d'entr'eux ont eu la bonté de nous adresser, & les prévenir que nous n'attendons qu'un desir de leur part, pour imprimer un *Dictionnaire* dont nous nous occupons. Cet Ouvrage du format des volumes de la collection, en indiquant la signification des mots, expliquera plusieurs difficultés qui se trouvent assez com-

munément dans la Poésie Italienne. Les amateurs de la Langue Angloise connoissent le petit Dictionnaire de THOMAS NUGENT, amélioré par CHARRIER, Le plan que l'un & l'autre ont suivi est celui d'après lequel nous opérerons.

NIDALMO TISEO
AD
ACI DELPUSIANO
SALUTE E FELICITÀ.

NON mi ſono mai dimenticato, valoroſiſſimo e virtuoſiſſimo Aci, onore e gloria ſempiterna d'Arcadia; di quella volta, che io paſſai da Bologna, che ſono degli anni parecchi, dove ebbi la occaſione di vedervi, e di trattarvi con tale dimeſtichezza, che mi laſciai indurre a farvi vedere alcune mie coſerelle poetiche; e voi poi le voleſte con le voſtre lodi far grandi, e di più le faceſte comparire alla pubblica luce. Da quel tempo dunque, conforme ſapete, infino ad ora v'ho tenuto per mio Maeſtro; nè ho fatto coſa, che non v'abbia, conforme egli era di dovere, participato. Queſta bontà dunque voſtra verſo di me mi vi ha obbligato di maniera, che ſtimerei di farvi torto, ſe vi celaſſi un accidente, che mi è ſucceduto di freſco, e per cui ſono certo che avrò, in caſo di biſogno, tutta la più valida e affettuoſa aſſiſtenza da voi. E perchè ſappiate la

cosa tutta incominciando dall' A fino al Ronne;
vi dirò come trovandomi del 16. di questo secolo
1700. in Pistoia mia patria nel gratissimo tempo
dell' autunno, mi portai con tutti di mia casa in
villa, per ivi attendere, conforme da ciascheduno
si suole, ma da' Toscani specialmente, a diverse
sorte così di cacce, come d'uccellari: e perchè
la sera tutti i villeggianti di quelle collinette
all' intorno venivano a veglia da noi, per essere
la mia villa fabbricata quasi affatto nel piano, e
quindi radunatisi insieme, alcuni di essi giuocavano,
alcuni stavano a vedere. Io, che di giuoco poco
o nulla dilettomi, mi tratteneva separato da quelli
in un' altra stanza con alcuni eruditissimi giovani; e
quivi con esso loro quando leggeva il Berni, quando
il Morgante, quando l'Ariosto, con un godimento
veramente straordinario. Accadde una sera, che
nel prendere qualche riposo dopo una ben lunga
lettura, disse uno di que' giovani: Iddio lo sa,
quanta fatica sarà ella costata a gli autori di questi
Poemi, non dico la fabbrica d'un Canto intero,
ma d'una dozzina d'Ottave. Certa cosa si è, che
quanto maggiore apparisce in essi e la facilità, e la
felicità de' versi e delle rime, altrettanto sudore
egli è stato sparso da loro. E gli altri che quivi
pur erano, lo stesso ad una voce affermavano. Io
meno accorto, o senza dubbio più animoso di
tutti loro, mettendo la cosa in riso: Affè (dissi)
ci avranno sudato essi meno, che voi per avven-

tura non vi credete; avvegnachè nel poetare, se non tutto tutto, almeno più della metà si debba alla natura, e colui che non sia da essa benignissimamente aiutato ed assistito, può lasciare a sua posta un così nobile e dilettevol mestiere, e darsi a qualche altro esercizio, dove signoreggi più l'arte, che la natura. E perchè le parole non s'infilzano; io, che sono pronto a provarvi co' fatti quanto di presente vi dico, vi prometto portare un Canto domani a sera, mescolato dello stile di tutti e tre, giacchè la natura m'è stata piuttosto liberale, che scarsa de' suoi graziosissimi doni. Fu con lieto volto accettata la mia promessa da tutti, e quello che è peggio, finita la cena, e ritiratomi in camera, puntualmente la mantenni; e la susseguente sera lessi il nuovo Canto, e fu ascoltato con piacere non ordinario. Quì, gentilissimo Aci, pareva che dovesse terminare questa mia, non so se io dica o prova d'ingegno, o leggerezza di mente; ma di quì giusto ebbe principio, mezzo, e fine un Poema di trenta Canti, nel corso di pochi anni, ed a tempi rotti, ed avanzati alle occupazioni più gravi. Teneva dunque questo mio Poema legato rozzamente sopra d'un tavolino, dove per lo più soglio scrivere: quando eccoti un uomo da me conosciuto appena di vista, ma che aveva grido d'esquisitissimo letterato, il quale postomisi a canto a sedere, interrogommi di molte

cose; alle quali ho io brevemente risposto, siccome era desiderosissimo di spicciarmene; ed egli, che forse si era di cio avveduto, stava per alzarsi in piedi, e partire. Quando dette d' occhio su quel mio benedetto libro, e mi richiese che cosa egli si fosse; ed io sorridendo: Egli è un Poema nuovo (gli dissi) tirato giù in fretta, ed alla peggio, e per puro divertimento da un mio carissimo amico, il quale ha voluto piuttosto onestamente spendere in questi dolcissimi studj quelle ore, che gli altri senza valutarne la perdita gettano via, o ne' pazzi amori, o ne' pericolosi giuochi, o nelle inutili conversazioni, ancorchè la malignità de' tempi sia tale, che non si stimi altro tempo perduto che quello solo, che nelle belle arti consumasi. A questa voce egli mutossi subito di colore, e fieramente turbatosi prese di tal maniera a divincolarsi ed a sbattersi, che lo credetti invaso dal fistolo, o tormentato da qualche stravagante malore: e preso con furia quel disgraziato libro, gettollo sopra il tavolino, e volendo alcuna cosa dire, per la sfrenata rabbia non poteva formar parola; ma a guisa d' un calabrone rinchiuso in un fiasco, o d' un paiuolo che forte bolla, egli era il suono delle sue voci incomposte, talchè mi s' ebbe a gelare il sangue nelle vene per lo spavento. Ma sfogato ch' egli ebbe un tal poco l' impeto dell' ira sua maladetta: Sapete voi (con torvo sopracciglio

mi disse) che cosa vuol dir Poema ? Ed io a lui, così sbalordito com' era : Lo so , e non lo so (subitamente ripresi) vo' dire , che lo so tanto quanto , da poter anch' io mettere il becco in molle ; ma non ne so in modo da farne il maestro , come forse e senza forse lo farete voi. Ed egli con le labbra sbiancate, che gli tremavano tuttavia , come se vi avesse il parletico : Dite pur francamente di punto non saperne; perchè se lo sapeste, avereste lacerato su gli occhi stessi di quel vostro inesperto e semplicissimo amico il libro , che egli vi diede ; e se foste del temperamento collerico, che son io , gli avereste fatto ancora qualche altro scherzo più tristo. Ed io a lui : Iddio non voglia mai, che si faccia alcuno benchè minimo dispiacere a quel galantuomo onorato da e bene; anzichè lo possa io vedere ogni dì più prosperato e contento. Ora non sapete voi (seguitò egli sdegnosamente a dire) che il Poema epico è la più grande, e la più bella, e la più ammirabile cosa , che s' abbia la Poesia , ed è l' opera dell' umana mente la più nobile, e la più perfetta ? Tutta la sublimità degl' ingegni i più stupendi appena può esser bastevole a sopperire di tutto ciò, che abbisogna ad un Poeta eroico. La difficoltà sola di trovare un giudizio , una fantasia, una sangue così ben temperato di caldo e di freddo , cioè d'impeto e di posatezza , cagionano la rarità di questo carattere , e di

questa mescolanza felice, che fa il Poeta perfetto. In somma per ben riuscire in un Poema, ci vuole un giudizio sì saldo, un discernimento sì fino, una cognizione così intera della lingua nella quale si scrive, uno studio così costante, una meditazione così profonda, una estensione di capacità così vasta, che gl' interi secoli appena possono produre un ingegno atto alla tessitura d'un buon Poema; ed è, a dirvela in due parole, una impresa di tanto ardire, e di tanta malagevolezza, che ella non può venire in mente ad alcuno senza atterrirlo, e spaventarlo. E voi mi dite, che questo è un Poema? e che è stato fatto in pochi anni, e per puro divertimento? e quello che è più strano, d'avanzugli e di ritagli di tempo, come de' menomi scampoli de' sartori le povere vesti loro i baroni si fanno? E quì tornò a strapazzare il mio libro, ed a sbatacchiare le mani sul tavolino con sì poca grazia, che buttommi il calamaio e il polverino per aria, che poi tornato all'ingiù capivolto scarabocchiommi delle scritture parecchie. Nulladimeno sembrando a me, che egli avesse ragione da vendere, stetti chiotto chiotto, e tacitamente meco mi rallegrai di non essermegli scoperto per autore di quel benedetto Poema. Quindi per non parere d'essere un piccione di quei di gesso, o d'aver lasciato la lingua al beccaio: Per verità io non credeva (gli dissi) che ci volesse tanto per essere un bravo tessitor di poema.

Ed oh non avessi aperto mai bocca, che egli a questo mio dire diede la stura alla piena, e m'ebbe ad affogare; massime allora, che messe ambe le sue mani su le mie braccia, e con la testa sua quasi toccante la mia; ferocissimamente esclamò; Non ho neppure cominciato a dire quello che vuolci, per fare un vero e perfetto Poeta. Imperocchè vuolci, oltre a ciò che poco fa dissi, una mente che esca affatto da' limiti dell' ordinario, ed uno spirito che abbia più del celeste, che del terreno; acciocchè possa muovere gli affetti, e cagionare que' trasporti d' ammirazione, che si aspettano dalla vera Poesia. Nè questo per avventura egli è il tutto: avvegnachè due fini si abbia da proporre il Poeta, cioè uno d' arrecar diletto, l' altro d' apportar giovamento. E qui sorgono due spaventose montagne, che quasi niuno giunge a salirle; e dove acora i nobilissimi ingegni per mancanza di senno si perdono; e sovente alle radici delle medesime, dopo d' averne sormontata gran parte, vergognosamente precipitano. La vera maniera dunque del dilettare consiste nella mozione degli affetti; imperocchè quel movimento egli è cosa gratissima all' anima, che gode della mutanza degli oggetti, per compiacere all' immensità de' suoi desiderj: e quindi, per ciò più facilmente ottenere, si serve del numero e dell' armonia, anima i suoi ragionamenti con maniere ed espressioni vivissime, permette alla sua immaginazione una pienissima libertà,

e tutto quello che dice, lo dice con ornamento e vaghezza, formandolo da tutto ciò, che gli è più aggradevole nella natura degl'Idoli graziosissimi; de' quali nel Poema quanto la frequenza è maggiore, egli tanto più viene a riuscire dilettevole e grato. In fine ella, ad oggetto di piacere, è grande nelle sue idee, sollevata nelle sue espressioni, ardita nelle parole, appassionata ne' suoi movimenti, e si studia di comparire in qualunque sua parte tutta colma di bellezze, di grazie, di fiori, e di leggiadrie. E questo diletto tanto più si dee riputare degno di stima, quanto che il buono e costumato Poeta lo fa servire a rendere la virtù (la quale ha sempre a prima vista dell' austero e dell' aspro) oltremodo grata e soave; distinguendosi in questo ancora la Poesia dalle altre Arti, le quali senza punto pensare al dilettevole, pongono tutta la cura loro nell' ammaestrarci nell' utile e nell' onesto: Io che essa facilmente ottiene col proporci spesso diversi esempi di grandissime virtù, e d' enormissimi vizj, incitando gli uomini per tal via all' amore ed all' imitazione di quelle, ed all' odio ed alla fuga di questi. Ma una tal maniera di dilettare ella è delle più scabrose cose, e delle più difficili della Poesia. Imperocchè consistendo principalmente il diletto nella novità, che è madre della maraviglia, e questa per lo più nascendo dal finto, conciossiacosachè non vi può essere cosa alcuna mirabile, se non fuora del corso ordinario della natura,

ed il finto avendo obligazione di comparir verisimile, cioè non discordante dall' opinione comune; chi non vede la grandezza, e la malagevolezza, dell' opera? Mentre egli così diceva, vi giuro, Aci, per i monti, per i boschi, e per i fiumi più sacri, e più rinomati di Arcadia, che m' era già tirato il miserabile mio Poema sotto del tavolino, e messomelo fra le gambe con animo deliberato di strapparne ora uno, ed ora un altro foglio (come le donne, dopo che hanno tirato loro il collo, s' arrecano in grembo o le galline, o l' anitre per pelarle) e di non parlare giammai più di lui; come d' una memoria se non infame, almeno infelice. Nientedimeno come i padri de' figliuoli o storpi, o scempiati sono sempre padri, e di mala voglia s' arrecano a strapazzarli; così ancor io andava a rilento a fare in brani quella mia ancorchè goffissima creatura; quando m'avvenne cosa, che (conforme udirete) mi fece mutare a un tratto di sentimento, e mutare in modo, che sarei pronto a far questione con chi volesse lui torcere un sol capello.

I Greci soli (riprese egli in un tuono veramente grave e sonoro) hanno spianata questa difficoltà; perchè essi unicamente appresero per se stessi, ed insegnarono a gli altri l' arte maravigliosissima di tessere il finto col verisimile, e cagionare per esso tutto quell' incredibil diletto

che dall' ammirabil deriva : e per non divagarmi e confondermi nella moltiplicità degli esempi, vi ridurrò a memoria quel terribile cangiamento della afflittissima Niobe in sasso, mutazione, la quale (come vedete) esce fuora del tutto dal corso della natura, ma che però nel medesimo tempo non ha cosa alcuna d' inverisimile, conciossiacosachè la potestà di cangiamento sì strano ad un celeste nume si ascriva. Ma non così hanno pensato, nè in così fatta maniera (a dirla chiaramente fra di noi) si sono regolati i nostri Poeti Italiani, e l' Ariosto in primo luogo, il quale in questo genere ha così sconciamente mancato, che quel suo Poema dell' Orlando Furioso non si merita altro nome, che d' un confuso ammassamento d' immaginazioni pazze e stravolte, non di Poeti ingegnosi, ma di ammalati frenetici, le quali spogliate affatto d' ogni colore verisimile, muovono piuttosto a compassione, che a diletto gli uomini di erudizione, e di senno. In quanto a me, che l' ho letto e riletto non ho saputo mai capire, come per esso si sia non solo per tutta l' Italia, ma per tutta la Francia, e per la Spagna ancora alzata una nominanza sì celebre; nè come mai egli s' abbia per queste nobilissime nazioni avuto tanti imitatori, di modo che per esso si è guastata e perduta, e tra loro e tra noi, tutta l' arte del ben poetare; quando per altro non sarebbe mancato loro per esempio d' un ben

fatto

fatto Poema l'*Italia liberata* del Triſſino, che a mio giudizio è l'unico fra noi, il quale s'accoſti alla perfezione del Poema. Imperocchè in eſſo e vi ſono moltiſſime di quelle coſe, che egli debbe avere, e neſſune di quelle, delle quali doverebbe eſſer privo: avvegnachè nè vi ſono gli anelli, che rendono altrui inviſibile; nè i gigantoni ben tarchiati e paffuti; nè le femminelle, che veſtite di piaſtra e di maglia facciano mirabilia con lancia e con ſpada; ed altre ſimiglianti beſtialità, per le quali ne và sì pettoruto e sì gonfio quel buon Meſſer Lodovico, il quale è tanto lontano dal meritarſi nella ſavia e ben purgata opinione degli eruditi il nome di buon Poeta, che eſſi appena appena gli accordano quello d'un Verſificatore felice.

Nel mentre che egli così pazzeſcamente beſtemmiava, non vi potrei dire, riveritiſſimo Aci, le ſtrane coſe, che mi paſſarono per la mente. Penſai infino di mettergli le mani adnoſſo, e col temperino che aveva lì pronto per acconciare le penne, fargli un brutto ſette ſul viſo, ed inſegnarli per un'altra volta a parlare con più giuſtizia delle perſone di merito. Ma pure per non guaſtare così in un ſubito i fatti miei, repreſſi gl'impeti del giuſto ſdegno, e con ſembiante tranquillo: Signore (diſſi lui) che coſa avete detto mai? Per verità tutt'altro mi farete

voi credere, che quello che è ſtata voſtra intenzione di perſuadermi. Io vi meno buono, quanto avete detto di grande e di ſublime intorno all' epica Poeſia; e vi meno buono altresì, che rariſſimi ſieno quegli ingegni, che poſſano teſſere un bel Poema: e conchiudo con eſſo voi, che i due fini principaliſſimi dell' epica Poeſia ſono il dilettare e il giovare; anzi v' aggiungo, che quel Poema ſarà il più bello ed il più perfetto, che ſarà più ripieno di coſe, che diletteranno e ſaranno giovevoli inſieme: ma per queſta ragione appunto io non ſolamente mi diſcoſto, ma del tutto mi divido dalla voſtra, non ſo ſe invidioſa e maligna, ma certiſſimo ſtravolta opinione, che avete conceputa dell' immortale, ed in ogni tempo celebratiſſimo Ferrareſe; e ſiccome, mentre avete voi favellato, non ſiete ſtato giammai de me interrotto, così uſate meco altrettanto di corteſia nell' udire le ragioni, per le quali pretendo che voi ſiate in un manifeſtiſſimo errore. Nè dubitate; che io ſia per dilungarmi troppo; perchè (conforme vi è noto) il vizio, o forſe la neceſſità d'eſſere oltre modo proliſſo, egli è per ordinario il ſolito rifugio di tutti coloro, che conoſcendo di avere il torto, ſi luſingano di oſcurare la verità con le ciarle. Voi avete detto, che nel dilettare principalmente conſiſte la bellezza del Poema epico, e che la novità e la maraviglia, il veriſimile e il finto ben regolati, e ben teſſuti, ca-

gionano una soavità, ed un piacere così maraviglioso nelle menti degli uomini, che li leva affatto fuora di se stessi, e li conduce dovunque aggrada all' ingegnoso Poeta : ed in prova di questo raro mescuglio di mirabile e di verisimile, avete portato il cangiamento di Niobe in sasso; cosa rara, come ognun vede, e perciò maravigliosa, ma fattabile, perchè operata da un Dio, e perciò verisimile. O siate mille volte benedetto, e udite pazientemente quello che sono per dirvi. Se quel Poema sarà il più bello ed il più compiuto, che arrecherà diletto maggiore; bisognerà pure che voi confessiate, che il Poema dell' *Orlando furioso* sia sopra d'ogni altro bellissimo e perfettissimo. Ma voi crollate la testa, e sorridete? L' Ariosto (al vostro dire) con le sue fantasie ed immaginazioni bestiali si è tirato appresso tutta l'Italia; que' suoi Ippogrifi, quegl' incantesimi, que' sogni d' ammalati frenetici, che fanno compassione agli uomini di senno, si leggono da ogni genere di persona, non solamente senza nausea e senza ribrezzo, ma con una incredibile avidità e piacere. Alle mense de' gran Signori si cantano per rallegrarli le sue leggiadrissime Ottave; ne' ridotti degli uomini letterati, chi recita l'impazzamento d'Orlando, chi le querele d' Isabella, chi le smanie di Mandricardo, chi il tradimento di Olimpia, e chi altro simile avvenimento. Ma che spendo più parole, e parlo di letterati, e di signori? I ma-

rinarj, i vetturini, le donnicciuole ſteſſe, mentre quelli viaggiano, e queſte teſſono, ſcemano il peſo delle faſtidioſe lor cure, col cantare i verſi dell'Arioſto; là dove del voſtro Triſſino, per nobiliſſimo Poeta ch'egli ſi ſia, come ſpogliato di quel ſaporitiſſimo dolce, che tanto piace, non è alcuno che ne parli; ma viene ègli conſumato dalla polvere e dalle tignuole, e laſciato non altrimenti in un canto, che dagli amoroſi giovani nelle ſtrepitoſe feſte di ballo alcuna curva vecchierella, e bavoſa. A che dunque, per vita voſtra, attribuirete voi queſta sfrenata voglia, che accende gl' Italiani tutti di leggere, o di udir leggere l' Arioſto, e quella avidità inſaziabile di vederne, ſe eſſi poteſſero, il fine ſenza punto d' interrompimento? Non ad altro certiſſimamente che a quell' infinito piacere, che inonda gli orecchi e gli animi di tutti coloro, che lo leggono; il qual piacere (come voi pure diceſte poco fa) è di tanta poſſanza, che ha tirato a ſe con la dolciſſima ſua violenza non ſolamente gl' Italiani, ma gli uomini ancora di là dall' alpi, e dal mare: coſa appreſſo di me cotanto mirabile, che non ho parole da ſpiegare la ſtima e la venerazione, che io ho per quel glorioſiſſimo e divino Poeta. Poter di Giove! Quale bellezza mai Greca o Latina, viſta e riviſta dagli uomini, avventò così gran copia d' amoroſe fiamme ne' petti loro; come poco o nulla veduto (per così

dire) ha di se l'Ariosto invaghito la maggior parte, e la più coltivata d'Europa? Imperocchè toltine noi altri Italiani, e quelli tra di noi d'un gusto più raffinato nelle lettere; chi vi è o Francese, o Spagnuolo, che possa mai essere un ottimo conoscitore delle tante bellezze, che fannno bellissimo l'Ariosto? Certa cosa si è, che per molto studio che si faccia da noi in una lingua forestiera, non si giunge mai a penetrarne quell'ultima bellezza, che vi fanno conoscere solamente quelli, che in essa nascono, ed in essa si studiano di comparire. Se dunque i nudi segni, e senza bellezza di contorno, senza varietà di colori, senza aria, senza gradazione, e senza quella simmetria, che risulta dal tutto, hanno potuto tanto in quelle straniere nazioni: che maravigliosi amori avrebbero in esse risvegliato; se li potessero vagheggiare, siccome noi, nella loro perfezione, e nella loro propria veduta? Ma discendiamo al particolare, e vediamo se veramente quelle, che voi chiamate stravaganze e bestialità nell'Ariosto, sono tali. Voi dite che quegl'Ippogrifi non li potete soffrire; ma non mi dite il perchè. Patite voi forse di vertigini; e quello immaginarvi di volare vi conturba forse e spaventa? Se questo egli è; purgatevi, e prendete a bere del vino amarissimo, dove abbia bollito per molto tempo l'assenzio: che così confortato di testa potrete leggere con quel pia-

cere, che leggo io il volo del fortunato Ruggiero con la sua bellissima Angelica in groppa. Ma se poi vi dispiace come una finzione non verisimile; per questo motivo avete il torto, sì perchè appresso i Poeti è antichissimo il cavallo Pegaseo, sì perchè il forte Perseo assai prima di Ruggiero aveva liberata, stando sopra d'un alato cavallo, Andromeda legata al duro scoglio. L'anello, che rendeva invisibili tutti coloro che sel tenevano in bocca, l'armi fatate, i palagi incantati, e cose simili, voi li chiamate sogni e delirj d'ammalati frenetici. Non è così? Ma ditemi pervita vostra; per qual motivo ho io da lodare come bellissimo il ritrovamento di cangiare Niobe in sasso, e debbo vituperare tutte queste altre invenzioni dell'Ariosto? Perchè (dite voi) nel cangiamento di Niobe vi ebbe mano alcun Dio. Ed io vi soggiungo, che nelle cose straordinarie dell'Ariosto vi hanno avuto mano ben parecchi Demonj, la potestà de' quali ella è infinitamente maggiore di quello, che noi possiamo pensare. Sicchè nè pure per questo capo si rende l'Ariosto spregevole. Vi danno fastidio i giganti? Ma forse temete voi di essere condannato a rivestirli, e fare loro le spese? Sono essi forse un ritrovamento dell'Ariosto, di modo che solo abbiamo avuto noti-

di costoro per mezzo suo? Essi (come ben sapete) sono antichissimi; ed è di Fede, che sonvi stati. Ma (direte voi) non così grandi,

State zitto, che hanno bevuto più grosso di noi i nostri antichi; e basti per convincervi quel solo gigante, chiamato Encelado, che tiene il capaccio sotto il Vesuvio, la sterminata pancia nel mare, e le grandissime cosce co' mostruosi piedi sotto Etna: che se siete buon Geometra, voi vedrete, che egli è un gigante da non misurarsi col passetto, ma con la scala de' gradi a maniera delle provincie. Ora di questi l'Ariosto non solo non n'ha veruno, ma a mettere tutti i suoi giganti insieme per largo e per lungo, non prenderebbero tanto spazio, quanto vi corre dal bellico all'inforcatura di questo sol gigantaccio. Ma che accade, che io più mi distenda sopra di ciò; quasi che voi non sappiate che sorta di sinisurati bestioni fu quella, che mosse la formidabile guerra a Giove; dalle mani de' quali uscivano sassi così sterminati, che se cadevano in mare, formavano l'isole, e se cadevano su la piana terra, formavano i monti. Tutte cose, padron mio garbatissimo, da fare sbalordire un mulino a vento che sempre gira, non che un uomo di qualche senno; e puro sono migliaja d'anni, che sono state dette, e forse credute, e nessuno fino a quì si è preso collera, nè si è voluto sbattezzare per causa loro, conforme per molto meno mi avete cera di volere far voi. Della bravura poi delle Bradamanti e delle Marfise, che a voi pare sì stravagante, e

che vi rivolta lo ſtomaco, e v'amareggia il palato, io non voglio parlarvene; perchè non merita riguardo alcuno queſto voſtro diſpiacimento, eſſendoci ſtate infinite donne, e nella deſtrezza delle perſone, e nel valore dell'armi celebratiſſime. Ma penetriamo un poco la materia più a dentro, e vediamo che coſa hanno preteſo i Poeti con queſte loro invenzioni.

* Queſti draghi fatati, queſti incanti;
Queſti giardini, e libri, e corni, e cani;
E uomini ſalvatichi, e giganti,
E fiere, e moſtri ch' hanno viſi umani;
Son fatti per dar paſto agl'ignoranti:
Ma voi, che avete gl' intelletti ſani,
Mirate la dottrina, che s' aſconde
Sotto queſte coperte alte e profonde.

Le coſe belle, prezioſe, e care,
Saporite, ſoavi, e delicate
Scoperte in man non ſi debbon portare;
Perchè da' porci non ſieno imbrattate.
Dalla natura ſi vuole imparare,
Che ha le ſue frutte, e le ſue coſe armate
Di ſpine, e reſte, e oſſa, e buccia e ſcorza
Contro alla violenza, ed alla forza

* Berni, Orlando Innamorato Lib. 1. Canto 15.

Del ciel degli animali, e degli uccelli;
Ed ha nascosto sotto terra l'oro,
E le gioge, e le perle, e gli altri belli
Segreti a gli uomin perchè costin loro:
E son ben smemorati e pazzi quelli,
Che fuor portando palese il tesoro
Par che chiamino i ladri e gli assassini;
E il diavol che li spogli, e li rivoni.

Poi anche par, che la giustizia voglia;
(Dandosi il ben per premio, e guiderdone
Della fatica) che quei che n'ha voglia,
Debba esser valente uomo, e non poltrone:
E pare anche che gusto e grazia accoglia
A vivande, che sien per altro buone,
E le faccia più care e più gradite
Un saporetto, con che sien condite.

Però quando leggete l'Odissea,
E quelle guerre orrende e disperate;
E trovate ferita qualche dea,
O qualche dio non vi scandalezzate:
Che quel buon uomo altro intender volea
Per quel che fuor dimostra alle brigate,
Alle brigate goffe, a gli animali,
Che con la vista non passan gli occhiali.

E così quì non vi fermate in queste
Scorze di fuor, ma passate più innanzi;
Che se esserci altro sotto non credeste:
Perdio areste fatto pochi avanzi,
E di tenerle ben ragione avreste
Sogni d'infermi e fole di romanzi.
Or dell'ingegno ognun la zappa pigli,
E studi, e s'affatichi, e s'assottigli.

Sicchè dunque per venire alla conclusione, non è poi l' Ariosto un Poeta così triviale, come lo fate: anzi se non volete impugnar la verità conosciuta, egli è senza fallo uno de' primi lumi della volgar Poesia.

Forse soggiugnerete: Egli non ha osservate tutte le regole, che sono state poste al componimento del poema epico, e che però per dolce e soave ch' egli si sia, non gli si debba guardare in viso; anzichè di gran lunga posporlo a qualunque Poemetro arido e disgustoso, ma fatto con regola. Su questo punto io non voglio attaccar briga nè con voi, nè con altri; ma servirà per rispondervi (quando mi promettiate di non averlo per male) la narrazione d'un certo Apologo, che a me pare che al caso nostro mirabilmente egli faccia.

Avete dunque da sapere, che vennero un

giorno a lite fra di loro, a cagione del canto, il Rusignuolo e il Cuculo, stimandosi l'uno all'altro d'essere superior di gran lunga. Diceva il Cuculo, che il suo canto era continuato, naturale, con misura; il Rusignuolo asseriva aver egli assai più armonia di quella, che qualunque altro uccello s'avesse: e quindi per non venire alle brutte, sì conchiuse tra di loro di rimettere il loro litigio al giudizio d'un terzo, qualunque si fosse; e preso il volo, nel passare sopra un verde prato, vi scorsero un solennissimo Asino con un pajo d'orecchi, che erano poco meno di mezzo braccio l'uno. Onde tutto lieto il Cuculo: Non andiamo più innanzi (disse al Rusignuolo) che i pietosi Dei ci hanno fatto dare nel giudice; perché consistendo tutta la scienza di questa materia nell'udito, chi meglio di lui potrà dare una giusta e ben proporzionata sentenza? E detto fatto, se ne volarono sopra un basso arboscello di pere, e sopra i suoi rami, stretti su l'ale si stettero, e quindi umilmente pregarono l'Asino, che dar volesse un incorrotto giudizio sopra la loro quistione. L'Asino, che aveva più voglia di mangiare, che di fare da giudice, appena alzò la grave testa da terra, e' ritornolla ad abbassare, e date un pajo di strepitose crollate d'orecchi, fece capire a' due litiganti, che per quel giorno non teneva giustizia: ma essi lo pregarono tanto, che egli per fine levatosi dal pascolare, tenendo alta la testa, e

gli orecchioni ritti ritti, a maniera di lepre quando cammina : Cantate via (disse loro) e spacciatevi; che come ascoltati io vi averò, vi dirò subito il mio debole sentimento. Il Cuculo si mise il primo in assetto, e disse. Attendete ben, Signor giudice, alla bellezza del canto mio, che in questo punto udirete : e sopra il tutto badate all'artifizio ? con cui lo compongo. E quindi, fatto otto o dieci volte *cu cu*, gonfiatosi alquanto, e scosce tutte le sue penne, si tacque. L'Ussignuolo allora senza usare verun proemio, incominciò il suo graziosissimo gorgheggiare, e tanta varietà, bellezza, armonia risultava da' suoi soavissimi versi, che non vi era fiera in que' boschi, che tratta dall'incredibile dolcezza, che da loro pioveva, a lui non corresse; e nel mentre che egli s'andava vieppiù nel suo canto ingolfando, il giudice annojato della lunga pruova, mandato fuora un villanissimo raglio : Egli può essere (disse al Rusignuolo) che il tuo canto abbia più grazia di quel del Cuculo; ma quel del Cuculo; ma quel del Cuculo ha più metodo.

La favola significa, Padrone mio bello, che secondo la sentenza di quel giudice da quattro piedi, io ho tutti i torti, e voi avete tutte le ragioni; e siccome io non m'affanno per aver perduta la causa, così prego voi a non v'incollerire per averla vinta : anzi vi consiglio a darvi

pace, e ſtare allegro, e ad induſtriarvi a ſputar dolce, con tutto che maſtichiate del fiele; e giacchè ho preſo qualche confidenza con voi, e che a dirvela giuſta, non mi fate punto paura, vi vo dire in ſegreto una coſa, che vi fara certamente maravigliare. Quel Poema, che v' ha moſſo i vermini, e v' ha fatto tanto ſcorrubiare contro di me, e contro quel mio amico, ſappiate ch' egli è farina del mio ſacco, opera delle mie mani, e in una parola che l' ho fatto io, e l' ho fatto a pezzi e bocconi, conforme m' è paruto e piaciuto, e ſono andato avanti (come ſi ſuol dire) a occhi e croce, nè ho penſato più che tanto alle regole, ed a' precetti, ma ſolamente ho avuto un certo diſcernimento di non fare qualche coſa di moſtruoſo, cioè a dire di non fare un corpo con cinque o ſei capi, ma con un capo ſolo, e così dell' altre parti, che data proporzione, ad un ben fatto corpo convengonſi. Del reſto io non ho avuto altro fine, che di piacere, e principalmente a me, e poi di mano in mano a coloro, che forſe una volta lo leggeranno. Imperocchè gli uomini, quando ſono veramente oppreſſi o dal peſo delle fatiche, o dalla malvagità della fortuna, o dalle pubbliche cure, volgliono rallegrarſi: e ſiccome la maeſtra natura conduce quaſi a mano gli animali tutti a cercare quella ſorte di cibo, che loro più ſi confaccia; cosí per la medeſima ſiamo internamente moſſi

nell' avvilimento dello spirito a cercare di conforto e di sollievo, nè alcuno v'è nè più atto, nè più efficace a rallegrarci in un subito, che d'un grazioso componimento poetico. Onde se questa mia operetta verrà mai ad ottenere un fine così discreto ed umano; vi giuro che ne sarò contentissimo, assicurandovi che verun conto non sarò mai di quello, che possiate dir voi, o gli uomini siccome voi, quando fate un giudizio così pazzo e bestiale del più celebre, e del più ragguadervol Poeta, che abbiamo. Ciò detto mi tacqui: ed egli ad un tratto nelle sue smanie tornato, senza altro dirmi partissi.

Ed eccovi narrata, Aci reveritissimo, la dolente; ma vera istoria delle mie non pensate avventure. Quello, che con da questa inimicizia sia per venirmene addosso, io non lo so. Di ragione non avrebbe da farmi altro insulto, che di dir male di me, e dell' opera mia; nel qual caso vorrei un poco d'ajuto, perchè io non so veramente, se gli abbia risposto bene o male: e non ve ne maravigliate, perchè oltre al sapere io poco o niente di tutto, e massime di queste materie, e l'essere stato colto da lui all' improvviso, non ho tempo da respirare; non che da mettermi in istato da pormi a tu per tu con gli uomini letterati. Però voi che sapete tanto, e che state in un paese,

dove le belle arte e leggiadriſſimi ſtudj hanno preſo caſa e ci covano, e le muſe tutte con ſicurezza e con diletto ſoggiornano, ajutatemi quel più che potete, ed avviſatemi ſe ho detto coſe da non poter ſoſtenere; perchè in quel caſo io non m'oſtinerò certamente in difendermi, ma confeſſerò d'avere il torto, maſſime quando mi venga detto da voi. Subito che potrò, manderovvi queſto benedetto Poema, quale voi leggerete con tutta ſegretezza; e ſe vi parerà, che egli non abbia il viſo di dietro, e che poſſa fare ancora egli la ſua comparſa, e noi ne faremo la moſtra: ſe poi ne giudicherete altrimenti, o noi ne faremo un bel ſalò, ò non ci mancheranno buchi dove appiattarlo. Conſervatemi la voſtra ſtimatiſſima grazia, e perdonatemi la confidenza e l'ardire: ma come ſapete, il biſogno per lo più ha ſempre poca creanza, e la neceſſità non ha legge; e reſto tutto voſtro.

RICCIARDETTO

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

Il Re de' Cafri intima un' aspra guerra
A Carlo Mano per placar Despina.
Stella insegna ai guerrier nella sua terra
Dell' incantato vin la medicina.
Rinaldo l' oste e i due giganti atterra,
Fa della maga una crudel cucina.
Ai cari amanti il primo aspetto rende,
E dal corrier la nova guerra intende.

CANTO PRIMO.

I.

Èmmi venuta certa fantasia,
Che non posso cacciarmi dalla testa,
Di scriver un' istoria in poesia
Affatto ignota, o poco manifesta.
Non è figlia del Sol la Musa mia,
Nè ha cetra d' oro, o d' ebano contesta,
E' rozza villanella, e si trastulla
Cantando ad aria, conforme le frulla.

I I.

Ma con tutto che avvezza alle boſcaglie,
E beva acqua di rio, e mangi ghiande,
Cantar vuole d' eroi, e di battaglie,
E d' amori, e d' impreſe memorande:
E ſe avverrà che alcuna volta sbaglie.
Piccolo fallo è in lei ogni error grande?
Perchè non ſtudiò mai, e il ſuo ſoggiorno
Or fu preſſo un abete, or preſſo un orno.

I I I.

E intanto canterà d' armi e d' amori,
Perchè in Arcadia noſtra oggi ſon ſceſi
Così ſublimi e nobili Paſtori,
Che ſon di tutte le ſcienze inteſi;
Vi ſon Poeti, vi ſono Oratori,
Che paſſan quelli degli altri paeſi:
Or ella, che fra loro uſa è di ſtare.
Si è meſſo in teſta di ſaper cantare.

I V.

Ma, come voi vedrete, ſpeſſo ſpeſſo
S' imbroglierà nella geografia,
Come formica in camminar ſul geſſo.
O ſu la polve, o farina che ſia;
O come quel Pittor, ch' alto cipreſſo
Nel bel turchino mare coloria,
E le balene poi ſu gli erti monti:
Così forſe ſaranno i ſuoi racconti.

V.

Ma non per queſto maltrattar ſi dee,
Nè farle lima lima, e vella vella.
La ſemplicetta non ha certe idee,
Che fan l' iſtoria luminoſa e bella:
Nè leſſe mai in ſu le carte Achee,
Over di Roma, o di noſtra favella,
Le coſe belle che cantar coloro,
Ch' ebber mente divina e plettro d' oro.

V I.

Ma canta per iſtare allegramente,
E acciò che ſi rallegri ancor chi l'ode;
Nè ſa, nè bada a regole niente,
Sprezzatrice di biaſimo e di lode;
Che tiranneggia cotanto la gente,
Che v' è inſino chi l' ugna ſi rode,
E il capo ſi ſtropiccia, e 'l crin ſi ſtrazia,
Per trovar rime ch' abbian qualche grazia.

V I I.

Voi la vedrete ancor (tanto è ragazza)
Or quà, or là ſaltar come un ranocchio:
Nè in ciò la biaſmo, nè fa coſa pazza;
Chè dagli omeri in fin ſotto il ginocchio
La Poeſia ha penne, onde ſvolazza;
E va più preſto che in un batter d' occhio
Or quinci, or quindi; e così tiene attente
L'orecchie di chi l' ode, e in un la mente.

V I I I.

Così veggiamo nel furor dell' armi,
Tra il ſangue, tra le ſtragi, e le ruine,
In un momento rivoltarſi i carmi
Ai dolci amori, e quindi alle divine
Coſe, e parlar di templi, e ſagri marmi;
Indi volare ſu l' onde marine,
E raccontar le lagrime e il cordoglio
D' Arianna laſciata in ſu lo ſcoglio.

I X

Ma già ſi è poſta in man la ſua zampogna,
E canta ſotto voce, e non ſi attenta.
Non la guardate ancor, che ſi vergogna,
E come roſa il volto le diventa:
Ma preſto paſſa un poco di vergogna;
Principiato ch' ell' ha, non ſi ſpaventa,
E già incomincia: or noi dov' ella ſiede.
Taciti andiamo, ed in punta di piede.

X.

Io vo' cantare una guerra crudele,
Che lessi un giorno su certa scrittura,
Che non so, s' è mendace, o pur fedele:
So bene che colmommi di paura
Il suon delle afflittissime querele
Degli assediati dentro delle mura
Di Parigi, da tanta orribil gente,
Venuta quì da Levante e Ponente.

XI.

L' Autore, che descrive questa istoria,
È nomato Maestro Garbolino;
Il qual la vide, e ne tenne memoria,
E la scrisse in volgare, ed in latino.
Il padre mio, che d' aver libri ha boria,
Comprolla da un pastor del Casentino,
Che in casa nostra venne per capraio,
E diegli in cambio un par di scarpe, e un saio.

XII.

Narra dunque costui gli sdegni, e l' ire
D' Affrica e d' Asia contro Carlo Mano;
E dice che de' Cafri il fiero Sire
Con l' orrendo Lappone, e l' inumano
Negritta, ed altri ch' or non voglio dire,
Ebbero in cuor di spegnere il Cristiano
Seme, e ne' sagri venerandi tempj
Erger idoli infami, iniqui, ed empj.

XIII.

Ma voglio, prima che m' esca di mente,
Dirvi che quando io parlerò d' amore,
Non vi cadesse in animo niente,
Che io abbia mai sentito il suo valore.
Non so se grato sia, o dispiacente,
Libero sempre ebb' io l' animo e 'l cuore
Da' lacci suoi, e nel parlar di lui
Non dico i casi miei, dico gli altrui.

X I V.

Finita appena era l'orribil guerra
Contro di Carlo, tanto nota al mondo,
Che l'Inferno di nuovo si disserra
A' danni suoi, e muove a tondo a tondo
I Saracini di ciascuna terra
Per cacciare Parigi e Francia al fondo:
Udite or come, e da quali cagioni
Nacquero queste nuove dissensioni.

X V.

Lo Scricca Re d' Cafri aveva un figlio
Robusto sì, che un Ercole parea,
E di color sì candido e vermiglio
Da innamorar la bella Citerea:
Costui vago di risse e di periglio
In Francia andò, dove la pugna ardea;
E combattendo un giorno a petto, a petto,
L'uccise finalmente Ricciardetto.

X V I.

Una sorella sua, detta Despina,
Che avea per occhi due lucenti stelle,
E ch' era col german sera e mattina,
E sì l' amava, che le genti felle
Stimavan che gli fosse concubina.
Udendol morto, si graffiò la pelle,
Si svelse i crini, e si stracciò la veste,
E diè bando alle giostre, ed alle feste.

X V I I.

E tanto seppe dire al genitore,
Che a vendicare il figlio si dispose,
Nella corte di lei tratte da amore
V' eran alme guerriere e generose.
Despina a quegli in dono offerì il core,
Che con le mani lorde e sanguinose
Le avesse fatto dono della testa
Di Ricciardetto, a lei tanto molesta.

XVIII.

Bulasso de' Negriti orrido sire
Gigante smisurato e pien di possa,
Fece la sua terribil gente unire
All' esercito Cafro, e seco mossa
La volle di persona egli seguire.
Egli ha una mazza più che trave grossa,
E scotendola avanti alla Regina,
Dice; Questa ha da far la medicina.

XIX.

Del Soldano d' Egitto un figlio ancora
Vi fu, che per Despina era consunto,
Il qual partissi subito in quell' ora
Per girne al padre, e formare in un punto
Gente da guerra, che Macone adora:
E lo Sgraffigna setoluto e smunto,
Che impera alla Lapponia, e d' amor geme,
Le promise di por sua gente insieme.

XX.

Di venturieri poi, e di cadetti
Racconta il Garbolin, che fur sei mila.
Chi raggiusta le selle, e chi gli elmetti,
E chi per lo timor Farmaco sfila.
Si rallegra Despina a questi oggetti,
Che già le sembra di troncar le fila
Della vita di lui, che il suo germano
Le tolse, e diello a crudel morte in mano.

XXI.

In questo mentre, come far si suole
Da' villanelli dopo il verno crudo,
Che coronati il capo di viole
Vanno formando col piè scalzo e nudo
Sovra l'erbette amorose carole:
Così le acute lancie e il grave scudo
Aveano appeso i Paladini al muro,
Tenendo in pace il lor viver sicuro.

XXII.

E chi cantava della Senna in riva,
Sedendo all' ombre delle verdi piante;
E chi adornato della bianca oliva,
Assiso a mensa, di buon vin spumante
Di cristal di Muran le tazze empiva;
Ed ogni donna col suo saggio amante
Stavasi in gioia, e benediva il giorno.
In cui la pace a lor fece ritorno.

XXIII.

Sol Carlo era doglioso, per l'avviso
Ch' egli ebbe dell' orribile pazzia
D' Orlando, e di cercarlo ebbe in avviso:
Ma tutta quanta la sua Baronia
Pregollo con gran lagrime sul viso,
Ch' ei stesse fermo, e che andato saria
Ciascun di loro a ricercarlo; e tosto
Alla partenza ciascun fu disposto.

XXIV.

Chi ver Levante andò, chi ver Ponente;
Rinaldo volle ir solo; in compagnia
Andaro gli altri, e fur parecchia gente.
Di persia prese Rinaldo la via;
Astolfo, Alardo, e Ricciardo valente
Preser la Spagna, ove credon che sia.
Olivieri e cento altri Paladini
S' indirizzaro per altri cammini.

XXV.

In compagnia di Carlo appena trenta
Paladini restaro in arme chiari.
Quando dopo due mesi si presenta
Alla Corte un Araldo, e in sensi amari
Spiega come lo Scricca gli appresenta
Guerra crudele, e però si prepari;
E che vuol morto ciaschedun Cristiano,
O gli si dia Ricciardetto in mano,

XXVI.

Che diede morte all' unico suo figlio:
Rispose Carlo: Al tuo signor ritorna,
E digli che crudele è il suo consiglio,
E folle insieme, e che equità non orna:
Se Ricciardetto fece il suol vermiglio
Di quel sangue, che il senno a lui frastorna,
Ne incolpi la fortuna, che talvolta
Sdegnata e pazza contro i suoi si volta.

XXVII.

Ricciardetto non è campion da frode:
Pugnò con lui, come pugnare è uso
Guerrier, che merca a sì gran rischio lode,
Nè in dirti questo, io mi difendo, o scuso,
Ciascun de' miei soldati assai più prode
E de' suoi Cafri, nè l' orribil muso,
Nè le gran membra, o la strana figura
A gli uomini di Francia fa paura.

XXVIII.

Digli ch' ei venga pure, e che su' merli
Di Parigi, vedrà fanciulli e spose,
Che su vi monteranno per verdeli.
L' Araldo freme, udendo queste cose,
E disse: Come falco, addosso a i merli
Verrà lo Scricca sopra l' orgogliose
Genti Francesche, e che spera fra poco
Veder tutto Parigi in fiamma e foco.

XXIX.

Vassen l' Araldo: e Carlo fa consiglio
Co' suoi Baroni, e si parton gli uffizj.
Chi a un impiego, e chi all' altro dà di piglio,
Chi bada ai muri, e guarda se hanno vizj;
Chi pensa della fame al gran periglio,
E grani ammassa, e vieta gli stravizj;
Chi avvisa i Paladini con staffette,
Che vanno, come avesser le pezzette.

XXX.

Ma lasciam questi, e seguitiam la pesta
Di Ricciardetto, d' Astolfo, e d' Alardo,
Che van cercando con la faccia mesta
Orlando pazzo, il Paladin gagliardo;
E in ogni parte ne fanno richiesta:
Ma avviso non ne trovan, se non tardo,
A quel però che ponno immaginare,
Credon che in Spagna certo egli abbia a stare.

XXXI.

Passano i Pirenei, e Catalogna,
E presto presto sono in Aragona,
Quì senton cosa, che alle lor bisogna
Molto confassi, da certa persona
Che narrò loro, come in un una fogna
Ritrovò il Conte su l' ora di nona
Presso a Valenza ne' giorni passati,
Che urlava peggio degli spiritati.

XXXII.

Piegaro su la manca a questo dire
I Paladini, e secondo l'intesa
Verso Valenza incominciaro a ire.
Un dì nel gran deserto d' Oropesa
Più assassin li vennero assalire,
E fecero una nobile difesa:
Astolfo sol con la lancia fatata
Gittò per terra tutta la brigata.

XXXIII.

Già il Sol baciava il volto alla marina,
E gli alti monti si faceano oscuri,
E gli augelletti alla selva vicina
Volavano su' rami più sicuri,
Timorosi d'insidie, o di rapina,
E i pigri tassi fuor de' lor tuguri
Moveano il piede, e i pipistrelli, e i gufi
Lasciavan lieti gl' incavati tufi:

XXXIV.

Quando videro un fuoco non lontano,
E s' avvisar che fossero pastori.
Là vanno, e loro viene incontro un nano,
Che porta in mano tre mazzi di fiori,
E da lui salutati in atto umano,
Disse: Mi manda a voi, cari Signori,
La mia padrona, e vi presenta questi
Mazzi, che son di mille fior contesti.

XXXV.

Questa (se nol sapete) è la più bella
Donna, che in Spagna mai si sia veduta.
Ella ha sotto di se terre e castella;
Ma non cerca marito, e lo rifiuta.
Il nome suo egli è Madonna Stella:
Se canta, un uscignuolo si reputa;
Se balla, a gli occhi di ciascuno appare
Clori per l' aria, o Galatea sul mare.

XXXVI.

Astolfo a questo dir si mette in tasca
La mano, e tranne fuora un pettin rado,
E me' che fa, i suoi capelli sfrasca,
E si rende pulito come un dado.
Ridono i due, e dicono: Che frasca
È mai costui! egli è del parentado
Certamente di venere e d'amore,
Che ogni donna gli ruba e senno e core.

XXXVII.

In ciò dicendo, ecco da mille e mille
Accese faci che sono incontrati:
Giovani vaghe con liete pupille
Portano in mano i bei doppier dorati,
E co' strumenti confaccenti a ville
Si fan più sinfonie sopra que' prati,
E la padrona poi in mezzo a quelle
Viene, e sembra la luna fra le stelle.

XXXVIII.

Era veſtita d' un color celeſte,
E il biondo crin legava un naſtro d' oro;
Nude le braccia avea, corta la veſte;
Ma non perdeva grazia, nè decoro.
Una cetra d'avorio con due teſte
Di cigni (e Dafne mi parea fra loro)
Aveva al collo, che sì bianco egli era,
Che latte e neve appreſſo lui par nera.

XXXIX.

Ella cantando diſſe: O dolce, e bella,
E ſanta Libertà, quanto ſei cara!
Per oro, per cittadi, o per caſtella
Ben ſi compra, e mal vende così chiara
E nobil merce, Libertade è quella
Che noi diſpoglia d' ogni cura amara;
Ella ſol baſta a fare in ogni ſtato
Un uom, d' afflitto e miſero, beato.

XL.

Ma quella libertà vie più s' apprezza,
Che ſiede qual regina in mezzo al core:
Libertà lieta, che dileggia e ſprezza
Tutti i legami del crudele Amore.
Felice, chi da piccolo s' avvezza
A non curare queſto traditore!
Io l' ho ſempre fuggito, e nol conoſco,
Amica ſol di queſto ombroſo boſco.

XLI.

Ma quando a ſe vicini ella li ſcorſe,
Ruppe il bel canto, e con gentil ſorriſo
Verſo di lor nè camminò, nè corſe;
Ma venne con tal grazia, e con tal viſo,
Che Aſtolfo i labbri per ſtupor ſi morſe,
E diſſe: Amici, ſiamo in paradiſo;
Sì bel ſuon, sì bel canto, e sì bel muſo
Delle mortali coſe è fuor dell' uſo.

XLII.

E qual fortuna (disse) o Cavalieri,
Al bosco della Stella v' ha condutti?
Se piacer di falconi, o di levrieri
V' ha stimolati, e quà venire indutti,
Son certa, ch' io vi do mille piaceri,
Chè a caccie son tutti costoro istrutti:
Ma dalla caccia in fuori mi è negato
Darvi piacer, che appaghi il vostro stato.

XLIII.

Ninfa del terzo ciel (rispose Astolfo)
Non parliam di levrieri, e non di falchi:
Che in piaceri di caccie non m' ingolfo,
Nè fia, che presso alle lepri cavalchi,
Quando m' abbatto per lanciato golfo
In tal fortuna, che se tutta io calchi
La terra a tondo, non avrò l'eguale,
Di veder questa tua beltà immortale.

XLIV.

E quì diede un sospiro, e si fè rosso.
Ad entrar nel suo nobile palazzo
Ella gl' invita, e loro avanti ha mosso
Il piede; e Astolfo per amor già pazzo
Le va sì presso, che l'è quasi addosso,
E le dice all' orecchie; O ch' io m' ammazzo;
O che voi mi guardate in dolce guisa,
Occhi che avete la mia pace uccisa.

XLV.

Tira avanti la Donna, e non risponde,
Ma sottocchi le astute damigelle
Co' labri chiusi al riso fanno sponde.
Mense fra tanto sontuose e belle
Apparecchian le giovani gioconde.
Astolfo fiso nelle vaghe stelle
Di quel cielo che tanto l'innamora,
Non bada a nulla, e quelle solo adora.

XLVI.

Ricciardetto lo ſcuote, ed ei non ſente.
Fuma la menſa, e Madonna s' aſſide,
E gli altri ſeco; ma Aſtolfo niente
Si muove, e lei riguarda, e or piange, or ride.
Alardo fuor di modo n' è dolente:
Donna Stella, che di queſto s' avvide,
Diſſe: Guerriero, ſta pur di buon cuore,
Ch' io guarirollo preſto dall' amore.

XLVII.

E gli diede una noce del Braſile,
E diſſe: Quando nel letto ſi corca,
Con punta di coltel ſottil ſottile,
Trattane pria la ſcorza nera e ſporca,
Una dramma ne raſchia, e in vin gentile
L' infondi, e sbatti, e fanne come morca;
E con queſto gli bagna e bocca e petto,
E ſeguiranne il deſiato effetto.

XLVIII.

La dolce madre mia, che fu sì bella,
E che amò tanto il caro ſuo conſorte;
Che l' Artemiſia in paragon di quella
Odiava il ſuo, or vè s' egli era forte:
Quando il furore della noſtra ſtella
Miſeramente lo conduſſe a morte;
Per l' acerbo dolor divenne tale,
Che a tutta Spagna ne ſapeva male.

XLIX.

E meſchina ridotta in pelle ed oſſa
Era, e i begli occhi non vedean più lume;
Sparute eran le guance, ed una foſſa
V' avean laſciata, ove correva un fiume
Di pianto, che m' avea tutta commoſſa:
Or mentre avvien, che così ſi conſume,
Capita in caſa noſtra una mattina
Un vecchio dell' Olindica marina.

L.

E dice: Se d' amor guasta è costei
Io guarirolla. E presa questa noce
Fè tutto quello prestamente a lei,
Ch' io t' ho narrato; ed ecco che la voce
Torna più chiara, e tornan lieti e bei
Gli occhi, nè son di lagrime più foce:
In fin non era ancor passato un anno,
Che tornò come prima, e senza affanno;

L I.

Perchè ha virtù di far dimenticare
La cosa amata, e disse che la fece
Proteo per una sua ninfa del mare,
Che mentre ama un pastor, che a lei non lece,
E per marito non lo può pigliare,
In poco tempo tutta si disfece.
Onde ei con questa noce rassettolla,
Ed ella poscia un giorno a me donolla.

L I I.

Donolla a me, che sopra d' uno scoglio
Sedea piangendo il mio crudel destino;
Che bella donna, ma piena d' orgoglio
Amava io tanto, che sera e mattino
Mi moriva d' affanno e di cordoglio,
Perchè m' odiava lontano e vicino.
Ella mossa a pietà del mio tormento
Mi fè quel dono, e ne restai contento.

L I I I.

Quindi soggiunse, che alla vaga Elena
Altra ne diè, che stemprata nel vino
Toglieva ogni dolore, ed ogni pena.
Agamennon la beve, e il picciolino
Telemaco, e fe lor bella e serena
Tornar la fronte; e l'ire del destino,
E i passati travagli si scordaro,
In ber quel vino così buono e raro.

L I V.

Ciò detto, s' alza la gentil donzella
Da mensa, e prega la notte felice
A ciascuno, e ciascun la prega ad ella.
Astolfo a lei pian pian s' accosta, e dice:
Ove mi lasci, o desiata Stella?
Se parti, io resto misero e infelice.
La Donna finge non udirlo, e parte,
E dice a Alardo non so che in disparte.

L V.

Prendono in mezzo Alardo e Ricciardetto
L' innamorato Astolfo che sospira,
E si vuol trarre il cuor di mezzo al petto
E mandarlo a Madonna che il martira.
Essi ridendo gli fanno dispetto,
Ed ebbe dal dispetto a nascer l'ira,
Ma temperò lo spirito feroce
Il fatto a tempo impiastro della noce.

L V I.

Appena l'incantata raschiatura
Toccogli il caldo petto, e l'arsa bocca,
Che di Madonna Stella non si cura,
E gli par brutta, attempatella, e sciocca,
E dice: Non guastiam nostra ventura
In so fermarci in questa biccicocca.
E dorme un par d'orette, e pria del giorno
Sveglia i compagni suoi a suon di corno.

L V I I.

E dice; Si fa tardi; andiamo via,
Andiamo e ricercar del nostro Conte.
Rispose Alardo: Da maggior pazzia
Noi te guarimmo con le grazie pronte
Di questa ninfa così bella e pia.
Un segno della croce in su la fronte
Fassi Astolfo, e non sa che dir si vuole
L' oscuro suon di quelle sue parole.

LVIII.

Ma per la via noi ti diremo il tutto,
Ripreser quelli: ed intanto vestiti
Lascian l' albergo, e l' incantato frutto
Riportaro a Madonna, ed infiniti
Complimenti le fer, che ognuno istrutto
Era ne' modi civili e puliti.
Ma lasciam questi, e cerchiam di Rinaldo,
Di cui non v' è, che in sella stia più saldo.

LIX.

Se vi sovviene, egli partì soletto
Ver Persia, ed imbarcossi alla Rocella;
E nell' Eusino con suo gran diletto
Giunse, sul comparire della stella,
Che trasse sul dorato suo carretto
L' amato vecchio, colà dove bella
Ell' è negrezza, io dico in Etiopia,
E lì di sè gli fece dolce copia.

LX.

Sbarca in un porto, e subito domanda
Per il destriero suo buon orzo e fava.
Più non v' è piazza, osteria, o locanda,
Dov' ei non chiegga del Signor di Brava:
Ma nulla di lui suona in quella banda;
E quando cerca più, men ne ricava;
Onde, d' entrare in terra si dispone
E cercarlo per quella regione.

LXI.

Fatte ancor non avea diciotto miglia,
Che vede in fuga molte vacche e buoi,
E una villana candida e vermiglia,
Che piange, e strappa i rozzi panni suoi,
Ed i ricciuti crini si scapiglia,
E va gridando; Ahi miserelli noi!
Si ferma il Paladino; e in questo mentre
Vede un serpente lungo, e di gran ventre,

Che

LXII.

Che con la bocca aperta insegue e incalza
La villanella, che fuggendo stride.
Allor di sella il Cavaliero sbalza
Al suolo, e il serpe con la lancia uccide.
Ma la veloce pastorella scalza
Non si rivolta, nè per quanto ei gride:
Morto è il Serpente; ferma il piè fanciulla:
Non ode mai, nè volgesi per nulla.

LXIII.

Onde egli segue il suo cammino, e intanto
Gli si fa notte presso d'un castello,
E in una casa ode allegrezza e canto,
E si figura che sia un qualche ostello,
E tale è appunto: ma meschino alquanto,
Nulladimen la fame gliel fa bello,
Smonta Rinaldo, e lieta assai l' accoglie
Dell' ostiero l'allegra e bella moglie.

LXIV.

Chiede da cena, e vuol stare in cucina,
E dà di mano anche a girar l'arrosto,
Che vuol parer un uomo da dozzina:
Ma l' oste che lo guarda di nascosto,
S' avvede com' egli ha la pelle fina,
Ed è sì ben della vita disposto,
Che guerrier sembra da far molte prove,
Tutte ammirande, e tutte eccelse e nuove.

LXV.

Onde rivolto a lui disse l'ostiero:
Signor, se corrisponde il valor vostro
Alla presenza d' illustre guerriero,
Potreste fare a questo luogo nostro
Un gran piacere, e da un crudele e fero;
Orribil tanto, e detestabil mostro
Liberar noi, e due gentili amanti,
Che tiene questa fera in doglia e in pianti.

L X V I.

Diſſe Rinaldo: Non ho da far nulla;
E l'ozio non allogia in caſa mia.
Dimmi il garzone, e dimmi la fanciulla,
Che tanto affanna queſta beſtia ria;
E, come dir ſi ſuole, dalla culla
Narrami queſta iſtoria in corteſia:
Che dolce coſa ell' è fra le vivande
Udire narrazioni memorande.

L X V I I

Hai da ſaper, che Baccola è nomato
Quel caſtello che ſta quì ſopra a noi:
Queſto era d' un ſignor bello, e garbato,
E grande, e forte come ſete voi.
Per ſua diſgrazia pazzamente amato
Fu dalla Fata Nera, che de' ſuoi
Begli occhi, e delle ſue maniere accorte
Ardeva sì, che ne correva a morte.

L X V I I I.

Ma egli, che donato il core avea
Alla Brunetta, che d' un gran villaggio
Ch' è preſſo al ſuo, ſignoria tenea,
Preſenti, preghi, nè tema d' oltraggio
L' induſſero a far quello che volea;
Onde aſpettò nel dì del maritaggio,
Di far queſta crudele opra sì ſtrana,
Che di ſimil non v' è memoria umana.

L X I X.

Quando vien la Brunetta in bianca veſta
Coronata il bel crin di gigli e roſe;
E va Baccola tutta in gioia e feſta;
Ecco la Fata, che tra l' altre coſe
Moſtra ſtar lieta, ancor che ſteſſe meſta:
Saluta la Brunetta, e le vezzoſe
Compagne, e dice: Andate più bell' agio
Che lo ſpoſo ancor è dentro il palagio.

LXX.

E vuol, che all' ombra d' un alto cipreſſo
Aſpettin lui, che già venia cantando,
E, quando vide, che molto era preſſo
Lo ſpoſo a lei, che ſola andava amando,
Dal negro Inferno le comparve un meſſo,
Ch' acqua le diè del Tartaro nefando.
D' eſſa gli ſpoſi la crudele aſperſe,
E quella in cagna, in cervo lui converſe.

LXXI.

E il cervo cominciò toſto a fuggire,
E la cagna a inſeguirlo; e ſon dieci anni
Che provano ambidue queſto martire:
Nè v'è chi trarre lor poſſa d'affanni,
Che un certo monte biſogna ſalire
Erto così, che vi vorrebber vanni;
E in cima poi evvi una groſſa torre,
Dove queſta crudel vaſſi a riporre.

LXXII.

Di più, vi ſtanno a guardia due giganti:
Uno detto il Traggea, l'altro lo Striſcia,
Da far paura ancora agli angel ſanti;
Sono veſtiti di pelle di biſcia,
Ma pelle da ſtivali, e non da guanti;
Ed hanno in mano una certa ſcudiſcia,
Che in ſuo paraggio un ſtollo da pagliajo
Parrebbe un manichino di cucchiajo.

LXXIII.

Or ſe poteſſi uccidere coſtoro,
Vincer la rocca, e far colei prigione,
Vedremmo uſciti fuori di martoro
La giovin bella, e il nobile garzone,
E ritornati alle ſembianze loro.
Diſſe Rinaldo; o ve' pretenſione!
Che? ſono un paladino di Parigi?
E ſorrideva ſotto de' barbigi.

LXXIV.

Io ſon un uomo, che non vaglio un fico,
Ed ho paura in fin dell' ombra mia;
O penſa d' un sì orrido nemico,
Come tu dì che quella Fata ſia.
Io credo, che il mio padre Lodovico,
E la mia madre Madonna Lucia
Nel generarmi (ſe mal non m' appiglio,)
Mangiaſſer ſempre carne di coniglio:

LXXV.

E diſſe all' oſte: Quei brutti giganti
M' han meſſo tanto orrore queſta ſera
Che mi pare d' averli ſempre avanti;
Oimè che ſozza e ſpaventevol cera!
Non dormo ſolò, affè di tutti i ſanti;
Ma vo' dormire colla tua mogliera.
Riſpoſe l' oſte con la faccia arcigna:
Il mio non è terren da piantar vigna.

LXXVI.

E preſo in man un pezzo di baſtone:
Pagami (diſſe) e vanne a precipizio.
Rinaldo gli ſi butta ginocchione
E gli chiede perdon, come un novizio:
E l'oſte, che lo ſtima un bel poltrone,
Gli affibbia un pugno ſopra l'occipizio.
A Rinaldo la flemma a un tratto ſcappa,
E le gambe dell' oſte afferra e acchiappa.

LXXVII.

Poi s' alza, e a tondo per la ſtanza il gira;
Come la fionda il giovinetto Ebreo,
Con cui tutta fugò la gente Aſſira,
E il gigante fieriſſimo abbatteo.
La moglie di dolor piange e ſoſpira,
E tanto in lui quel piagnere poteo,
Che non l' uccise, ma laſciollo in forma,
Che non ſa dove ſia, e par che dorma.

LXXVIII.

Quindi vanne alla ſtanza, e ponſi a letto;
E al primo albor della vermiglia aurora
Laſcia le piume, e cingeſi l'elmetto:
E a piedi, e ſolo dell' oſtello fuora
Eſce, e dà l'occhio a un certo ſuo libretto;
Che diegli in Francia una bella ſignora,
Che s' intendeva di ſtregoneria,
Per ſaper queſta impreſa come ſia.

LXXIX.

E legge a carte ſettecento e tre,
Tutto queſto negozio come ſta,
E che legare la Fata ſi dè,
E darla fuoco ſenza aver pietà:
E le ceneri poi portar con ſe,
E in lunga liſta ſpargerle colà
Dove la cagna e il cervo in ſù e in giù
Vanno correndo, acciò vi paſſin ſù.

LXXX.

E nel paſſarvi laſceran le ſpoglie
Di cagna queſta, e di cerviotto quello,
E prenderà la ſua Brunetta in moglie,
E meneralla lieta al ſuo caſtello.
Ma ve' che non t' inganni, e non t' imbroglie:
Chè ſe la ſciogli, ſei morto, fratello.
Chiude il libro Rinaldo, e muove il piede
Verſo del monte, lo qual già ſi vede.

LXXXI.

Un de' giganti, che guarda la deſtra,
Vedendo a ſe venire il Paladino:
Vien, che vo' darti il pan con la baleſtra;
(Gli va dicendo in ſuo ſciocco latino)
E tu per Dio non mangerai mineſtra;
(Dice Rinaldo, e gli ſi fa vicino)
A due mani il gigante un ſaſſo prende,
E glielo tira, ed egli ſi difende.

LXXXII.

E fa un gran slancio, e ſotto ſe gli caccia,
E lo feriſce preſſo all' anguinaglia,
Con quella ſpada che rompe, e che slaccia
Ogni forte armatura, ogni gran maglia.
Cade al ſuolo trafitta la beſtiaccia,
Mugge così, che irato toro agguaglia:
Rimbomba il monte, e corre a quella voce
L' altro gigante più di lui feroce.

LXXXIII.

Un lampo, un tuono, un fulmine parea,
E venne addoſſo al cavalier sì ratto,
Che volendo fuggirlo, non potea;
E quella trave ſua alzata a un tratto,
Tirogli un colpo, il qual ſe lo giugnea,
L' avrebbe certo in polvere disfatto:
Ma Rinaldo lo sfugge, e fere lui,
Su' polſi, e li recide tutti dui.

LXXXIV.

Stride il gigante, e con i moncherini
Vuol ſeguir la battaglia; ma ben preſto
Rinaldo il mena a gli ultimi confini
Del viver ſuo: onde il gigante leſto
Daſſi alla fuga, come i malandrini,
Che han timor di galera, o di capreſto.
Rinaldo il ſegue, ed in un tempo ſteſſo
Entrano nel caſtel, l'un l'altro appreſſo.

LXXXV.

E nello entrar, ne' fianchi egli gl' immerge
La ſpada, e grida: Traditor, ſei morto.
Parte cade il Gigante, e parte ſi erge,
Infin nel ſangue ſuo miſero aſſorto
Muor l' infelice. Ei la ſua ſpada terge,
Poi va più avanti, e vede in un bell' orto
Una donzella, che piagne, e ſoſpira,
E il cavalier tutta pietà rimira.

LXXXVI.

Non era ignuda, e non era veſtita,
Candida sì, che il candido alabaſtro
Saria paruto come calamita;
I biondi crini non legava naſtro,
Ma givan tutti ſciolti per la vita:
Nè sì il notturno, nè il mattutino aſtro
Fan bello il ciel col lume lor diviſo,
Come gli occhj di lei il ſuo bel viſo.

LXXXVII.

Rinaldo a lei ſi accoſta, ed ella trema,
E tremando ſi fa più bella aſſai:
A poco a poco s' infiacchiſce e ſcema
Nel guerrier l' ira al lume di quei rai.
La donna allora di malizia eſtrema
Lo guarda, e manda fuori un flebil ahi!
E dice; Cavalier di alto valore
Abbi pietà del giuſto mio dolore.

LXXXVIII.

Rinaldo a quel parlar tutto commoſſo,
Si fè di pietra, e gli cadde la ſpada:
Allor la maga gli ſi lancia addoſſo,
Nè più dagli occhi ſuoi cade rugiada,
Ma eſce un fuoco affumicato, e roſſo.
In ſe ritorna il Paladino, e bada
A sì gran mutamento, e ſi ricorda
Del libro, e dà di man preſto alla corda.

LXXXIX.

Quindi la lega; come il contadino
Lega le fraſche, quando le affaſtella;
E avvoltala ad un albero vicino,
Le recide la bionda treccia bella;
E allor come moſtrava il libriccino,
Non parve più vezzoſa verginella;
Ma una vecchiaccia ſporca puzzolente,
Bavoſa, tutta grinza, e ſenza un dente.

X C.

Rinaldo allor di legno una catasta
Le pone intorno, e le dà fuoco, e in alto
Il fumo sale, e con l' aria contrasta:
Stride la vecchia, e far vorrebbe un salto,
Quando sente la fiamma che la tasta;
Ma sta legata, e muore al primo assalto
Della fiamma vorace, che la strusse,
E in cener n' un momento la ridusse.

X C I.

Presto presto Rinaldo allor raccoglie
Il cerenume, ed obbedisce al libro:
Poi verso quella via il passo scioglie,
Dove gli afflitti d' un stesso calibro
Denno arrivar per loro affanni e doglie;
E là giunto, riponlo in picciol cribro,
E di sparger la strada s' apparecchia
Del cener freddo dell' infame vecchia.

X C I I.

Le terre più vicine avean veduto
La morte de' giganti, e come entrato
Era Rinaldo nel castello acuto,
E n' era uscito come v' era andato,
Libero, e sano, senz' alcun ajuto:
Corsero a lui, e fu da lor lodato.
E in questo mentre, ecco il cervo e la cagna
Che menan quanto posson le calcagna.

X C I I I.

E nel passar sul cenere che fanno,
Riprendono ambidue la lor figura,
E mille abbracci in fra di lor si danno.
Rimbomba il monte, il colle, e la pianura
Del miracol che veggiono, e non sanno
Come andata si sia cotal ventura:
Ma lor narra il guerrier cosa per cosa.
E lui ringrazian lo sposo e la sposa.

XCIV.

E l'invitano a ſtar con eſſo loro.
In queſto mentre ecco giugne un corriero;
Che viene da Ponente, e di martoro
Par nunzio, che veſtito egli è di nero.
Rinaldo il guarda, e dice: Queſti è il Moro
Che vien di Francia. Ed egli: Alto guerriero,
Carlo ti chiama, che gli ha moſſo guerra
Il Saracino, e con aſſedio il ſerra.

XCV.

Udito ciò, ſen corre all' oſteria,
Monta a cavallo, e ad imbarcar ſi torna
Il buon Rinaldo, e dice: In fede mia,
Vo' fiaccare a que' barbari le corna:
Ma anzi che giunga là dove deſia,
Più d'una impreſa nuova lo fraſtorna.
Or pria ch' io metta mano ad altre coſe,
Conviene che reſpiri, e mi ripoſe.

Fine del Canto primo.

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

Rinaldo per salvar Lucina bella
Legata all' orno, i due gran Rospi assale;
Per la bocca entrò ad un nelle budella,
E uscì dal culo senza farsi male.
Arde Rinaldo a i begli occhi di quella:
Ma il raffrena il timor del temporale.
Trova ella nella grotta il suo Lindòro:
Crede Rinaldo non star ben con loro.

CANTO SECONDO.

I.

Il cuor mi trema tuttavia nel petto,
Perchè ho timor d'aver cantato male,
Nè avervi dato tutto quel diletto,
Che avria voluto, al vostro merto uguale:
Ma Febo non mi schiara l'intelletto,
Nè con lo santo suo furor l'assale;
Che allor sarebbe il canto mio gradito,
E sare' forse anche io mostrato a dito.

I I.

Ma non andare via; ſolo ancor queſto
Novello canto udite, e fate poi
Quel più vi piace, ch' io non vi moleſto.
Tutte le coſe, ſiccome ancor noi,
Han tenero principio, e preſto preſto
Divengono fortiſſime da poi;
Così creſcendo queſta ſtoria mia,
Avrà poi forſe grazia e leggiadria.

I I I.

Rinaldo, come detto ſi è di ſopra,
Udito Carlo Mano Imperatore,
E che tutto Parigi va ſoſſopra,
D'andarlo a ritrovar ſi miſe in cuore;
Ed in cercare una nave ſi adopra.
Ne trova una di un Veneto Signore,
Che paſſa in Grecia, e di Grecia in Ponente;
Ond' ei vi ſale, e parte immantinente.

I V.

Dopo una buona navigazione,
Ecco tempeſta orribile e crudele,
Che i nocchier mette in tal confuſione,
Che ſenza alberi omai, e ſenza vele,
Correvan tutti a certa perdizione.
Chi prega Criſto, chi l'angel Gabriele,
Che ceſſar faccia l'impeto de' venti
E chi tarocca, e beſtemmia fra denti.

V.

In fin ſi calma l'orrida marina,
E ſi trovano preſſo a Barbaria.
Dice Rinaldo: Alla terra vicina
Guidatemi, che ſcendere vorria:
E così fanno; e quando il Sol declina,
Diſcende il fior della cavalleria
Nell' Affricana arena, e ſeco ſcende
Il ſuo caval, che co' venti contende.

VI.

Parte la nave, ed ei ſolo rimane;
Se ſolo ſi può dire un uomo forte,
E che ha il demonio proprio nelle mane.
Uomo temuto infino dalla morte,
Tai fece impreſe memorande, e ſtrane;
In giro mena le ſue luci accorte,
Ma non vede nè uomini, nè caſe,
Onde penſoſo alquanto ſi rimaſe.

VII.

Splendea la luna, e gli uſignuoli e i grilli,
Chi ſopra il buco, e chi ſu gli arboſcelli
Facevan dolci canti, e dolci trilli:
Quando egli fra ſcoſceſi ſuroncelli,
Ove le acque diviſe in più zampilli
Facevan grati mormorii, tra quelli
Spinſe il ſuo fiero e nobile cavallo,
Che niun de' quattro piè mai poſe in fallo.

VIII.

Camminando alla fin gli ſi fè giorno,
E lungo tratto ſi trovò lontano
Da Marocco, in un largo prato adorno,
Dove in mezzo del vago e verde piano
Era un cotale e sì terribil orno,
Che venti miglia e più dell' aer vano
Prendea co' rami, e fea con l'ombre ſue
Riparo a mille bovi, e forſe piue.

IX.

A piè di queſta ſmiſurata pianta,
Vide legata una gentil donzella,
Che i crini d'oro con la man ſi ſchianta,
E ſi affligge, e ſi affanna, e ſi arrovella,
Ma (come dir ſi ſuole) a i ſordi canta:
E quel che par più coſa atroce e fella,
Le vide ſtar da dritta e da ſineſtra
Due beſtie lunghe un tiro di baleſtra.

X.

Eran queſti due Roſpi velenoſi,
Groſſi così, sì ſporchi, e diſadatti,
Che avrian fatto di loro timoroſi
Non pur la donna degli angelici atti,
Ma gli orſi, ed i cinghiali ſetoloſi,
E ſe altra è fera, che in boſco ſi appiatti;
Che ognun di loro egli era fatto in guiſa,
Che avria co' morſi una balena ucciſa.

X I.

Rinaldo biancheggiar vide all' oſcuro
La bella donna, come neve bianca,
O come gelſomin candido e puro,
La cui bianchezza per ombra non manca,
E diſſe: Queſta non mi par ſicuro
Cibo da beſtie; e con la man non ſtanca
Dà ſubito di piglio alla ſua lancia,
Ed un Roſpo colpiſce nella pancia.

X I I.

Hai tu viſto, Lettor, per gli ſpedali,
Quando il chirurgo va col gamaùtte
A tagliar porri, ſignoli, e cotali
Morbi, che fanno gonfiature brutte;
E giù la marcia piovene a boccali,
Onde ſi ammollan le lenzuola aſciutte:
Tale ti penſa a giuſta proporzione
Il Roſpo aperto ſopra il pettignone.

X I I I.

Fece un lago di marcia aſſai più vaſto,
Che non è quel di Bientina, o Fucecchio,
Ed annegato vi ſaria rimaſto,
Ma in sì gran ſpazio non alzoſſi un ſecchio.
La fera intanto per quell' aſpro taſto
Rabbioſa ſollevò ſopra l'orecchio
Due lunghi corni: che un sì fatto arneſe
Hanno i roſpacci di quel reo paeſe.

XIV.

E ritta ſu le due zampe di dietro
Con la bocca più larga di ſei forni,
E con gli occhiacci luſtri come vetro,
Lo qual di dietro una gran face adorni,
(Ma face da mortorio e da feretro)
Con urli, che parean campane e corni,
Lo aggraffigna, e lo inghiotte (ahi caſo crudo!)
Col cavallo, con l'armi, e con lo ſcudo.

XV.

Penſate or voi, ſe ſi rimaſe brutto
Il povero Rinaldo a quel boccone.
Fortuna, che trovò il corpaccio aſciutto
Per quella piaga ſopra il pettignone.
Pur ſi rinfranca, e invigorito tutto,
Il ſuo buon Vegliantin batte di ſprone,
E corre a tutta briglia la gran pancia,
E pel cul gli eſce il Paladin di Francia.

XVI.

Si volſe a rimirar ciò che ſtato era
Il Roſpo, ed in quell' atto, nella fronte
Gli diè Rinaldo tal percoſſa fera,
Che fè di ſangue altro che fiume, o fonte,
E reſtò morto. Ma dell' altra Fera
Chi dirà l'ire, e i fieri oltraggi, e l'onte?
Ella ha una pelle groſſa un braccio e più,
Tutta di acciajo : guardilo Gesù.

XVII.

La giovinetta miſera e dolente,
In parte rallegrata in veder morta
La ſpaventoſa belua puzzolente,
Or che vede in queſt' altra eſſer riſorta
La morta ſuora, e far lei più poſſente;
Si tapina, ſi affanna, e ſi ſconforta,
E teme con ragion, che non prevaglia
Il ſuo Campione in queſt' altra battaglia.

XVIII.

E fa preghiere e voti ad Appollino,
Che salvi lui in così dura guerra.
Rinaldo intanto sovra l'acciar fino
Dà con Fusberta, e colpo mai non erra;
Ma che far può senza ajuto divino?
Opra questa non è da un uom di terra;
Onde ascolta dal ciel voce, che dice:
Sbarba, Campion di Dio, quella radice,

XIX.

Che ha poche foglie, e statti al destro lato,
E quando apre la sua terribil bocca,
E tu la scaraventa nel palato;
E subito vedrai, che così tocca,
Verralle un sonno sì spropositato,
Che non la desteria cannon di rocca:
Allor gl' immergi la pungente spada
Nell' occhio manco, e non più stare a bada.

XX.

Rinaldo corre presto alla radice;
La svelse, ed a quel Rospo l'accostoe,
E fece come l'Angelo gli dice,
Giù pel palato la scaraventoe.
Si addormenta la bestia, e fa felice
Col suo dormir Rinaldo, che montoe
Sopra il gran Rospo; e valoroso e franco
La spada gli cacciò nell' occhio manco.

XXI.

E subito morì quella bestiaccia
Tanto crudele, dolorosa, infame.
Rinaldo allor prende le belle braccia
Della donzella, che gli muovon fame.
Ella sospira, e da se lungi il caccia,
Dicendo: ancor tu puzzi di letame;
Ancor tu porti, o mio Campione, il viso
Di quello sterco sporcamente intriso.

XXII.

Rise Rinaldo, corse al vicin fonte;
E toltasi di dosso l'armatura,
Da' piedi si lavò fino alla fronte,
Poi rivestissi; e mentre con sicura
Speme si accosta alle bellezze conte,
Ecco venire per la gran pianura
Due giganti sì vasti esterminati,
Che parean refettorii di Frati.

XXIII.

Eran questi Basusse e la Cagnasca,
Marito e moglie, e de' Rospi parenti.
Han piena di saette una gran tasca,
Van coperti di cuojo di serpenti.
Mal chi con essi o s'imbroglia, o s'infrasca;
Chè costor non fan mica complimenti,
Han pini in mano cento braccia lunghi,
D'uopo è del Prete, ov'è che il colpo aggiunghi.

XXIV.

Rinaldo dà un' occhiata alla donzella,
E ridendo la stringe, e poi si volta
Verso i giganti, e ben si chiude in sella,
E correndo ver essi a briglia sciolta,
Basusse sventra, e gli escon le budella:
Indi si mette in resta un' altra volta,
E la Cagnasca per lo mezzo spacca.
Poi scende, e Vegliantino all' orno attacca.

XXV.

Indi tornando là dove splendea,
Benchè languido ancora, il dolce lume
Di quella (dir non so, se donna o Dea)
Tutto ripieno di gentil costume,
Con voce che di amante esser parea,
Che dolcemente Amore arda e consume,
Disse; Donna gentil, vostra sventura
A voi certo è crudele, acerba, e dura.

A me

XXVI.

A me dolce è cotanto, e tanto cara,
Che immaginar non fonne altra migliore,
Perchè per essa Amore mi prepara
Un nobil troppo, e troppo bello ardore.
Che se la voglia assai rapace e amara
Di chi vi tolse al caro genitore
Restava spenta da benigno fato,
Quanto stato sarei sì fortunato,

XXVII.

Quando veduto avrei un sì bel viso,
Un sì bel petto, e membra sì ben fatte
Che miglior non si fanno in Paradiso!
Qual rosa, che pastor ponga sul latte,
Rosseggiò della Donna il bianco viso,
E a lui rivolta: Intemerate, intatte
Fa che sian queste membra, e non volere
Alla onestade mia far dispiacere.

XXVIII.

Rinaldo le promise: ma sciogliendola,
D'aver promesso gli venne rammarico,
Chè sì pienotta e candida vedendola,
Disse: Ho promesso, è ver, ma se prevarico,
Ed il volere al peggio inchina e pendola,
Dalla bellezza tua vien tutto il carico.
E in ciò dire, le ha sciolto e piedi e mano,
Ed ella tosto va da lui lontano.

XXIX.

E prese un par di foglie di quell' orno,
Ch' erano larghe almen dodici braccia,
E se le avvolse tutte tutte attorno,
Sì che di nudo non ha che la faccia.
Rinaldo la riguarda, e valle intorno,
Ed or parla, or sospira, ed or minaccia,
E mostra a mille segni il fuoco acerbo,
Che gli arde ogni osso, ogni vena, ogni nerbo.

XXX.

E in fatti, verſo lei corre veloce
Più che barchetta quando l'urta il vento:
Ma s'ode intanto un' indiſtinta voce,
Che l'aere introna, e quindi a cento a cento
Fanti, e cavalli, e gente in viſo atroce.
Rinaldo, al quale ignoto è lo ſpavento,
Laſcia la Donna, ed a color va incontro,
E domanda chi ſieno al primo ſcontro.

XXXI.

Gente ſiam noi dell' Iſola Grifagna,
Che tanto tempo ſotto di Baſuſſe
Là oppreſſe di dolore una montagna;
Chè queſti ognor ci dava delle buſſe,
E fece al noſtro onor ſempre magagna.
Baſta, che noi e il noſtro aver diſtruſſe
Per mantener due Roſpi ſuoi figliuoli,
Che nati appena parevan fagiuoli;

XXXII.

Poi crebbero ogni giorno in guiſa tale,
Che in un meſe ſi feron come caſe;
Ed in un anno tanto madornale
Si fè ciaſcun, che in fin ſi perſuaſe
Baſuſſe di mandarli in tale quale
Luogo, ove foſſer le campagne raſe,
A creſcere a lor modo, e tutti noi
Condannò per cibarli in vacche e buoi.

XXXIII.

Or che per voſtra man, Signore invitto,
Giacciono al ſuolo i perfidi tiranni,
Venite a noi, ed a voſtro preſcritto
Tutti vivremo, e de' paſſati affanni
Riſtoreraſſi l'iſolano afflitto.
E qui lo ſcettro, e di purpurei panni
Veſti gli diero, e lo acclamaro Auguſto.
Diſſe Rinaldo; A queſto non ho guſto.

XXXIV.

Ritornatevi tutti a casa vostra,
Che or non mi piace aver quì compagnia.
E con la man la strada lor dimostra,
Perchè scorsciare possano la via;
Poi si rivolta alla Donzella, e: O nostra
(Disse) bella tiranna acerba e ria!
Ti sei mutata punto di parere?
Ed ella a lui: Per niente, Messere.

XXXV.

Non sai tu, come io nacqui alta Regina,
Figlia di Galafron Re di Baldacca
Che tutta l'Asia e l'Affrica domina?
E se fortuna avversa mi distacca
Dal Regio soglio, e a basso mi rovina,
Di questo non mi calse, o cale un' hacca.
Ho dentro del mio cor, ch' unqua non trema
E regno, e scettro, e soglio, e diadema.

XXXVI.

Come se accade mai, che in campo aperto
Vegga da lungi il cacciator la cerva,
Cerca appressarsi a lei cheto e coperto,
E di sua morte gran letizia serva:
Ma quando poi s'accorge, che un bel serto
D'oro il collo le cinge, e lei preserva;
Si astiene di ferirla, e mesto e lasso
Rivolge indietro l'affannato passo:

XXXVII.

Così torna Rinaldo in sua ragione,
Da poi che l'esser della Donna intende;
E le dice: Quand' io ebbi intenzione
Di quel, che amor ne invoglia, e istiga, e incende
Pel vostro bello, le nostre persone,
Io non pensai, che dentro a regie tende
Voi foste nata, e che foste Regina:
Ma vi credetti donna da dozzina.

XXXVIII.

Or ditemi, Signora, se v'aggrada,
Come andò questo fatto così fiero,
Perchè io, su questa lancia e questa spada
Vi giuro vendicarvi da dovero.
La Donzella di flebile rugiada
Bagnò le gote, e disse: Cavaliero,
Ben è dover, che note sianti tutte
Le mie sventure spaventose e brutte.

XXXIX.

Amor fu la cagion de' miei tormenti.
Or odi come: in Asia le donzelle
Stan chiuse tanto a gli occhi delle genti,
Che appena veggion Sol, veggiono stelle
Nè fia che regia culla alcuna esenti.
Solo un giorno dell' anno le più belle
Vanno al tempio, ove Venere s'adora:
Ed io v'andava con mille altre ancora.

XL.

Tre anni sono (ed ahi perchè non era
Io morta prima di quel dì fatale!
Tra molta e molta gente forastiera
Giovane tutta, e tutta quanta gale,
Il Figliuolo del Re della Riviera
Vi venne, ed era bello, appunto quale
Ganimede dipignesi, o Narciso,
Ma vie più bello ancora era il suo viso.

XLI.

C'incontrammo con gli occhi, e in un baleno
Io mi sentii ben divampare il petto,
Ed egli dimostrommi arder non meno.
Tutto quel giorno (ahi giorno maledetto!)
Nostre pupille senza guardia e freno
Fermate e fise nel soave aspetto
Non vider altro, in fino che non giunse
L'invida notte, ed ambeduo disgiunse,

XLII.

Quando tornai nella mia usata stanza,
Pensa s'io piansi, e se mi disperai,
Chè nutrir non potea tanta speranza
Di rivederlo un' altra volta mai.
Ma che non puote là somma possanza
D'amore, e de' pungenti almi suoi strai!
Trovò maniera il giovin tutto foco
Di venirmi a trovar nel chiuso loco.

XLIII.

Presentossi al mio Padre Galafrone
Vestito ad uso delle donne d'Ida;
E disse, come aveva intenzione
Di esser una di mie ancelle fida.
La bella faccia del gentil garzone
Sempre modesto, o che parli, o che rida;
Non fece sospettar di alcun inganno:
Così per serva, il mio bel sol mi danno.

XLIV.

Ciò che seguisse poi, bello è il tacere.
Basta, che in poco tempo io venni donna;
M'ingrossò il ventre, e s'alto dispiacere
Io n'ebbi, il pensa. Nè la lunga gonna
Potea più ricoprir l'opre mie nere;
Ond' egli; Ne' perigli chi si assonna
(Mi disse) non ha spirito regale,
Nè c'è senza rimedio al mondo male.

XLV.

Noi fuggirem, se ti dà il cuor, Lucina,
(Che tale è il nome mio) da questo albergo,
E nel mio regno tu verrai Regina.
Diamo (gli dissi) pure al padre il tergo,
Lasciam Baldacca, e l'ampie sue confina;
Nè il mio fuggir di poco pianto aspergo,
Perchè dove tu sei, vago Lindoro,
È il mio padre, il mio regno, il mio tesoro.

XLVI.

Aspettiamo una notte tenebrosa,
Orrenda per le pioggie, lampi, & tuoni;
(Che non fa donna, quando ella è amorosa!)
E giunti, andiamo per sentier non buoni,
Ed entriamo in un bosco: quivi ascosa
Seco mi stetti tra tigri e lioni
Due giorni. Indi partimmo in verso il mare;
Ma legno alcun sul lido non appare.

XLVII.

La notte ecco una fusta di pirati,
Che viene a terra per cercar conforto,
Da quai fummo in un subito legati;
E l'amor mio piagar sì, che fu morto.
Me poi donaro gli uomini spietati
A quel Gigante, che tu festi corto;
E quei mi diede poscia in guardia a quelle
Belue cotanto mostruose e felle.

XLVIII.

Or Eccoti narrati i casi miei,
Che muovere a pietà dovriano il cielo:
Dimmi ora tu, forte Campion, chi sei?
Rispose allor Rinaldo: Se ben celo
Il nome mio, e ad altri nol direi:
A te, bella Lucina, ecco lo svelo.
Io son Rinaldo, il Sir di Montalbano,
Degno cugin del Senator Romano,

XLIX.

Ed in Baldacca ti rimeneroe
Alla barba d' Appollo e di Macone,
E con tuo padre ti raggiusteroe:
Ma se Lindoro è morto, e non si pone
In dubbio, se felice esser potroe,
O per amore, o per compassione,
Io ti prego, Lucina, di pigliarmi
Per tuo marito, e voler sempre amarmi.

L.

Eh non è tempo .di parlar di nozze!
(Diſſe Lucina, e feceſi più bella)
Le bionde trecce ſcarmigliate e mozze,
La faccia oſcura troppo, e abbronzatella,
E queſte veſti anche a vil donna ſozze
Odiano d'Imeneo l'alma facella:
Aſpetta un po', non eſſer così caldo:
A caſa mia ti ſpoſerò, Rinaldo.

L I.

Il Sir di Montalbano a quel parlare,
Fece del viſo una ſtrana figura,
Come uomo, il quale mettaſi a mangiare
Mela cotogna, o ſorba non matura;
E diſſe: Proverommi ad aſpettare,
Ma io m'attacco al ben della natura;
E ciò che l'arte aggiunge al voſtro bello,
Io non lo ſtimo un marcio ravanello.

L I I.

Però ſe tu non ſei d'oro veſtita,
E non ti han fatto le camicie i ragnoli,
Senza capelli, nè molto pulità,
Non è, che io di ciò dolgami, o ſguagnoli:
Chè la ſalſiccia allora è più ſquiſita,
Che ſi metton più lardo i pizzicagnoli.
Ma pur ſe vuoi che aſpetti, io non ricuſo;
Dico ſol ben, che queſto è un cattiv' uſo.

L I I I.

In così dire, uſcir della foreſta.
Era Rinaldo ſopra Vegliantino,
Lucina una giumenta aſſai modeſta
Va cavalcando ſempre a lui vicino.
Quando s'ode per aria, una tempeſta
Di lampi e tuoni, che il furor divino
Conoſcere facea lontan le miglia;
Onde a Rinaldo s'inarcar le ciglia.

C iv

LIV.

E cominciossi a percuotere il petto,
E domandar perdon de' suoi peccati:
E si doleva d'esser sì soletto,
E non poter trovar preti, nè frati,
Per far de' suoi peccati un fardelletto,
E porlo a piè degli uomini sacrati.
La Donna nel vedere atto sì strano,
Disse: Che è questo? ed egli: Io son Cristiano.

LV.

In questo mentre, vedono una grotta,
E vi s'insaccan entro tutti due.
Il cielo in tanto mormora e barbotta,
E ogni momento si annerisce piue;
Ed austro, ed aquilon fanno alla lotta,
E fulmini e le grandin cascan giue,
Lucina spaventata stringe al collo
Rinaldo, che' era gallo, e parve un pollo,

LVI.

Perchè di queste cose avea paura
Il Paladino, e non avrebbe fatto
Mezzo peccato in quella congiuntura:
Benchè poi dopo si diede del matto
In ricordarsi quella positura.
Ma quando un uom si trova sopraffatto
Dal timore, riman tanto avvilito,
Che non ha forza pur di alzar un dito.

LVII.

Venne la notte, e cominciò Lucina,
Poichè cessati furo i lampi o tuoni,
A interrogar Rinaldo, se confina
La Legge e le cristiane funzioni
Con i riti e la setta Saracina,
E qual sono fra lor le distinzioni.
Disse Rinaldo: Io credo in Cristo al certo;
Del resto poi io non son troppo esperto.

LVIII.

E ſtudiai poco più dell' alfabeto,
Chè diei la ſantacroce in capo al maſtro,
Poi corſi armato alla fortuna dreto,
E ſoffersi più d'un aſpro diſaſtro,
Onde non ſo dove ci dian divieto;
So ben, che l'erbe in terra, in cielo ogni aſtro
Ha fatto il noſtro Dio, e che vuol ſolo
Seco i Criſtiani, e i Saracini in duolo.

LIX.

E cominciava a dir qualch' altra coſa,
Quando ſentono ſmuovere una pietra,
Indi apparire una luce dubbioſa;
Onde la Donna e il Cavalier s'arretra.
Ed ecco uſcir con faccia doloroſa
Uom, che gli occhi volgea ſovente all' etra
Per veder ſe finita era la pioggia,
Che cadde il giorno in così dura foggia.

LX.

La Donna fe' un ſtarnuto, e cadde il lume
Per la paura all' uomo, che vi ho detto.
Rinaldo, ch' ebbe ſempre un bel coſtume,
Diſſe: ſgombra il timore dal tuo petto,
Chiunque ſei, che di duol ti conſume,
E dicci, ſe non t'è noia, o diſpetto,
Perchè chiuſo ſtai qui tra queſti maſſi,
Miſero imitator di volpi e taſſi.

LXI.

Diede un ſoſpiro quell' uomo infelice,
Che avrebbe dato moto a una galera;
Poſcia ſinghiozza, e riſoſpira, e dice:
Bench' io faccia una vita quì da fera,
Bevendo acqua, e mangiando erba e radice;
Regia culla mi accolſe, e culla altera,
Chè io nacqui il primo, e poſſo ancor, ſe voglio
Mutar queſta ſpelonca in regio ſoglio.

LXII.

Ma qual vaghezza mai d'illuſtre trono
Aver può chi nemico è d'ogni ſpaſſo?
Fortuna e Amor mi fero un dì tal dono,
Che un regno; e cento egli è un confronto baſſo
E tutto il mondo, ſe a lui il paragòno.
Eſſi fer di bellezza un ampio ammaſſo,
E poſcia ne formaro una donzella,
Di cui non fu giammai coſa più bella.

LXIII.

E mi amava colei tanto di cuore,
E cotanto di cuore amava io lei,
Che non fu mai un sì perfetto amore,
O vogliate, fra gli uomini, o fra gli Dei.
Ma fortuna che varia a tutte l'ore,
Sparſe di fiele i dolci piacer miei,
E mi tolſe in un giorno, il mio teſoro,
Perchè mirabil coſa è, s'io non moro.

LXIV.

Lucina a pietà moſſa di tal caſo,
Chè lo ritrovava al ſuo molto ſimile:
Chi ſei? (gli diſſe) Ed egli: Dall' occaſo
All' orto, o corri pur da Battro a Tile,
Uomo, qual ſia in odio più rimaſo
Alla fortuna, è che più il tenga a vile,
Di me non troverai; però mi laſcia
Ignoto ſoſpirare in tanta ambaſcia.

LXV.

Mà la donna, chè fatta è da natura
Piena di voglie e di curioſitade,
Quanto ei più nega, ed ella più procura
Di ſapere il ſuo nome, e ſua cittade.
Ond' egli: Benchè ciò mi è coſa dura,
Io lo dirovvi, abbiatemi pietade.
Queſto ſepolto in grotta così nera,
Egli è il figliuol del Re della Riviera.

LXVI.

Il disse appena, che Lucina un grido
Diede, e poi disse: O mio dolce Lindoro,
O sospirato mio marito fido,
O perduto finora almo tesoro,
O cara grotta, o di delizie nido,
Aimè! chè per dolcezza io manco e moro.
Ma come vivi, e come quì venuto
Se' tu? con quale scorta, e quale aiuto?

LXVII.

Allora ei le narrò, come un pastore
Piagato lo trovò su la marina,
Che dell' erbe sapea l'alto valore,
E alle ferite sue fe' medicina:
Onde lo spirto riebbe in poche ore,
E risentissi sano la mattina;
E pel dolor di non averla seco,
Disperato si chiuse in quello speco.

LXVIII.

Rinaldo, che informato era di tutto,
Fece i conti che meglio era partire;
Gia ch' è un cattivo stare a dente asciutto,
Quando si vedon gli altri assaporire
Totani e sfoglie fritte nello strutto,
Che hanno un odor, che ti farian guarire
Un' ora dopo ancor degli olj santi.
Partissi dunque, e lasciò lì gli amanti.

LXIX.

Or quì s'incominciò la bella festa
Fra i lieti amanti, e le dolci parole,
Che a narrarle saria opra molesta:
Tanto più che da me non mai si vuole
Parlar di cosa all' onestade infesta.
Eh parliam di Rinaldo, che si duole
D'aver perduta ogni speranza, e cheto
Fugge pel bosco, e piange in suo segreto.

L X X.

Cavalcò ſino a giorno, e al far del die,
Si ritrovò nel mezzo a due montagne
Alte così, così perverſe e rie,
Che non le avrian ſalite o volpi, o cagne;
Ed eran tutte ricolme di arpie.
Di quelle che ſi chiamano griſagne,
Or qui comincia una guerra crudele,
Ma vo' per poco or quì raccor le vele.

Fine del Canto ſecondo.

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

Super le ſchiene d'orrida montagna
Col ferro mille Arpie Rinaldo uccide.
Al ſuo morto deſtrier, nella campagna
Alza un ſepolcro, e un epitaffio incide.
Trova ricovro, dove beve e magna,
E d'un Romito ſtrano aſſai ſi ride.
Sopra Angelica alfin venne alle brutte
Col reverendo padre Feraùtte.

CANTO TERZO.

I.

Chi campa, ſi ritrova a coſe ſtrane;
E niun ſa com' ella ha da finire:
Se oggi ſi ride, ſi piange domane:
Se oggi ti trovi in taſca cento lire,
E avanzeratti a menſa il vino e il pane,
Un altro dì ti ſentirai morire
Per la gran fame: e sì delle altre coſe
Avvien, ch' ora ſon liete, ora dogliose.

II.

Ho visto (e non son vecchio) a' tempi miei,
Gente vestita tutta quanta d'oro,
Con gran staffieri, e belle mute a sei
Andar per Roma con tanto decoro,
Che detto avresti: O questi sono Dei,
O Cardinai che vanno a Concistoro:
E quei stessi veduti ho pur meschini
Chiedermi per mercè pochi quattrini.

III.

In somma, la Virtù sol non vien meno,
E non si cangia per quella sguaiata,
A cui del male e ben, diè in mano il freno
La turba de' mortali sconsigliata.
Dico Fortuna, che in men d'un baleno
La vedi in mille guise trasformata;
Fortuna femminaccia da bordello,
Che sempre muta con questo, o con quello.

IV.

Rinaldo che fu sempre spelacchiato,
E non ebbe due soldi al suo comando;
E quando li ebbe, non fu misurato,
Chè li spese or bevendo, ed or giocando:
Pur perchè di valore ei fu dotato,
Di Fortuna si rise col suo brando:
Quel brando fatto dalle streghe in fretta,
Che ferri e marmi come rape affetta.

V.

E se mai ebbe d'uopo d'esser forte,
E di saper menar le mani bene,
Fu questa volta, in cui presso alla morte
Saria ridutto: che (se vi sovvienne)
Da Lucina partito e suo consorte,
Entrò ben tosto in un gran mar di pene;
Perchè appena ammezzata ebbe la via
Dell' aspro monte, che il vide un' Arpia.

VI.

E toſto ſopra lui calò di piombo,
E diede ſegno alle altre ſue compagne.
E come falco che aggraffia il colombo,
Se avvienne che dagli altri ſi ſcompagne;
Così facendo un ſpaventoſo rombo
Cadder ſul Cavalier le Arpie grifagne,
Il qual ſentendo ſtringerſi la teſta
Diſſe: Poſſariddio! che coſa è queſta?

VII.

Ed alzate le mani in un iſtante,
Sentì le zampe e le ugnacce ferine;
E preſane una con forza baſtante
Le tirò il collo, come alle galline:
Poi, con la nuda ſpada e fulminante,
Si miſe a dar dei colpi ſenza fine.
Ed a chi il becco, e a chi l' ali tagliava,
Nè colpo in vano mai da lui ſi dava.

VIII.

E già d'intorno s'era fatto un monte
Di artigli, e penne, e di beſtiaccie uccíſe:
Ma che prò, ſe un migliajo ei n' ha alla fronte,
E mille a tergo, ed a' canti diviſe?
Cento e più mila (che poi furon conte)
Eran le Arpie, con le quali ſi miſe
A pugnar ſolo il povero Rinaldo:
Ora penſate voi, ſe egli ebbe caldo.

IX.

Fortuna ch' egli avea l'armi fatate,
E non poteanſi rompere per nulla:
Altrimenti le avrebbero ſpezzate,
E morto lui come un bambin di culla.
Vegliantino ſcordato dalle Fate
Fu fatto in pezzi; or penſate ſe frulla
Il cervello a Rinaldo, che ſi vede
In tal periglio, e di più meſſo a piede.

X.

Ma pur con la fatica, a lui la lena
Sempre si accresce, e fa de' colpi belli:
Parte un' arpia per mezzo della schiena,
Ne sfonda un' altra, ed esconle i budelli:
Un' altra senza capo in su l'arena
Getta, e ad un' altra pota ambo gli ugnelli.
In somma morir tutte, e le ferite
Furon diverse, e fur quasi infinite.

X I.

Dopo un sì strano orribile macello,
Cadde Rinaldo stracco in su la terra,
E poscia riavutosi da quello:
Che mi val (disse) da sì dura guerra
Esser uscito con onor, se il bello
E forte mio destriero ito è sotterra:
Se Vegliantino mio è ucciso è morto,
Vegliantin mio compagno, e mio conforto?

X I I.

E quì raccolse le sue membra sparte,
E riunille al meglio che potette,
E fatto un fosso, dove in due si parte
Un monticel che ha mille varie erbette,
Dentro vel pose: e ciò fe' con tal arte,
Che parve intero, e poscia vel chiudette
Con spine, sassi, e terra, e in fin si messe
Inginocchioni, e un bacio su v'impresse.

X I I I.

E perchè non svanisse in modo alcuno
La memoria di bestia sì gradita,
Pensò Rinaldo di vestirsi a bruno,
E andare a piè per tutta la sua vita,
E di ciò dirne la ragione a ognuno:
E perchè vuole che resti scolpita
La sua fama in eterno, queste note
Scrisse, bagnando di pianto le gote:

Quì

XIV.

Quì giace Vegliantin caval di Spagna,
Orrido in guerra, e tutto grazie in pace:
Servì Rinaldo in Francia ed in Lamagna,
Ed ebbe ingegno e ſpirto sì vivace,
Che avrebbe coi piè fatto una ragna;
Accorto, deſtro, nobile, ed audace:
Morì qual forte, e con fronte ſuperba:
O tu che paſſi, gittagli un po' d'erba.

XV.

Scritto queſto epitaffio ſopra un ſaſſo
Col ſangue delle arpie e con la ſpada,
Seguitò il ſuo cammino paſſo paſſo,
Ma non ſa dove ſia, nè ove ſi vada:
Quando vide da lungi a piè d'un maſſo
Un uom, che fiſo verſo il ciel ſol bada:
A lui s' accoſta, e lo vede veſtito
Di rozzo ſacco a guiſa di romito.

XVI.

Avea Rinaldo ancora la viſiera,
Chè teme pure di qualche altra arpia,
Ed armato così la buona ſera
Dagli, e il Romito dice: Avèmmaria:
E narra come un peccatore egli era.
Rinaldo: Vorrei farvi compagnia
(Diſſe) ſta notte. Ed ei: Ne ſon contento.
E così nella cella entraron drento.

XVII.

E in levarſi la peſante armatura
Narrogli, come affatto avea diſtrutte
Quelle arpiacce che gli fer paura.
Il buon Romito le pupille aſciutte
Non tenne pel piacer di tal ventura,
E diſſe: Cavalier, ſon morte tutte?
Morte ſon tutte, e le ho morte ſol io.
Ed ei: Campione, ringraziane Dio.

XVIII.

E dissero un Tedeum sì scimunito,
Che non storpiaron tanto Vegliantino
Quegli uccellacci dall' artiglio ardito,
Quanto essi quel bel cantico divino;
Perchè Rinaldo non ebbe appetito
In vita sua di volgare o latino,
E l'altro l'ebbe a noia a' giorni suoi,
In conclusione egli erano due buoi.

XIX.

Finito il prego, Rinaldo gli disse:
Chi siete, Padricello? Ed ei: Non posso
Dirlo a veruno, ed ho fatte più risse
Per occultarmi. E quì si fece rosso.
Rinaldo aveva in lui le luci fisse;
Nè al buon Rinaldo levava d'addosso
Il Romito le sue: e in questa guisa
Stati un poco, poi dieder nelle risa.

XX.

Ed esclamando il fir di Montalbano
Disse: La volpe vuol ire a Loreto.
Ferraù frate? Ferraù pagano?
Deh sciframi per Dio questo segreto;
Ch' io non so, se mi sia in monte, o in piano;
In una cella, o pur n' un sughereto.
Tu col cappuccio e con la fune ai fianchi?
Tu ferraù percotitor de' Franchi?

XXI.

Ma se tu sei del buon umor di pria,
Costerà caro a queste pastorelle
Cercar funghi, o passar per questa via;
Chè se avesser di piombo le gonnelle,
Tu le alzaresti, con gran leggiadria.
Lo san di Francia le madamoselle,
Che furo il segno della tua lussuria;
Onde ora v' è di vergini penuria.

XXII.

Rinaldo mio, io son già morto al mondo,
E più non penso a queste porcherie,
Che danno gusto, ma mandano al fondo
Del brutto Inferno, ove son altre arpie
Che quelle, del cui sangue festi immondo
Il vicin monte, v' è bestie più rie,
(Rispose Ferraù modesto in viso)
E i lascivi non vanno in paradiso.

XXIII.

Io questo ben sapea ch' era tantino,
E il numero dicea delle peccata,
Onde il maestro davami il santino,
(Disse Rinaldo) ma tu qual chiamata
Avesti per passar da Saracino
Alla greggia di gente battezzata?
Ed egli a lui: La storia è un po' lunghetta:
E Rinaldo: Dì pur, che non ho fretta.

XXIV.

Ma meglio fia, che noi mangiamo un poco
Avanti che cominci il tuo racconto.
Ferraù disse: Io non accendo foco,
Vino non bevo, e non mangio dell' onto,
E la spesa risparmiomi del cuoco:
Con lo digiuno le mie colpe sconto;
Ma se vuoi fichi secchi, ed uva passa,
Io n' ho di molti dentro a quella cassa.

XXV.

Già che tu non hai altro, io mangerò
E l'uva e i fichi, amato Ferraù.
E a' piedi della cassa si assettò
E'l Frate con le man fece Gesù,
Benedicendo il cibo; e divorò
Rinaldo sì, che nella cassa più
Da mangiar non rimase, e fuor po' uscì
E bevve a un fonte ch' era su di lì.

XXVI.

E quindi ritornato nella cella:
Orsù comincia adeſſo la tua ſtoria;
Che mi figuro che voglia eſſer bella.
Ed egli per i ſvegliarſi la memoria
Grattoſſi il capo, e ſcoſſe le cervella,
E diſſe: Sia di Dio tutta la gloria;
Chè tutta è grazia ſua, tutto è ſuo dono;
Se quel che un tempo fui, or più non ſono.

XXVII.

Hai dunque da ſaper, forte Rinaldo,
Che quando sì d'Angelica mi acceſi,
Che non fu ferro al fuoco mai sì caldo,
Quanto io era ſua mercede: (O male ſpeſi
Pianti e ſoſpiri! O mal coſtante e ſaldo
Amor, per cui lo mio Fattore offeſi!
Ma il fatto è fatto, e non ſi può disfare;
E ſpero in Dio che ſe ne abbia a ſcordare.)

XXVIII.

Feci per lei (ſe ben te ne ſovviene)
E teco, e con altrui battaglie ſtrane;
Ed uccisi tanti uomini da bene,
Che a narrarli non baſtan ſettimane:
Ma la crudel non volſemi mai bene,
E ſtrapazzommi ſempre come un cane;
Alfin fuggiſſi in India con Medoro,
Che quando il ſeppi, io caddi di martoro;

XXIX.

E mi preſe tal voglia di morire,
E terminar così la mia diſgrazia,
Che nel Cattai mi riſolſi d'ire;
E colà guadagnarmi o la ſua grazia
Con le belle opre e col lungo ſervire;
O diſperato in fine lei far ſazia
Del ſangue mio: e così ſtabilito,
Vo cercando di navi in ogni lito.

XXX.

Una ne trovo al porto di Valenza;
Che andava proprio al regno del Cattai,
E conduceva quantitade immenſa
D'uomini e donne, e d'altre coſe aſſai.
Il Nocchiero m'accorda la licenza
Di ſalir ſopra, e'l nolito fermai:
Il dì dipoi ſi ſciolcero le vele,
E'l mare or fu benigno, ora crudele.

XXXI.

I tuoni, le procelle, e le tempeſte
Non ti ſo dire, ed i mortai perigli:
Ma per me tutte erano gioje e feſte,
Che aveva di morir mille conſigli,
E ſe talora m'erano moleſte,
Che ricreare un' altra volta i cigli
Avrei voluto col mirar quel viſo,
Che mi pareva proprio un Paradiſo.

XXXII.

Nè nulla ti dirò de i fieri moſtri,
Che vanno errando per quelle marine:
Non ſono punto ſomiglianti ai noſtri,
Chè hanno più teſte e più pungenti ſpine;
E le balene, che pe' mari voſtri
Sembran grandi, appo lor ſon piccoline,
Baſti di dir, che ſpeſſo là rieſce
Equivocar tra un' iſola ed un peſce.

XXXIII.

Un dì, che irato il tridentier Nettuno
Tentò rapirci nel ſuo ſen profondo,
Cozzò la noſtra nave all' aer bruno
N' un' iſola, e ſi aperſe, e quaſi al fondo
Ella ebbe a gire; e ne temette ognuno:
Scendemmo in terra, e d' ogni grave pondo
L'alleggerimmo, e raſſettammo appreſſo,
E più dì ſtemmo in sù quel luogo ſteſſo.

XXXIV.

E come si costuma, immenso foco
Si accese per cibar tanta genia,
Che scesa dalla nave era in quel loco:
Quando ecco l'isoletta che va via,
E la nave pur seco; e a poco a poco
Ci accorgiam come cosa viva sia.
Per entrar nella nave ognun si affolla,
E pel timor chi affoga, e chi si ammolla.

XXXV.

Dopo due ore di ravvolgimento
L'Orca spietata ci mostrò la fronte,
E poi l'immensa bocca, e 'l brutto mento,
Alta e larga così, che arco di ponte
Non vidi mai (e n' ho visti da cento
Su le fiumane più famose e conte)
E di sopra e di sotto acuti e spessi
Denti ella aveva a guisa di cipressi.

XXXVI.

Il nostro capitan disse: Siam morti;
Ecco che tutti ella c' ingolla crudi.
Nè v' è chi ci difenda e ci conforti,
Che quì non servon nè lancie nè scudi,
Nè cavalieri generosi e forti,
O coperti di maglia, o affatto ignudi:
In un boccone, in un serrar di bocca
Nel suo gran ventre la nave trabocca.

XXXVII.

In questo mentre a guisa di ranocchio,
Presa un' antenna in man, gli salto sopra
La testa, e gliela pianto in mezzo a un' occhio.
L'Orca per lo dolor urla e s' adopra
Di trarsi fuor quel gambo di finocchio:
Ma io non perdo mica il tempo e l'opra,
Ne prendo un' altra, e fo il medesimo atto,
E la bestia crudele acciecco affatto.

XXXVIII.

Così ci liberammo quella volta:
Or vedi come son quei pesci grossi.
Giunsi in fine al Cattai, e in fretta molta
In verso di Baldacca, il piede io mossi:
Baldacca dove ogni bellezza è accolta,
Che feo tanti terren di sangue rossi;
Tanti erano i desii, tante le voglie
Che aveva ciaschedun di averla in moglie!

XXXIX.

Entro in Baldacca, e trovola dogliosa
Per la morte del Principe Medoro,
E la sua corte oscura e tenebrosa:
D' Angelica dimando ad un di loro;
E mi risponde, com' è lacrimosa,
E come strappa i suoi capelli d'oro,
E come chiusa in solitaria stanza
Odia ogni festa, ogni gioja, ogni danza.

XL.

Ma che il suo vecchio padre Galafrone
Pensa a trovarle un novello marito,
Il qual sia in armi un celebre campione;
Perchè è signor d'un popolo infinito,
Ed ha nemici che han grosso rognone,
E lo potrebber porre a mal partito:
E disse, che volea spedire a posta
Al conte Orlando, e fargliene proposta.

XLI.

Risposi: Vanne a Galafrone, e dilli
Che non spenda monete nel corriero,
Chè Orlando ha pien la testa ancor di grilli,
Ed è per tutti i capi un pazzo vero:
Ma che c' è un tal che fuora è de' pupilli,
Perfetto spadaccin, perfetto arciero;
Uom che solo potrebbe e disarmato
Tutto quanto difendere il suo Stato.

XLII.

Ebbe a ſcoppiar quell' uomo dalle riſa,
Udendomi parlar di cotal modo.
Ma pur diſſe : Farò come diviſa
La tua perſona, che per franca io lodo;
Ma non ſo poi ſe nella ſteſſa guiſa
L'opre ſaranno alle parole che odo.
Poca uva fa la vigna pampinoſa,
E'l dire, e'l far non ſon la ſteſſa coſa.

XLIII.

Io che mai non conobbi pazienza,
Nè vo' che mi ſi replichi parola,
Vedendo che al mio dir poca credenza
Moſtra colui, lo prendo per la gola,
E gliela ſtringo con tanta potenza,
Che l'alma del meſchin toſto ſen vola.
Corre tutta la piazza a questo fatto,
E mi ſon ſopra più di mille a un tratto.

XLIV.

Io con quello ſtrozzato ancora in mano,
Lo giro a tondo, e mi faccio far lato,
Poi lo ſcaglio da me tanto lontano,
Che Galafron, ch'era al balcone andato
Udendo quel tumulto così ſtrano,
Ebbe a reſtarne quaſi sfragellato.
E lo ſpezzava appunto come un vetro,
Ma lo colpì con le parti di dietro.

XLV.

E diſſe : Corpo del noſtro Appollino,
Chi fa volar sì in alto le perſone?
Non ſoffia già ſcirocco nè garbino;
Nè gli uomini ſon foglie o polverone,
Che facciano per l'aria il lor cammino.
E manda in piazza il Duca del Cordone;
Onde s'informi di quella faccenda;
Ed il chirurgo intanto lo rammenda.

XLVI.

Arrivato non era ancora in piazza
Il Duco, che ſnudato il fiero brando
Aveva ucciſo ormai di quella razza
Più d'un migliajo (e pur feria ſcherzando)
Onde slargoſſi il cerchio: e Ammazza, ammazza;
Diceano da lontano, e ancor tremando.
Il Duca nel veder sì gran macello
Mi fe' un ſaluto, e ſi cavò il capello.

XLVII.

E diſſe: Generoſo cavaliere,
Perchè avvilirti con queſta canaglia?
La quale, ſe t' ha fatto diſpiacere,
Non ha, viva nè morta, come vaglia
A ſoddisfarti, ſiccome è il dovere.
E prega, ſeco che in palazzo io ſaglia,
E mi aſſicura che il Re Galafrone
Mi vedrà con gran ſoddisfazione.

XLVIII.

La corteſia fra l'armi non diſdice,
Io diſſi a lui: e rinfodrai la ſpada.
Fra tanto al Re corre un ſtaffiero, e dice
Come io per girne a lui preſo ho la ſtrada.
Galafron vienmi incontro, e maledice
Il punto e l'ora, nella quale io vada
A ritrovarlo, pur compone il viſo,
Meglio che puote, a contentezza e riſo.

XLIX.

E mi abbraccia, e mi bacia nella fronte,
E vuol ch' io ſieda ſotto il baldacchino
Nè v' è Baron, nè v'è Marcheſe o Conte,
Che mi parli, ſe non col capo chino:
E dettomi di lodi un mare, un monte,
Mi chieſe s' i' era Franco, o Saracino?
Saracino riſpoſi, e men compiaccio,
E adopro per Macon la ſpada e 'l braccio.

L.

Quindi gli presi a dir, come a Parigi
Fui qualche tempo, e d'ogni Paladino
Provai le lancie, e vi feci prodigi;
Che nè tu, nè il tuo celebre cugino
Abbater mi potero, e Malagigi
Ancorchè avesse i diavoli in domìno:
In fin gli dissi, come amor mi prese
Della sua figlia, e di lei il cor mi accese.

L I.

Comme appunto venuto era al Cattai
Per vederla di nuovo, e poi morire.
E in ciò dicendo di pianto bagnai
Le gote, e fei quel vecchio impietosire,
Talchè mi disse: Forestier, che hai?
D'ogni male si può sempre guarire,
Toltane morte; però ti consola,
Chè per moglie averai la mia figliuola.

L I I.

E con essa vo' darti in dote il regno;
Giacchè Lucina l'altra figlia mia
Da noi fuggendo fece un atto indegno.
Rinaldo disse allor: Non molta via
È da noi lunge, e consorte ben degno
Ha seco, e sono bella compagnia.
E tutta a lui narrò la varia istoria
Di quegli amanti, degna di memoria.

L I I I.

Poi gli disse: Ripiglia il tuo racconto,
Che l'ora passa, e il moccol si consuma.
Rispose Ferraù: Sempre son pronto,
E se questo si estingue, altro si alluma;
Chè di cera non tengo molto conto;
Ho di molte api, e nell' orrida bruma,
Quando l'aria è più fredda e più crudele;
Io mi diverto in far delle candele.

L I V.

Ferraù tu mi fai ſtraſecolare
(Diſſe Rinaldo, e ſi battè ſull' anca)
Tu prima non volevi che treſcare
In bordelli e in taverne, e ſu la manca,
E ſu la dritta, ed in giro trottare;
Ed or ti metti a far la cera bianca?
Ma tu non mica puoi durare aſſai;
Chè il pel ſi cangia, e 'l coſtume non mai.

L V.

La grazia del Signor quì mi tien forte:
Ma ritorniamo al noſtro Galafrone,
Che mi vuol dar la figlia per conſorte:
Quando egli tanta grazia mi propone,
Mi diè per lo piacer quaſi la morte,
E feci ſul terreno un ſtramazzone,
Che fui creduto morto; ma ben preſto
Ritornai in piede vigoroſo e leſto.

L V I.

Intanto egli ſpedito alla ſua figlia
Aveva un meſſo, acciò veniſſe in fretta:
Quando che io vedo (o rara maraviglia!)
Farſi l' aria più quieta e più perfetta,
E ſplender tanto, che ſtrigner le cìglia
Per non vederla l'alma fu coſtretta;
Alfin le aperſi, e le aperſi in quel punto,
Che 'l bell' idolo mio era lì giunto.

L V I I.

Non ti ſo dire quel che parve allora,
La bella donna: certo mortal coſa
Non la credetti, e non la credo ancora.
Sotto un oſcuro velo era naſcoſa,
Ma di lei parte ne apparia pur fuora,
Siccome ſul mattin vermiglia roſa
Che tutta non ſi moſtra e non ſi cela,
O come il Sol che per nube ſi vela.

L V I I I.

Apparivan di fuor la bocca, e il mento,
L' eburnea gola, e 'l delicato seno;
Ma il vel sì non copriva il bel di dentro,
Che fuor non tralucesse il bel sereno
Degli occhi suoi, benchè tal poco spento
Dal duolo, onde il suo cuor era ripieno:
Ma rugiadose ancor, sempre son belle
In cielo le vivaci e chiare stelle.

L I X.

Ma perchè teco la beltà di lei
Cerco adombrar, che n'hai notizia tanta;
In somma riguardandola perdei
E voce, e moto, e rimasi, qual pianta
Un dì restò sovra il Peneo colei,
Ch' ora è mercede a chi gentil più canta.
Volli parlare, e non formai parola,
Chè la voce restommi entro la gola.

L X.

Alzato in fine l' odioso velo
Guardommi, e parve serenarsi in parte;
Ma ritornaro tosto in quel bel cielo
Più nuvolette, benchè rare e sparte.
Quindi qual fior, che sul nativo stelo
O l'aura tocca che d'Affrica parte,
O lieve pioggia, od altro avvenimento,
Che si vede mancare in un momento:

L X I.

Così nel veder me tutte ad un tratto
Le sovveniro le cose di Francia,
E di Medoro suo, di Orlando matto
Rammemorossi, e impallidì la guancia;
E venne meno in un baleno affatto,
Quasi percossa da colpo di lancia.
In braccio me la reco, e la conforto;
E a darsi pace, quanto so, l'esorto.

LXII.

Vengon le donne, e la pongono a letto;
E'l medico ſi chiama, e incontanente
Le taſta il polſo, e negli omeri ſtretto,
Dice: Quì l'arte mia non fa niente;
Chè Angelica mi par morta in effetto,
Chè non vede, non ode, e nulla ſente,
Ciò detto s'alza un pianto sì crudele,
Che fino al ciel ne vanno le querele.

LXIII.

Penſa, Rinaldo mio, come reſtaſſi
A quella viſta: mi volli ammazzare,
E poco andò, che allor non mi gettaſſi
Da una fineſtra (e ſi potea ben fare)
Ch' era alta almeno cinquecento paſſi;
Ma Iddio, che voleami riſerbare
A queſta vita ſanta e luminoſa,
Mi miſe in teſta un' altra miglior coſa;

LXIV.

E fu di ritornare al mio paeſe,
Già che fortuna m'era sì contraria.
Dunque con Galafrone io pianſi un meſe;
Poi quando a intiepidir cominciò l'aria,
Preſi una nave tutta a proprie ſpeſe;
Chè andar con gente molta, e gente varia
Mai non mi piacque; ed alfin ſalvo e ſano,
Un giorno mi trovai ſul lito Iſpano.

LXV.

Rinaldo riguardandolo in cagneſco;
Gnaffe (gli diſſe) tu la feſti groſſa:
Angelica trattotti da tedeſco;
Ch'ella non morì mai, chè bianca e roſſa
Vive, ed un altro amante ave al ſuo deſco.
Tu mi fareſti ritornar la toſſa
(Ferraù gli riſpoſe) e Dio ringrazia,
Che ho voto di far bene a chi mi ſtrazia.

LXVI.

Senza voto mì drefte un po' di barba
Due dita e un poco più fotto le reni:
Diffe Rinaldo con la faccia fgarba.
E Ferraù: Gli è Crifto che mi tiene
In pace, onde il demonio non mi sbarba
Dal mio propofto di farti del bene;
Ma mi farefti il bel fervizione
A non mi porre nell' occafione.

LXVII.

Io non ti levo, e non ti pongo in effa,
(Diffe Rinaldo) ma vo' dire il vero:
Angelica con te fempre è la fteffa,
E t'odia più, che lepre un can levriero.
Cotefta barba tua sì folta e fpeffa,
Cotefto vifo fmunto, giallo, e nero,
Cotefto corpo voto di carname,
Ti pajon cofe da piacere a dame?

LXVIII.

Se una donna trovaffi a te fimile,
Che doveffi per forza avere in moglie;
Seppellir vivo in mezzo d'un porcile
Mi farei prima, e patrei altre doglie.
Angelica sì bella e sì gentile,
Ove ogni grazia certo fi raccoglie,
Avea trovata la bella ventura
A pigliar sì terribile figura!

LXIX.

Dì pur, fratello mio, ch'io ti perdono:
E prefa Ferraù la difciplina,
Batteafi forte sì, che parve un tuono.
Diffe Rinaldo: Sino a domattina
Per me feguita pur cotefto fuono:
Ma quella fune è troppo piccolina;
S'io foffi in te, o Ferraù beato,
Mi frufterei con un bel coreggiato.

LXX.

Io ti vorrei corregger con modeſtia,
Se ſi poteſſe (diſſe Ferraù)
Ma tu ſei troppo la ſolenne beſtia,
E a dirla giuſta, non ne poſſo più.
Diſſe Rinaldo : Diſprezzo e moleſtia
Sofferta in pace è grata al buon Gesù;
Ma tu ſei, per la vergine Maria,
Romito falſo, e più briccon di pria.

LXXI.

A quel dir Ferraù gli diè ſul grugno
La diſciplina ſua cinque o ſei volte:
E Rinaldo affibbiogli un cotal pugno,
Che gli fe' dar dugento giravolte.
Dicea Rinaldo : Frate, ſe io t'augno,
Le tue baſette non ſaran più folte.
Ferraù non riſponde, e in tanto mena
A Rinaldo la fruſta in ſu la ſchiena.

LXXII.

Prende Rinaldo il Frate pel cordone,
E sì lo tira, che quaſi l'ammazza.
Un zoccol Ferraù nel pettignone
Scaglia a Rinaldo, e a terra lo ſtramazza,
Donde ſorge e ritorna alla tenzone:
Ma nel mentre che ognuno urla e ſchiamazza,
S'ode un gran picchio all' uſcio della cella,
Che introna a combattenti le cervella,

LXXIII.

E grida Ferraùtte, Avemmaria;
E mena intanto un pugno al buon Rinaldo:
Gridano (Aprite) quelli della via.
Niun ſi muove, ed in pugnar ſta ſaldo.
Pur Ferraù dall' oſte ſi diſvia,
E sbuffando per l'ira e per lo caldo
Si affaccia al bucolino della chiave;
Poi ſpranga l'uſcio con peſante trave.

LXXIV.

E grida : Aprir non voglio a gente armata
Rispofer quei di fuora : Con le nocca
Questa porta t' avrem presto sfasciata.
Rinaldo, che ode li Frate che tarocca,
Ogn' ingiuria da lui presto scordata :
Apri pur (disse) a questa gente sciocca,
Chè assai ben presto li farem pentire
Di tanta lor baldanza e tanto ardire.

LXXV.

Aperse il buon Romito, e dentro entrarc
Quattro soldati forti, e nerboruti.
Or, belle Donne, voi areste a caro
Saper chi son questi, e perchè quì venuti.
Abbiate flemma, e non vi sembri amaro
Se mi riposo, e se 'l Signor ci ajuti,
Nell' altro canto voi saprete il tutto,
Qual forse forse non parravvi brutto.

Fine del Canto terzo.

RICCIARDETTO

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

I Paladini ritrovato Orlando,
Lo tornan ſavio col peſtargli il corio:
Trovan Rinaldo, che ſi ſta ſgrugnando
Con fratè Ferraù nel romitorio.
Carlo è aſſediato; e intanto eſſi incappando
Dentro la rete, cantanſi il mortorio.
Ferraù i due Giganti a Dio converte,
Con le ragazze Aſtolfo ſi diverte.

CANTO QUARTO.

I.

Amor ed il vajuol ſono due mali,
Che triſtan quei, che gli ha fuor di ſtagione.
Pe' giovinetti ſon medicinali,
Che migliorano lor la compleſſione:
Ma pe' vecchi ſon critici e mortali,
Ch' uno li ammazza ſenza diſcrezione,
E l'altro ognor a tal pazzia li mena,
Che li fa di ciaſcun favola e ſcena.

I I.

Quando si giugne ad una certa età,
Ch' io non voglio descrivere qual è,
Bisogna stare allor a quel che un ha,
Nè d'altro amante provar più la fè:
Perchè, Donne mie care, la beltà
Ha l'ali al capo, alle spalle, ed a' piè,
E vola sì che non si scorge più
Vestigio alcun ne' visi, dove fu.

I I I.

Uomo avanzato, a giovinetta acerba
Piacer non pensi, ancor che lo mostri ella;
Chè sempre pasce volentier più l'erba,
Quando verdeggia, la vezzosa agnella,
Che 'l fieno che pel verno si riserba:
Nè smanigli, nè vezzi, o molte annella,
Che tu le doni, il cor le fanno lieto,
Sì ch' ella non ti abborra in suo segreto.

I V.

Ma perchè la natura v' ha formate,
Donne mie vaghe, come le cipolle,
Cioè di mille scorze v' ha cerchiate;
Che non vien fuor quel che dentro vi bolle;
Con gran fa ilitade c' ingannate,
E tal per vostro amor s' alza e s' estolle,
Che voi l'avete in odio; e tal condanna
Vostro rigor, che amor per lui vi affanna.

V.

Felice 'l nostro Senator Romano,
Io dico Orlando, se a questo pensava,
Quando invaghito del bel viso umano
D' Angelica, per lei sì sospirava,
Ch' era sentito le miglia lontano;
E se ben era una persona brava,
Amor di lui non dimostrò temenza,
Ma lo trattò con somma impertinenza.

VI.

Perchè gli tolse di modo il giudizio,
Che matto eguale a lui non ebbe 'l mondo.
Mandò Provenza e Spagna a precipizio,
E in Gibilterra delle vesti il pondo
Lasciato, in mar gittossi, e prese ospizio
D' Affrica opposta nel lido infecondo;
Dove morto restava certamente,
Senza l'aita della Franca gente.

VII.

Perchè, come narrai nel primo Canto,
Udito Carlo sì strano successo
Del suo buon Conte, si disfece in pianto,
E voleva cercarlo da se stesso:
Ma da' Baroni, che gli erano a canto,
In modo alcuno non gli fu permesso;
Ma tutti s' offerirno di cercarlo,
E o pazzo, o savio, a casa rimenarlo.

VIII.

S' uniro insieme il valoroso Alardo,
Come s' è detto sopra, e 'l Duca Astolfo;
E ne venne per terzo il buon Ricciardo,
E l'arrivaro allora che pel golfo
Di Gibilterra senza alcun riguardo
Iva sì presto, che di nitro e zolfo
Pieno per l'aria non volò mai razzo,
Come vider per l'acque andar quel pazzo.

IX.

Lo trovaron distesо in su l'arena
Con poca forza, e ciò fu buona cosa,
Perchè lo cinser di forte catena,
E lo portaro in fresca grotta ombrosa
Ove del collo aprirongli la vena,
E venne 'l sangue in copia prodigiosa,
E parve allor che migliorasse a un tratto:
Ma non sì presto si guarisce un matto.

X.

Cinquanta bastonate a ciascun' ora
Gli davano i pietosi Paladini,
E pane asciutto, ed acqua della gora;
Rimedj in vista barbari e ferini:
Ma senza lor sarebbe pazzo ancora,
Sicchè quei furon rimedj divini,
E ritornaro Orlando in sanitate
Molta acqua, poco pane, e bastonate.

X I.

Altri cantò, che 'n corpo della Luna,
Astolfo ritrovò quelle anguistare,
Ove 'l cervel de' pazzi si raduna;
Ma fu menzogna bella e singolare;
Chè nel suo grembo non v' è cosa alcuna:
Ma 'l mangiar poco, e 'l molto bastonare
È l'anguistara sì miracolosa,
Che fa tornare il senno ad ogni cosa.

X I I.

Venuto dunque in sanitade Orlando,
Guardò fisso nel viso a tutti e tre,
E disse: Ove siam noi, e dove, e quando
Io venni quà, e voi siete con me?
Dissegli Astolfo: Non star domandando,
Ed umile ringrazia il sommo Re,
Che liberato t' ha da un gran malore,
Da cui son rari quei, che n' escon fuore.

X I I I.

Ma quì volendo saper il suo male,
Gli disser com' egli s' era ammattito,
E fatta avea una vita bestiale;
E che da Carlo sì gran caso udito,
Spedita avea la corte baronale
Per ritrovarlo. Onde in volto arrossito
Disse Orlando: Amor dunque iniquo e fello
Tolto m' aveva tutto il mio cervello?

XIV.

Or mentre ſtavan eſſi'n gioja e feſta;
A loro venne di Francia un Araldo
Con nuova acerba, dolorosa e meſta;
Che per pioggia, o ſereno, o gelo, o caldo
Di Spagna ripigliaſſero la peſta;
E chieſe, ſe fra lor era Rinaldo:
Perchè Carlo aſſediato orribilmente
Era da immenſa Saracina gente.

XV.

Udito ciò, ſi poſero in cammino
Subitamente i forti cavalieri:
Ma non ſapendo il ſentier più vicino
Per terra, e a riva non v'eran nocchieri,
Si dieder nelle mani del deſtino;
E camminato da due giorni interi,
A ſorte s'incontraro una mattina
Entro una ſelva inſieme con Lucina.

XVI.

La qual ſedeva appreſſo al ſuo conſorte
Lieta così, che non ſi può ridire,
E ciarlava, e rideva tanto ſorte,
Che lo ſteſſo vederla era un gioire,
Orlando intanto, e ſua pregiata corte
Le ſono avanti, e la fanno arroſſire;
Perchè la ſalutaro umili, ed ella
Riſalutolli grazioſa e bella.

XVII.

E richieſta da lor, s'ella ſapea
Novelle di Rinaldo, eſſa riſpoſe;
Ch'obblighi eterni al ſuo valore avea,
E come ſpeſſo pugnando le poſe
La vita in ſalvo, che fortuna rea
Volea levarle: e poi fra l'altre coſe
Diſſe, che 'l terzo giorno era compito;
Che Rinaldo da lor s'era partito.

XVIII.

E con la mano moſtrò lor la via,
Ch'eſſo intrapreſe, e con calde preghiere
Aggiunſe loro, che quando avvenia
Di ritrovarlo, le feſſer piacere
D'un ſaluto ripien di corteſia,
Come mertava un tanto Cavaliere;
E che diceſſer lui, che ſempre ſaldo
Nella ſua mente ſtarebbe Rinaldo.

XIX.

Intanto Orlando guardava in cagneſco
Quella donzella, e diſſe a Ricciardetto:
Andianne, perchè ſon ſavio di freſco,
E quel moſtaccio mi riſcalda il petto.
Inteſe Aſtolfo, e gli diſſe in franceſco;
Or taglio un palo, e preſto preſto il netto,
E ritorniamo a quella medicina,
Che noi ti demmo appreſſo alla marina.

XX.

Orlando chinò il capo, e partì via,
E gli altri tre gli vennero poi drieto;
E trovar camminando una Badia
In mezzo d'un freſchiſſimo leceto,
Eran monachi di San Geremia,
Mangiavan erbe, e bevevano aceto;.
A tal che Orlando in vedergli pranzare
Diſſe; O queſti ſon pazzi da curare.

XXI.

Diſſe Aſtolfo: Per dio, ci manca il meglio,
Io voglio dir' un pezzo di baſtone,
Alzoſſi allora della menſa un veglio,
Ch'a guardarlo movea devozione,
E diſſe: In noi, ſiccome in chiaro ſpeglio,
Guardate voi, ch'a vana opinione
Andate appreſſo, e'l vero non vedete,
E vi par d'eſſer ſaggi, e non ſapete.

XXII.

Questa, vita mortal, siccome fiore,
Illanguidisce presto, e si vien meno,
L'alma non già, ch' eterno è il suo vigore:
Che se ben fece, al suo Fattore in seno
Lieta ritorna, e cinta di splendore:
Ma se scotendo di ragione il freno
L'offese, e poi non pianse, in duro loco.
Misera sempre è condannata al foco.

XXIII.

Or noi per isfuggire un male eterno,
Soffriam con pace questa vita acerba:
Acerba a voi però, per quel ch' io scerno,
A noi non già; che più disacerba
Il gran pensiere del profondo Inferno
Chè 'l caldo, e'l gelo, e'l mangiar' un po' d' herba.
Quanto meglio fareste, o sventurati,
A depor l'armi, e vestirvi da frati!

XXIV.

Orlando disse: Non ci possiam fare,
Che'n Francia andiamo a difender la Fede:
E poi noi ci voremno un po' pensare,
Chè tutti l' Evangelio non richiede,
Che per salvarsi s'abbiano a infratare.
Se questo fosse, in ciel solo una sede
Vi sarebbe, e sol una abitazione,
E quest' è contro a ciò, che Dio propone.

XXV.

Disse l'Abate: Ben discorri, o figlio,
(E avea sua faccia d'alma luce accensa)
Che altra cosa è 'l precetto, altra il consiglio:
Ma chi sul serio alla salute pensa,
E vede quanto è pieno di periglio
Il viver nostro, e che'l ben che dispensa
Il mondo, è ben fallace, facilmente
In questi chiostri scampa dalla gente.

XXVI.

Gran tempo viſſi anch'io (ſeguì l'Abate)
Traſtullo e gioco di fortuna e amore,
E ſu le prime giovanili entrate
Mi fecero ambidue gran feſta e onore
Con belle donne d'ogni grazia ornate,
E con poſſente illuſtre alto ſignore:
E or queſti, or quelli sì mi favorivano,
Che gli altri dall' invidia ſi morivano.

XXVII.

Ma aſſai ben preſto ſi mutò la ſcena.
Colei ch'io amava tanto fedelmente,
Ed ella del mio amore era sì piena
Che di me parea morta veramente,
D'altri ſi acceſe, e volſe altrui ſerena
La faccia ſua, e 'n verſo me ſpiacente.
In ſomma, mentre che per lui ſoſpira,
Me fugge, e odia, ed ha in diſpetto, e 'n ira:

XXVIII.

Dall' altra parte poſcia 'l Signor mio,
A cui penſava d'eſſer così grato,
Ogni altro ſollevare ebbe in deſio
Che me, il qual ſempre voleva al ſuo lato;
Ed in cacce ed in gioſtre era ſol io
Tra tanti e tanti a ſeguir lui chiamato;
Ma le cariche pingui, e le migliori
Donava ſempre a' ſuoi ſervi peggiori.

XXIX.

Talchè compreſi gli amoroſi inganni,
E ch'è ſciocchezza il ſervir nelle corti,
Dove i ſignori ſon ſempre tiranni:
Per non ſoffrir cotanti ingiuſti torti
Fugii quà dentro, e mi cangiai di panni;
E i caldi e lunghi, e i nubiloſi e corti
Giorni conſumo in laudi alte e divine,
Con la ſperanza d'un beato fine.

XXX.

Nè vi prenda ſtupor, ſe ci vedete
Abitar fra la gente Saracina,
Senza che alcuno ci affanni, o inquiete;
Perchè 'l favore e la grazia divina,
Che aſſai più val di tutte le monete,
Ci aſſiſte ſempre, e noſtre opre incammina;
E fa che ſopra ancora de' Pagani
Miracoloſe ſien le noſtre mani.

XXXI.

Così non mai da lor volendo nulla,
E noi facendo ognor a lor vantaggio;
Siccome è fama, che a bella fanciulla
Il lionfante non arreca oltraggio,
Ma l'ire ammorza, e ſeco ſi traſtulla:
Così ci danno libero il paſſaggio,
E ci donan tavolta delle coſe,
Nelle ſtagion più afflitte e biſognoſe.

XXXII.

Quì l'Abate ſi tacque; e i guerrier Franchi
Mangiati in piede in piede due bocconi.
Diſſero: Padre, dal cammin ſiam ſtanchi.
Ed egli diede loro due ſacconi:
Ma non v'eran coperte, o lenzuol bianchi,
E diſſe: Quì, di Dio forti campioni,
Ripoſate ſicuri. E d'acqua ſanta
Gl'aſperge due e tre volte, poi li pianta.

XXXIII.

Un ſonno intero almen di dodici ore
Dormiro i Paladini; e poi ſvegliati
Chieſta licenza all'Abate, e al Priore
Per la lor via ſi furo incamminati:
E viaggiaron con tanto vigore,
Che dalla notte furono chiappati
Preſſo alla cella, dove ſi ſgrugnavano
Rinaldo, e 'l frate, e i menti ſi pelavano,

XXXIV.

Come si disse: dunque entraron drento
I guerrieri, e veduto scarmigliato
Rinaldo, e pien di graffi il viso e 'l mento
Disser: Co' gatti forse ti fe' dato,
O con la scimia, simile stromento?
Rise Rinaldo, e disse: Ho un po' scherzato
Quì col Padre, per far oria di cena;
Chè stare in ozio m' è di somma pena.

XXXV.

Ma quando lor diè conto del Romito
Rinaldo, e disse ch' era Ferraù;
Restò dallo stupore ognun smarrito.
E ad una voce gridaron: Gesù!
E tutto il caso, e tutto il fatto udito,
Disse Astolfo: Non vo' sentirne più:
Se si salva costui, e va fra' santi,
Una gran speme hanno avere i fursanti.

XXXVI.

Ma lasciam questi nella santa cella,
Chè mi conviene ritornare in Francia,
Dove ogni buon guerrier s'è posto in sella;
E provvisto di spada, e forte lancia,
Meglio che può, col nemico duella:
Sol Ganellone si gratta la pancia,
Chè gode di veder Carlo in periglio
Di prigione, di morte, o pur d'esiglio.

XXXVII.

Una turba infinita di Lapponi
Era venuta co' Cafri e Negriti,
Con animo di far tutti prigioni
I celebrati Paladini arditi.
Quei di Cafria parevano torrioni,
E tali mazze avevano fra' diti,
Ch' un vecchio pino talvolta è più corto;
Carlo in vederli egli ebbe a cascar morto.

XXXVIII.

Ma i Lapponcelli furo i più dannosi,
Perchè'l più grande ti arriva al ginocchio:
Son però forti, grossi, e setolosi,
Ed agili in saltar come un ranocchio;
Lunghe han le braccia, i diti mostruosi,
Larga han la bocca, e piccinino han l'occhio;
E portan corta spada, e corta lancia,
Che piantano a' cavalli nella pancia.

XXXIX.

Poi tra le gambe della fanteria
Con quelle ugnacce fanno prese strane,
E non c'è modo di cacciarli via:
Talchè di Carlo in poche settimane
Era finita la cavalleria,
O almeno poca assai gliene rimane:
E di più que' suoi miseri soldati
Tutti tornaro a Parigi castrati.

XL.

E furo tai lamenti, e tali doglie
In fra tutte le femmine Francesi,
Che avriano dato certo l'altre spoglie
De' l'or mariti, fuor che quegli arnesi.
Inutile al marito era la moglie,
E sarebbe finita in pochi mesi
L'alta Francese inclita nazione,
Se più tardava la proibizione.

XLI.

Che Carlo divolgar fece un editto,
Che di Parigi alcuno non uscisse,
Quatunque fosse cavaliere invitto:
Ma che su' muri ciaschedun salisse,
E come palo su vi stesse fitto,
E che con archi e balestre ferisse;
E su tutto, ferisse i rei Lapponi,
Che i galli transformavano in capponi.

XLII.

I Cafri, ed i Negriti, che Giganti
Erano tutti, corsero alle mura;
E con le mazze loro aspre e pesanti
Empiro gli assediati di paura;
In Parigi pregavan tutti i Santi
Le verginelle dalla mente pura,
Carlo fece la distribuzione
Di dieci Paladini per torrione.

XLIII.

Spuntava in ciel la mattutina stella,
E l'aria intorno le si fea vermiglia,
E la rugiada, che piovea da quella,
Confortava la terra a maraviglia,
Che vie più s'arricchìa d'erba novella,
In somma d'Iperione la figlia
(Io voglio dir l'Aurora) venuta era,
E al suo venir fuggia la notte nera:

XLIV.

Quando s'odon, non già trombe o tamburi,
Ma grida orrende, e strepiti di corna;
E girano con questi intorno a' muri,
Finchè chiaro per tutto non si aggiorna.
I Paladini intrepidi e sicuri
Miran con strali, dove più lor torna;
E di quei monti orribili di carne
Un precipizio a terra fan cascarne.

XLV.

Ma com' avvenir suol ne' tempi estivi,
Quando di mosche la casa è ripiena,
Che se mille di lor con mano arrivi,
E lor scofacci la testa, o la schiena;
Son tante l'altre, che restan tra' vivi,
Che la mancanza vi si scorge appena:
O come quando il suol pieno è di foglie,
E l'arbor miri, e par non se ne spoglie.

XLVI.

Così, benchè non giſſe dardo in fallo,
Non parea che mancaſſe alcun di loro.
Erano a piedi, chè non v'è cavallo
Che mai poſſa portar un di coſtoro,
Benchè fatto abbia a groſſe ſome il callo,
E ancor che foſſe ſtato Brigliadoro.
Su gli elefanti, toccan co' piè terra;
E così ſempre a piè fanno lor guerra.

XLVII.

Sedici braccia, o qualche coſa meno
È fra di loro la giuſta miſura,
Uno di dieci per nano l'avrieno.
Ora giunſer coſtor preſſo alle mura;
Penſando ch' elle foſſero di fieno;
Ma s' avvider com' era coſa dura,
E per andarvi ſopra con un ſalto,
S'accorſer che quel muro era troppo alto.

XLVIII.

Così fanno conſiglio, e ſi conchiude
Che porti un Cafro un altro a cavalcione
Armato tutto, e ſol le coſce ignude,
Ma dalla parte di dentro il calzone;
Per non far mal con quelle maglie crude
Al collo del compagno ſuo beſtione;
E quando il muro i due non eguagliaſſero.
A' due un terzo, e un quarto anche inneſtaſſero.

XLIX.

Così canna talor congiunge a canna,
Per far cadere i più lontani frutti,
Il villanello, e ſe indarno s'affanna,
Ponvene un'altra, e sì li atterra tutti,
Fatti già del ſuo cor eſca tiranna.
Ma ſpero in Dio, che rimarranno brutti
I Cafri, più di quello che non ſono;
E vedran che l'inneſto non fu buono.

L.

Al torrion, che ſi dice della Senna,
Comandava un nipote di Zerbino.
A quella volta di venire accenna
Un drappello di Cafri, e a lui vicino
Uno monta ſu l'altro, e non tentenna:
Ma perchè vi correva anche un tantino,
Su i due il terzo monta; e allor le mura
Gli giungon per appunto alla cintura.

L I.

Con quella mazza orribile e tremenda
Dà un giro attorno, e cento uomini uccide;
Poi ſalta ſopra'l muro, e con orrenda
Voce in tal guiſa egli ſchiamazza e ſtride,
Che tutta la città forza è l' intenda:
Poi guarda il campo, indi ſogghigna e ride,
Ed il compagno ſuo prende per mano,
E a ſe lo tira, e gode ogni Pagano.

L I I.

Di Zerbino un nipote, e un ſuo fratello
Lor vanno addoſſo con peſante lancia,
E fanno tutti due un colpo bello;
Perchè uno gliela immerſe nella pancia,
L'altro in un fianco: cade morto quello,
Queſto non già, ma contro lui ſi ſlancia,
Ed un colpo gli tira con la mazza,
Che ſe l'arriva di certo l'ammazza.

L I I I.

Ma'l giovinetto ſi tirò da parte,
E'l colpo non andò, dove indrizzollo
Quell' animal, che non avea grand' arte.
Ei piegoſſi col corpo, e diè tal crollo,
Che cade al ſuol ſu la ſiniſtra parte.
Allora gli andò ſopra a rompicollo
Il Franco, e gli ficcò per la viſiera
La ſpada, e fella del ſuo ſangue nera.

L I V.

In questo mentre un sasso sterminato
È tratto verso quel torrion di carne
Da Malagigi col braccio incantato,
Sicchè avvien che nel capo s' incarne
E cade, ed è dagli altri accompagnato.
Freme il campo contrario, e vuol mostrarne
Il dispiacere insieme, e la vendetta;
E van tutti alle porte con gran fretta.

L V.

Di sopra i Paladin scoccano strali,
Gittano pietre e merli dalle mura;
Ma sono tanti, e sì forti animali,
Che non sentono morte, o n' han paura.
Le porte in fine, come vetro frali,
Sono spezzate, e quei che n' hanno cura,
Non han più forza a ritener la piena:
Carlo sospira, e muorsi della pena.

L V I.

Così talora turba di villani,
Quando il cielo è più rotto, e più piovoso,
Su l' argin corre per frenar gl' insani
Flutti del fiumicel fatto orgoglioso,
E con sterpi, e con sassi a piene mani
Or qua or là rassetta il periglioso
Argin che piega: ma cresce sì l' onda,
Ch' apre la riva, e i vicin campi inonda:

L V I I.

Così in Parigi intrati ancor sarieno,
Ma un largo fosso, e fondo costruiro
I Franchi, e quindi alzar molto terreno
Intorno al fosso, e di canne il copriro,
Che d' erba fresca vestito l' avieno.
I Saracin che a ciò non avvertiro,
Ciascun, com' era dallo sdegno mosso,
Cadde precipitoso in mezzo al fosso.

LVIII.

E gli altri che venivan loro appresso
Vi cadder pure, ed era quasi affatto
Ricolmo il fosso. Così al modo stesso
Il lupajo formar suole l'agguato
O presso un orno, o un abete, o cipresso,
Al tristo lupo; onde gli cade a un tratto
La terra sotto, e vi riman prigione:
E'l cacciator l'ammazza col bastone.

LIX.

Que' di Parigi senza far dimora
Della gran fossa corrono alla proda;
E se qualcun mette la testa fuora,
La tentan col baston siccome è soda.
Così sendo io fanciul (sovvienmi ancora)
Traendo di balestra con mia loda:
Se dal mio lago uscivano i ranocchi
Col capo fuor, lor tirava negli occhi.

LX.

Ma si fe' notte, e i Saracini al campo
Tornaro, e i Franchi richiuser la porta,
Dio ringraziando che lor diede scampo.
A Carlo intanto uno spion riporta,
Che d'Egitto è venuto come un lampo
Popolo immenso, e come seco porta
La figlia del Soldan, che usbergo veste,
Porta cimiero, e non ghirlande o creste.

LXI.

E che al campo African giunta pur era
Despina, che a vederla un Sol parea;
E che in abito anch'essa di guerriera
Di sdegno e d'ira ne' begli occhi ardea.
Carlo si gratta il capo, e si dispera,
E si strappa que' pochi ch'egli avea
Capelli bianchi; e vecchiezza gli duole,
Che non puote più far quello che vuole.

Ma

LXII.

Ma ritorniamo alla beata cella,
E lasciamo il buon Carlo nelle peste.
Orlando delle risa si smascella,
Vedendo Ferraùtte in quella veste,
Dolgono a gli altri i fianchi, e le budella;
E gli dicono il nome delle feste.
Ferraùte divoto e penitente;
Ad occhi bassi non risponde niente.

LXIII.

Ma come grosso can di macellajo
De' cagnoletti l'abbajar non cura,
O ch'egli parta, o ritorni al beccajo:
Così 'l Romito non si prende cura
Dei detti loro; e qual lepre al rovajo
Nel suo covaccio più si ferma e indura,
Così ascolta sedendo sopra un scanno
Ferraù tutto quel, che dir gli sanno.

LXIV.

E quando parve a lui, ch'abbin finito,
Disse: Fratelli, a che giuoco giochiamo?
Il Cristianesimo non è il vostro rito?
Risponde Orlando; E che vuoi tu, che siamo;
S'io nol sapessi. (rispose il Romito)
Foglie vi crederei d'un altro ramo,
E tralci d'altra vite che di quella,
Con cui sè Cristo, e i suoi fedeli appella.

LXV.

Burlar, chi fa del bene, è brutta cosa;
Ancorchè chi fa ben, fesse del male.
La carta ch'è sì candida e vistosa,
Fu pria sporca camicia, o fu grembiale
Di qualche vecchia putrida, e bavosa,
O fu stromento forse da pitale:
Così chi lascia il vizio, e torna a Dio,
Diventa bello; e tal son forse or io.

LXVI.

Orlando disse: Lasciata ogni ciancia,
Sia benedetto il nostro Salvatore,
Il qual t' aperse con sua forte lancia
La chiusa mente, e l' indurato core,
E ha dato un nuovo campione alla Francia,
In tempo che la misera si muore
Oppressa dal furore e dalla possa
D' Affrica e d' Asia, che ver lei s' è mossa.

LXVII.

E se, come cred' io, ardi di zelo
Di Chiesa santa, e la fede ti preme;
Lascia questa tua cella, e questo cielo,
E nosco in Francia te ne vieni insieme.
Questo, con cui mi vesto, orrido pelo
Dal collo infino all' ime parti estreme
(Disse il Romito allor) mi vieta, Orlando,
Di trattar lancia, o maneggiar il brando.

LXVIII.

Sorrise il Conte, e disse: Ancor i frati
Cingon la spada quando si combatte
Contro de' Turchi, e contro i Rinegati,
E i Monaci che mangian uova e latte,
E quei che i ceci ed i pesci salati,
E quelli che non portano ciabatte;
In somma tutti, o col cappuccio, o senza,
Per queste guerre il Papa li dispensa.

LXIX.

Com' egli è questo (disse Ferraùtte)
Verrò con voi: ma ritorniam in Spagna,
Perch' io nascosi le mie armi tutte
In certa grotta tenebrosa e magna,
Detta in Spagnuol *la guebra di Margutte*,
Cui un granchio marin nelle calcagna
Mordendo uccise; ed evvi opinione,
Che 'l seppellisser dentro a quel grottone.

L X X.

Ognun fu lieto di sì bello acquisto;
E dice Ferraùtte nel partire:
Passar si deve per un luogo tristo,
Se ad un porto di mar noi vogliam ire,
Che di navi star suol sempre provvisto.
Dice Orlando: Con ciò che vuoi tu dire?
Noi di lioni infra le forti branche,
Noi passerem de' diavoli fra l'anche.

L X X I.

Già del vostro va'ôr non mi sconforto
(Riprese Ferraù) vi dico bene,
Che grand' è questa impresa, ov' io vi porto,
Dove e senno e valor molto conviene;
E più che forte, è d' uopo esser accorto.
Del monte in parte a riuscir si viene,
Dove la strada è stretta, ed è tant' alta,
Ch' un dì ruotola il monte, chi la salta.

L X X I I.

Dalla sinistra parte e dalla destra
Di questa tanto perigliosa via,
Vi son due massi, che mano maestra
Ridusse a torri: e qual dicon che sia
Sul celebrato mar per la finestra
Donde d' Ero la fiaccola apparia,
Doppio castello che le navi affrena,
Tal fanno quelli al passeggier catena.

L X X I I I.

Quando uno arriva in mezzo a' due castelli!
Come fa pescatore in alto mare,
Gettan questi terribili fratelli
Una rete, che sembra da pescare,
Ma son d' acciaio i congegnati anelli,
E mille libre in circa può pesare.
Se tu restassi sotto questa, Orlando,
Che ti varrebbe la fortezza e 'l brando?

LXXIV.

Ma voglia ancor benigna la fortuna,
Che non incappi in questa brutta rete,
A mezzo dì ti mostreran la luna,
Quand' essi chiusi nel duro parete,
Con pietre ch' una macina è ciascuna,
Ti faran chierche, che non porta il prete.
E quando tu resista ancor a questo;
Tu ben conosci, che più duro è il resto.

LXXV.

Ch' ambi ad un tratto scapperanno fuora;
E tu co' due allor che far potrai?
Verrem noi forse a darti ajuto allora:
Ma quanto è il cammin stretto, tu ben sai:
E chi lo sbaglia, egli è forza che muora.
Rispose Orlando: Non pensiamo a guai:
Mi par mill' anni d' essere la sopra
Quell' erto monte, e por le mani in opra.

LXXVI.

Partono, e avanti a lui va Ferraù,
Masticando ave ed altre orazioni;
E parlan gli altri del meno, e del più,
Conforme si dan quì le occasioni.
E a mezzo dì si trovan giunti sù
Dell' alto monte, e veggono i torrioni.
Orlando si sofferma, e fa consiglio
Di chi deve andar prima a quel periglio.

LXXVII.

Il più forte di tutti è il Conte Orlando,
E dopo lui è il Sir di Montalbano,
Ferraù il terzo, ma nè pure ha brando;
Gli altri son dita d' una stessa mano.
Il Conte dice: Io sarò il primo, e quando
Io perda, e vinca 'l barbaro Pagano;
Rinaldo accorri, e porgimi conforto:
Che come sai non posso restar morto.

LXXVIII.

Ferraù resta dietro a tutti quanti,
Ch'altro ci vuol che zoccoli e cordone
A prender briga con que' due Giganti;
Ma segue a snocciolar delle corone,
E prega Dio con tutti quanti i Santi.
Ed ecco Orlando vicino al torrione,
Eccolo giunto al periglioso passo,
Ecco che piomba la gran rete a basso.

LXXIX.

Come pernice, come starna, o quaglia,
Che 'l cane un tratto ferma al suo signore
Tra l'erba fresca, o nella corta paglia,
E circonda con rete il cacciatore;
Ch'alza il volo ma subito s'incaglia,
E si perde nel filo traditore,
E quanto più s'affanna per l'uscita,
Quel più s'intriga, ed è quel più impedita:

LXXX.

Così sotto la rete il forte Orlando
Cerca co' piè, co' denti, e con le mani
Di svilupparsi, e più si va imbrogliando.
Corre Rinaldo e grida: Brutti cani;
Uscite fuora. E mette mano al brando,
E dà sopra la rete i colpi vani,
Chè ha così forti, e così duri anelli,
Che più gentili ha il diavolo gli ugnelli.

LXXXI.

Ma mentre ch'ei fatica, e che tarocca,
Ecco che piomba ancor sopra di lui
Un'altra rete da quell'altra rocca,
E restano prigioni tutti dui.
Son tratti in alto, e per un'ampia bocca
Ch'ogni castello apre ne' fianchi sui,
Son messi dentro, e son cacciati a fondo,
Privi del lume che fa bello il Mondo.

LXXXII.

Alardo, e Ricciardetto diſperati
Si fanno avanti, e Ferraù ſi lagna,
E piange, e incolpa i molti ſuoi peccati,
I quali han fatto ai Paladin la ragna,
Onde vi ſon reſtati avviluppati:
E giù ſi butteria dalla montagna;
Ma non lo fa per tema di dannarſi,
Perchè niun da ſe deve ammazzarſi.

LXXXIII.

Quand'ecco l'aria che di nuovo fiſchia,
E cadono le reti ſu i Guerrieri:
Nè tordo sì ſu la fraſca s'inviſchia,
O nella gabbia il credulo Pittieri;
Come s'imbroglia in quelle maglia, e miſchia
L'uno e l'altro de' preſi cavalieri.
Aſtolfo, che ciò vede, all'impazzata
Va verſo loro con l'aſta fatata.

LXXXIV.

Queſta è la lancia, di cui tanto parla
Il divin Ferrareſe, tutta d'oro,
Che non ſi rompe mai, e non ſi tarla.
Non v'è ſcoglio nel mare, o promontoro,
Nè armatura, che nel ſol toccarla
Non cada: tal potenza ha il ſuo lavoro.
Con queſta Aſtolfo mena le man bene,
E ſpezza delle reti le catene:

LXXXV.

E gl'intrigati Paladini ſcioglie.
Un de' Giganti con orribil trave
Eſce fuor, colmo di ſanguigne voglie:
Ma Aſtolfo vagl'incontro, e nulla pave,
E nel bellico con l'aſta lo coglie:
Ed egli cade, e ſembra una gran nave,
Quando il vento ed il mar pieni d'orgoglio
L'urtan rabbioſi in terra, o in qualche ſcoglio.

LXXXVI.

L'altro, che fente quefto precipizio,
Efce a difefa; ed Aftolfo lo tocca
Con l'afta appena (o vedi, ch'artificio!)
Che in terra dà il gigante della bocca.
Gli falta Aftolfo fopra l'occipizio,
E con la rete sì lo ftringe e blocca,
Che mover non fi può punto, nè poco,
E quindi all' altro fa lo fteffo gioco.

LXXXVII.

Ferraù refta a guardia de' prigioni:
Entrano gli altri nella forte torre
A cercare de' due prodi campioni;
Ma non fan dove fieno, e male apporre
Sen ponno, e fu e giù per i torrioni
Vanno, com'andar fogliono a raccorre
I grani, che giù cadon dall' arifte,
Delle formiche le sí lunghe lifte.

LXXXVIII.

Ma nel girar che i Paladini fanno,
Non perde tempo il faggio Ferraù:
Ed a' Giganti che legati ftanno,
Spiega la legge, e i dogmi di Gesù.
Parla lor della gioja e dell' affanno,
Ch' hanno i beati, o i miferi laggiù;
E parla loro della prima colpa,
Che c'infettò lo fpirito e la polpa.

LXXXIX.

E moftra, com'è perfido Macone;
E che un nume da burla egli è Apollino:
E tanto dice che in conclufion
La mente loro un bel raggio divino
Rifchiara, e fanno la profeffione
Di Chriftianefmo, e'l rito Saracino
Rifiutano ambedue: e han voglie pronte
Di battezzarfi alla primiera fonte.

X C.

E per mostrar che dicono da vero,
Dissero : Amico, que' due Cavalieri
In parte stanno, ove non è sentiero
Per ritrovarli; in così cupi e neri
Fossi stan posti, e in carcere sì fiero,
Però, se tu mi sciogli volentieri,
Anderò io trargli di laggiuso;
Nè temer che ti faccia alcun sopruso.

X C I,

Disse il Romito : La prudenza insegna,
Che non si creda presto alle persone.
Io son Senz'armi, e'n voi tal forza regna,
Che far non puossi fra noi paragone.
Dimmi tu il luogo, e come puoi mel segna,
Disse il Gigante : In fondo del torrione
È il carcer tetro, ed un masso lo copre,
Intorno a cui è in van, che tu ti adopre.

X C I I,

Scioglimi dunque, e per la nuova Fede
Io ti prometto sicurezza e pace.
Il Romito or gli crede, or non gli crede,
E la barba si liscia, e pensa, e tace.
Astolfo intanto dal castello riede
Afflitto, e su i Giganti, qual rapace
Lupo sul gregge delle bianche agnelle,
Si scaglia, e grida che l'odon le stelle:

X C I I I,

Rendetemi i compagni, o ch'io v'uccido,
Ed in alto rotava il fiero brando.
Ferraù disse : All'ovil santo e fido
Tornar costoro, e dier perpetuo bando
Al Paganesmo, ma ancor non mi fido
Di sciorgli, perchè cerchino d'Orlando:
Chè mi han promesso di condurlo a noi,
Se li sciogliamo. Or che ne dite voi?

XCIV.

Si disciolgano pure uno alla volta.
E così fatto, il libero Gigante
Con gran modestia e riverenza molta
Baciò del fraticello ambe le piante.
Poscia in verso la rocca il cammin volta;
Ed Orlando e i compagni in uno istante
Discioglie, e nuovamente li conduce
A vagheggiar del Sol la bella luce.

XCV.

Quanto fosse il piacere, e l' allegrezza
Di rivedersi tutti salvi e sani,
Non è da dirsi con tanta prestezza:
Ma 'l piacer crebbe, quando da' Pagani
Udir che 'l Christianesimo s'apprezza;
E ch' han fermato di farsi Cristiani.
Or quì sì, ch' a Rinaldo e al buon Orlando
Le lagrime dagli occhi ivan sgorgando.

XCVI.

L' altro Gigante dunque ancor disciolgono,
E l' aspro monte allegramente scendono.
Raggiustano le reti, e re raccolgono
I Giganti, e su gli omeri le prendono.
A mano ancora le lor travi tolgono,
E grossi cuoi, co' quali si difendono
Dalle punte de' strali, che pur sventrano
Anche i Giganti, se nel corpo egli entrano.

XCVII.

Trovano un ruscelletto per la via,
E quì lor Ferraù battesmo dona:
Ma i nomi lor rimaser quei di pria,
Perchè tornavan bene alla persona.
Uno era detto in Arabo *Skilia*,
Che in nostra lingua giusto giusto suona
Il Fracassa, e quell' altro *Nighibesta*,
Che nel nostro volgar vuol dir Tempesta.

XCVIII.

Appena giunti a piede eran del monte,
Ch' odon ſtrepito d'armi, e di cavalli,
E veggon preſſo d'una bella fonte
Tra mille fiori roſſi, verdi, e gialli
Una Donzella con afflitta fronte,
Ancorchè attorno a lei leggiadro balli
Coro di ninfe, e forſe eran Dee,
Ed a dir poco, o Driadi, o Napee.

XCIX.

Aſtolfo toſto vuol ſaper chi ſia,
E valle avante, e le dice : Signora,
Onde provien queſta malinconia ?
La giovin ſi riſcuote, e in poco d' ora
Gli riſponde con ſomma corteſia :
Il mio mal di rimedio è affatto fuora,
Perciò ſeguita pure, o Cavaliero,
Senz' altro più ſapere, il tuo ſentiero.

C.

E vanne preſto, chè non ſia veduto
Da quei che m' hanno in guardia, e non ſia morto.
Aſtolfo a un ſonator toglie il liuto,
E ſuona, e canta, e balla per diſporto.
Ciaſcun per lo ſtupor ſi reſta muto ;
Quando di queſto un Saracin s' è accorto,
Gli viene addoſſo, e ſi attacca fra loro
Battaglia, qual ſi fa tra toro e toro.

C I.

A quel romore corre l' altra gente,
E trentamila omai ſono i Pagani.
Orlando ſta alla giovane preſente,
E qualche volta ancor mena le mani.
Rinaldo ora di punta, or di fendente
Tirando, ha dato certi colpi ſtrani,
Che dice il Garbolino (e ſe lo crede)
Che partì molti dalla teſta al piede.

CII.

Ferraù ſtà nel mezzo de' Giganti,
Che ſcaglian le lor reti con gran feſta,
Ed hanno preſi de' Pagani tanti,
Che vivo poco numero ne reſta.
Fuggono gli altri; alla Donzella avanti
Vengono i Paladini. Ella men meſta,
Ma non allegra ancor, ſaluta e chiede,
Che la laſcin lì ſola per mercede.

CIII.

Non fia mai vero, ch' a' lioni e a' lupi
Laſciamo eſpoſta sì gentil donzella.
Le città grandi, non boſchi o dirupi,
Albergar denno giovane sì bella;
Però laſciate queſti neri e cupi
Boſchi, e venite noſco ove v' appella
Miglior fortuna; e ci narrate intanto
I voſtri caſi. Ed ella diè in un pianto.

CIV.

E con un bianco lin, che in mano avea,
S' aſterſe due e tre volte i rugiadoſi
Occhi, co' quali ancor piangenti ardea:
Or penſa quando ſon lieti e gioioſi.
Ma pria che queſta vaga e mortal Dea
Racconti i caſi ſuoi triſti e doglioſi,
Poſiamci alquanto, chè non ho più lena,
E 'l roco canto mio s' intende appena.

Fine del Canto quarto.

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

La sconsolata e bella Filomena
Narra i suoi casi, e del suo bel Tangile.
Carlo è tradito dal furfante Mena,
Ch' empie Parigi della gente ostile.
Selvaggio e gli altri in corpo alla Balena
Trovan Convento, Chiesa, e campanile;
Usciti incontran Psiche ed un naviglio,
Dov' è una Donna sola, ed un sol figlio.

CANTO QUINTO.

I.

Non si può ritrovar al mio parere
Cosa nel mondo, che più bella sia,
E che ci apporti più dolce piacere,
E sia cagion di pace e d' allegria;
Quantò è l' udire e 'l dir parole vere,
Senza sospetto d' inganno e bugia;
E la data parola e stabilita
Mantener anche a prezzo della vita.

I I.

Come al contrario la pace rovina,
E del viver ogni órdine confonde
La lingua, che col core non confina,
Ed una cosa mostra, una n' asconde.
La veritade ell' è cosa divina,
E in noi dal primo Vero si diffonde:
La menzogna del diavolo è figliuola,
E con esso va sempre, ovunque vola.

I I I.

Felici queste selve, e questi boschi,
U' peste sì crudel non giunse ancora!
Quì non si vedon lagrimosi e foschi
Occhi, che 'l nostro mal piangan di fuora,
E 'l piangan solo, perchè tu il conoschi,
E poi dentro del cor festa e baldora
Faccin de' mali tuoi, conforme fanno
Quelli, che in mezzo alle gran corti stanno.

I V.

Quì non sono nè sbirri, nè notai,
Nè carceri, nè funi, nè berline,
Nè Fiorentini, che co' negri sai
Menino i malfattori a tristo fine:
Ma la fè, ch' è di lor più forte assai,
Fa che niun dal giusto mai decline;
E la data fra noi parola basta,
Più che di protocolli una catasta.

V.

Ma più d' ogni altro poi prezzar si suole
La fè, che tra di lor dansi gli amanti,
Chè pria vedrassi senza luce il Sole,
Che pastorelle o pastori incostanti.
Niun di tradimento quì si duole
Dal dì, dall' ora, da que' primi istanti
Che d' amarsi l' un l' altra afferma e giura.
Quel solo amor fino alla morte dura.

V I.

Nè a quel ch' io veggo, così bella usanza
Solamente è nelle Arcade contrade;
La fedeltade ancora in Persia ha stanza,
Com' udirete, quando che v' aggrade,
Se di narrarlo avrò tanta possanza.
Le dolorose flebili rugiade
Asciugate s' avea la giovin bella,
Quando che prese a dire in tal favella.

V I I.

In Bachia io nacqui, città ricca e vaga
Che del Mar nero in su la riva siede;
Gente di mercantar cupida e vaga
Là dirizza le vele, o pure il piede.
La casa mia era contenta e paga
De' beni, che fortuna ci concede;
Perchè di Persia, toltine ben rari,
Niuno ha più di noi terre e danari.

V I I I.

Me sola il genitore ebbe, e sol' io
De' giovani persiani era la brama;
E la bellezza ancor del volto mio,
Che del vero maggior dicea la fama,
Accresceva in ciascun voglia e desio
D' avermi in moglie; e ciaschedun me chiama
Sua vita, e suo conforto: e mille e mille,
Nol sapendo, d'amor spargo faville.

I X.

Ma non comprende giovinetta acerba
Sì facilmente i segnali d' amore;
Onde detta sprezzante era e superba,
E che di vivo sasso aveva il core.
Ma com' angue talor tra i fiori e l'erba
Si cela, e morde poi chi coglie il fiore:
Così Cupido si nascose un giorno
Negli occhi d' un garzon vago ed adorno.

X.

E mentre feco parlo, a poco a poco
Nafcer mi fento un non fo che nel feno,
Ch' ora mi pare, ed or non mi par foco.
La folita allegrezza in me vien meno,
Nè mi diletta più fefta nè gioco;
E di defio mi fento il cor ripieno
Di riveder quel giovane, e con effo
Ragionar fempre, e fempre averlo appreffo.

X I.

Se quando andava per diporto in mare,
Io nol vedeva con la fua barchetta,
Il cor nel petto mi fentia fcoppiare,
E ritornava al lido in fretta in fretta
Di penfieri ricolma, e voglie amare.
Se in quefto mentre poi la benedetta
Fortuna lo portava al mio cofpetto,
Tutto il dolor volgevafi in diletto.

X I I.

Del Signor di Darete un figlio egli era,
Ricca provincia della Perfia, e grande;
Una pupilla avea sì vaga e nera,
Che piu Regine fecero dimande
D' averlo in fpofo, e aggiunfero preghiera.
Fra l' altre la regina di Derbande,
Ch' alla Servania impera, ardeva in guifa
Per lui, che alfin d' amor rimafe uccifa.

X I I I.

Tangile era il fuo nome, e d' egual fiamma
Ardeva anch' effo, e non diceami nulla.
Ma come in legno verde a dramma a dramma
Entra il foco, ed in fin l' umore annulla,
Onde improvvifo e fubito s' infiamma;
Così, fendo ei garzone, ed io fanciulla,
Stentammo a prender foco, o per me' dire,
Non lo potemmo che tardi fcoprire.

XIV.

Un dì (non m'uscirà mai del pensiero,
Giorno sì dolce, dilettoso, e grato)
In un bel bosco per grand' ombra nero
Io mi sedeva nel calor più ingrato;
Quando viene l'amato cavaliero,
E senza nulla dir mi siede a lato,
Ci guardammo, e tacendo mille cose
Se dissero tra lor l' alme amorose.

XV.

Tutto tremante poi la man mi prese,
E sospirando disse: Io te sola amo.
Di vivo foco il volto mio s' accese,
Poi soggiunsi ancor' io: Te solo io bramo:
Ma non sperar, che mai ti sia cortese,
(E Giove a' detti miei presente io chiamo)
Se non mi giuri d' essermi consorte:
Altrimenti son pronta a darmi morte.

XVI.

Tangile allor invocò tutti i Numi
Del cielo, dell' inferno, e della terra,
E quei de' mari, e quelli ancor de' fiumi;
Perchè dice sposarmi, e vuol, s' egli erra,
Che co' fulmini il Cielo lo consumi,
E Nettuno e Pluton gli movan guerra,
Ei mentre così parla, dalla gioia
Io vengo meno, ed egli par che muoia.

XVII.

Il dì seguente il padre mio ritrova,
E senz' altro indugiar mi chiede in moglie.
Ciò molto in suo segreto il padre approva;
Ma son sospette giovinette voglie,
E chi lor crede, ingannato si trova.
Però ne' suoi pensieri si raccoglie,
E dopo assai pensar gli dice: O figlio,
Per risponderti io vo' tempo e consiglio.

Tu

XVIII.

Tu sei signor di ricco e bel paese,
E merti moglie a tua grandezza eguale.
Da regie vene anche 'l mio sangue scese,
Ma senza stati signoria che vale?
Onde non posso convenenti spese
Far per l'allegro giorno maritale,
Nè le fortune mie giungono a segno
Di darti quella dote, onde se' degno.

XIX.

Soggiunse allor Tangile: I' voglio solo
La mia soave e dolce Filomena,
(Chè tal m'appello; e or l'assomiglio al duolo;
Allora nò: ma s'è cangiata scena)
Ella val più che l'uno e l'altro polo
Aver soggetto, e l'Affricana arena,
Non che 'l mar Caspio; e senza lei, mi pare
Che fora nulla aver la terra e 'l mare.

XX.

Ma 'l padre tuo (riprese il genitore)
Che dirà egli, e 'l popol di Darete?
Scusa i figli appo il padre un forte amore,
(Disse Tangile) e forse voi 'l sapete.
Opra non fo; ch'arrechi disonore
Nè a me, nè a lui; e l'anime discrete
Mi daran lode, e chiameran beato
Che m'abbia Amor tanta beltà donato.

XXI.

Silvano allor (che tale egli si noma
Il padre mio) disse: Figliuolo, io voglio
Che tu riguardi pria questa mia chioma,
Che già biancheggia, e pensi al gran cordoglio
Ch'urterà questa mia cadente soma
Quel più presto, se mai per te mi toglio
La dolce figlia; Ed ei: Tu sempre appresso
A lei sarai, e le sarai lo stesso.

XXII.

Tu non comprendi ciò ch'io ti vo' dire;
(Riprese il vecchio padre) non si puote
Far questa cosa, se non col fuggire.
Fuggi con Filomena in parti ignote:
Io mostreronne dolore, e martire,
E bagnerò di lagrime le gote;
Poi là verronne, dove voi sarete,
Arrecator di nuove, o triste, o liete.

XXIII.

Piacque a Tangil la subita proposta,
E la notte seguente una peotta
Arma di gente sua forte, e disposta
A gir, ove da lui ne sia condotta.
Poicia soletto a casa mia s'accosta;
Mi chiama: io scendo, e per obliqua e rotta
Strada mi guida al mare, e c'imbarchiamo,
Sciogliam le vele, e 'l lido abbandoniamo.

XXIV.

Verso Biserta volgemmo la prora.
E già tre notti, e già tre giorni interi
Erano corsi, quando su l'aurora
Ecco due fuste di ladroni neri
Che ci son sopra, ed all' usanza Mora
Ruotan le sciable, e dan colpi sì fieri,
Ch' ognun de' nostri egli è piagato o morto,
E ancor Tangile è nel suo sangue assorto.

XXV.

Qual io restassi allor, senza che 'l dica
Voi vel pensate. Io presi in man la spada
Del mio Tangile per morir pudica;
E già m'apriva in mezzo al cor la strada,
Quando un Moro m'afferra, ed a fatica
Mi tiene che sul ferro infin non cada.
Poi lieti dan per la vittoria un grido,
E smontan tutti sul vicino lido.

XXVI.

I morti affatto li gettan nel mare,
E preſer qualche cura de' feriti,
Per veder ſe li poſſono ſanare,
E venderli a gli Ardioti, ed a' Negriti.
Poi la preda ſi mettono a guardare,
Ma di me ſono tutti incaloriti;
E mentre ognun mi chiede, ognun mi vuole,
Vengon tra loro ad acerbe parole.

XXVII.

Dalle parole poi vengono a' fatti,
E ſi danno le ſciable per la teſta,
Sicchè ſi ſono omai quaſi disfatti.
Un drappello di pochi ancor ne reſta;
Ma queſti pur ſi batton come matti.
Che più? con ſommo mio piacer e feſta
Veggo i nemici miei condotti a morte,
E 'l ciel ringrazio di sì bella ſorte.

XXVIII.

Poi chiamo il mio Tangile ad alta voce,
E lo cerco piangendo in mezzo al ſangue;
E temo di trovarlo, e al par mi noce
Il non trovarlo. Talor freddo, eſangue
Un cadavero ſmovo, indi feroce
Il guardo, chè fortezza in me non langue;
In queſto mentre ſoſpirar lo ſento,
E chiamarmi con roco, e baſſo accento.

XXIX.

Corro a quel ſuono, e lui veggo coſperſo
Di ſangue, parte ſuo, parte d'altrui,
Che 'l ſuo languido ciglio in me converſo
Mi diſſe: O cara, che ſarà di nui?
Speriam: (gli diſſi) in ogni caſo avverſo
Manda Giove benigno i doni ſui.
Quindi gli aſtergo le ferite, e 'l lego,
Ed a ſperar forte migliore il prego.

XXX.

Su la nostra peotta io molte cose
Torno a ripor, che stavano sul lido:
E di balsami e d'erbe prodigiose
Prendo un involto, in cui molto mi fido,
E bagno le ferite sanguinose
Dell'adorato mio marito fido.
Ei ne riceve in breve tal conforto,
Che s'alza, e muove il passo in verso il porto.

XXXI.

Entriamo in barca, ed egli: O Filomena,
Sciogli (mi disse) pur tutte le vele.
Lasciamo al ciel di noi la cura piena:
Egli ci faccia il mar mite, o crudele:
Egli il premio ci dia, o pur la pena,
Se merta pena il nostro amor fedele.
Io fo com' egli dice: E in alto mare
Ci vediam tosto da' venti portare.

XXXII.

Pinoro Re d'Algeri, uomo già fatto,
Di nove lustri in circa, era a ventura
Venuto in mare da vaghezza tratto
Di predar pesci, e alleggerir sua cura.
Una sorella sua di gentil atto
Era con esso di bella figura,
Da questi summo noi veduti appenna,
Che vennero a incontrarci a vela piena.

XXXIII.

Or quì comincia il mio sommo dolore,
E che per morte solo averà fine.
Pinoro nel vedermi arde d'amore,
Ed arde per Tangile anche Lucrine
La sua sorella: ci fan festa e onore;
S'appresentan chirurghi e medicine
Pel mio Tangile; e la real Donzella
Vuole alla cura sua assister ella.

XXXIV.

Pinoro assegna una stanza vicina
A quella, ov'egli dorme, al mio marito,
Dove può quando vuole entrar Lucrina,
Che fammi a seco star gentil invito.
In fine riposati la mattina,
Pinoro da' più nobili assistito
Va da Tangile, e là mi fa chiamare;
Chè i nostri casi ha gusto d'ascoltare.

XXXV.

Tangile francamente espose loro,
Come era figlio del Re di Darete;
E come Amor con la saetta d'oro
Ferì noi due, e prese alla sua rete.
A questo dire impallidì Pinoro,
E s'offuscaro le sue luci liete:
Lucrina ancora scolorissi; e poi
All' improvviso fuggì via da noi.

XXXVI.

Le navi mie nel mar di Salamina
Arser, guari non è, li tuoi navigli:
Disse Pinoro, e con furor cammina.
Tangil mi guarda, e dice: Quai consigli
Prendiam mia vita? Ed io; Amor s'affina,
Siccome ogni virtù, ne' gran perigli;
Chè alla per fine è facile ogn'uscita
A chi uscir vuol dall' odiosa vita.

XXXVII.

Sol temo (e non ti dolga, se ti taccio
Di poco amore, e di sospetta fede)
Temo Lucrina, che non sciolga il laccio
Che mi ti stringe, e non la facci erede.
Dell' amor mio, ed io ti sia d'impaccio.
La lunga età fa più ch' uomo non crede,
Non piglia il primo assalto una cittade,
Nè a un colpo sol di scure il pino cade.

XXXVIII.

Ma in fine ora con foco, or con penuria
Fa tanto l'inimico, che s'arrende;
E tanti colpi mena e con tal furia
Il villano, che 'l pin cade e si rende.
Tempo verrà, che non parratti ingiuria
Di far all' amor mio, e meno horrende
Ti faran l'ombre de' traditi Numi,
Perdute nel fulgor di que' bei lumi.

XXXIX.

Ma pria che ciò il destin veder mi faccia,
Vo' che la terra, ovvero il mar m'ingoi.
Quì taccio, e 'l pianto a gli occhi miei s'affaccia.
Queta (grida Tangil) gli sdegni tuoi.
E me' che può m'accarezza ed abbraccia,
E dice: A che temer, cara, tu vuoi
Di quel che certo non sarà già mai?
E s'io parlo di cor, sola tu il sai.

XL.

Mentre stiam noi così fedeli amanti,
E fra noi ci giuriam perpetuo amore;
Ecco due fieri ed orridi Giganti,
Che prendonno un Tangile con furore,
E l'altro me che mi disfaccio in pianti:
E in un carcer profondo e pien d'orrore
Messo è Tangile, e in una rocca forte
Posta son io, e serrano le porte.

XLI.

Quel che avvenisse poi al mio marito,
Nol so di certo, ma me lo figuro;
Ch'un stesso inganno fu ad entrambi ordito:
Udite quale. Al chiaro ed all' oscuro,
Pinoro a me venia d'amor ferito;
E non lasciava voci sacre e giuro,
Per indurmi a volerlo per isposo,
Or in atto crudele, ed or pietoso.

XLII.

Ma quando egli s'accorſe, che tendea
Le reti a' venti, e ſeminava il lido,
E che nel mare i ſolchi ſuoi traea;
Mutò penſiero, e con parlar infido
Mi diſſe un dì, che già ch' egli vedea
Ch' io aveva il cor troppo amoroſo e fido,
Volea laſciarmi, e 'n fin reſtituire
Al mio conſorte, e poi di duol morire.

XLIII.

E in fatti il giorno appreſſo a me portoſſe,
E diſſe: Filomena, ho ſtabilito,
Che doman tu t' abbelli in veſti roſſe,
O celeſti, o in quai più n'hai l'appetito;
Chè queſte che tu hai, ſon troppo groſſe,
Nè ſi conſanno a chi vanne a marito.
Verrai ſu cocchio d'oro alla mia corte,
Ove ſarà Tangil il tuo conſorte.

XLIV.

Tutta mi rallegrai a queſti accenti;
E ſenza ſoſpettar alcuna frode,
M'abbelliſco con tutti gli ornamenti
Che poſſan a donzella recar lode.
Viene il giorno preſcritto, e di concenti
Una dolce armonia per l'aer s'ode.
Monto ſul carro, e 'l popolo s'affolla,
E di guardami niun ſi ſatolla.

XLV.

Giungo a Palazzo, e m'incontra Pinoro
Veſtito anch' egli a gala ed allegrezza:
Di nobili fanciulle un gentil coro
Mi pone in mezzo, e lieto m'accarezza.
Vanno eſſe avanti, ed io dopo di loro,
E ad un balcon di mediocre altezza
Guidata ſon, di dove il popol tutto
Vedea, che nella piazza era ridutto.

XLVI.

Domando di Tangile, e mi vien detto
Che già veniva: e'l rio Pinoro intanto
Mi viene al lato pieno di diletto.
Ed ecco odo da lungi un ſuono e canto,
Ed il marito mio veggo in effetto;
Ma veggo gli occhi ſuoi pieni di pianto,
Affilato lo veggio, e mezzo morto.
Mi guarda, e grida: M'offendeſti a torto.

XLVII.

E pieno d'aſpra voglia di morire
Toglie l'arco di mano ad un ſoldato;
E trae, penſando Pinoro colpire,
E legger mi piagò nel manco lato:
Poi diſperato metteſi a fuggire,
E ancora non ſi ſa, dov' egli è andato.
Manda Pinoro tutti i ſuoi famigli
E vuol ch' ove ſi trova, ivi ſi pigli.

XLVIII.

Come augellino che per l'aria vola,
Se de' compagni ſuoi il canto aſcolta,
Si riconforta tutto, e ſi conſola,
E drizza le ſue penne a quella volta:
Ma non sì toſto il miſero traſvola
Pe' verdi rami, che con furia molta
S'alza una rete che lo fa morire,
E'l cacciator riempie di gioire:

XLIX.

Così ſi volge in pianto il mio piacere,
E'l barbaro rideva ſul mio affanno,
E diſſe: Non udrai mai più preghiere
Dalla mia bocca; chiamami tiranno,
Chiamami un uom nudrito tra le fiere;
Parlar di donna non fe' mai gran danno.
Tre giorni ſoli io ti concedo, e queſti
A te ſta, che ti ſien lieti o funeſti.

L.

Quindi si parte ; ed io fra mille e mille
Uomini armati, e con quelle donzelle
Vo fuor della cità per queste ville,
Pensando all' opre niquitose e felle
Di Pinoro, e struggendo le pupille
In pianto tal da impietosir le stelle.
Col canto e 'l suon le giovani amorose
Cercan le pene mie far men dogliose.

L I.

In questo mentre voi giungeste. Appena
Ella pon fine al suo ragionamento,
Che con le man legate in su la schiena
Venir si vede sopra un vil giumento
Un uom ricolmo di gran doglia e pena.
Ma m' interrompe questo avvenimento
La pietà ch' ho di Carlo, il qual si trova
Oppresso sempre più da gente nova.

L I I.

Aveva Carlo un certo suo scudiere,
Ch' a parole era un Ercole, un Sansone;
Ma se piegavan punto le bandiere,
Era sì gran vigliacco e sì poltrone,
Che per timor fuggiva a più potere.
Vizioso, porco, perfido, briccone;
Che sol col pregio di servir in corte,
Per lui nessuna casa avea le porte.

L I I I.

Figliuol d' un contadin di Picardia
Era costui, e si chiamava il Mena.
La mano sua ell' era man d' arpia,
E di gran somaraccio avea la schiena.
Gran copia d'.oro, e gran mercede avia,
Ch' era buffone, ed avea mente amena :
Ed entrò in grazia a Carlo di tal modo,
Che vi parea confitto con un chiodo.

L I V.

Ora costui veggendo a mal partito
Carlo, e Parigi, un alto tradimento
Macchinò nel suo core insellonito.
Si traveste una notte, e all' aere spento
Per un condotto da nullo avvertito,
Esce fuor delle mura a salvamento;
Ed allo Scricca corre a dirittura,
E dice: Io vengo per vostra ventura.

L V.

Io vo' darvi Parigi e Carlo in mano,
Chè dopo tanti miei lungi servigi
Scacciato m' ha per un sospetto vano
Dalla presenza sua e da Parigi.
E quì sospira il perfido villano,
E si strappa i capelli, ed i barbigi.
Dice lo Scricca: Se questo succede,
Io ti vo' far di mezza Casria erede.

L V I.

In questa stessa notte, se vi piace,
Io condurrovi dentro alla cittade
Pochi alla volta, chè non è capace
Il condotto di molti; e sole spade
Portar potrete, perchè alquanto giace
La bassa volta, ed in angusto cade.
Piace al barbaro Re questa proposta;
E la gente all' impresa è già disposta.

L V I I.

Avanti a tutti camminava il Mena,
E nella buca subito si caccia.
Lo seguon gli altri, ed ei stretta alla schiena
Accesa porta una sua lanternaccia,
Onde di luce quella fossa è piena,
Sbocca in Parigi, e si copre la faccia,
Acciocchè alcun nol vegga e nol conosca,
Con una mascheraccia brutta e fosca.

LVIII.

E gia vicini essi erano al palazzo,
Quando le guardie si furo avvedute
Del tradimento, e ne fanno schiamazzo.
Corron le genti d'armi, e di ferute
Si fa per ogni via di sangue un guazzo.
La fortuna e 'l valor li assista e ajute;
Ch'intanto che si danno su' cimieri,
Io vo' dir qualche cosa d'Ulivieri.

LIX.

Ullivieri, Selvaggio, e Dudon forte
S'imbarcaro a Calesse, e navigaro
Alla man destra che riguarda il Norte;
Ed a man manca l'Isole lasciaro,
Che furo al navigar l'estreme porte,
Ne' tempi antichi, quando i buoi parlaro:
E nel mar di Norvegia si trovarno,
E nol sapendo, in un gran pesce entrarno.

LX.

Una Balena larga dieci miglia,
E lunga trenta, entro quell'acque giace;
E la sua bocca, quando che sbadiglia
Sembra un porto, ed un porto anche capace.
In questo entra Ulivieri e sua famiglia,
E si promette sicurezza e pace,
Perch'era il mar turbato e tempestoso,
E quivi pensa ritrovar riposo.

LXI.

Ma non sì tosto egli entra, che s'avvede
Che quel porto di mare un pesce egli era,
Il qual chiude la bocca, e prender crede
Fra' denti i naviganti, e la galera;
E lor diede vicino un braccio, o un piede:
Onde i lor volti fecero di cera
I Paladini afflitti e spaventati,
Veggendo che 'n un pesce erano entrati.

LXII.

Ma ſeguitando pure la corrente
Vanno oltre, e ſon portati in un gran ſtagno;
Dove veggion peſcar di molta gente.
Su le ripe ſon piante di caſtagno,
Di lauri, e lecci, e popolo frequente
Evvi, che compra e vende per guadagno.
Guardan più avanti; e veggion caſe, e buoi,
Marre, ed aratri, come abbiamo noi:

LXIII.

Chè 'l Sole per gli orecchi e per la bocca
Vi paſſa dentro, e le coſe produce.
L'uva annegriſce in ſu la ſpeſſa ciocca,
Il gran biondeggia, e come oro riluce.
La notte la rugiada pur ci fiocca,
E la luna i ſuoi raggi v' introduce.
Vi ſono uccelli, e i lor nidi vi fanno;
E chi non lo vuol credere, ſuo danno.

LXIV.

Ma tra le molte coſe nuove e ſtrane
Rimaſero di ſaſſo i Paladini,
Quando ch'udiro il ſuon delle campane,
E vider tra i cipreſſi e gli alti pini
Una chieſuola, e carichi di pane
Muoverſi verſo lei due Cappuccini:
Ond'eſcono di barca, e come vento
Vanno a trovar quel povero convento.

LXV.

V'era Guardian un certo da Piſtoja,
Ch'al ſecol ſi chiamò Meſſer Franceſco;
Era un buon uom, ma ſenza ſalamoja.
Giocar a' dadi, e ſeder molto a deſco
Al mondo fu la ſua più cara gioja.
Diceva a mente ſana e a cervel freſco
Coſe sì pazze e sì ſpropoſitate,
Ch'era il piacer di tutte le brigate.

LXVI.

Stava a ventura ſu la porteria
Quando giunſero i Franchi Cavalieri,
Quai toſto ad incontrar egli s'invia ;
Ed offeriſce lor menſa e quartieri.
Accettano i Campion la corteſia:
Dice il Guardian : Ci ſtien pur oggi, e jeri,
E jeri l'altro, e quanto che vorrano,
Che ci fan grazia, e ſpeſa non ci danno.

LXVII.

Ma ſento ſchucciarare le forcine,
Segno ch'a cena il cucinier c'invita.
Non vi darem nè polli nè galline,
Nè vi daremo roba digerita.
Ulivier lo ringrazia ſenza fine,
Ed alla bocca ſi pone le dita,
Chè tanto il riſo trattener non vale
Che non gli ſcappi, e 'l frate l'abbia a male.

LXVIII.

Entrano in refettorio, e in cima in cima
Siedono il guardian, e i ſuperiori.
Si diſpenſa 'l ſilenzio per la ſtima,
La qual ſi debbe a così gran ſignori.
Portan di rape una mineſtra in prima;
Poi uova, maccheroni, e caci fiori,
Ottimi vini, e pan sì buono e bello,
Che 'l papalin non ha che far con quello.

LXIX.

Chiede Ulivier, terminata la cena
Al Guardiano in che modo ei fia quà drento;
E come in corpo a così gran Balena
Abbiano fabbricato quel convento.
La bianca barba ſua con la man piena
Prende il Guardiano, e dice : Io ſon contento
Di dirvi il tutto. E acconcia ſua perſona.
Baſſa il cappucio ed in tal guiſa intuona.

L X X.

La ſtoria è corta corta : Giovinetto
Mi feci frate, ed andato a Livorno
Con quel Padre che ſtammi a dirimpet
Un dì vedemmo un bel naviglio adorno,
(Ingleſe credo, a quel che mi fu detto)
Ed ora nominato l' Alicorno,
V' entrammo per vederlo, e 'n un momer.
Dieder le vele i marinari al vento.

L X X I.

E dopo un lungo navigare, alfine
Giungemmo in queſti mari, e fummo preda
Di sì gran peſce ſenza fondo e fine;
Ed il convento per quel che ſi creda
È molto antico. In lettere latine
Sta ſcritto il tutto, ed acciò che ſi veda,
L' hanno ſcolpito in marmo; e ſottoſopra
Di cent' anni ſarà forſe queſt' opra.

L X X I I.

Di quì partiamo quando che ci pare,
E ritorniamo a noſtro piacimento,
Conforme entra nell' Orca, ed eſce il mare.
Diſſe Ulivieri : Io ſon molto contento
Che poſſiamo di quì preſto ſcappare.
Domani all' alba ho di partir talento :
Chè 'n Francia ritornare m' abbiſogna,
Ch' ormai lo più tardar merta rampogna.

L X X I I I.

Ripreſe un Fraticello : Andate preſto,
Ch' io di là vengo che ſon pochi giorni,
Affrica ha meſſo Carlo fuor di ſeſto;
Francia è piena di timpani e di corni.
Diſſe Selvaggio : Che parlar è queſto?
Chi ha moſſo guerra a que' noſtri contorni?
Soggiunſe il Frate : Io non ſo tante coſe,
Ma ſo che vi ſon guerre ſanguinoſe.

LXXIV.

Udito ciò, se ne vanno a dormire,
E la mattina ritornan in barca;
E stanno tutti attenti per uscire,
Quando la bestia la gran bocca inarca,
E l'acqua con lo mar si torna a unire.
Pigliano il tempo, e la barchetta scarca
Nell' ampio mare trascorre veloce;
Ulivier si fa il segno della Croce.

LXXV.

Ma perchè non han bussola, nè vele,
Si ritrovano tutti a mal partito;
E pensan che se 'l mar si fa crudele,
Il lor pellegrinaggio egli è finito.
Non hanno pan, non hanno noci, o mele
Da cavarsi al bisogno l' appetito.
Or mentre stanno in questo gran pensiero,
Ecco che l'aer ingombra un nuvol nero.

LXXVI.

Che distesosi sopra la barchetta
S' apre, e si muta l' orrido in fulgore.
Cinta di luce, un alma giovinetta
Veggon, ch' un grande augel tutto candore
Porta sul dorso, e 'l peso gli diletta;
E dice lor: La sposa son d'Amore,
Che 'l vo cercando, e non lo so trovare;
Perchè fermo in un loco non può stare.

LXXVII.

Non crediate però, che i Paladini
Si credessero Psiche esser costei,
Perchè le Fate han cento mila fini
Per celar le persone a questi e quei.
Onde non vuolsi or fare da indovini,
Per dire la ragion, che mosse lei
A fingersi in tal guisa; basti questo,
Che fu ai Baron l' inganno manifesto.

LXXVIII.

Ma facevano il gonzo, i corbacchioni,
Per lor vantaggio, e non pagar gabella:
Ed in questo do lor mille ragioni;
Che 'l guastare per una bagattella
I fatti proprj, è cosa da minchioni.
Però la lascian dir come vuol ella,
E le fan mille inviti, e baciamani,
Perchè punto da' lor non si allontani.

LXXIX.

Scende sul legno, e chiede a' cavallieri
Se san nulla di lui. Disse Guidone:
A dirla, noi facciam certi mestieri,
Che col toglier la vita alle persone
Non si confà gran cosa co' piaceri,
Tra' quali il vostro sposo si ripone;
Ma guidateci a terra, e cercheremo
Di lui quel più, Madonna, che potremo.

LXXX.

Si pone su la poppa la donzella,
E lega i piè del cigno volatore
Con un' azzurra e lunga cordicella,
E quello verso là dove 'l Sol muore
Vola, e tira con se la navicella.
In questo mentre per trapassar l'ore
Chiede a Psiche Ulivier, per qual motivo
Amor sia un' altra volta fuggitivo.

LXXXI.

Forse con la lucerna un' altra volta
L' hai tu veduto, quando che dormia?
Ed ella tutta in lagrime disciolta:
Non caddi più nel grave error di pria;
Ma la presenza sua da me s' e tolta
Mercè i desir della suocera mia,
Ch' or per sè, or per altri il manda in giro;
Ond'è che spesso sola io lo sospiro.

Vidi

LXXXII.

Vidi l'altr' jeri il furibondo Marte
Che con la ſuora ſua iva a Parigi:
Il quale in fretta chiamommi in diſparte,
E mi diſſe ch' a far certi ſervigi
Per Venere, Cupido era ito in parte,
Ch' Affrica è detta, e là farà prodigi;
Ch' ha deſio ch' egli abbrugi, e che ſaetti
Le Affricane donzelle, e i giovinetti.

LXXXIII.

Perchè nemica alle Criſtiane genti
Vuol, che 'l furor dell' armi e l' ira atroce
Per via d' Amor s' accreſca e s' augumenti.
Così divien più duro e più feroce
Toro con toro in viſta degli armenti:
Ch' Amor lo punge, lo sforza, e lo cuoce
Per la bramata e combattuta vacca;
E quanto pugna più meno ſi ſtracca.

LXXXIV.

Ma una certa domeſtica di caſa,
Che ſi dice madonna Epimelia,
Stretta di bocca, e con l' orecchia ſpaſa,
E ch' ogni fatto ed ogni coſa ſpia;
È d' un' altra ragione perſuaſa,
Che cruccia e affanna aſſai l' anima mia:
Mi diſſe, come innamorato egli era
D' una donzella vaga e luſinghiera.

LXXXV.

E diſſe, come là dell' Arbia in riva
Era nata di ſangue illuſtre e chiaro,
E che del terzo luſtro appena uſciva;
Nè le fu il cielo di bellezza avaro:
Nel volto giglio e roſa le fioriva.
E aggiunſe ancor ch' aveva un dir preclaro,
Ed invaghiva ognuno che l' udia,
Tanto era pien di grazia e leggiadria:

LXXXVI.

E ch' ella ſtava di preſente in Roma
Acclamata, gradita, e ben veduta.
Fortuna in man le avea data la chioma
Ond' è felice qualunque ſaluta.
E diſſe ancor, come Gingia ſi noma,
E ch' ha due occhi che fanno feruta;
E che 'l marito mio con ſua famiglia
Or le vola ſul ſeno, or ſu le ciglia.

LXXXVII.

Ma 'l cane che provò l'acqua bollita,
Fugge la fredda: ancor così facc' io,
Chè per dar fede a ciarle fui tradita,
E caddi in ira al dolce ſignor mio.
Però fo finta non averla udita,
Nè 'l fatto come ſtia, ſaper deſio;
Chè 'l cercar di ſaper quel che ſaputo
Accreſce duolo, non m' è mai piaciuto.

LXXXVIII.

Diſſe Guidon: Signora, fate bene,
Chè ſon pazzi i mariti e ancor le mogli,
I quai cercan di ciò che lor dà pene.
Ed io, s'avverrà mai ch' unqua m' imbrogli,
In queſte d' Imeneo ſacre catene,
Non vo' cercar d' imbaſciate o di fogli,
E ſe la mia conſorte di ſoppiatto
Fa quel, che non vorrei mi foſſe fatto.

LXXXIX.

Perchè ho ſentito dir da certi vecchi,
Che le donne quando hanno fermo in teſta
Di far gli accorti lor mariti becchi;
Se con la pece, o con la carta peſta
Tu lor ſtoppaſſi i luoghi mai non ſecchi,
E lor faceſſi di piombo la veſta,
E le chiudeſſi ancor con un lucchetto;
Avrà il diſegno lor ſempre l' effetto;

X C.

E che da questo affronto vanno esenti
I consorti discreti, e non gelosi.
Disse Ulivier: Ancor chi non ha denti,
Può mangiar i limoni più sugosi.
Tu non hai moglie, e però non paventi:
Ma gli ammogliati sono timorosi.
Così dicendo omai scopron terreno
E lo veggion di popolo ripieno.

X C I.

Van poco avanti, e veggon' un naviglio
Coperto tutto d' una tela oscura,
Mezzo sdrucito, e che già sta in periglio
D' andare a fondo; e morta di paura
Vi veggon' una donna con un figlio.
Più belle cose non fe mai Natura.
Psiche la barca a quel naviglio appressa,
E la man stende alla donzella oppressa;

X C I I.

Che di subita gioja ebbe a morire,
Quando col figlio suo si vede salva.
Dal lido intanto si sentia muggire
La gente, nel mirar ch' ella si salva.
Disse Psiche: La meglio ella è fuggire,
Però c' ha l' occasion la fronte calva;
E se non si prende ora, indarno poi
Noi ci dorremmo di lei e di noi.

X C I I I.

Ulivieri, Selvaggio, e 'l buon Dudone
Ebbero a male un sì fatto parere.
Psiche in veder la loro intenzione
Disse: Deh non abbiate dispiacere,
S' ora vi tolgo di sì gran tenzone.
Io non temo di voi: vostro potere
E vostra gagliardia veggo a più segni:
Ma non è tempo di pigliar impegni.

XCIV.

Ecco che mosse son già mille navi;
Queste verranci sopra, e sol col peso
C'affonderanno, e con balestre e travi:
E 'l picciol figlio come fia difeso,
E la sua madre da quegli uomin pravi?
A me 'l fuggir non sarà mai conteso.
Che dunque serviravvi una vittoria,
Che di duol sempre vi sarà memoria?

XCV.

Così dice d' Amor la bella moglie,
E 'l cigno nuotator volge a man manca;
Chè sì presto i suoi piè spiega e raccoglie
Che dietro al suo cammino il vento manca.
Le navi ostili di vista si toglie
La dolente donzella, e si rifranca.
Psiche pietosa la riguarda, e poi
La prega a raccontarle i casi suoi.

XCVI.

Ma 'l venticel ch' increspa la marina,
Fa ch' ondeggi la barca, e noja apporte
Alla dolente e bella pellegrina,
Onde rispose con parole corte:
Giacchè la terra ci compar vicina,
Scendiam sopr' essa, e poi della mia sorte
Narrerovvi il tenore aspro e feroce;
Ch' or la marea mi toglie e forza e voce.

XCVII.

Ciò detto, verso terra il nuoto prende
Il forte cigno, e già boscaglie e prati
Si veggono, ed il canto più s' intende
De' dipinti augelletti innamorati.
Già 'l cigno è sopra il lido, e giù discende
Psiche e con essa i tre guerrier armati.
La pellegrina col fanciullo al seno
Balza lieta ancor ella in sul terreno.

XCVIII.

E ſe ne vanno verſo una capanna,
Che ſendo preſſo al mar, credo che foſſe
Di peſcatori; e lì ſopra una ſcranna,
Giunti che furo, ognuno accomodoſſe.
V'era un garzon che un zufolo di canna
Sonava, e al lor venir toſto chetoſſe.
Or quì la pellegrina ſtata alquanto
Principiò la ſua ſtoria, e Pſiche il pianto.

XCIX.

Ma veggo già più d'una in fra di voi,
Donne leggiadre, che ſpeſſo sbadiglia;
E lo sbadiglio ben ſappiam fra noi
Che per ſonno, o ſtracchezza egli ſi piglia,
O per coſa talvolta che t'annoi:
Però l'uom ſaggio in caſo tal conſiglia
Di prender fiato, e rompere il ſermone,
Se nò, ſi viene in odio alle perſone.

C.

Però mi cheto, e nel Canto venturo
Io vi dirò la ſtoria di coſtei,
Della quale ne ſono anch'io all'oſcuro:
E ſe poteſſi la tralaſcerei,
Chè temo d'alcun caſo acerbo e duro,
Tutto contrario a' deſiderj miei:
Perchè mi piaccion le minchionerie,
Non le ſtorie crudeli, inique, e rie.

Fine del Canto quinto.

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

Pinoro uccifo, tutta la brigata
S' imbarca, e un' ofteria fi mangia intera.
La ria Strega, come afini, legata
Manda a Valenza degli Eroi la fchiera.
I due Giganti con una pifciata
Smorzano un foco grande, ch' accefo era:
Caftigano la Strega, e 'l fier Criftierno
I Paladini mandano all' inferno.

CANTO SESTO.

I.

L'AMBIZIONE e voglia di regnare
Accieca sì le menti de' mortali,
Ch' ogni opra più crudel li iftiga a fare.
L' ambizione ha feco tutti i mali;
E trifto quei, che non le fa tarpare
Su' primi voli fuoi le penne e l' ali:
Chè quando ha prefo punto di vigore,
Addio amicizia, addio pietade e onore.

I I.

Le madri ſteſſe hanno ſcannati figli;
Ucciſi i padri, i fratelli, i mariti,
Per dominar lontane da' perigli.
Taccio gli amici ſcacciati, e traditi,
Taccio le trame, e i perfidi conſigli;
E i tanti inganni all' innocenza orditi,
Sol per deſio d' impero. Empio deſio,
Che l'uom fa beſtia, ingrata all' uomo, e a Dio.

I I I.

Ho per me tanto queſto vizio a noja,
Che non domando nulla, e nulla cerco;
E'l poco, quanto il molto mi dà gioja.
Coltivo l'amicizia, e non ci merco,
E non adulo, e non dò mai la ſoja
A' Signori, nè fiuto il loro ſterco,
Perchè mi faccian divenir gran coſa,
Ond' io mi veſta di color di roſa.

I V.

Un' uom dabbene, amico d'oneſtade
Soffre più volentieri un ſtato baſſo,
Ancorchè oppreſſo ſia da provertade,
Che far il gran ſignore e lo ſmargiaſſo
A forza d'ignomie e di viltade;
Come ſan tanti, ch' han parenti in chiaſſo.
Razza di boja, di birri, e di ſpie,
Che poſſan eſſer paſto delle apie.

V.

Che col far il buffone ed il mezzano
Son giunti a tale, che chi vuol ſalire
A qualche onore, ei s' affatica invano,
Se con queſta canaglia non vuol ire,
E non implora lor poſſente mano;
Chè poſſan tutti ad un tratto sbaſire.
Padri del vituperio, e peſte vera
D'ogni bell' arte nobile e ſincera.

VI.

Or questi idoli dunque, e questi numi
Che poco fa di fango eran coperti,
E le lor vigne eran fontane e fiumi,
E i lor pranzi, di starne or ricoperti,
Eran per pasqua cicerchie e legumi;
Questi ora dunque co' capi scoperti
Sarà forza ch' adori un uom ben nato,
A star con Febo e con le Muse usato?

VII.

Ma quì lo zelo mi trasporta fuora
Del mio cammino, e mi leva di mente
La storia, e quel che vi promisi or ora
Di dirvi, chi si fosse la dolente
Donna, che fuor della sdrucita prora
Psiche condusse frettolosamente.
Ben mi rammento, e a tempo suo dirollo:
Ma altrove or deggio andare a rompicollo.

VIII.

In affrica convien, che presto presto
Io torni a rivedere il nostro Orlando,
E Filomena, e Ferraù modesto
Co' suoi Giganti, e Astolfo memorando,
Con Rinaldo, e Ricciardo ardito e lesto:
E dir, che mentre stavano ascoltando
Filomena, passò davanti a loro
Un uom legato, e pieno di martoro.

IX.

A due mila soldati in mezzo egli era
Sopra un giumento, e stava a capo chino.
A due Giganti Ferraùtte impera,
Che faccian con le reti il giuocolino:
Ed il Fracassa tira la primiera,
La seconda il Tempesta a lui vicino;
E'n due retate predon tutti quanti
(O ve' che pesca!) e cavalieri e fanti,

X.

E li portanno tutti a Filomena.
Guizzano nella rete i prigionieri,
Ed or mostrano il viso, ora la schiena;
Come i pesci, allorchè scalzi e leggieri
I pescator li traggon su l'arena.
Ad alta voce domandan quartieri:
Ottengon facilmente ciò che vogliono,
E presto presto il prigioniero sciogliono,

X I.

E veggono, siccome era Tangile.
Filomena vien men per allegrezza:
Ma si solleva al giovane la bile,
E la riguarda pieno di ferrezza.
E poi le diche con acerbo stile:
Donna, che amore, e fede non apprezza,
Ancorchè bella, ancorchè vaga sia,
È una furia d'inferno iniqua e ria.

X I I.

Ritorna al tuo Pinoro, e statti seco,
Nè testimonio della tua nequizia
Voler ch'io sia: ma prima morto, o cieco
Sarò, che spettator di tua letizia.
E quì con volto minacciosò e bieco
Si tace. Orlando amante di giustizia:
Sbagli (disse) o Tangile; la tua donna
È di vera onestà salda colonna.

X I I I.

E quì raccontò a lui cosa per cosa,
Talchè pianse Tangil per lo contento,
Ed abbraciatta la sua carą sposa,
Baciolla in fronte cento volte e cento.
Con gente intanto armata e numerosa
Vien Pinoro ripien di mal talento.
S' arma Tangile, ed uno de' Giganti
Si pon qual torre, a Filomena avanti.

XIV.

Aſtolfo adopra la ſua lancia d'oro,
Orlando Durindana, e con Fusberta
Rinaldo ſi fa largo tra di loro,
E 'l Gigante l'eſercito diſerta;
Chè cento almeno prende di coloro
Con la ſua rete non affatto aperta,
E poi li gira con le forti braccia,
E li abbacchia ſul ſuolo, e li ſcofaccia.

XV.

Così ſi legge, che del mare in proda
Si pon la volpe Libica a ſedere;
Ed immerge nell' acqua la ſua coda,
Onde i gamberi ſu vi vanno a ſchiere,
Che non temono alcuna inſidia o froda:
Quando ecco eſce dal mare a più potere,
Batte la coda in queſto ſaſſo, e in quello,
E de' gamberi fa crudel macello.

XVI.

Ricciardetto fa coſe da ſtupire;
Ferraù che non ha ſpada, nè lancia,
Tira de' ſaſſi, e ſi ſpaſſa a colpire
Or quello in teſta, or queſto nella pancia.
Filomena ripiena di gioire
Gli dice: Frate, ti vo' dar la mancia;
Ti voglio dare un oriuolo d'oro,
Se nella fronte tu cogli Pinoro.

XVII.

In queſto dire, Orlando un colpo mena
Sopra Pinoro così beſtialmente,
Che la teſta gli parte, e collo, e ſchiena,
E lo divide in due veracemente.
Poi paſſa ſul cavallo, e non s' affrena
L'impeto orrendo di ſua man poſſente;
Parte il cavallo, e ficca nel terreno
La ſpada dieci palmi, o poco meno.

XVIII.

Visto colpo sì strano, i Saracini
Fuggiron come cervi, o caprioli,
Che s'odono latrare i can vicini.
Talchè restati i Paladini soli,
Orlando disse: Pria che s'avvicini
(Non so s'io dica fratelli, o figliuoli)
La notte; andiamo a ritrovar il mare,
E vediam se alcun naviglio appare:

XIX.

Ch'io sto sopra le spine, infin che giunto
Non sono in Francia, e Carlo mio difendo.
Rinaldo anch'ei d'onore e gloria punto:
Andiamvi pure, io d'ira già mi accendo;
Soggiunge. E al suo parer non va disgiunto
Quel di Ricciardo, e d'Astolfo tremendo,
Tremendo per la sua lancia fatata,
Che sola trionfar può d'un' armata.

XX.

Tangile anch' egli e la sua Filomena
Di ritornare in Persia hanno desire.
Cavalcan dunque in su la molle arena,
E quando il Sole s'accosta al morire,
Veggion l'onda del mar cheta e serena,
E da lungi cominciano a scoprire
Una nave, che porta una bandiera
All'uso Perso, mezza bianca e nera.

XXI.

Tangile più degli altri desioso
Sprona il cavallo, e giunge prestamente
Sul margine del mare strepitoso,
E vede omai del legno ancor la gente.
Onde con cenni, e con moti voglioso
Mostra, come vorrebbe immantinente
Che la lor nave s'accostasse a lui,
Pia che s'annotti, e 'l chiaro aere s'abbui.

XXII.

Onde i nocchieri volgono la prora
In verſo il lido, e v'arrivano preſto;
E giungono alla riva alla ſteſſa ora
I Paladini e 'l Fraticel modeſto,
Che ragiona di Dio con la Signora.
A terra ſmonta vigoroſo e leſto
Un forte vecchio, ed è diſceſo appena,
Che: Ecco mio padre, grida Filomena.

XXIII.

E toſto corre, e gli ſi getta a' piedi,
Tangile fa lo ſteſſo: e quì tra loro
È gioja tal, che nelle Eliſie ſedi
Egual non ſente il più felice coro
Delle alme illuſtri, e del piacere credi:
Nè forſe Giove, allor che in tazza d'oro
Il nettar beve, e Ganimede il meſce,
Che tanto a Giuno ſua ſpiace, e rincreſce.

XXIV.

Terminati alla fin gli abbraci e i baci,
Narrò Tangile a nobili guerrieri
Chi foſſe il vecchio, e i marinari audaci
Che ſapevan del mar tutti i ſentieri.
Diſſe Orlando: Signor, ſe ti compiaci,
Dacci imbarco, ch' abbiamo di meſtieri
D' andar in Spagna. E riſpoſe Tangile;
Io condurrovi ancor di là da Tile.

XXV.

Ciò detto, ſenza por più tempo in mezzo
S' imbarcan tutti, e ſciolgono le vele.
Ver Mezzodì vanno correndo un pezzo,
E con piacer, ch' è il mar cheto e fedele.
Poi ver Ponente ſi muovon da ſezzo,
E in poco tempo già ſon ſopra de le
Iſole di Majorca e di Minorca,
Dove corſer pericol per un' Orca:

XXVI.

La qual gittò dall' orride narici
Tal fiume d'acqua dentro della nave,
Che ſtiè per affondarla, e farla in brici.
S'affatica ciaſcun, perchè ſi cave
L'onda, che fa le merci natatici,
E ſi raggira per le parti cave
Del legno; e con la lancia Aſtolfo intanto
S'è quell' Orcaccia levata da canto.

XXVII.

Dopo queſto timor, che non fu poco,
Giunſero il dì ſeguente a Dena in faccia,
Orlando dice: Eccoci giunti al loco,
Dove sbarcar voremmo, ſe vi piaccia,
Diſſe Tangil: Voi vi prendete gioco
Di noi, e lo s' accolſe tra le braccia;
E mentre al porto la nave s'appreſſa;
Tutta di duolo è Filomena oppreſſa.

XXVIII.

E ſoſpira, e s'affanna, e ſi lamenta,
Che laſciar dee sì nobil compagnia.
La Franca baronia pur ſi ſgomenta,
Ch' era invaghita di ſua leggiadria,
E ſtarne ſenza, molto la ſcontenta.
Ma diſſe Orlando: Biſogna andar via.
E ſaltò primo ſulla rena aſciutta,
E fe' lo ſteſſo poi la gente tutta.

XXIX.

La nave in alto mare ſi retira,
E Filomena piangendo ſaluta
I Cavalieri, e fiſſa li rimira;
E quella par, che in rupe ſi traſmuta,
Quando uccisi i ſuoi figli a' piè ſi mira:
Ciaſcun de' Paladin la riſaluta:
Ma 'l vento gonfia sì tutte le vele,
Che convien che la nave al ſi fin cele.

XXX.

A dirrittura vanno all' osteria
I Paladin, che crepano di fame.
Entrano a mensa, e in due boccon va via
Quanto c'è sopra d' uova e di carname.
L' oste, che vede tanta ghiotteria,
E che si mangian l' uova col tegame;
Disse: Il Signor mantengavi la vista,
Chè d' appetito avete assai provvista.

XXXI.

L' ostessa in questo mentre, ch' è in cucina,
E serve a desco i due forti Giganti,
Grida che sembra appunto una gallina
Ch' a fatto l' uovo, e invoca uomini e Santi,
E grida: Fuora razza malandrina,
Se no, ci mangerete tutti quanti.
Di questo la ragion era, che 'n due
S' eran mangiati una vitella e un bue,

XXXII.

Ch' avevan compro al vicino macello;
E portati se li eran di nascosto
Come pollastri sotto del mantello;
E poi girati li avevano arrosto,
E dispolpati in men d' un quarticello.
Poi volevano il lesso ad ogni costo,
Con quattro polpettine, e due braciuole,
Come ad un pranzo famigliar si vuole.

XXXIII.

Poi s' eran messi intorno ad una botte,
Ed a due mani come un barilozzo
L' alzavano e le davan certe botte,
Che s' ella fosse stata ancora un pozzo,
Votata l' averiano in quella notte.
Trenta barili ormai per il lor gozzo,
Eran passati, e fresca era lor mente,
Come avesser bevuto ad un torrente.

XXXIV.

Le ventresche, i salami ed i presciutti,
E quanto l' oste aveva, essi mangiaro.
Di questo fatto si stupiron tutti;
Ma i Paladini in gran pensiero entraro,
Chè i borsellini lor son troppo asciutti,
Nè san come trovar tanto danaro
Da pagar l' oste, e non far villania
A se con pagarlo, e fuggir via.

XXXV.

Fanno dunque consiglio, e si conclude
Che Vada Ferraù limosinando;
E che le spalle e le braccia si snude,
E si sferzi così di quando in quando.
Il capo nel cappuccio egli si chiude,
Si dispoglia, e per Dena va gridando,
Peccatori fratelli, sovvenite
Due anime di fresco convertite.

XXXVI.

E Ricciadetto col suo bussolotto
Gli andava appresso, e pigliava i quattrini.
Astolfo a questo non potea star sotto,
Veggendo due sì forti Paladini
Ridotti per cagione dello scotto
A birbantare tra que' cittadini;
E rivoltosi al Conte ed a Rinaldo,
Disse: A questa ignominia io non sto saldo.

XXXVII.

E tu trova i quattrini in altra guisa
(Riprese il Conte) Il far male è vergogna,
E no 'l mutare figura e divisa;
Massime quì dove niun si sogna
Che noi quei siam chè 'l mondo imparadisa.
Questo è un picciol castel di Catalogna,
Dove non son guerrieri d' alto affare,
Ch' in modo alcuno ci possan ravvisare.

XXXVIII.

In questo mentre torna il penitente,
E cento pezze egli ha fatte di accatto;
Chè gli Spagnuoli sono buona gente,
E come n' hanno, li danno ad un tratto.
Con un bagnol di vin caldo e possente
Le schiene, che parevan di scarlatto,
Bagnano al Frate, e lo mandano a letto,
E fan mille carezze a Ricciardetto.

XXXIX.

Pagano l' oste, e vansi a riposare,
E parton di buon' ora la mattina;
Chè voglion la spelonca ritrovare,
Ov' è del Frate l' armatura fina.
Prendono a mezzo dí la via del mare,
Chè nell' oscura macchia Saguntina
Oltre valenza quella grotta è posta,
U' la detta armatura sta riposta.

XL.

Avean prese le lor cavalcature,
E toccavan con esse forte assai;
Ma nel calar da' monti l'ombre oscure,
Si trovaro una notte in mille guai:
Talchè temero l'alme lor sicure
Di non uscir di quel periglio mai.
Si persero in un bosco orrendo e strano,
Che da capanne e ville era lontano.

XLI.

Così senza mangiar e senza bere
Passar la notte ed il giorno seguente.
Il terzo giorno furon di parere
D' ammazzar un cavallo il men valente,
E del suo sangue colmar un bicchiere,
E spegnere così la sete ardente:
Ma sentiro muggir da lungi i tori;
Onde preso vigore usciron fuori.

Uscir

XLII.

Uscir dal bosco in una gran pianura,
Ma quasi morti i Paladin di Francia;
Avevan pel digiun la faccia oscura,
E così vota e sì smilza la pancia,
E brutti sì, che facevan paura.
La fame (disse Astolfo) ell'è una lancia,
Ch'è più sicura di quella ch'io porto,
Da cui senza ferita omai son morto.

XLIII.

Ed ecco cade ognuno da cavallo:
Orlando è il primo, Rinaldo il secondo,
Ricciardo il terzo, quarto (se non fallo)
Astolfo il cavalier vago e giocondo;
Ferraù il quinto segaligno e giallo,
Che digiun tale mai non fece al mondo:
I due Giganti cadono ancor essi,
E sembran nel cader pini e cipressi.

XLIV.

Or mentre stanno i poveri Cristiani
Stesi su l'erba col bellico all'aria,
Ecco una Fata, che per quei gran piani
Coglie insalata odorosetta e varia:
E visti que' corpacci afflitti e vani,
Prima sopra essi guardando si svaria,
Poi dice lor: Che fate quì per terra?
Risposero: La fame ci fa guerra,

XLV.

E presso siamo all'ultima partita,
Perch'ella è il nostro boja, che ci scanna.
La Fata allora d'essi impietosita
Certo liquor ch'aveva entro una canna
Dà loro a bere, e ritornano in vita,
E gridan tutti per piacere: Osanna.
Indi montati in sella se li mena.
A casa sua, e dà loro da cena.

XLVI.

Ma perchè intese, ch' eran battezati,
E in lor vedeva tanta gagliardia
Da fare i Saracini sconsolati,
Si mise a fare certa sua magia,
Ch' a gli uomini robusti e ben piantati
Tutte quante le forze porta via.
E per fare le cose da maestra,
Pose quella magia nella minestra.

XLVII.

Ai Giganti però ch' erano stracchi,
Come venuti giorno e notte a piede,
Non diè l' incanto; ch' a guisa di bracchi
Presero nella stalla e letto e sede,
E già dormivan come monne e bacchi;
Che lor del vino e molta carne diede
La serva della Fata, ch' a' Giganti
Vuol bene, e stassi lor sempre davanti.

XLVIII.

La zuppa appena in su la mensa venne,
Ch' ancor ch' ella bollisse forte forte,
Di darvi dentro niuno si tenne;
E se bene facean le bocche storte,
Pur da mangiarla niun si ritenne.
La Maga intanto di funi e ritorte
Reca un gran fascio, e di sua mano poi
Li lega tutti, come tanti buoi.

XLIX.

Orlando volle darle uno sgrugnone,
Quando la Fata a legarlo si mise:
Ma come suole il nobile falcone,
A cui l' ugne feroci abbia recise
Il cacciator, restar' un babione:
Così rimase Orlando, ed ella rise.
Gli altri pur fanno, quanto ponno e sanno;
Ma di spezzare un fil forza non hanno.

L.

L' Alba appariva in Oriente appena;
Quando a Valenza, luogo non lontano,
Legati tutti quanti a una catena
Guidolli, in odio del nome Cristiano,
La Fata al Re, chiamato lo Balena
(Tanto era grosso, smisurato, e strano)
Questi era figlio di quel Saracino,
Che Spagna sottomise al suo domino.

L I.

Chi ha visto mai per ville e per castella
Portare i lupi presi alla tagliuola,
O pur la volpe così trista e fella
Ch' ognun lor dice qualche aspra parola,
Nè si trova pastore o villanella,
La qual con tutta la sua famigliuola
Non gli strappi del pelo, e non l'angarj
Quanto che puote con strapazzi varj:

L I I.

Così chi tira lor torsi di cavolo,
Chi pere cotte, chi mille sporcizie.
Pensa, Lettore, se si danno al diavolo:
Ma pur con facce tutti da novizie,
Chi Piero invoca, chi chiama San Pavolo;
Acciò lor salvi da tante sevizie.
E in questa guisa, e con tanto strapazzo
Del Re Balena giungono al palazzo.

L I I I.

Stava per avventura alla finestra,
Ch' era a terreno, un figliuolo del Re;
Il quale diè di mano a una balestra,
E colse Orlando, il quale: che cos' è?
Rinaldo con un viso di ginestra
Gridò: N' è venuta una ancor a me:
Ricciardo: Oimè il mio viso! Oimè il mio mento!
Diceva Astolfo pieno di spavento.

L I V.

Saliti poi le ſcale, e giunti avanti
Al brutto ed orgoglioſo Saracino:
Olà (diſſe) s' impicchin tutti quanti,
Chè non han fede nel noſtro Apollino.
E in un baleno venner due furfanti
Con de' capeſtri. Orlando a capo chino
Diſſe: Signore, e qual ſorta di bene
Da queſta impiccatura a voi ne viene?

L V.

Ben potete voi far quel che vi piace;
Ma non n' areſte vantaggio, nè onore.
Siam baſſa gente, che tra il volgo giace,
E ſtiamo ognun di noi per ſervitore.
Impiccate chi turba voſtra pace,
Ed ha ricchezze, credito, e valore;
Non gente vile, ed a ſervir ſol atta,
E che d' umano ſangue non s'imbratta.

L V I.

E chi ſiete? Allor diſſe il Re Balena.
Riſpoſe Orlando: Io fo da ſpenditore.
Rinaldo: Io il cuoco, e faccio ben da cena.
Ferraù diſſe: il poco mio valore
Mi fa grattare a' cavalli la ſchiena.
E tu Ricciardo? Io ſon barbitonſore.
Diſſe il Turco: Che dici, ſcioccherello?
Dico, ch' io fo la barba a queſto e a quello.

L V I I.

Aſtolfo non ſapeva che ſi dire,
Chè non apprese mai verun meſtiero;
Pur diſſe francamente: Eccelſo Sire,
Ho fatto a caſa mia ſempre l'oſtiero,
E con poco faceva ognun gioire.
Teneva vino bianco, e vino nero,
E dava certi piccioncini arroſto,
Ch' a mangiarli correvan di diſcoſto.

LVIII.

E subito ordinò che sciolti fossero
E si desse a ciascuno il proprio uffizio.
Alla dispensa il buon Conte condussero,
In cucina Rinaldo al suo esercizio:
E Ferraù nella stalla introdussero.
Si fe' tra gl'osti l'Inglese novizio:
E in fin diero a Ricciardo de' rasoi,
Sapon, stuzzica orecchi, e sciugatoi.

LIX.

O gran miseria delle umane cose!
O crudeltà di barbara fortuna!
Ecco l'onor dell'armi, e le famose
Destre, ch'ove il Sol muore, ove ha la cuna
Sempre furo e saranno gloriose:
Destre, ch'invan non fero impresa alcuna,
Ridotte adesso a far delle polpette,
A menar striglie, ad arricciar basette.

LX.

Or mentre stanno in tanto vilipendio
I campioni infelici e rovinati,
Ne' petti de' Giganti un vero incendio
S'accese d'ira, subito svegliati;
E 'l tradimento videro in compendio,
Chè l' aste, e l'armi, e gli arnesi fatati
Miraro della casa in un cantone,
E pianser d'ira e di compassione.

LXI.

Prendon la fante poi per gli capelli,
E la minaccian di farla morire:
E voglion, loro mostri ove son quelli,
Che la padrona sua seppe tradire,
Almi guerrieri, e di valore ostelli,
E d'onestade, e di senno, e d'ardire.
La donna si contorce come biscia,
Per la paura, e tutta si scompiscia.

LXII.

Poi con voce tremante lor domanda,
Chè la rimettan sopra il pavimento,
E dirà loro l'opera nefanda:
Chè tratta in alto con suo gran tormento
Stava in man del Gigante, che la manda
In quà e in là, come impiccato il vento:
E teme ch' alla fin non l'arrandelli
Per la finestra, e affatto la sfragelli.

LXIII.

La ripone il Gigante sul terreno,
E dopo alquanto la donzella dice:
La mia padrona sa fare un veleno
Con certe erbucce, e con certa radice;
Che chi gusta, il valore in lui vien meno;
Talchè a picciol fanciullo ancora lice,
Guerrier che sia delle battaglie il mastro,
Seco condur legato con un nastro.

LXIV.

E per tal modo furo i Cavalieri
Da costei presi e condotti in Valenza.
Ma lasciate per Dio questi quartieri
Che s' ella torna, con la sua presenza
Cangeravvi in somari ed in destrieri:
Chè in quella stanza ha certa quintessenza
Di cranj di fanciulli e di donzelle,
Con cui di giorno fa veder le stelle.

LXV.

E quei piccioni là, quelle galline,
E quelle vacche, e que' superbi tori,
Che voi vedete errar per le colline,
Son tutte dame, e nobili signori,
C' han fatto sua mercè si tristo fine.
Però fuggite via, fuggite fuori
Di queste mura barbare e spietate,
Ove non è nè fè, nè caritate.

LXVI.

In questo dire, ecco ch' aprir si sente
La porta, e già la Strega è per le scale,
Che batte per furor dente con dente.
Il Fracassa terribile l' assale
Con quella lancia d' oro onnipotente,
Contro di cui incantagion non vale:
Ed ella cade al suolo tramortita,
E gli domanda per pietà la vita.

LXVII.

Disse il Fracassa: Io te la do, se in loro
Sembianze torni quei, ch' eran quì attorno.
Disse la Strega: Assai lungo lavoro
Vuolci per l'ammirabile ritorno.
Aprite quella stanza, ove io lavoro
L' opere mie, e quivi un alicorno
Vederete di bronzo, e quanto ei dura,
Ha da durar la trista lor figura.

LXVIII.

Gittan la porta a terra i due Giganti,
E l' alicorno hanno toccato a pena
Con l' asta disfattrice degl' incanti,
Che batte sopra il suolo con la schiena,
E tutti i membri suoi restano infranti:
E 'l Fracassa tai colpi su vi mena,
Che l' ha ridotto in polvere da scrivere.
Piange la Strega, e teme del suo vivere.

LXIX.

Ciò fatto, ecco le dame e i cavalieri,
Che vengon senza penne e senza corna,
Ma ne' sembianti loro umani e veri;
E ciascun, quanto può, di laudi adorna
I due Giganti, e dicono improperi
Alla Strega, ed ognuno la contorna,
E vorrebbe levarle il cor dal petto:
Ma da' Giganti lor viene interdetto.

LXX.

E le dice un di loro : Or via c' insegna
Il rimedio al veleno ingagnatore.
Ella un armadio con mano gli segna,
E dice : Colà dentro è quell' umore,
Che le perdute forze riconsegna
A chi le perse, e con virtù maggiore.
Il Fracassa lo prende, ed escon fuora
Di quella stanza, e della casa ancora.

LXXI.

Poi danno fuoco a quell' empio abituro;
E mentre al cielo va la fiamma ardente
Disse il Tempesta : Sare' io spergiuro
(Io che a costei non risposi niente,
Quando la vita ti chiese in sicuro)
S' io l' ardessi ? Rispose unitamente
Ciascuno : No per certo; ed il Tempesta;
Buttovvela, e si fe' da tutti festa.

LXXII.

Indi verso Valenza se ne vanno;
E per la via conoscono i Giganti
Che in compagnia de' Paladini stanno;
Quei che disciolti avevan poco avanti.
V' eran fra gli altri, di quei che si sanno
Un figlio di Ruggieri e due Agolanti,
V' eran d' Orlando e d' Astolfo i cugini.
E v' erano molti altri Paladini.

LXXIII.

Al figlio di Ruggier, detto Guidone,
Dan l' anguistara, e gli dimostran come
Si dee portare in quella funzione.
Lo vestono alla Turca, e l' auree chiome
Gli recidono senza discrezione,
E dicon che si muti ancor di nome;
Chè non voglion venir' essi in Valenza,
Per non far peggio con la lor presenza.

LXXIV.

Entra in Valenza il figlio di Ruggiero ;
E va cercando tutte le osterie :
Ritrova alfine il desiato ostiero ,
Astolfo il padre delle leggiadrie ;
Ma sporco , guitto , e con un grembiul nero ;
Il qual cantando diceva follie.
Il giovin lo saluta , e poi gli espone
Come desia di far collazione.

LXXV.

Una tavola tosto gli apparecchia
Con uova , e caci , frittata rognosa ,
E del pan bianco , e vino con la secchia.
Or dopo che mangiato egli ha ogni cosa ,
Chiama l'osterio , e gli dice all' orecchia
Com' egli è di Ruggier prole famosa ;
E ch' è mandato a lui da' due Giganti ,
Per tornagli il vigor ch' aveva innanti.

LXXVI.

L'abbracia Astolfo , e vanno in una stanza
E beve un sorso di quell' anguistara ,
E sente invigorirsi alla sua usanza;
Poi dice : Andiamo al ponte della giara ,
Dove Orlando venir ha costumanza ,
Per comprar roba al Re squisita e rara.
Non perdon dunque tempo , e vanno al ponte ,
E presto presto s' abbaton nel Conte.

LXXVII.

Astolfo narra a lui cosa per cosa ,
E beve un buon bicchier di quel liquore ;
E sua persona si fa vigorosa ,
Che pargli ancor d'aver forza maggiore ,
Che pria non ebbe : e quindi alla fumosa
Cucina vanno dell' empio signore ,
E lì ritrovan il cuoco Rinaldo
Tutto affannato , e che morìa di caldo.

LXXVIII.

Mandan per Ferraùtte e Ricciardetto,
Ed arrivati ancor essi in cucina
Ricevon con moltissimo diletto
La tanto desiata medicina:
E pieni di valor l'anima e 'l petto
Fanno da brusco, e batton la marina;
Ed armati di spiedo e di forcone
Van del Balena alla real magione.

LXXIX.

Le guardie voller lor far resistenza,
Ma le infilzaron come perniciotti;
E giunti del Balena alla presenza,
Rinaldo il piglia tosto a scappelloti.
Disse il Balena: Ve' che impertinenza!
E commanda che in carcer sien condotti.
Rinaldo aperse la finestra, e poi
Disse al Balena: Or or ti aggiustiam noi.

LXXX.

Tu ci vuoi porre come uccelli in gabbia,
E noi pensiamo di farti volare.
Pieno il Balena di spavento e rabbia
Non sa più che si dir, nè che si fare,
E batte i piedi, e si morde le labbia.
Orlando grida: Non vuolsi indugiare.
Rinaldo a quel parlar piglia il Balena,
E 'l gitta in piazza che di gente è piena.

LXXXI.

Vengon' i figli; e del lor padre infranto
Cercan vendetta, e quel della balestra
Appena riconobbe il Frate santo,
Ch' andogli appresso, e con maniera destra
Avviluppollo dentro il regio ammanto,
E poi lo gittò giù dalla finestra:
E con esso fer pur simili voli
Gli altri del Re Balena empi figliuoli.

LXXXII.

Veduta i cittadini sì gran cosa,
Circondano il palazzo di fascini;
(Chè contra gente tanto vigorosa
Non voglion far da bravi spadaccini)
E gli dan foco. Bella e luminosa
S'alza la fiamma: afflitti i Paladini
Non sanno come uscir da quell'impiccio,
E già fuma il palazzo, e fa d'arsiccio.

LXXXIII.

Quando ecco a comparire i due Giganti,
Che col solo pisciar sopra quel foco
Di smorzarlo in gran parte fur bastanti;
E pur la sera avean bevuto poco.
Rinaldo e 'l Conte allora, e tutti quanti
Ripreser lena, e vennero a quel loco,
E in braccio de' Giganti si gittaro:
E così tutti quanti si salvaro.

LXXXIV.

Alcun forse dirà, che iperbol sia
Smorzar gl'incendj in sì fatta maniera,
E ben dirà, che anch'io l'ho per follia:
Ma l'ho trovata scritta, e tal qual era
L'ha voluta cantar la Musa mia,
E forse forse la fu cosa vera;
Perchè certo io non posso saper mica,
Quanto tien d'un Gigante la vescica.

LXXXV.

Poi col foco ancor vivo ad una ad una
Arser le case, ed arsero Valenza;
E fatta sera, al lume della Luna
Fan per Parigi la lor dipartenza.
Quì i parenti, gli amici, e lor fortuna
Odono, e fansi cortese accoglienza:
Ma lasciamoli andare a buon viaggio,
E in Danimarca rifacciam passaggio.

LXXXVI.

Io vi dicea (se ancor ve ne sovienne;
Che in ver mi sono dilungato molto)
Come in atto di dire le sue pene
Stava una donna; e con pietoso volto
Psiche l' udia, che tal pietà sostiene
In udirla, che in pianto ha il cor disciolto.
Avete a saper dunque, che questa era
Del morto Re di Dania la mogliera,

LXXXVII.

Figlia d'un Re di Suezia, e così bella,
Che in que paesi non ebbe simile,
Ed era d' onesta lucida stella:
E girate pur voi da Battro a Tile,
Che donna non vedrete uguale a quella.
Ora costei con bel modo e gentile
Incominciò la storia sua dolente
In queste voci languida e piangente.

LXXXVIII.

Morì il marito mio, ch' or sarà l' anno,
E gravida restai di questo figlio.
Un mio cognato di farsi tiranno
Si mise in cor, e effettuò il consiglio;
E tale ordimmi scellerato inganno,
Che mi condusse poscia a quel periglio
Che voi sapete, e donde tratta io fui;
Chè l' innocenza ha i protettori sui

LXXXIX.

Andar solea sovente ad un giardino,
Solo ristoro al mio crudel martire;
Quando un ladro, cred' io, o un malandrino
Veggon le guardie da' muri fuggire,
Vestito come veste un contadino,
E forse tale ancora si può dire.
Lo metton in prigione, e 'l mio cognato
Vallo a trovar da nullo accompagnato.

X C.

E poi l'induce per fuggir la morte
A dir, ſiccom' egli era un gran ſignore
Di Suezia, ed allevato in quella corte,
E che per forza del ſoverchio amore,
Che di me il preſe, e lo premeva forte,
Di venirmi a trovar gli cadde in core;
E venne, e ſeppe tanto dir' e fare,
Che mi fece di lui innamorare.

X C I.

Ciò fatto, radunar fe' nella ſala
La più famoſa nobiltà del regno,
E giudici, e notai, ed altra mala
Gente, e con eſſo il contadino indegno:
Che mercè chiede, e l'infame propala
Eſecrando terribile diſegno;
E dice come il figlio che m'è nato,
Non del Re, ma di lui è generato.

X C I I.

Stupiſce ognuno a ragionar sì fatto:
Poi lo ſtupore ſi tramuta in ira,
E ciaſcun lo vuol morto ad ogni patto.
Il mio cognato s'affanna e ſoſpira,
E 'l contadino fa ſparire a un tratto;
Poi giudici, e notai fiſo rimira,
E dice lor, che parlino conforme
Dettan del regno le ſacrate norme.

X C I I I.

Quelli fanno gli afflitti, ed i dolenti,
Stringon le ſpalle, e chiudono la bocca,
E le parole maſtican tra' denti.
Il mio cognato allor li ſprona e tocca
A dire; ond' eſſi in fiochi e rotti accenti
Dicon, come mortal ſaetta ſcocca
La legge contra le mogli e i mariti,
Che ſfogan con altrui loro appetiti.

XCIV.

E che la forca e 'l fuoco è pe' villani,
Per le matrone la tagliente ſpada :
Ma che non deggion d'uomini le mani
Far che la teſta alla Regina cada.
Meglio è eſporla de' mare al flutti inſani
Con la prole. Ed allora una maſnada,
Mi prende, e mi conduce alla marina ;
E 'l popol che mi vede, ſi tapina.

XCV.

Là giunta, io chieggo lor per qual cagione
Debba eſſer poſta crudelmente in mare.
Un de' cuſtodi diſſe : La ragione
Chiedila a lui, che queſto ci fa fare ;
Al tuo cognato io dico, il qual t' appone
Delitto, come credo, d' alto affare.
Intanto un legge la ſentenza, e dice
Come io ſono una ſozza meretrice.

XCVI.

Caddi per lo dolore in ſu l'arena,
E mi ſvenni ; e in quel mentre fui condotta
Sopra la nave, in cui gran ſaſſi e rena
Avean portato, ed era mezza rotta :
E dal lido ſcoſtata io m'era appena
Che voi veniſte, Cavalieri, allotta :
E mi toglieſte a morte, e deſte vita ;
Ma voſtra grazia non è quì finita.

XCVII.

Venite meco a far la mia vendetta ;
Uccidete il cognato traditore,
Che m' ha fatto sì ſporca cavalletta :
Rendete il regno al ſuo vero ſignore.
Diſſe Ulivieri : Chi la fa, l'aſpetta.
Andiamo pure, chè non ho timore.
Pſiche pur vuole andarvi, c' ha contento
Di veder la Regina fuor di ſtento.

XCVIII.

Nella capanna dormon quella notte;
Poi la mattina prima dell' aurora
Con quelle genti del cammino dotte
Van per un boſco, che tutto s' infiora.
Ed a fiori le vie ſon pur ridotte,
Che preme il piè di Pſiche, la ſignora
E conſorte di lui, ch' il tutto move
In cielo, in terra, nell' inferno, e altrove.

XCIX.

Veggon' a mezzodì la gran cittade,
Che ſta ſul mare, e Coppenaghe è detta
Pſiche di nubi traſparenti e rade
Se copre, e la Regina ſua diletta;
Chè non veduta, vuol che vegga, e bade,
Ed oda ciò ch' il popolo cinguetta.
Giunto Ulivieri alla gran porta appreſſo,
Suona il ſuo corno, e Guidon fa lo ſteſſo.

C.

E fan ſapere al perfido Criſtierno
(Che così ſi chiama quel tiranno)
Com' egli ingiuſtamente ha quel governo,
Perchè n' ha fatto acquiſto con inganno,
E che l'aſpetta il diavol dell' inferno,
Al quale eſſi tra poco manderrano:
E dicon, come intendon di far noto,
Che la Regina non ruppe il ſuo voto.

C I.

Criſtierno a queſto dir s'arma di botto,
E beſtemmia ed infuria come un matto,
E dice: Ci mancava queſto fiotto;
Ma ben voglio levare il ruzzo a un tratto
A queſte figurine del Callotto.
E montra ſopra un cavallo ben fatto,
Eſce fuor della porta, e ſoffia, e sbuffa
Sfida Ulivieri, e tira giù la buffa.

C I I.

E dice : Io ſcendo in campo a mantenere,
Come la mia cognata hai partorito
Non del germano mio, ma d'un ſtraniere.
Ed io ti moſtrerò, come hai mentito:
Tutto ſdegnato ripiglia Uliviere.
Ciò detto, ſprona il ſuo cavallo ardito
Verſo Criſtierno, e ſi danno tal botta,
Che l'una e l'altra lancia reſta rotta.

C I I I.

Metton mano alle ſpade, e ſi dan colpi,
Ch' a chi ſtagli a veder metton paura.
Dice Ulivier : Razza di lupi e volpi,
Obbrobrio e vitupero di natura,
Ancor ſe' vivo ? ancor non ti diſcolpi
Dell' onor tolto a donna così pura ?
Ch' aſpetti, traditor ? chè non confeſſi
I tuoi maligni ed eſecrandi eccessi ?

C I V.

Criſtierno non riſponde, e da ti taglio
Con la ſua ſpada ad Ulivieri in teſta,
E gli recide, come un capo d'aglio,
Del lucido cimier tutta la creſta,
E giunſe con quel colpo a ripentaglio
Di terminare in quel punto la feſta.
Ulivier' a due man la ſpada prende,
E lui fere nel capo, e glielo fende.

C V.

Ond' egli cade, e mugghia come un bove,
Quando gli dà il beccaio tra le corna.
E così muorſi, e l'alma ſua va dove
Eterno foco la copre e contorna.
Ad Ulivier, ſiccome al ſommo Giove,
Tutti fan feſta, e di ſplendore adorna
Compare all' improvviſo e repentina
Avanti a lor con Pſiche la Regina.

CVI.

Or si pensi ciascuno l' allegrezza,
Che si fa in corte per un tal successo.
Vanno a palazzo, e piangon di dolcezza
Le genti tutte, che si stanno appresso
Alla Regina, ch' assai le accarezza,
E si rivolge a rimirarle spesso.
Gittan Cristierno fra certi dirupi,
Perchè sia pasto d' avoltoi e lupi.

CVII.

Psiche dopo due giorni partir volle;
Non senza pianto d' una e l' altra banda;
E col bel viso di lagrime molle
Bacia l' amica, e le si raccomanda.
Poi s' asside sul cigno, ed ei s' estolle,
E spiega il vol per dov' ella comanda.
Il giorno appresso i Paladini ancora
Si partono dalla nobile Signora,

CVIII.

C 'ha fatto loro apparecchiare in porto
Una nave con tanti marinari,
Che posson ire dall' Occaso all' Orto
Senza timore di venti contrari.
Prega Ulivier, che pel cammin più corto
Condotto venga di Francia ne' mari:
E lor promette il capitano esperto,
Che in otto giorni vi saranno al certo.

CIX.

M' accorgo io già, benchè niun favelli,
Come avete disio che qualche cosa
Di Carlo io vi racconti, e ancor di quelli
Ch'a lui fan guerra acerba e sanguinosa.
Ma sapete perchè son vaghi e belli
I prati? perchè varia è l' odorosa
Famiglia, che li adorna; e i color mille
Il piacer son delle nostre pupille.

C X.

Come il pittor, ch'a mosaico si dice,
Deve esser il Poeta, al mio parere:
E quegli è riputato il più felice,
Che meglio accoppia pietre bianche, e nere,
E rosse, e gialle; e poi di tutte elice
Una fera, una donna, un cavaliere:
Così deve il Poeta, se sa fare,
Di varie cose il suo poema ornare.

C X I.

Però la Musa mia, come vedete,
Non sa star ferma, e fa voli bestiali:
Ma non l'abbiate a male, e non temete,
Che non rivolga ancora a Carlo l'ali.
Nel canto c'ha a venir la sentirete
Sempre intorno a Parigi, e tante e tali
Battaglie narreravvi, e sì crudeli,
Che vi farà forse arricciare i peli.

C X I I.

Ma non vi spaventate, anzi v'esorto
A figurarvi il mal sempre peggiore.
Così soglio far io; ond'è che porto
Con molta pace ogni grave dolore:
Chè in questo viver nostro così corto,
Dove rare del ben scintillan l'ore,
E vi s'affollan quelle del martire,
È bisogna ingegnarsi a men patire.

C X I I I.

Io mi figuro sempre carestia,
E peste, e guerre, e ladri per la casa
Che quel poco ch'i' ho mi portin via;
E mal maligno, o altro mal che invasa.
Ond'è che grave non mi par che sia,
Se scarsa la raccolta m'è rimasa;
Se muore qualcheduno, o è ammazzato;
E se poco peculio m'è restato.

CXIV.

Però pensate di Carlo la peggio,
E che distrutti i Paladini sieno.
Ma riposiamci, chè quasi vaneggio
Pel canto così lungo: e mentre il fieno
Al caval pegaseo cerco e proveggio,
Perchè batta col piè l'arso terreno,
E mi fecondi a cantar altre cose;
Vado lungi da voi, Donne amorose.

Fine del Canto sesto.

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

Lo Sricca tutte le bandiere ſpiega:
Giungono a Carlo i Cavalieri erranti.
Nella battaglia chi pugna, chi piega:
Guida Deſpina lo ſtuol degli amanti.
Il Frate per Climene Iddio rinega,
Vuol finir col capeſtro i giorni ſanti.
Ricciardetto a Deſpina s' appreſenta;
Ella il diſcaccia; e par che duol ne ſenta.

CANTO SETTIMO.

I.

FRA tanti guai, che ſon ſopra la terra,
Che ſon più che le pulci addoſſo un cane,
Non è mica il minor quel della guerra:
Triſto colui, che aſſiedato rimane,
E triſto quegli ancor, che gli altri ſerra.
In ſomma quel menar ſempre le mane,
Quel darle, quel toccarle ogni momento,
Non è meſtier ch' apporti alcun contento.

I I.

La guerra in fine è composta di Boi,
Ch'or son ministri, or sono malfattori:
Or impiccate, or siete appesi voi;
Or ricevete, ed or date dolori.
E si fa male, e non si pensa al poi;
Il giusto e la pietà stanno al di fuori;
Ed è il soldato sì tristo animale,
Ch'a chi vien per far bene, ancor fa male.

I I I.

Ma quello poi, ch'io non so ben capire,
Si è, che quei che muovono la guerra,
Dico i gran Regi, e che fanno morire
Tanta gente, che spopolan la terra;
Si stanno in corte, e si fanno servire:
E mentre l'inimico abbrucia e atterra
Le città sue; ei si diverte a caccia,
E qualunque piacere si procaccia.

I V.

Ma di Carlo non può già dirsi questo;
Ch'ancor che vecchio, e ancora che cadente
Va in mezzo del periglio manifesto,
Ed uno pare della volgar gente.
Ei sale su le mura ardito e lesto,
E ancor combatte valarosamente;
Ma son ridotte omai le cose a segno,
Ch'è per perder la vita insieme, e'l regno.

V.

Già le sue squadre aveano ucciso il Mena,
Quel che fece al buon Carlo tradimento:
E volta i Cafri ormai avean la schiena,
Ed eran nel canale entrati drento,
Che fuor della città sotterra mena:
Quando ogni cosa s'empie di spavento,
Perchè a Carlo una spia dice all'orecchia,
Come l'oste all'assalto s'apparecchia.

VI.

E che da' Generali, e lor Configlio
S' è ftabilito fra due giorni darlo,
E che già fe n' udia qualche bisbiglio.
A Dio fi volta inginocchiato Carlo,
E 'l prega per l' amore del fuo Figlio
Che voglia in tal pericolo ajutarlo:
E me' che può rinforza e mura e porte;
E cerca dar coraggio alla fua corte.

VII.

Defpina fopra un candido cavallo
Armata tutta, dalla tefta in fuore.
Or correa per l' aperto, ed or pel vallo.
Nè così vaga è mai d' alcun bel fiore,
Nè così corre villanella al ballo,
Com' ella affatto fi confuma e muore
Perchè cominci la crudel battaglia;
E moftri ai Franchi, quanto in arme vaglia.

VIII.

Ma quel ch' a lei difpiace, e grava molto,
E 'l faper che lontano è Ricciardetto.
Chè fe l' uccider lui a lei vien tolto,
Spianar Parigi, ed ardere il diftretto
Nulla le par (cotanto fdegno accolto
Ha contra l' innocente giovinetto)
Pur fi lufinga che deggia venire,
E debba ancora di fua man perire.

IX.

Ed ha già fatto a ognun comandamento,
Che non ardifca di pugnar con effo:
Ch' ella ha nel core un tal prefentimento
Ch' abbia a reftar dal fuo valore oppreffo.
Con tal penfier confola il fuo tormento.
Gli amanti, che le fon fempre da preffo:
Quefti i patti non fon (dicon) con cui,
Donna gentil, venimmo quì con vui.

X.

Ognun di noi quà traſſe la ſperanza
D'averti in moglie, e 'l capo di Ricciardo
Eſſer dovea per te mercè a baſtanza.
Or ſe ci neghi d'incontrar l'azzardo;
A ſperar più per noi che omai ne avanza?
Girò Deſpina amoroſetta il guardo;
Poi diſſe: Io non vo' più, che l'altrui morte
M'apparecchi le nozze, ed il conſorte.

X I.

Se voi m'amate, conforme mi dite;
Non mancheranvi modi, onde obbligarmi.
Né ſolo degli amanti ſon gradite
L'opre famoſe, che fan con l'armi;
Ma ſon molte altre coſe, anzi infinite,
Con cui potete l'anima adeſcarmi.
Ma l'amor non s'inſegna; e chi vuol bene
Mille ſenza penſarvi ne rinviene.

X I I.

Or mentre così ſtanno ragionando,
Lo Scricca ſuona il corno del Conſiglio;
E per tutta l'armata manda il bando,
Che 'l dì ſeguente s'ha da dar di piglio
All'armi, e con aſſalto memorando
Prender Parigi, e metterlo in ſcompiglio:
E che la gente ſu l'arme ſi metta,
Chè le vuol dare una riviſta in fretta.

X I I I.

I Cafri in tutto eran dugento mila,
Trecento mila i perfidi Lapponi;
D'Affrica e d'Aſia ancor v'era una fila,
Che ci vorrieno computiſti buoni
Per numerarla. Ognun le ſciable affila,
Prende l'aſte, e puliſce i morrioni,
E chi ferra il cavallo, e chi raggiuſta
Sella, ſproni, ſtivai, redini, e fruſta.

XIV.

Fra' cavalieri in arme più famosi
V' è il Re de' Cafri, benchè un pò maturo,
I due Giganti, chiamati i Pelosi,
Che disfan con un pugno un grosso muro:
Di cuoio di serpenti velenosi
Coperti sono, e di colore oscuro;
Hanno baston ferrati, e così fieri
Da mutar le cittadi in cimiteri.

XV.

L' un si chiama Falcon, l' altro Sparviere,
E soli trionfar ponno di tutti.
Vi sono ancor le due leggiadre arciere:
Despina dico, che seco ha condutti
Tanti Campion di grido e di potere,
Onde i Cristiani resteran distrutti;
E Climene d' Egitto, ch' ancor ella
Forse quanto Despina è forte e bella.

XVI.

V' è il fior dell' armi, il forte e bello Oronte,
Re tributario al Persico Signore;
E v' è di Tracia il fiero Alcidemonte,
C' ha pochi eguali in arte ed in valore;
E v' è di Nubia l' aspro Serpedonte,
Che non conosce che cosa è timore:
V' è fra Negriti poi il Fiacca e 'l Ficca,
Che sono consiglieri dello Scricca.

XVII.

Ve ne son altri ancor su questo andare,
Ma li saprete quando fia bisogno:
Chè la memoria or non mi vo' straccare;
E dir ch' io non li so, me ne vergogno.
Quei di Francia si ponno raccontare,
Chè son sì pochi, che mi pare un sogno
Com' abbian resistito in fino ad ora
A tanta gente, e sieno vivi ancora.

XVIII.

I guerrier ſcelti, e d'eſimio valore
Son cinque o ſei, fra tutti i Paladini.
V'è di Zerbino il figliuolo maggiore,
Detto Lucarnio, che come pulcini
Schiaccia con l'aſta ſua le genti More.
Speme di Francia, orror de' Saracini
V'è Malagigi con la ſua magia,
Ed ha l'Inferno tutto in ſua balìa.

XIX.

V'è un fratello d'Avolio, uno d'Ottone,
Quei Mario, e queſti Scipion s'appella,
Che ſon due ſpade veramente buone,
E guaſtan ſpeſſo a' Turchi le cervella.
L'altre ſon genti avvezze alla tenzone,
Capaci ancor di far qualche opra bella;
Ma non vi ſi può far ſu fondamento,
E mandarne un di loro incontro a cento.

XX.

Se a tempo tornan quelli che ſon fuora,
Come cred' io che torneranno preſto;
Molto non riderà la gente Mora:
Chè ſon perſone da darle un tal peſto,
Che le budella le trarranno ancora.
Narrare io v'ho voluto tutto queſto;
Perchè ſappiate, quando io ne ragiono,
Queſti guerrieri che perſone ſono.

XXI.

Or mentre a far l'aſſalto ognun s'appreſta
De' Saracini, e Carlo ancor s'adopra
Per ripararſi da sì gran tempeſta,
Terrapiena le porte, e monta ſopra
Le mura, e aggiuſta quella coſa e queſta,
E non tralaſcia diligenza ed opra:
Ritorniamo ad Orlando, il qual paſſato
Ha i Pirenei, ed è già in Francia entrato.

XXII.

E seco è Ferraù cinto d'acciajo,
E sopra l'armi tien la pazienza:
Perchè pensa nel prossimo gennajo,
Soccorso Carlo, risar penitenza;
Chè di peccati egli ha più d'un migliajo,
E son peccati tutti di semenza,
Voglio dir con la coda; e ci vuol molto,
Perchè un ne sia veracemente assolto.

XXIII.

In una grotta (conforme s'è detto)
Vicino al mar, di quà da Cartagena,
Ritrovò l'armi il Frate benedetto,
Che stavan sotterrate nell'arena.
Ruggine non avean, nè alcun difetto,
E v'era l'asta d'osso di balena,
V'era la spada, che fecero i diavoli,
Che i ferri taglia, come rape o cavoli.

XXIV.

Orlando tosto un suo scudiere invia
A Carlo, acciò gli dica ch'è vicino,
E che d'un giorno al più tardar potria:
Ch'entrar' ei vuole assai di buon mattino
In Parigi. Ricolma d'allegria
Carlo questa novella; ed il divino
Ajuto, quanto può, ringrazia; e vede
Ch' andran le cose sopra un altro piede.

XXV.

Ma più s'accrebbe in Carlo l'aggrezza,
Quanto sentì ch'è Ferraù Cristiano,
E che seco ha di sterminata altezza
Due Giganti, appo i quali Orlando e nano:
E che Rinaldo ripien di fortezza
È seco, e 'l buon Ricciardo, e Astolfo umano
Ed altri armati di spada e di lancia,
Venuti tutti per soccorrer Francia.

XXVI.

Or mentre ſua vecchiezza egli conforta
Con sì buone novelle; un altro meſſo
Da Ponente gli viene, che gli porta
Come a Parigi egli ha laſciato appreſſo,
E che ſaranno ormai giunti alla porta,
E forſe entrati in quel momento ſteſſo,
Ulivieri, Selvaggio, e 'l buon Dudone,
C' han mano, petto, e fronte di lione.

XXVII.

Quando in Parigi ſi ſparſe la nuova
Che i tre ſon drento, e gli altri non ſon lunge,
Della città la faccia ſi rinnova,
Nè tema, nè dolore alcun la punge.
Carlo eſce fuora, e a quanta gente trova,
Parla di loro, e alle parole aggiunge
Lagrime di dolcezza e di contorto,
E dice: Or non mi cal, ſe ſarò morto.

XXVIII.

Ma vien la notte, del gran dì foriera,
Che dar ſi dee l' aſſalto generale.
De' Turchi ognun ſotto la ſua bandiera
Si pone, e ſan lo Scricca Generale.
Climene armata a cento mila impera,
Gente crudele, orribile, beſtiale;
La ſoppraveſta è di color di brace,
E v' è ſcritto: Da me niun ſperi pace.

XXIX.

Deſpina anch' eſſa ha il diavol nella pelle,
Nè ritrova la via d' andare a letto.
Or riguarda le briglie, ed or le ſelle;
Or ſi prova l' usbergo, ora l' elmetto.
Un manto d'oro fregiato di ſtelle
Si pone, e ſcritte di dietro e ſul petto
V' eran queſte parole: Un ſol m' importa,
E 'l voglio ucciſo, o reſterovvi morta.

XXX.

Comando ella non vuole, e ſol co' ſuoi
Amanti brama andar, dove le piace.
Ma già l'aria roſſeggia, e i forti Eroi
Arde di Marte la terribil face.
Chi ſi veſte di duri e groſſi cuoi
Di tigri e d'orſi, com' è l'uſo Trace;
Chi di piaſtra e di maglia; e chi ſpogliato
Monta a cavallo, ſiccom' egli è nato.

XXXI.

L'eſercito de' perfidi Lapponi,
Che ſon trecento mila, non s'è moſſo;
Ma per le ville ſe ne va gironi,
E ammazza, e ruba, e poi ſi reca addoſſo
Quanto può di galline e di capponi;
Indi ſi mette dentro a un qualche foſſo,
E divora così le altrui fatiche
E ſembra un'adunata di formiche.

XXXII.

Sopra d'un colle a Parigi vicino
Cinque o ſei miglia, giunge a mezza notte
Orlando, e ſeco ogni altro Paladino,
E vede tante genti inſiem ridotte
Sotto Parigi al proſſimo eſtermino;
Penſa, e beſtemmia, chi l'ha lì condotte.
Vede pennacchi, e andar bandiere attorno;
Chè la Luna lucea, come di giorno.

XXXIII.

Fan conſiglio fra loro, ſe ſia bene
Entrar dentro Parigi, o ſtarſi fuora;
E ſtar fuora da tutti ſi conviene.
Orlando, Aſtolfo, e Ricciardetto ancora
Staranno inſieme, e attacheran le ſchiere
Alla diritta della gente Mora;
Rinaldo alla ſiniſtra con Leone:
E così fare qualche diverſione.

XXXIV.

In mezzo Ferraù co' due Giganti
Attaccherà con tutta ſua potenza;
E gli altri Paladini poi pe' canti
Inquieteranno quella rea ſemenza.
Per vie ſicure un uom mandano avanti
A Carlo, acciò venendo l' occorrenza
Li ajuti, e ſappia ciò che voglion fare;
Credendo, ch' egli debbalo approvare.

XXXV.

Ode Carlo il meſſaggio, e 'l tutto approva;
Indi conſiglio tien co' ſuoi Baroni,
E vuol far coſa inaſpettata e nuova.
Io penſo (ei dice) ſopra i torrioni
E ſulle mura, ove in ozio ſi cova
La forza e 'l fiore de' miglior Campioni,
Poca gente laſciarvi, quell' ancora
Ch'al meſtier di pugnar venne pur ora;

XXXVI.

E in tre corpi partir le noſtre genti:
E quando l' oſte ad aſſalir ci viene,
Tutti e tre per tre ſtrade differenti
Andarle addoſſo, come ſi conviene.
Sì a Orlando ſarem corriſpondenti,
E ſpero che la coſa anderà bene.
Piace il conſiglio a tutti. Ad Ulivieri
Dà il primo corpo, ed i miglior guerrieri;

XXXVII.

Il ſecondo a Scipion; l'altro a Selvaggio;
Carlo reſta in Parigi alle biſogna.
Già moveva il ſuo lucido viaggio
La bella ſtella; e tinta di vergogna
L' alba venia, che le vien detto oltraggio,
Perchè d'amor per vecchio ſpoſo agogna:
Qando fiero e terribile rimbomba
Là il corno Moro, e quì la Franca tromba.

XXXVIII.

Come il turbato mar l' onde sue spezza,
E le solleva fieramente in alto;
Biancheggiando alla riva e con prestezza
Vengon l' una appo l'altra, e tutte a salto
Sembran destrier, che rotta ha la cavezza:
Così per dare a Parigi l' assalto
Veniva in vista più superbo e atroce
Il Saracino esercito feroce.

XXXIX.

Ma come appunto allor che'l lido tocca
Lo strèpitoso mar perde sua forza,
E torna indietro, e si chiude la bocca:
Così l' ardire in un tratto s' ammorza
In quella tanta gente Mora, e sciocca,
Vedendo ch' a combattere la sforza
Il Cristiano già fuora delle mura;
Onde si ferma, e s'empie di paura.

XL.

Grida Climene, e bestemmia lo Scricca,
E fa il diavolo a quattro ancor Despina,
E di là il Fiacca, e di quà corre il Ficca
Per tener la milizia in disciplina.
Orlando intanto dietro lor s' appicca,
E con la spada tutti li rifina.
Astolfo, e Ricciardetto fan lo stesso:
Ed hanno un monte già di morti appresso.

XLI.

Rinaldo e 'l fier Leon mena le mani
Spesso così, che sembrano su l' aja
Battere la saggina, o pure i grani.
I due Giganti n' han morti migliaja,
E nel campo hanno fatto di gran vani;
Chè quelle reti non sono una baja;
Perchè ne prenderan mille alla volta,
E poi con esse van girando in volta.

XLII.

I Saracini assaliti davanti
Vanno fuggendo indietro pel timore;
E quelli offesi indietro, vanno innanti:
Onde nel mezzo si fa tal romore
E stretta tal, che da se stessi infranti
Or l'uno or l'altro impallidisce, e muore.
Lo Sricca che perdente omai si mira,
Con quei pochi che puote, si ritira.

XLIII.

Fa Carlo anch'egli sonare a raccolta;
Ma i Paladini non l'odono ancora,
E là dove l'armata ella è più folta,
Fan correre di sangue un'ampia gora.
Sol Ferraù l'amica tromba ascolta,
Ed esce tosto di battaglia fuora,
E nell'uscir s'incontra con Climene:
Ella in vederlo il suo caval trattiene.

XLIV.

Indi lo sfida a singolar tenzone,
In parte dell'esercito discosta.
Ferraù, che la reputa un campione,
Accetta allegramente quella posta.
Ella si move, ed entra in un vallone:
Ferraù l'accompagna costa costa,
E quando soli sono in un bel piano,
Alle lancie ambidue danno di mano.

XLV.

Climene Ferraù colpisce in fronte;
E Ferraù Climene in mezzo al petto.
Braccio più forte Orlando e Rodomonte
Non hanno: disse il cavaliero eletto.
La donzella a quel colpo par che smonte
Dal destrier, così duro fu in effetto:
Pur si raffrena in su la sella, e intanto,
Le rotte lancie lor metton da canto.

XLVI.

E dan di mano alle ſpade taglienti,
E ſembran fabbri in ſu la forte incude.
Diluviano le punte ed i fendenti,
Ma niuno d'eſſi, benchè molto ſude,
Impiaga l'altro. Serra bene i denti
Il Frate, e pien di voglie acerbe e crude,
Mena un colpo ſu l'elmo alla donzella,
Che ſe la coglie in pieno, la sfragella.

XLVII.

Per ſua fortuna la preſe da parte,
E tanto ne taglio, quanto ne preſe:
Ed ecco biondeggiar le chiome ſparte;
E folgorar due belle luci acceſe
D'ira e vergogna, da piagare un Marte.
Rimaſe il Frate con le braccia ſteſe,
Apre la bocca, e ſpalanca le ciglia,
Attonito per tanta maraviglia.

XLVIII.

Così talora il pellegrin, dolente
Per povertade, e roto dal cammino,
Vinto dal mal della fame preſente,
Non ſa che farſi, e ſe ne ſta tapino:
Ma ſe a ſorte col piede di repente
Urta in qualche moneta d'oro fino;
La guarda, e dal piacere ſi ſcolora.
Tale in quell'atto feſſi il Frate allora.

XLIX.

Getta la ſpada a terra, e le s'inchina,
E le chiede perdono del mal fatto;
Indi al deſtriero ſuo ei s'avvicina,
E la prega a diſcendere ad un tratto.
Placata allor la barbara Regina
Diſcende, e'l guarda, aſſai corteſe in atto,
E dice lui di vergogna dipinta:
Tu ſe' il mio vincitore, io ſon la vinta.

Ferraù

L.

Ferraù gentilmente le risponde,
Che vincitor di donne non fu mai.
Ella raccoglie le sue trecce bionde
In aurea rete, e co' suoi dolci rai
Guata il guerrier, ch'alquanto si confonde,
E si sente nel cor del foco assai.
La donzella lo prega, che si scioglia
L'elmo, chè di vederlo in viso ha voglia.

L I.

Ferraù l'ubbidisce, e su l'erbetta
Stracchi ambidue si mettono a sedere.
Climene di suo stato e di sua setta
Gli parla, ed ei l'ascolta con piacere.
Amore intanto nel cor lo saetta,
E lo riduce tutto in suo potere;
Onde strappa il cappuccio, e la pazienza,
Nè vuol più cella, nè più penitenza.

L I I.

E comincia sott' occhio a riguardarla,
Ed a scusar la fragile natura;
E con le mani innaspa, mentre parla.
Tenerlo addietro Climene procura,
E dice: Cavalier, ragiona e ciarla
Quanto tu vuoi; ma tieni alla cintura
Coteste mani. Ed egli le ritira,
E borbotta fra' denti, e poi sospira;

L I I I.

E quanto più la guarda, più s'imbroglia.
S'alza Climene, ed ei si racomanda
Che seco un altro poco seder voglia,
E ch'egli metterassi più da banda.
Proposito d'amanti è come foglia
(Dice la Donna) che 'l vento tramanda:
S'io ti siedo vicino un' altra volta,
Tosto il cervello tuo torna a dar volta.

L I V.

Pur voglio compiacerti, e veder quanto
È il tuo valor. E di nuovo s'assetta.
Astolfo errando sopra un colle intanto
È giunto, e vede i due sopra l'erbetta;
Onde s'accosta loro, ed in un canto
Si pone, e la leggiadra giovinetta
Riguarda spesso, e 'l cavaliero scaltro;
Ma conoscer non può l'una, nè l'altro.

L V.

Alfin s'accorge, ch'era Ferraù,
Quell'eremita santo e benedetto,
Quel tanto innamorato di Gesù,
Che poneva le spine sopra il letto;
Nè voleva del mondo saper più;
E sente come tutto pien d'affetto
Prega la donna, che gli abbia pietade;
E che gli voglia ben per caritade.

L V I.

E le comincia a dir cento bugie,
Com'egli è Re di Murcia, e che la vuole
Prendere in moglie. Ed ella: Un altro die
Ci rivedrem, chè 'l capo ora mi duole;
E poi le sacrosante leggi mie,
Che tutto Egitto riverisce e cole,
Non vo' prevaricar. Tu se' Cristiano,
Ed io non credo, che nell' Alcorano.

L V I I.

Se ti facessi Turco ancora tu,
Forse allor mio consorte io ti farè.
A Climene si volge Ferraù,
E la riguarda, e dice: O santa Fè,
Soffrilo in pace: io non ne posso più.
E dice: Io mi farò, donna, per te
Tutto quello che vuoi. Ed alza il dito;
E grida: Ecco un novello convertito.

LVIII.

Aſtolfo allor di ſanto zelo avvampa,
E ſcappa fuora, e dice: Fratte porco!
Si vede ben, che ſei di mala ſtampa.
Chè non s'apre la terra, e giù nell' Orco
Non piombi, paſto dell' eterna vampa?
Ve' ve', che anima ſozza, e core ſporco!
E con la ſpada addoſſo ſe gli ſerra,
E principian tra loro un' aſpra guerra.

LIX.

Viſta Climene attacatta la zuffa,
Si slontana da loro, e fugge via.
Veggendola fuggire, il Frate sbuffa;
Ma Aſtolfo il batte con gran gagliardia,
Chè i penſieri d' amor gli guaſta e arruffa.
Che ſe col capo nulla ſi diſvia;
Si ſente ſu le ſpalle e ſu le rene
Colpi, che 'l fanno tritolar, ma bene.

LX.

Ferraùtte nell' armi era più deſtro
D'Aſtolfo, e più robuſto e nerboruto;
Ma per allora Iddio fece maeſtro
Il buon Ingleſe contra quel cornuto,
Che di luſſuria portato dall' eſtro
Fece di Criſto il perfido rifiuto:
Talchè ferillo, ed a terra gitollo,
Poi gli andò ſopra per tagliargli il collo,

LXI.

Miſerere di me! tutto piangente
Il Frate diſſe, e deteſtò ſua colpa:
E giurò ch' alla vita penitente
Saria tornato, ove virtù s' impolpa,
E 'l vizio ſmagra e ritorna a niente.
Aſtolfo allor s' impietoſiſce, e ſcolpa
Il ſuo fallir, ma dice: Fratel mio,
È un gran peccato rinnegare Dio.

LXII.

Poi gli cura la piaga, e gliela fascia:
Ed era piaga da guarirne presto.
Indi si partte, e soletto lo lascia,
Per g rne a Carlo. Addolorato e mesto
Ferraù cade in così grande ambascia,
Che disperato si forma un capresto
Della cavezza del cavallo; e gira
Con gli occhi, per veder se un arbor mira.

LXIII.

Chè parte per orror del suo peccato,
Parte in pensar ch' Astolfo l'avrà detto,
Onde da ognun sarà villaneggiato;
Gli venne quel pensiero maledetto.
E già sopra una quercia egli è montato;
E ricerca d' un ramo il più perfetto,
Per legarvi la corda; ed un ne trova,
Che non si romperà certo alla prova.

LXIV.

Quivi il capestro suo lega di botto,
E sta su l'orlo di gettarsi a basso:
Quand' ecco appunto appunto all' alber sotto
Si trova Orlando nell' andare a spasso:
E sentendo per aria questo fiotto
Del Frate che si dava a Satanasso,
Si volge; e visto Ferraù in quel atto,
Disse: Romito mio, non se' già matto?

LXV.

Io non son matto (disse Ferraùtte)
Sono un malvagio tinto in cremesino,
Ed ora voglio mie nequizie tutte
Finir, morendo come un assassino.
Di mal seme son queste male frutte:
Non sono nè Cristian, nè Saracino;
Nè son soldato, nè son penitente;
Nè in questa vita son buono a niente.

LXVI.

Orlando si strabilia, e dice: Frate,
Tu fai cosa per certo iniqua e ria,
Ed anderai tra l'anime dannate,
Se tu finisci per sì trista via.
Una sono dell' alme disperate
(Egli ripiglia) e sol la morte mia
Può raggiustarmi. E in questo dir, si pone
La corda al collo, e va giù penzolone.

LXVII.

A dirla, in quanto a me: s'era nol Conte,
Per Dio ch' io lo lasciava sgambettare,
E forse forse con le mani pronte
Lo stirava pe' piedi a tutto andare;
Come ho veduto costumare a Ponte,
Quando qualcuno è dato a giustiziare.
Tanto più, che nessun m' avrebbe visto,
E avrei levato dalla terra un tristo.

LXVIII.

Ma egli in cambio piglia Durlindana,
E taglia il ramo e 'l capestro di netto;
E su le braccia con maniera umana
Riceve nel cadere il poveretto;
E spruzzatol con acqua di fontana,
(Spezzato prima il laccio maledetto,
Ch' aveva intorno al volto) lo distende
Su l' erba, indi in tal guisa a dirgli prende:

LXIX.

Che stravaganza, Ferraù mio caro,
È stata questa tua, che t' ha sospinto
Ad atto contro te sì crudo e amaro?
Io veggo ben, che tu se' stato vinto
Da disperata voglia, onde il tuo chiaro
Intelletto ne fu macchiato e tinto;
Ma perchè disperarti? e qual mancanza
Festi che fuor ti ponga di speranza?

LXX.

Se 'l grave peso delle colpe tue
T'ha indotto a questo, tu se' stato matto,
Ed empio insieme col nostro Gesue.
Niun peccato al mondo mai fu fatto,
Che della bontà sua pesasse piue,
E non fosse col piangerlo disfatto:
Chè chi dispera d'ottener pietade,
Troppo offende sua immensa caritade.

LXXI.

Ferraùtte a quel dir si ricònforta,
E dice: Conte, tu favelli bene;
Ma quando in noi santa raggione è morta,
O viva malamente si mantiene;
Si bada poco a quello che più importa,
E s'infosca un così, che là poi viene
Dov' egli non vorrebbe esser mai giunto:
E suol questo avvenir spesso in un punto.

LXXII.

Io m'era messo in un aspro deserto,
Senza pensier di veder più cittade;
Ma per gli boschi e sempre a cielo aperto
Passare il rimanente dell' etade.
Ch' io ben sapeva, ben m'era scoperto
Com' uom vacilla facilmente e cade
Nella occasione; e da questa lontano
Forte si regge, e sta robusto e sano.

LXXIII.

Ma la vostra venuta, ed il periglio
Di Carlo e della Fede mi sommosse;
E per mio mal mi fe' mutar consiglio.
Quanto era ben, che stato ancor là fosse;
Chè non m'avrebbe un amoroso ciglio
Piagato. E quì fece ei le guance rosse,
Quì sospirò, quì diede in un gran pianto;
E senza nulla dir si stette alquanto.

LXXIV.

Poſcia riſpoſe: Per mortal belleza
Io giunſi a tal, che rinnegai fin Criſto.
O queſta (diſſe il Conte) ella è di pezza,
E v'e di matto e di briccone un miſto:
Ma accreſcer io non vo' la tua triſtezza.
Faceſti almeno della donna acquiſto?
Perdei Dio, perdei lei, perdei me ſteſſo;
E ſenza te perdeva l'alma appreſſo.

LXXV.

E' non è ſtato in vero un mal da biacca
(Riſpoſe il Conte) queſto tuo peccato:
Nè un mangiar pollo in cambio di ſaracca,
In tempo che mangiarlo c'è vietato;
Colpa pur eſſa, e che da Dio ci ſtacca.
Ma l'avere il batteſmo rinnegato,
Fratello, è coſa (a dirla in due parole)
La più infame, ch' avvenga ſorto il Sole.

LXXVI.

In fin ad impazzire per amore,
L'ho fatto anch' io, e lo fan tanti e tanti,
E tutti quei che lui tengon nel core;
Ma rinnegar per eſſo e Criſto e Santi
È altro, Ferraù, che pizzicore.
Pur ſe con preghi, con ſoſpiri, e pianti
Chiedi perdono a Dio, l'avrai per certo:
Chè 'l teſor delle grazie ha ſempre aperto.

LXXVII.

Quì fece Ferraù degli atti buoni,
Ripreſe l'armi, e ſopra eſſe ſi miſe
La pazienza e 'l cappuccio; ed i perdoni
Vuol prender di Loreto, e quei d'Aſſiſe,
E far molte altre ſante devozioni.
Il Conte intanto di tacer promiſe
L'opra ſua fella; e quando a tempo fia,
Farà ch' Aſtolfo anch' ei tacito ſtia.

L iv

LXXVIII.

Così a Parigi ſen vanno d' accordo,
E Ferraù per via ſempre ſinghiozza.
Sta lieto (diſſe Orlando) io ti ricordo
Che la pietà di Dio non fu mai mozza,
Anzi è infinita. Io merto, che ſia ſordo
Al mio pregar, tal feci opera ſozza:
Riplia il Frate d' umiltà ripieno,
E ſempre tiene gli occhi ſul terreno.

LXXIX.

Giunti in Parigi, del palazzo fuora
Gl' incontra Carlo, e fa loro accoglienza.
V' era anche Aſtolfo, e dice a Carlo allora:
Ecco il ſoldato della penitenza,
E che sì bene la vigna lavora.
Orlando dice: O via, l'è impertinenza;
S' egli ha fallito, n' ha chieſto perdono,
E noi che ſiamo? e gli altri uomin che ſono?

LXXX.

Carlo s'infinſe di non ſaper nulla,
E vanno in corte, e poco dopo a cena;
Chè prima ch' eſca il nuovo dì di culla
Vuol far conſiglio in adunanza piena.
Climene intanto, la quella fanciulla,
Crede a ſe ſteſſa e a ſua fortuna appena;
D' eſſer fuggita in un tratto di mano
Di così forte ed orrido Criſtiano.

LXXXI.

E coi ſuoi ſe ne ride, e narra loro
Come in un lampo il ſuo nemico acceſe
Di ſua belleza, e co' ſuoi crini d'oro
Legollo sì, che prigionier ſel reſe.
Se i più forti di me dunque innamoro,
E ſe i men forti al ſuol mia deſtra ſteſe;
(Sorridendo dicea:) chi può negarmi
(Ed arroſsì) ch' io non ſia Dea dell' armi?

LXXXII.

Ricciardetto fra tanto andava in volta
Per ritrovar l' amabile Despina,
Chè la crede un guerriero: e tra la folta
Gente trapassa, e ciaschedun l' inchina,
Sì perchè la battaglia era disciolta,
Sì perchè ben con la spada sciorina:
Ma quanto più ne cerca, ne sa meno;
S' arrabbia, e par che mastichi del fieno.

LXXXIII.

Alfin s' abbatte in uno che gli narra,
Come il guerrier di cui egli richiede,
Di strali armato, d' asta, e scimitarra,
È donna, ed è di tutta Cafria erede:
E c' ha le perle ed i rubini a carra,
E si può dir felice chi la vede.
E quì comincia a dirgli una per una
Le beltà, che 'l suo bello in se raduna.

LXXXIV.

Mescolate di porpora e di giglio
(Dice) son le sue guance come rosa;
Sottile il labbro e molto è più vermiglio
Delle guance; la bocca ha graziosa;
Purissima negrezza orna il suo ciglio;
Il naso è dritto, che ben siede e posa,
Gentilissimo anchesso, e pur sottile,
Acciò non sia da' labbri dissimile.

LXXXV.

Gli occhi ha grandi, vivaci, e risplendenti
Di pura luce; e ciò ch' è in lor di nero,
Non puote esser più nero: i carbon spenti
Sono un lontano paragon non vero.
Dove biancheggian poi, nevi cadenti
Non dicon, quanto io chiudo nel pensiero:
Nè men lo spiega il latte, nè la brina,
Nè la spuma più candida marina.

LXXXVI.

E riceve il bel nero dal bel bianco
Vicendevol conforto e leggiadria.
Crespa la chioma le scende sul fianco,
E di giacinti tutta par che sia;
La pettinar le Grazie, e Vener' anco.
Tanto spartita ell' è con simmetria.
Bianca ha la gola, dilicata, e tonda,
E bel monil di gemme la circonda.

LXXXVII.

E son le gemme in modo congegnate
Che dicono così: DESPINA BELLA.
È grande di statura, e ricamate
Son d' oro le sue vesti, onde s' abbella;
E vi son rose di rubin formate,
Gigli di perle; ed in petto ha una stella
Di topazi orientali, e tal ch' arreca
Tanto splendor, che gli occhi quasi accieca.

LXXXVIII.

Se poi si move, ha passo corto e breve,
E sembra palma, ovvero alto cipresso
Quando da un venticel moto riceve:
Ma chi lei move non è già lo stesso.
Lei move delle Grazie un' aura lieve,
Che le van sempre innamorate appresso.
Ha bello il seno poi, il qual sospinge,
Quanto egli può, la fascia che lo cinge.

LXXXIX.

Ma se la spada impugna, e con cimiero
Copre il bel viso, e veste piastra e maglia;
Tu vedresti qual sembra alto guerriero,
Ed atto quanto ad orrida battaglia.
Così dice a Ricciardo il cavaliero.
Ei finge che tal cosa non gli caglia,
E da lui parte; e in quel punto e in quell' ora
Della nemica sua ei s' innamora.

X C.

Ed alla regia tenda a dirittura
Va di Despina, e chiede d'inchinarla.
Una sua damigella ivi a ventura
Incontra, e del suo amor con essa parla;
E la regala : ed ella allor gli giura
Che vuol, per quanto puote, a lui piegarla:
Ma teme di far poco, e forse nulla,
Perchè troppo odia i Franchi la Fanciulla.

X C I.

Perchè dal dì, che l' empio Ricciardetto
Il fratello le uccise a tradimento;
Ha cotanta ira, ha cotanto odio in petto
Contro voi altri, che vorebbe spento
Il vostro nome : ma del giovinetto
Vuole elladi sua mano aver contento
Di recider la testa, e a tal riguardo
Tanto ha popol con se forte e gagliardo.

X C I I.

Se quest' egli è (Ricciardetto rispose)
Vanne a Despina, e fatti dar la mancia;
Chè condurre io le vo' per vie nascose
Il Paladino senza spada e lancia.
L' ali a piè la donzella allor si pose,
Vanne a madonna, e dice : Un uom di Francia
Vuol ragionarti; e s' a grado ti fia,
Ti darà Ricciardetto anche in balìa.

X C I I I.

L'armatura e 'l cimier già s' era tolto,
Nè busto aveva, e 'l bel candido lino
Al seno le tenea stretto ed accolto
Un zendado trapunto d' oro fino,
Che s' era intorno gentilmente avvolto.
Ha nudo un braccio, e l' omero vicino;
Ma ricoperto egli è da suoi capelli,
Che sembran rai di Sol, tanto son belli.

XCIV.

Breve ha la gonna e di color celeſte,
D'oro il coturno, e 'l piè vago e gentile.
Così Diana in un campo ſilveſtre
Si dipinge, la Dea ch' Amore ha a vile.
Di gigli, e roſe, e d' aurate gineſtre
Fregiato un velo avea ſottil ſottile:
Quello ſi pone intorno al collo bianco,
Poi dice, ch' a lei paſſi il giovin Franco.

XCV.

Ricciardetto era un garzoncel ben fatto,
E che ſempre alle donne piacque molto.
Non era bianco aſſai, nè bruno affatto;
Ma d'un color, che gli fea bello il volto,
Colore ad un guerriero aſſai ben atto;
L' occhio bruno egli aveva, e in eſſo accolto
Era tutto quel brio, di che ſon pieni
Gli aſtri d' inverno ai cieli più ſereni.

XCVI.

Grande era di ſtatura, ma non tanto
Ch' egli uſciſſe da' limiti del guſto:
Era forte, era allegro, e magro alquanto;
Ma ben piantato, ed agile, e robuſto.
Se l' udivi parlar, era un incanto,
Chè nell' arte del dire avea buon guſto,
Era affabile ancora, era corteſe,
Com' eſſer ſuole ciaſchedun Franzeſe.

XCVII.

Giunto avanti a Deſpina il Giovinetto,
Vuol ſalutarla, e perde la parola,
E 'l cor gli batte forte forte in petto
Nè gli eſcon che ſoſpiri per la gola.
Pur prende lena, e in ſuono languidetto
Dice: Donna in bellezza al mondo ſola,
Ho ſentito di voi ragionar molto,
Ma più mi dice adeſſo il voſtro volto.

XCVIII.

E intendo or, come le parole elle hanno
Forza minor degli occhi e del penſiero;
E per molto che dicano, non ſanno
E non poſſono mai giungere al vero.
Tante richezze in voi raccolte ſtanno,
Che ben ſi vede che in voi ſola impero
Han le Grazie, ed Amore, e 'l ſommo Giove;
Onde nova beltà ſempre in voi Piove.

XCIX.

Ma pur queſte bellezze, onde ſplendete,
L' innamorata mente alquanto intende;
Ma chi potrà diſcernere le mete
Della luce, che sì chiara vi rende?
Luce, onde l' alma voſtra ornata avete,
E che di fuor sì ben traluce e ſplende;
Come facella, che traſpar per velo
E come il ſol per nubiloſo cielo.

C.

Veggio nel lume de' begli occhi voſtri
Folgoreggiar' il voſtro bell' interno,
O bella donna, onor de' tempi noſtri,
E alle future età dolore eterno:
Degna che tutti i più pregiati inchioſtri
Parlin di voi, ſe 'l giuſto ben diſcerno.
Spero, che forſe non l'avrete in ira,
Se 'l mio core per voi piange e ſoſpira.

CI.

Io ſo, che in odio avete il nome Franco,
E che morto bramate Ricciardetto;
Ma viemmi ognor bella ſperanza al fianco,
Nè vuol ch' io ſpenga il principiato affetto.
Io vi darò ſenz' armi, e prigion anco
Lo sfortunato incauto giovinetto;
Chè pur ch' io ottenga il voſtro e dolce amore,
Non mi cal s' io divento un traditore.

C I I.

Despina, mentre seco egli favella,
Lo guarda fiſſo in viſo, e divien roſſa,
E in quel ſuo roſſeggiar divien più bella;
Poi gli riſponde: Cavalier di poſſa,
Non ſdegno chi mi loda, e m' appella
Vaga e gentil; chè affronto, nè percoſſa,
È queſta per chi 'l ciel fe' naſcer donna
Ancorchè laſci per pugnar la gonna.

C I I I.

Ma di Ricciardo al pari, amore ho a ſdegno:
Solo ti poſſo dir per tuo contento,
Che niuno appo me mai giunſe al ſegno
Che tu giungeſti; che per te mi ſento
Cor men feroce, e men crudele ingegno.
E s'altro duce a me, che 'l tradimento,
Ti guidava, ſareſti oltre più giunto;
Ma mi ſpiaceſti, e t' abborrii in quel punto.

C I V.

Ti torno a dir, che Ricciardetto avrai
(Riſpoſe il Franco) nè come ti credi,
Sarò chiamato traditor giammai.
E quì piagendo ſe le getta a' piedi,
E dice: Avanti a te quel perfido hai,
Quel Ricciardo di cui la teſta chiedi;
Quel Ricciardo, a' cui danni ti fe' moſſa,
Tutta menando l' Affricana poſſa.

C V.

E ſe tu vuoi, che per tua mano io cada,
Qual morte ſarà mai più fortunata?
Indi denuda la ſua propria ſpada
Per darla a lei, che in viſo aſſai turbata,
A quel che le dice or, nulla più bada;
Ma dolce dentro, e di fuor aſpra il guata,
E dice: Traditore, empio, e villano;
Tu ſe' quel, ch' uccideſti il mio germano?

CVI.

Fuggi dagli occhi miei; fuggi; crudele:
Sarà mia cura il ritrovarti in campo.
Nè così presta in mar sciolte le vele
Nave si fugge, o disparisce il lampo;
Com' ella tutta lagrime e querele
Parte da Ricciardetto, il qual più scampo
Non veggendo al suo amor, tristo e pensoso
Torna a Parigi, e di morir voglioso.

CVII.

E dice tra se stesso per la via:
Che fia di me, se m' odia la mia vita?
Se la mia speme è la nimica mia?
Amore, a te mi volgo; a te d' aita
Bisognoso ricorro in così ria
Tempesta, che tu sol puoi far finita.
E mentre così prega, una colomba
Ecco che sopra lui s' aggira e romba.

CVIII.

Onde felice augurio egli ne prende,
E tempra in parte il suo giusto dolore.
Entra in Parigi, ed in palazzo ascende,
E si rassegna a Carlo Imperatore.
Poi vanne al quartier suo, nè foco accende,
Chè non vuol cena. Pien di tristo umore
Vassene a letto, ma non dorme mica,
Chè gli sembra giacere in su l' ortica.

CIX.

Despina anch' essa non ritrova pace,
Che l' è piaciuto Ricciardetto molto;
Ma pur come nemico le dispiace.
Or prigion lo vorebbe, ora disciolto;
Ora piagato a morte, ora vivace;
Ora i begli occhi e 'l grazioso volto
Del giovinetto in lei lo sdegno ammorza;
Or lo raccende, e l'ardor suo rinforza.

C X.

E sembra madre in mezzo a due figliuoli,
Ambo feriti, ambo vicini a morte.
Appena avviene, ch' un di lor consoli,
Che piange l' altro; e vuol chi lo conforte:
Ond' ella acciò non restino mai soli,
Stringe l' un, guarda l'altro; e la lor sorte
Deplora, e in un la sua; e in questa guisa
Perchè ama entrambi, stassi in due divisa.

C X I.

E che dirà (dicea) raccolta insieme
Affrica, e 'l padre, e l' ombra del germano;
Quando vedrà ch' amor mi calca e preme
Col suo piede, non sol per uno strano,
Nato d' Europa nelle parti estreme:
Ma, quel che m' onta più, per un Cristiano?
Per l' uccisor di mio fratel, per cui
Condussi armata in Francia Affrica, e lui?

C X I I.

Che dirà il fior de' giovin Saracini,
Verso l'ardor de' quai fui sempre un gelo:
Quando saprà, com' io mi pieghi e chini
All'amor d' un, per cui gli uomini e 'l cielo
Pregai contrarj, e i suoi e i miei destini?
Ah pria, ch' io stenda un così nero velo
Su le bell' opre, e sul candor degli avj,
Subita morte le mie luci aggravi!

C X I I I.

Ma che potrò far io? e quale schermo
Trovare in tanta mia miseria estrema?
S'io lo sfido a battaglia, il core infermo
Già prima di sfidarlo in sen mi trema.
S' io non lo sfido, e tengo saldo e fermo
Fuggirlo, il campo per leggera e scema
Terrammi, e forse timida, e da nulla,
E che son veramente una fanciulla.

O sommo

CXIV.

O sommo Amore, onnipotente dio,
Or di te il tutto credo, ora conosco
Che male si contrasta al tuo desio.
Tu i pesci in mare, e tu le fere in bosco,
Tu per l'aria gli augelli, e quanto uscio
Dal Caos fuora inordinato e fosco,
Tu Giove in cielo accendi, e gli altri suoi
Numi; e giù nell'inferno ancor tu poi.

CXV.

Cedo alla forza tua, cedo al valore;
Ed Affrica ragioni a suo talento.
Ma sarà vero, ed avrò tanto core
D'amare un che 'l germano (oime!) m'ha spento?
Un germano, non vinto per valore,
Ma per insidie, e infame tradimento?
Ah che dentro dell'anima mi sgrida
L'ombra sua, e m'appella iniqua e infida.

CXVI.

Sorella infida, barbara Despina,
Dell'uccisore mio perduta amante:
Sarai tu dunque (ahi!) più ch'onda marina,
Più che foglia volubile e incostante?
Tu dunque stringerai sposa e regina
Una destra del mio sangue grondante?
E sarà la tua gioja e 'l tuo conforto
Un ch'odia i nostri dei, un che m'ha morto?

CXVII.

Ove sono i sospiri e i lunghi omei,
Ch'alla trista novella di mia morte
Spargesti? e dove i voti a' sommi dei
Di vendicarmi vigorosa e forte?
Troppo di me scordata tu ti sei,
Ma più di te, nè in ciò colpa ha la sorte;
Tutto il peccato è tuo. Amor non puote
Sopra alma grande, che da sè lo scuote.

CXVIII.

Così lo ſpettro del germano eſtinto
Seco ragiona; e l'afflitta donzella
Or ha di morte il viſo ſuo dipinto,
Or di Ricciardo la ſembianza bella
La riconſola; e 'l ſuperato e vinto
Suo ſpirto allegra: come ſuol facella,
Quando di quell' umore che le manca
Altri le porge, e ſua virtù rinfranca.

CXIX.

Paſsò tutta la notte in triſti e vari
Penſieri, e finalmente in un ſi ferma:
Qual è, ſoletta di paſſar' i mari,
E girne in parte ſolitaria ed erma,
Finchè 'l nemico a diſamare impari,
E ſana torni di piagata e inferma:
E chiama Adraſto, il vecchio ſuo ſcudiero,
E gli apre queſto ſuo ſtrano penſiero.

CXX.

Reſta il vecchio a quel dir ſtupido affatto,
Nè le ſa dare, nè le può riſpoſta.
Pur dopo eſſere ſtato un lungo tratto
Muto, le dice: Che folle propoſta
È quella, che mi fai? Fuggir sì ratto
Dal padre, ancor non ſai quel che ci coſta?
A te coſterà infamia, a me la morte;
Benchè per tua cagion ciò non m'importe.

CXXI.

E quando veramente ferma ſia
Di volerti partir; deh laſcia almeno,
Che vengan con noi due di compagnia
Lo Sparviere e 'l Falcone, in cui non meno
Alberga fè, ch'ardire e gagliardia.
Affrica ed Aſia in tutto il lor terreno
Non han giganti ſimili a coſtoro.
Diſſe Deſpina: Or vanne dunque a loro.

CXXII.

Adrafto cerca e trova i due giganti,
E dice loro, come vuol Defpina
Averli feco; chè certi arroganti
Criftian porre a morte ella deftina.
Ma ch' a niun del partir loro avanti
Parlin, chè l' opra ha effer repentina.
E feco alla Regina li conduce,
Quando appunto del dì venia la luce.

CXXIII.

S' arma da capo a piede la donzella,
E nel veftirfi lagrima e fofpira;
Poi bacia e abbraccia la fua damigella,
Ed or' i fuòi, or Parigi rimira;
E oh me beata, s' era manco bella!
Dice tra sè. La fante fi martira,
Chè non fa quello che la fua fignora
Ha dentro il cor, che tanto l' addolora.

CXXIV.

E perchè teme di finiftro evento;
Quant' ella può la fupplica e fcongiura,
Che lafci per quel giorno ogni cimento.
Defpina allora: Non aver paura;
Le dice in fioco e tremolante accento.
Poi le foggiunfe: Alla tua fede, e cura
Commetto, che nafcofta ora tu vada
A Ricciardetto, e gli dia quefta fpada;

CXXV.

E gli dica: Defpina a te mi manda
Con quefto dono (crudel dono, e fiero)
Com' a nimico; e infiem fi raccomanda
Alla memoria tua, al tuo penfiero.
Queft' era il ferro, onde fperai ghirlanda
Porre d' alloro fopra il mio cimiero
Per la vendetta del germano eftinto;
Ma in altra parte il core Amor m' ha fpinto.

CXXVI.

La damigella parte frettolosa
Verso Parigi; e Despina si move
Co' suoi compagni. Tacita e pensosa
Esce del campo, e va, ma non sa dove.
Sul mezzo giorno in una valle ombrosa
Tutta di piante verdeggianti e nuove
Giunge, e s'asside colma di tormento
Sopra un ruscel, ch'avea l'acque d'argento.

CXXVII.

Ma della cetra or s'è rotta una corda,
Perchè sonata io l'ho più del dovere.
Or mentre la riarmo, e che s'acccorda,
Parlate tutti e datevi piacere;
Tanto più ch'allegrezza non concorda
Col nuovo Canto pieno di spiacere.
Ma non per questo vi sarà men grato,
S'averò Febo, com'io soglio, a lato.

Fine del Canto settimo.

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

Il Frate torna a delirar d'amore.
Parte Despina, e Ricciardo la trova.
Climene fugge dal Fratesco ardore,
Despina da Ricciardo, e 'l duol rinnova.
Lo Scricca un sogno fa pieno d' orrore,
E tutto in fatti poi vero lo trova.
Orlando capitano ordina un pozzo,
Che s' empie di Lapponi insino al gozzo,

CANTO OTTAVO.

I.

La fortuna è una Dea senza cervello;
E però tutto il giorno fa pazzie.
Or questo abbassa, ed or' innalza quello.
Delle genti ama sempre le più rie,
Ed è della virtù vero flagello.
Ha una mano gentil, l'altra d'arpie;
Quindi è che sempre ruba, e sempre dona,
E consola e tormenta ogni persona.

I I.

E come 'l Sole a noi quando compare
Spoglia di luce le lontane genti,
E quando torna ad attuffarsi in mare,
Rallegra gli altri, e noi restiam dolenti:
Così Fortuna appunto usa è di fare;
Chè giorno non vi sono, ore, o momenti
Che sien felici altrui, che quegli stessi
Non rendan altri di miseria oppressi.

I I I.

Carlo l'altr'ieri era ridotto a tale,
Che 'l regno dato avria per tre quattrini;
E si formava l'arco trionfale
L'altero Scricca co' suoi Saracini.
Ora lo Scricca s'è condotto male
Per l'arrivo de' forti Paladini;
Ma molto più, quando saprassi in campo,
Che Despina è partita come un lampo.

I V.

La damigella dunque a Ricciardetto
Dice, quanto le ha detto la padrona,
E lo trova ch' ancor'egli era a letto,
E che dormiva appunto in su la buona.
Gli balzò il core subito nel petto,
E guardando la spada che le dona
La bella Donna, cento volte e cento
La bacia, e va piangendo pel contento.

V.

Poi dona alla donzella cento doppie,
E dice: Torna al mio bel Sole, e dille
Ch'ardo per lei, più che non fan le stoppie
Quando il villan le sparge di faville.
Ma ve' che l'ambasciata non mi stroppie;
Altrimenti finite son le spille,
Finiti gli aghi, e le stringhe, e gli aghetti,
E quanto penso ch'a donna diletti.

V I.

Lasciate far a me gentil signore
(Dice la donna) e statevi sicuro.
Indi si parte con allegro core,
Perchè il danaro è rimedio sicuro
Per temperar d' ogni animo il dolore.
Giunge alla tenda, e vede in faccia oscuro
Alcimedonte, e lo Scricca dolente,
E 'l Fiacca, e 'l Ficca, e tutta l' altra gente.

V I I.

Ed appena l' han vista, che ad un tratto
Voglion saper da lei, dov' è Despina.
Dice la Donna dolorosa in atto:
L' ho vista dipartir questa mattina,
Di piastra e maglia, e tutta armata affatto.
Disse d' andare sopra una collina
Per dar la morte a certi masnadieri;
Ed era seco il Falco, e lo Sparvieri;

V I I I.

E v' era Adrasto ancora: fuor di questo
Altro non posso dirvi. Immantinente
Serpedonte di Nubia pronto e lesto
Va verso il monte che sta ad Oriente;
Alcimedonte doloroso e mesto
Vuol prendere il cammino di Ponente:
Il Fiacca e 'l Ficca vano in altra parte.
Lo Scrica bada al campo, e non si parte.

I X.

Già pel tranquillo ciel fuggivan via
Le stelle, e sparsa di color vermiglio
L' alma luce di Venere apparia,
E bianco gelsomino e bianco giglio
Ora di grembo, ora di man le uscia;
E già già Clori con ridente ciglio
Volava per l' allegro aere turchino,
Mossa dal Sol, che le venia vicino,

X.

Quando Carlo si desta, e fa sonare
Del gran Consiglio la campana; e intanto
Si mette con Orlando a ragionare,
Come possanno alfin portare il vanto
Di sì gran guerra, che lo fa tremare.
Dice Orlando: il timor vada da canto;
E più tosto pensiam come assaltarli,
E come tutti romperli e disfarli.

X I.

In questo mentre viene avviso, come
Gli scanni del Consiglio en pieni zeppi
Tutti di genti, ch' hanno vinte e dome
Provincie e regni, e messi i Regi in ceppi,
Non che tagliate a' lioni le chiome;
Genti che di valor su gli alti greppi
Seppero caminare in pelle pelle,
Sempre facendo opere illustri e belle.

X I I.

Carlo tosto si mosse, e seco il Conte,
Ed entrano ambidue nel gran salone.
China il ginocchio e scopresi la fronte,
Mentre egli passa, ogni Duce e Barone:
Carlo con cenni e con occhiate pronte
Consola tutte quante le persone:
Sale alfine sul trono, e là s' assetta,
E vuol ch' ognun si metta la beretta.

X I I I.

Ma perchè Carlo è un uomo che si spiccia,
Non vuole esordio, e subito comincia:
Gran tempo egli è, che ci confonde e impiccia
L' Egizio e 'l Moro, e ci divelle e trincia
Gli alberi e miete alla stagione arsiccia
Le nostre biade; e ogni anno ricomincia
Questo fastidio, o più tosto rovina;
Onde vuolci ben presta medicina.

X I V.

Venir bisogna a battaglia campale
E snidat tutta questa empia genia
Da' nostri stati. Io veggo valor tale
Ne' vostri petti, e tanta gagliardia,
Che niun' impressa c' anderà mai male.
Rispofer tutti: Come vuoi, pur sia.
E disser ciò con tale alta favella,
Che parve un tuono in orrida procella.

X V.

A queste voci Carlo si compone
In lieto aspetto, e poi dice: Mal crede
Gente crudel, nimica di ragione,
Delle belle opre, e della sante Fede;
Se in numero infinito a noi s'oppone
Per discacciarci della nostra sede:
E in van fin quì pugnaro, e pugneranno
In avvenir, nè danno a noi faranno.

X V I.

Già molto egli è che questi orridi mostri
Ci stanno intorno, e nuocer non ci ponno;
Ma sazj ben si sono i ferri vostri
Del sangue lor, che quasi uomin fra il sonno
Uccideste, e mandaste a i neri chiostri:
Ch' ognun di voi di molti loro è donno,
E puote un Franco solo (e lo vedeste)
Pugnar con venti, e troncar lor le teste.

X V I I.

Chè non torri superbe e forti mura,
Non larghi fossi, non fiumi vicini
Fan da' nimici una città sicura:
Ma la fede e 'l valor de' cittadini;
Chè tutti accenda una medesma cura
Del ben comune, e non abbia altri fini;
E amor di libertà, più che de' figli,
Mova il lor braccio, e regga i lor consigli.

XVIII.

Però non temo della gente Mora,
Nè de' Giganti orrendi e smisurati;
Temo sol dell' invidia traditora,
Che nascer suol tra' capi più pregiati.
Chè se tra i capi sarà pace, ancora
Sarà concordia tra i minor soldati;
Chè l'umor, che verdeggia nelle foglie,
Convien dalle radici che germoglie.

XIX.

Il Conte Orlando ha già passati i segni
E i confin dell' invidia; e quest' io voglio
Che Duce sia di cavalier sì degni.
Gente non sia tra voi di tanto orgoglio,
Che d'ubbidire a tal guerrier si sdegni;
E se bisogna, io scenderò dal soglio,
E ubbidiente chinerò la fronte
In siem con gli altri al valoroso Conte.

XX.

A lui dunque ubbidite. Molti capi
Rovinano le impresse. Un Rege solo
Voglion fin le dorate ingegnose api,
Ed al piacer di lui reggono il volo:
Nè sia ch' alcuna contra lui s' incapi,
Altrimenti vien morta, o messa in duolo.
Natura è gran maestra, e mai non erra.
Quì tacque, e poi fe' pubblicar la guerra.

XXI.

Ma nel mentre ch' Orlando al tavolino
Si mette a immaginar gli stratagemmi:
Torniamo a Ferraù, che sta vicino
Di principiare i mali suoi dagli EMMI,
O d' esser matto, o di morir tapino,
Esser vorebbe in Scizia, o fra i Boemmi;
Chè lo stare in Parigi lo riempie
Di vergogna; da i piè fino alle templie.

XXII.

Paſsò tutta la notte in doglie e in pene
Pel ſuo delitto; ma dal cor non gli eſce
L'amor della belliſſima Climene.
Non vorebbe vederla, e gliene increſce;
Ma 'l penſier gliela pinge così bene,
Ch' al vecchio foco nova fiama accreſce.
Volge altrove la mente, ma non giova,
Che in ogni coſa Climene ritrova.

XXIII.

Se fino penſa alla beata cella,
Gli viene in teſta di farla Criſtiana,
E poi con eſſa ricondurſi a quella.
E non gli par mica propoſta inſana:
Ch' ei non ha voti, e voti non ha ella;
E 'l matrimonio è coſa buona e ſana.
Onde fa conto d' averla in mogliera,
E già già penſa a quella prima ſera.

XXIV.

Ma quando gli ſovvien, ch' era figliuola
Del Re d'Egitto, e adora Macometto;
Dà nelle furie, e ſtrappa le lenzuola,
E pargli aver' un coltello nel petto,
O qualche groſſo canapo alla gola;
E per la ſmania balza giù di letto,
E paſſeggia, e s'arrabbia, e non ſa quale
Rimedio trovar poſſa a tanto male.

XXV.

Se puolla avere in moglie, pare a lui
D' aver accommodate le ſue coſe
Con Dio, col mondo, e con gli affetti ſui.
Onde per quanto dure e ſpaventoſe
Gli vengano davanti a dui a dui
Le dure impreſſe; in cor egli ſi poſe
Di tentar ſua fortuna: e traveſtito
Laſcia Parigi da nullo avvertito.

XXVI.

E va cercando della ſua Climene ;
Ma non la trova, ch'è andata ancor ella
A cercar di Deſpina, a cui vuol bene,
Ancor che l'una e l'altra ſia sì bella,
Nel qual caſo l'amor di rado avvienne,
Ma inviduccia è ſempre, aſtio, e rovella:
E ſe bene s'abbracciano, e fan feſta;
Dentro (come ſi dice) è chi le peſta.

XXVII.

Pur gli vien detto, che verſo del monte
È gita; e che ſeco era un giovin Franco
Di bella vita, e di ſerena fronte,
Di capel biondo, e color roſſo e bianco,
E giovin sì, ch'appena par che impronte
La lanugine il volto. E gli dice anco,
Che non è giorno ch' egli non ſia ſeco;
E ch' ella non lo guarda d' occhio bieco.

XXVIII.

E dice, che l' udì nomar per via
Guidone, ſe non erra. A queſto dire
Ferraù reſta, qual chi tocco ſia
Da fulmin, che di dentro incenerire
Un corpo ſuole, e far che intero ſtia.
Poi quando principioſſi a rinvenire
Spronò il cavallo inverſo la montagna
E geloſia gli è ſempre alle calcagna.

XXIX.

Ma laſciam queſto Frate innamorato,
E torniamo alla noſtra alma Deſpina
Che porta di Ricciardo il cor piagato,
E ſopra un fonte d' acqua criſtallina
Siede ſu l' erba a' due Giganti a lato.
Fuor duol non moſtra, dentro ſi tapina,
Ed ora con Adraſto, or co' giganti,
Parla di coſe dal ſuo amor diſtanti.

XXX.

E perchè teme, che i giganti ſuoi,
Quand' ella ſarà giunta al mare in riva,
Non vogliano andar ſeco: Ancor' a voi
(Dice rivolta a lor lieta e giuliva)
Io vo' narrar, qual mi punga e m' annoi
Penſier, che in mezzo del mio core arriva,
Per cui fuggo Parigi, e fuggo il padre,
Ed abandonno le mie tante ſquadre.

XXXI.

E torna a lor memoria il giuramento
Che in Cafria fe' d' uccider Ricciardetto;
E come tutta l' ira in un momento
Si ſentì raffreddar dentro del petto;
Talchè ogni odio, ogni rancor fu ſpento
Alla viſta del vago giovinetto:
E fatto il viſo di color di roſe,
Aperſe lor le fiamme ſue naſcoſe.

XXXII.

E che molto pugnò dentro il ſuo core;
Se amare il ſuo nimico ella dovea,
O pur fuggendo trionfar d' Amore;
Che infin prevalſe quel che men volea,
Cioè la gloria e 'l bel deſio d'onore,
Ma che tanto al ſuo grado ſi dovea:
E in fin concluſe, che così romita
Volea paſſare il reſto della vita.

XXXIII.

S' impietoſiro i due forti giganti
A queſte voci, e le giuraron fede
E compagnia, e che ſempre coſtanti
Seguiterrano l' orme del ſuo piede.
Li ringrazia Deſpina, e vuol ch'avanti
Si vada, perchè il dì mancar ſi vede.
Moveſi dunque, e in un boſco vicino
Entra, chè vuol celare il ſuo cammino.

XXXIV.

Il fin del loro viaggio egli era il mare;
Onde van con la testa in ver Ponente,
Sicuri che in quel verso egli ha da stare.
Fra tanto il Sol con sue fiammelle spente
A poco a poco a gli occhi lor dispare.
Adrasto dice allora: Inconveniente
Parmi l'andar più oltre, or che s'annotta;
E meglio fia l'entrar' in questa grotta.

XXXV.

Er'a man dritta un masso alto e scosceso,
Nel mezzo aperto, e caprifichi e lecci
Avean messo radice, e loco preso
Fra pietra e pietra, e fean sì begl' intrecci
I rami lor, qual alto e qual disteso,
Che parve loro tra que' boschereccì
Luoghi il più bello: ed uno de' giganti
Entra nel masso alla donzella avanti.

XXXVI.

Battono il foco, e guardan da per tutto,
E veggono più a dentro altra apertura;
Ed evvi un camerin bello ed asciutto,
E dicon: Quest'è la nostra ventura,
Chè per Despina par proprio costrutto.
Raccolgon presto erbetta asciutta e pura,
E la distendon sopra del terreno,
Giacchè copia non han di paglia o fieno.

XXXVII.

Ed i tabarri lor vi stendon sopra,
E mangian due bocconi in fretta in fretta.
Adrasto intorno alla donna s'adopra,
E mentre ch'ella per dormir s'assetta,
Le dice che stia calda, e che si copra;
Perchè l'aria là dentro ell'è freschetta,
E ci vuol poco a prendere un catarro;
E le dà, se bisogna, altro tabarro.

XXXVIII.

Poi eſce fuora, e accendono un gran foco
Ch' avevan freddo, ancor che foſſe Agoſto:
E mentre un de' giganti dorme un poco,
L' altro paſſeggia e ſta guardando il poſto.
Ricciardo intanto in queſto ed in quel loco
Cerco aveva all' aperto e di naſcoſto,
Dal primo primo albor fino a quel punto
Della ſua donna, e a caſo era ivi giunto.

XXXIX.

L' aperto maſſo e la notte innoltrata
Lo conſigliaro a quivi ripoſarſi;
Ma conteſa gli vien toſto l' entrata
Dal fier gigante, ed ei non vuol ritrarſi,
Ma penſa con la lancia alla sfatata
Tirare un colpo, e ſubito sbrigarſi
Da quel cimento: e di fatto tirollo,
E gli preſe la mira in mezzo al collo.

XL.

Splendea la luna, e del ſuo puro argento
Era bello a veder ſparſe l' erbette;
Quando il gigante pien di reo talento
Con la ferrata màzza il percotette;
Onde al ſuol cade, ed ei d' averlo ſpento
Certamente nell' animo credette.
Si ſveglia a quel romor Deſpina bella,
Ed eſce fuor della ſepolta cella.

XLI.

E inteſa la battaglia, veder vuole
L' ucciſo cavaliere, e 'l vede appena,
Che ſi fa del color delle viole,
E quaſi cade per ſoverchia pena.
Adraſto vuol ſaper coſa le duole:
Ella non parla, e guarda ſu l' arena
Tutta dolente il morto giovinetto,
E dice: M' uccideſte Ricciardetto.

XLII.

Adrasto corre subito, e dislaccia
La visiera al garzone, e'l polso tasta;
Ma gli par freddo, e che affatto egli taccia.
Despina anch'essa intorno al cor gli tasta,
E credendolo morto indi l'abbraccia,
E dice: Senza te dunque rimasta
Sarò, Ricciardo mio? e qual gradita
Cosa senza di te sarammi in vita?

XLIII.

Io per fuggirti, e tu per ricercarmi,
C'avrà fortuna finalmente estinti?
Ah perchè volli meco uomini ed armi?
E voi chi meco a viaggiar vi ha spinti?
Ben teco, Adrasto, ho di che querelarmi,
Che le prime mie voglie, i primi istinti
Mutar volesti; ch'io te sol pregai
A venir meco, e ad altri io non pensai.

XLIV.

Troppo fu stolto e barbaro il consiglio
Di prendere costoro in mia difesa.
Er'io pur certa, che in simil periglio
L'anima tua sol del mio amore accesa
Venuta ella sarebbe; e che vermiglio
Avresti fatto alla prima contesa
Del tuo bel sangue il suol, Ricciardo amato,
O quanto costa un pensier mal mutato!

XLV.

So ch'eri forte e ripieno d'ardire.
Ah fossi stato nell'ardir men caldo,
Chè fetto non t'avria costui morire!
Ma Orlando tu non eri, nè Rinaldo;
Chè l'età tua ciò non potea soffrire.
Col tempo certo ancor di lor più saldo
Saresti stato, e allor con tutti quanti
Aresti ben pugnato aspri giganti.

Or

XLVI.

Or non dovevi, la mia dolce vita,
Imprender pugna tanto disuguale.
Ma 'l sonno ha te pur anco, e me tradita;
Chè se era io desta, non v' era alcun male:
Ch' io subito sarei quì fuori uscita,
E ravvisatoti a più d' un segnale,
Avria gridato al custode: Crudele,
Quest' è Ricciardo il mio amator fedele.

XLVII.

E mentre così dice, il viso bagna
Di Ricciardetto con un caldo pianto,
Che sempre cresce, e punto mai non stagna.
Per quell' umore si risente alquanto
Ricciardo, e in suono languido si lagna.
Despina in sentir ciò si pon da canto,
Ed ordina ad Adrasto che portato
Sia nell' antro, e con balsami curato.

XLVIII.

Poi si ritira nella sua celletta
Tutta speranza che sano egli sia.
Adrasto intanto quanto può s' affretta,
Perchè ritorni tosto in gagliardia:
Quando Ricciardo in voce languidetta,
Dice: Despina cara, anima mia,
Ecco io mi muojo; ciò lieve mi fora,
S' io ti vedeva un' altra volta ancora.

XLIX.

Un' altra volta ch' io t' avessi visto,
Sarei stato quaggiù tanto beato,
Che nè men morte m' avria fatto tristo
Ma giacchè così scritto era nel fato,
Ch' io non dovessi di te fare acquisto,
Despina bella, o almen morirti a lato,
Solo una grazia mi faria contento
In quest' estremo mio crudel tormento.

L.

La sola grazia è, che qualcun di voi
(E rivolse ad Adrasto ed a' Giganti
Languidi e lagrimosi i lumi suoi)
Se a la bella Despina unqua davanti
Giungesse: morto ch'io sarò da poi,
Le dica : Il più fedel de' tuoi amanti,
Il Franco Ricciardetto nel cercarti
Restò morto, e vuol morto ancor amarti.

L I.

E quì divenne un gelo, ed oscurosse
Qual Sol per nuvoletta il suo bel volto,
E d'un freddo sudor tutto bagnosse,
Talchè del viver suo temette molto
Despina, e verso lui ratta si mosse,
In lagrime amorose il cor disciolto:
E mentre è intenta a sue mortali angosce,
Ricciardetto apre gli occhì, e la conosce.

L I I.

Qualor la faccia del sereno cielo
Austro di nubi apportator confonde
Con largo troppo e tenebroso velo,
Onde Giugno la pioggia noi diffonde:
Se Borea sparso il crin di neve e gelo,
Borea che 'l vago piè trattiene all' onde,
Gli esce contro improvviso; in un baleno
Fuggon le nubi, e torna il ciel sereno :

L I I I.

Così tornaro serene e tranquille,
Al comparir de la bella Despina,
Dell' amoroso giovin le pupille,
E per soverchia gioja si rifina:
E vuol parlare, e mille volte e mille
Si prova : e quando a' labbri s'avvicina
Per cominciare la prima parola,
Il timor gliela torna nella gola.

L I V.

Deſpina anch' eſſa lui riguarda e tace,
Nè ſa, nè può formare alcun accento;
Ma s' arroſſiſce come acceſa brace;
Or trema come canna eſpoſta al vento;
Or gode d'eſſer ſeco, or le diſpiace;
Or piange per dolore, or per contento,
In ſomma non ſi ſa, quel che ſi voglia;
Chè or una impera, ed ora un' altra voglia.

L V.

In fine i chiari ſpirti e generoſi
Tutti raccoglie, e in maeſtà compoſta
Gli dice: i caſi tuoi ſon sì pietoſi,
Ch' ad uſarti mercè m' hanno diſpoſta,
Mercè, ch' a te convenga e a' glorioſi
Natali miei, ancorchè in parte oppoſta
All' ombra invendicata del germano,
Che contro te mi poſe il ferro in mano.

L V I.

Fora ben giuſto, ch' io tornaſſi al campo
Col teſchio tuo reciſo, or che mel porge
Fortuna in dono, e nulla aita o ſcampo
(Come tu vedi) al tuo fuggir ſi ſcorge.
Ma vivi, che ſe bene io d' ira avvampo
Contro di te, ragione e pietà ſorge
A tuo vantaggio, e vuol ch' io ſia corteſe
Con un, che in foggia sì crudel m' offeſe.

L V I I.

Indi eſce fuora della grotta oſcura
Monta ſul ſuo cavallo, e fugge via,
E con le mani la bocca ſi tura
Per non dar ſegno della doglia ria,
Che 'l cor le ſpezza e l' anima le fura;
E la ſua gente appreſſo a lei s' avvia.
Ricciardo nella grotta reſta ſolo
Pieno di maraviglia e in un di duolo.

L V I I I.

Pur come può, rimonta ſul deſtriere,
E vuol ſeguirla; ma tanto è lontana
Che di giungerla è forza che diſpere,
Ma laſciamlo ire, e laſciam ch' inumana
Chiami Fortuna, ed empia a più potere;
E ritorniamo al Frate, che l' umana
Amabile Climene va cercando
Per l' erto monte, e ſempre ſoſpirando.

L I X.

Sorte benigna gliela fa trovare
In mezzo a cento lupi, e quaſi morta,
Che contro tanti non ſi puote aitare.
In fra que' lupi il Romito ſi porta,
E con la ſpada in mano fa un tagliare
Di lor, che la metà quaſi n' ha morta.
Fuggono gli altri, reſta il Frate ed ella
Soli in un boſco. O ve' che coſa bella!

L X.

Quì ſenza porla molto in ſul liuto
Le diſſe Ferraù candidamente:
Com' amor del ſuo bel l'avea feruto,
E in moglie la volea ſicuramente:
E in caſo di ſtrapazzo, o di rifiuto
Ch'era diſpoſto allora immantinente
Col teſtimon d' un leccio o d' un cipreſſo,
Del corpo ſuo di prendere il poſſeſſo.

L X I.

Climene a quel parlar reſtò di pietra.
Poi preſo ſpirto: Cavalier (gli diſſe)
Dal tuo il mio voler già non s' arretra,
E quel ſarà di noi, che'l Ciel prefiſſe:
Ma ſenza canto e ſenza ſuon di cetra,
Tra queſte d' augelletti antiche e fiſſe
Caſe fronzute, ed alberghi di fiere,
Proverem d' Imeneo l' alto piacere?

LXII.

Salghiam quel colle, ove un pastore alberga:
Ivi sarai mio sposo, io tua consorte.
E par, che in così dire ella s'asperga
Tutta nel volto di color di morte,
E che 'l Romito nel piacer s'immerga,
E dice: A quel cammin le vie son corte;
Andiamvi pure. E la prende per mano;
E gliela stringe il furfantone pian piano.

LXIII.

Per via fra tanto gli dice Climene:
Giacchè la vita da te riconosco,
E d'Imeneo mi stringon le catene
All'amor tuo, che sì grande conosco;
Fammi un piacer, signor, se mi vuoi bene
Finiam la nostra vita in questo bosco.
Rispose Ferraù; L'Angel di Diò
T'ha mostrato sicuro il desir mio.

LXIV.

Chè ad altro io non pensava, ch'al ritorno
Della mia cella in Spagna. Ma ch'importa,
Che in Francia o in Spagna sia nostro soggiorno?
Ma come, la tua mente mi conforta
A star ne' boschi, e non andar attorno
A feste, giuochi, come l'uso porta
Delle cittaddi? Ed ella: S'io son teco
(Ve', s'era furba:) a nulla ciò m'arreco.

LXV.

Mentre van ragionando in questa guisa
E fa smorfie al Romito la donzella,
E di sangue di lupi tutta intrisa
Gli dice, e ride: O questa veste è bella!
E pare proprio di nozze divisa;
S'ode una voce che Climene appella.
Climene a quella voce a se ritira
La mano, e 'l Frate co' morsi martira.

LXVI.

Come ſuol cagnuolino, che tra via
Perduto abbia il padrone, e fame il morda;
Al primiero che gli uſa corteſia
Fa feſta, e ſalta, e a ſeco gir s' accorda:
Ma ſe ode il fiſchio uſato, a quel s' invia;
Nè del nuovo ſignor più ſi ricorda;
Anzi ſe vuol fermarlo, d'ira ardente
Rabbuffa il dorſo, e a lui digrigna il dente:

LXVII.

Così del caro ſuo Guidone amato
Sentendo ella la voce, a lui s' indrizza;
E fugge sì, che cervo ſpaventato
Sembra pe' campi, o gioſtrator per lizza.
Rimane Ferraù traſecolato
Alquanto, poi ripien di maraviglia
Le corre appreſſo. Or noi che far vogliamo?
Seguirli, o pure a Carlo ritorniamo?

LXVIII.

Torniamo a Carlo, e ragioniam di guerra:
(Che 'l favellar d' amore sì di ſeguito
Vine a faſtidio): e mentre gira ad erra
Dietro a Climene il cupido Romito,
Miriamo la battaglia, e 'l ſerra ſerra,
E 'l parapiglia, e 'l popolo infinito
Di combattenti tra Mori e Criſtiani,
Che menan tutti due bene le mani.

LXIX.

Con forme io vi narrai, preſo il comando
Dell' armi, il Conte ſi diede a penſare
Al luogo, al tempo, alla maniera, al quando
S' ha a dar battaglia, e come s' ha da fare:
Se aſpetta l' inimico, o pur col brando
L' aſſale in campo: e queſto a lui ben pare
Miglior conſiglio, ancor che molti intoppi
Ci ſien; ch' eſſi ſon pochi, e quei ſon troppi.

L X X.

Ma la virtude ed il valor ſovraſta
Al numero di molti. Adunque ei ferma;
Che a lo ſpuntar del dì di ſpada e d' aſta
S' armi ciaſcuno; e la per anni inferma
Gente in Parigi che ſarà rimaſta,
Vuol che ſalga ſu i merli, e lì ſtia ferma
Per apparenza, e per moſtrare in viſta
Che di ſoldati è la città provviſta.

L X X I.

Ordina poſcia, ch' Aſtolfo conduca
Cinque mila cavalli, e vuol che tutti
Veſtan d' un color d'orò che riluca;
E ſon da lui de la maniera inſtrutti,
C' han da tener, toſto che 'l giorno luca;
Sotto Rinaldo poi ſolo ha ridutti
Cento guerrieri, ma di valor tale
Ch' Affrica tutta manderiano a male.

L X X I I.

Di venti mila fanti dà l' inſegna
Al buon Dudone; ad Ulivier commette
Un drappello di gente eletta e degna
Che vuol che vada ove più gli dilette;
A due Giganti poſcia egli conſegna
Della più bella gioventude elette
Truppe due mila, e di falci da fieno
L' arma e di zappa da ſcavar terreno;

L X X I I I.

Perchè vuol che coſtor contro i Lapponi
Vadano, quando vederanno acceſa
La pugna con lo Scricca e ſuoi campioni;
E che Dudon ſi troverà in conteſa
Co' fieri Egizj e con gli altri Baroni;
Perchè vuol che l'entrata ſia conteſa
A coloro nel campo, perchè fanno
Troppo crudele e non previſto danno.

LXXIV.

E loro ha poste quelle zappe in mano ;
Perchè facciano un fosso altro e profondo ;
Dove andranno i Giganti a mano a mano
Scaricando le reti del lor pondo :
E con le falci in modo acerbo e strano
Andran mictendo, col menarle a tondo
E gambe, e pancie, e colli di que' mostri,
Degni di star giù ne' Tartarei chiostri.

LXXV.

Egli poi col figliuolo di Zerbino,
E con quegli altri Paladini illustri,
Terrà dal campo lontano il cammino,
E per boscaglie e per luoghi palustri
Dietro allo Scricca si porrà vicino ;
E sarà pensier suo, come s' industri
D' attaccarlo nel tempo, e la stess' ora.
Ch' Astolfo attacherà la gente Mora.

LXXVI.

Cercato han di Guidone, e del Romito
E del buon Ricciardetto ; ed han timore
Che ciascuno non sia morto o ferito ;
Imperocchè l' immenso lor valore
Non sfuggirebbe un così dolce invito
A bella gloria, e a sempiterna honore ;
Qual è quel di difender da' nimici
I parenti, la patria, e in un gli amici.

LXXVII.

E dopo gran ricerca vien lor detto,
Che sono stati visti dalle mura
Uscir, ma che ciascuno iva soletto
E in cor chiudea non so qual aspra cura :
E che v' era talun, ch' avea sospetto
D' un qualche tradimento, o di congiura.
Orlando grida : Questo esser non puote,
Chè per lungo uso l' opre lor son note.

LXXVIII.

Nulladimen perchè la cofa è grave,
Ed importa faperla veramente;
Chè tavolta di dove men fi pave
Ne viene la fventura di repente,
E fon le umane menti tanto prave
Che ben fa chi non fidafi niente;
Fa molti a fe chiamar degli fpioni,
Che de' nimici offervano le azioni.

LXXIX.

E fa da loro, come il buon Guidone
Accefo per Climene egli è d'amore,
E che lei fegue; e che v'è opinione,
Ch'ella fenta per lui lo fteffo ardore:
Che perfa il Frate la divozione
Per quella fteffa abbia piagato il core;
E in fomma che Ricciardo per Defpina
S'affligga per amor fera e mattina.

LXXX.

E narra come Defpina è fuggitta,
Nè fi fa dove, e che i miglior guerrieri
La van cercando; e come pur è gita
Climene, e feco ell'ha di cavalieri
Per ritrovarla una turba infinita.
Orlando rafferena i fuoi penfieri
A quefte voci, e dice forridendo:
Chi pecca per amore, io non riprendo.

LXXXI.

Ma fe mancano a noi tre forti eroi;
Spogliato l'inimico affatto affatto
(Come fentite) egli è de' campion fuoi.
Però doman' egli farà disfatto.
Io veggo la vittoria ch'è per noi.
E diffe quefto in così nobil atto
E con tanta allegrezza, ch'ognun crede
Già di vederfi l'inimico al piede.

LXXXII.

Stabilita la cosa in guisa tale,
Vanno a dormire, e ciaschedun soldato
Fa qualche sogno orribile e bestiale.
Ma lo Scricca ancor esso ha ben pensato,
Per fare a Carlo, quanto ei può, del male;
Ma 'l suo disegno troppo gli ha guastato
La fuga della figlia, e con la figlia
Il più bel della marzial famiglia.

LXXXIII.

Il campo Egizio ancor sta sottosopra,
Perchè Climene in busca di Despina
È gita; e mentre in cercarla s'adopra,
La forte gioventù seco cammina.
Onde convien, che scarso valor copra
L'armata; e se fortuna ai Franchi inclina
Il favor suo, chi ritterrà la piena
Dell' armi, che Vittoria in giro mena?

LXXXIV.

Pure in tre corpi il campo hanno diviso:
Uno è tutto di Cafri e di Negriti,
Gente d'acerbo e formidabil viso,
E tanti son che sembrano infiniti.
Lo Scricca lor comanda, e in soglio assiso,
Ragiona ai Cafri, e dice: Siate arditi,
Chè la fortuna ajuta i coraggiosi,
Nemica de' codardi e neghittosi.

LXXXV.

Un altro è di quei tristi Lapponcelli
Nimici capitali di natura.
Vanno a brigate, come van gli agnelli,
Incapaci però di far bravura;
Ma di soppiato come i ladroncelli
Fanno gran danno, e più se l'aria è oscura.
Questi non hanno Imperadore o Duce;
Ma van dove 'l capriccio li conduce.

LXXXVI.

Il terzo egli è d' Egizj e di Persiani;
E tanti son, che d' armi e di bandiere
Empiono gli alti monti e i larghi piani,
E fan (fuorchè a' Francesi) un bel vedere.
È chi mazze ferrate ha nelle mani,
Chi torte sciable, e tutti han fosche e nere
Le sopravvesti; ed è genti feroce,
E molto più che non si spiega in voce.

LXXXVII.

Il suo gran male egli è, che s' è smarrita
Climene la sua bella, e valorosa,
E saggia guida; ond' è mezza stordita,
E ancor che tanta sia, sta timorosa,
Nè puote esser da alcuno incorraggita:
Chè i migliori guerrieri, l' amorosa,
Fiamma, che li arde per Climene bella,
Li ha tratti fuor del campo a cercar quella.

LXXXVIII.

Il Consiglio di guerra fu d'avviso,
Che 'l dì seguente non si dia battaglia;
Per veder se fra tanto viene avviso,
Che torni alcun di quei guerrier di vaglia,
Che van perduti appresso d'un bel viso.
Ma questa volta lo Scricca la sbaglia;
E s' avvedrà, che cosa si vuol dire
O l'essere assaltato, o l'assalire.

LXXXIX.

Già 'l negro manto suo di stelle asperso
Da per tutto disteso avea la notte,
E la civetta col suo tristo verso
Cantava in cima alle muraglie rotte;
E 'l sonno di papaveri cosperso
Usciva fuor delle Cimmerie grotte,
Per far che l' uomo stanco si ripose
Dalle opere del dì gravi e nojose;

X C.

Quando lo Scricca si pone a dormire,
E poi sul far del dì fa un sogno strano,
E strano sì che non lo sa capire.
Pargli tener tigre crudel con mano,
Che d'uman sangue la vede sitire:
Poi scorge un giovin Franco da lontano
Che valle incontro, e al suo venir si stacca
Da lui la tigre, e col giovin s'attacca.

X C I.

Ma quando pensa, che piagato e morto
Ell' abbia il Franco, vede che pentita
Del suo rigor non gli fa danno o torto,
Ma l'accarezza, e quegli a se l'invita,
E mostra in seco star gioja e conforto.
Poi dagli occhi improvvisa gli è sparita,
E vede il Franco, che pel suo partire
Si sente di dolor quasi morire.

X C I I.

Quindi in un tratto vede immenso mare
E la tigre che l' onde portan via,
E in terra ignota la scorge approdare;
Indi la vede ch' al bosco s'invia,
Ed inselvata poi più non appare.
Mira alfine che 'l Franco là giungia,
Chè della tigre va seguendo l'orme,
E per cercarla non mangia e non dorme.

X C I I I.

E mentre ei sta guardando il Cavaliero,
Ecco che vide cinta di catene
La tigra tratta da un gigante fiero;
E vede come il Franco a guerra viene
Con quel superbo, e che di sangue nero
Tinge il suo ferro e quelle asciutte arene,
Onde muorsi il gigante; e ch' ei ferito
Scioglie la tigre, e poi cade sul lito.

XCIV.

E vede che la tigre, come puote,
Gli dà conforto, e che la sua mercede,
Da quel subito male ei si riscuote.
Poscia un'estrema maraviglia vede,
Che l' occhio e l'intelletto gli percuote,
E che sognando ancora non la crede:
Vede la tigre, che con bassa fronte
Va con quel Franco ad una bella fonte.

XCV.

E quivi giunta, l' elmo si discioglie
Il Cavaliero, e di quell' onda l'empie;
Indi asperge la fiera, che raccoglie
L' umore appena in su l' irsute tempie,
Che dell' esser di tigre par si spoglie;
Nè più d' ugne crudeli, acerbe, ed empie
Son guernite sue zampe, e donna sembra
Di vaghe, e belle, e graziose membra.

XCVI.

E mentre egli la guata fiso fiso,
Si rupe il sonno, ed il sogno disparve;
La qual lo Scricca ora egli mise in riso,
Chè volentier si burla delle larve:
Or da varj pensieri fu conquiso,
Ch' esser la tigre simile gli parve
Alla sua figlia, e allor meno comprende
Di quel c' ha visto, e sonno più non prende.

XCVII.

Orlando intanto e gli altri suoi guerrieri,
Già di Parigi sono usciti fuora,
E tutti sono per gli lor sentieri;
Talchè prima che in ciel la bella aurora
Tutta ornata di rose coi destrieri
Compaia, sopra della gente Mora
Saranno i Paladini, ed improvvisa
Colta da lor, sarà disfatta e uccisa.

XCVIII.

Le ſentinelle del campo Affricano
Non ponno veder nulla, perchè il cielo
È nubiloſo : e poi dal baſſo piano
S'alza una nebbia, che d'un nero velo
Li copre, nè veder ponno lontano;
Non dico mica un gran tratto di telo,
Ma nè pur una ſpanna : e tai prodigi
È fama che faceſſe Malagigi.

XCIX.

Giunto alle tende de' Cafri feroci
Aſtolfo, fa ſonar trombe e tamburi.
Lo Scricca e gli altri s'armano veloci,
Ma i Franchi omai intrepidi e ſicuri
Comincian la battaglia, e gridi, e voci
S'odono, e colpi da ſpezzare i muri.
Orlando anch'eſſo attacata ha la miſchia,
E'l buon Dudone a gli Egizj la fiſchia.

C.

I giganti fra tanto hanno abbozzato
Il largo e fondo pozzo, e ognun lavora
Per far che quanto prima ſia formato.
Chi lo ſmoſſo terreno porta fuora,
E chi portato lo mette dallato.
In ſomma molto prima dell'aurora
Han fatto un pozzo largo venti braccia,
Nè vede il fondo ſuo chi vi s'affaccia.

CI.

Sul far del giorno ſentono i Lapponi
Come anitre cianciar dentro gli ſtagni,
E l'Alba ſalutar con certi ſuoni
Che ſembrano zampogne di caſtagni.
Urlano i due giganti, e ſembran tuoni,
E con eſſi urlan pure i lor compagni,
Che con le adunche falci in un momento
Entrano in mezzo al loro alloggiamento.

C I I.

E mentre van tagliando come fieno
E teste, e colli, e petti, e gambe, e mani;
I due giganti che le reti avieno,
Come gli storni per gli larghi piani,
Allora ch' annerifcono il terreno,
Prendono a facchi gli accorti villani;
Così prendevan quelli tratto tratto
I Lapponi, ch' egli era un gusto matto.

C I I I.

E quì correvan subito al gran pozzo,
E sbattutili prima in su l' orliccio,
Li traevan nel fondo orrendo e sozzo;
E tante volte fero questo impiccio,
Che arrivavano quasi fino al gozzo
Dello scavato; ond' io mi raccapriccio
In ripensare a quell' orribil caccia.
Quindi è che in fuga ogni Lappon si caccia.

C I V.

Ma non son soli i Lapponi a fuggire,
Chè l' esercito Cafro è anch' ei disfatto.
Onde allo Sricca infin convien partire.
Ma perchè vil non vuol parere affatto,
In fra i Cristiani si mette a ferire:
Quand' ecco Orlando sopraggiunge a un tratto,
La cui venuta lo sturbò in tal modo,
Che disse: Io scappo, e chi mi segue io lodo.

C V.

Ma negli Egizj la virtù non langue,
E fanno cose in verità stupende.
Dudon piagato versa molto sangue,
E prigioniero condotto è alle tende.
Rinaldo inteso questo, come un angue
Sopra i nimici rabbioso discende:
E quì s' attacca una mischia sì dura.
Ch' al sol pensarla muojo di paura.

C V I.

Or lasciam queste guerre maladette;
O se pur hassi a ragionar di guai,
Ragioniam de le belle lagrimette,
Che mandan fuora di Despina i rai.
Sembrano perle orientali schiette,
Ma di lor hanno più valore assai,
Non presso a ciaschedun, ma presso a quello
Che de' begli occhi suoi è cattivello.

C V I I.

E parleremo in questa congiuntura,
Com'è dover, del miser Ricciardetto,
Che si dispera e dassi alla ventura,
Tanto è l'aspro dolor che chiude in petto,
Per lei seguir, che 'l fugge, e 'l cuor gli fura.
Ma prima andiamo a cena, e poscia a letto;
Che con voglia di fame, e di dormire
Ben si può sbadigliar, ma non già dire.

Fine del Canto ottavo.

RICCIARDETTO

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

Lasciato il bel Ricciardo in grande arsura,
Despina al lido naufraga sen viene.
Ferraù più di Cristo non si cura;
Cade, e si storpia per seguir Climene.
Astolfo è presso a un' aspra impalatura,
Da spaventare ogni anima dabbene.
Fioretta abbraccia la Fede Cristiana.
Ferraù per miracolo risana.

CANTO NONO.

I.

Udito ho dir da certi saputelli
Che dan di naso alle fatiche altrui,
E mezzi buoi e mezzi somarelli
Hanno del tutto gl' intelleti bui;
Che le Muse son peste de' cervelli,
E chi vuole far bene i fatti sui,
Fugga Apollo più ratto, che non feo
La ritrosetta figlia di Peneo.

II.

A coſtoro c'han l'anima per ſale
Acciocchè lor carnaccia non ſi guaſti,
Che non ſanno che coſa è bene o male,
Riſpondere io non voglio: ma sì guaſti
Gli uomini ſono nell'univerſale
Di giudizio, ch'ognor ſanno contraſti
Contro chi delle Muſe è innamorato;
Che a dir pur qualche coſa io ſon forzato.

III.

Nè parlo in mia difeſa, chè non ſono
(Mia ſventura) ad Apollo accetto e grato:
Parlo per qualcheduno ingegno buono
Dalla natura a gran coſe formato,
Che non potendo chiuder sì gran dono
Entro i ſoli confin dell'Inforziato,
Or con le Muſe in Pindo ſi conſiglia,
Or va tra filoſofica famiglia:

IV.

Ed or le Greche, or le Latine carte
Volgendo a lume d'olio, o pur di Sole,
In sè raduna le ſentenze ſparte
Per le Romane e Ateniesi ſcuole;
E appreſa del ben dir ciaſcuna parte,
Guida gli uomini poſcia ovunque vuole.
Queſti, che ſpende i giorni in tal fatica,
Per detto di coſtor s'ha a ſtimar cica?

V.

E ſtimeraſſi uom ſaggio, e a' ſommi onori
Quei s'alzerà, ch'averà meglio in mente
Il Ridolfino e ſimili dottori:
E chi cantando dolciſſimamente
Di ſua man Febo adornerà d'allori,
Sarà moſtrato a dito dalla gente
Come uno ſciocco ed uno ſpenſierato
E come uom a far nulla in terra nato?

V I.

Tal ha le carte in mano e giorno e notte,
Perch'è un somaro ed il latin non cape,
E non è posto fra le genti dotte,
E sol di curia un qualche poco sape:
Non gli son dalle lingue aperte e rotte
Le vesti, e posto in fra le menti sciape
Se ne fa conto; e sol guai a colui
Che non giuoca, ma canta un verso o dui.

V I I.

Altri servo è d'amore, altri dell'oro:
Quegli piange perchè madonna è cruda,
E questi perchè fa poco tesoro:
Quei per piacere alla sua bella druda
Ogn'impiego acciabatta, ogni lavoro:
Questi per guadagnar s'affanna e suda:
Quei compatito, questi è invidiato:
Ed il Poeta solo è biasimato.

V I I I.

Ma perchè non m'offusca sì la vista,
La difesa ch'io prendo de'Poeti,
Ch'io voglia porre in così chiara lista
Subito quei, che la marina Teti
Sanno nomare, e la palude trista
D'Averno, e di Vulcan le industri reti,
E sanno dir, begli occhi, ed aureo crine,
Fronte d'avorio, e labbra coralline:

I X.

Io dico chiaro, che nessuna stima
Ho di chi solo accozza tanto quanto
Quattordici versacci con la rima.
Il gran Poeta non l'annaso al canto
Unicamente: ma vo' che m'imprima
Un non so che di nuovo, che d'incanto
Abbia sembianza; e voglio che in lui sia
Una bella e divina fantasia.

X.

Vo' che le umane, e le divine cose
Sappia, quanto saper puote un mortale;
E con le vaghe idee e luminose
Sopra l'aere più puro ei batta l'ale;
E della terra nelle parti ascose
Entri, e discorra come l'acqua sale
In cima a' monti, e come perduta abbia
Il sal ch'avea nella marina sabbia.

X I.

In somma quando io dico un buon Poeta,
Dico una cosa rara e pellegrina,
Che grazia di natura e di pianeta
A nascere fra noi raro destina:
Ma non vo' già, che dall'alba a compieta
Diguazzi ognor nell' onda caballina;
Nè che ad ognor sul Menalo e Permesso
Riposi, sol contento di se stesso.

X I I.

Chè quasi in ogni età furo ben molti
E sommi Duci e sommi Imperadori,
Che in braccio ancora delle Muse accolti
Bella vittoria coronò d'allori:
Anzi d'April non son sì spessi e folti
Per le campagne i leggiadretti fiori;
Come gli uomini illustri, che di paro
Trattar la penna ed il fulmineo acciaro.

X I I I.

E quanti fur, che con la toga in dosso
In mezzo ai Padri nell'ampio Senato
Il poetico foco da sè scosso,
In grazioso sermone e posato
Dier salute alla patria, ed il già mosso
Periglio a' danni suoi fu dissipato?
Ma non ho tempo, e Despina non vuole
Ch'io spenda quì tutte le mie parole.

X I V.

Se vi ſovvien; la povera ragazza,
Laſciato il ſuo amoroſo Ricciardetto,
Se n'andava di duolo e d'amor pazza
A tutta briglia per entro il boſchetto:
E non le importa, ſe caſca la guazza,
E ſe un ramo le graffia il viſo o 'l petto:
Chè nol ſente, e ſe 'l ſente non le importa;
Ch' eſſer vorria ſepolta non che morta.

X V.

Perchè quando han bevuto daddovero
Il veleno d'Amor le poverelle,
Non ſol non han più voglia nè penſiero
Di feſte, e giuochi, e d'altre coſe belle;
Ma ſi ſtariano dentro un cimitero
Senza vaghezza di veder più ſtelle,
E ſaprebber morir: e ne ſon morte
Per troppo amor, ma non già del conſorte.

X V I.

Ma la malizia l[illegible]o è tanta, e tale
È la vergogna, che ſono capaci
Di moſtrar odio ferino e mortale
A chi conſumerebbero co' baci;
E di far vezzi a quei che voglion male.
Nell' opre in ſomma e ne' detti mendaci
Naſcondon così bene il lor deſio,
Ch' appena appena lo conoſce Iddio.

X V I I.

Così fuggendo il ſuo piacer Deſpina
Camminò il reſto della notte oſcura,
E ritrovoſſi poſcia la mattina
In un' aperta e fiorita pianura.
E viſto il tremolar della marina,
D' andare al lido, quanto ſa proccura.
Vi giunge alfine, e vi trova una barca,
E ſubito co' ſuoi ſopra v' imbarca.

XVIII.

Ricciardetto, ch'andolle ſempre appreſſo
(Ma con ſvantaggio, chè partì primiera)
Giunſe nel piano in quel momento ſteſſo,
Che la donzella in barca montata era.
Se reſtaſſe quel miſero di geſſo,
Il penſi chi d'Amore è nella ſchiera.
Volle gridare: Aſpetta, non partire:
Ma non potè nè men la bocca aprire.

XIX.

Pur corre a quella volta come puote
Speditamente, e vede ancor' il legno.
Col bianco fazzoletto mille ruote
Fa, perchè intenda la crudele il ſegno.
Deſpina il vede, e ſi bagna le gote
Di pianto, per laſciar giovin sì degno:
Ma l'oneſtade in lei ha tal vigore,
Che vincer può la ſignoria d'Amore.

XX.

Onde non ſolo non ritorna al lido
Con la ſua barca, ma fa tutte ſciorre
Le vele, e daſſi affatto al mare infido:
Sopra il cui dorſo non cammina o corre;
Ma vola il legno, e dell'amante fido
Si cela a gli occhi, che non ſi ſan torre
Da quella viſta, e piange, e ſi diſpera,
E chiama ingrata la ſua donna, e fera.

XXI.

E dice tali e sì triſte parole,
Che fino i ſaſſi hanno pietà di lui;
E le fiere, e gli augelli, e l'aura, e'l Sole
Par che moſtrin dolor de' caſi ſui:
E'l mar, che ſordo e barbaro eſſer ſuole
Alle querele ed a' ſoſpiri altrui,
Pur ſi commoſſe, ed al lido ogni peſce
Corre ad udirlo, e del ſuo mal gl'increſce.

XXII.

Ma lasciam che si dolga in su la riva;
Ed aspetti l'imbarco; chè non voglio
Seco star, finchè un legno non arriva;
E seguitiam Despina, che l'orgoglio
Prova de' venti, e misera e cattiva
Si vede aprir la barca in uno scoglio,
E'l vecchio Adrasto con i due giganti
Perire, e tutti gli altri naviganti.

XXIII.

Ella sola si salva, chè s'agrappa
A certi sassi, e generosa e franca
Meglio che puote dalla morte scappa:
Indi cade sul lido, e da man manca;
Vede un vecchio villano con la zappa.
Avea costui una gran barba bianca,
Placido in vista e di buone maniere,
Quanto permette il rustico mestiere.

XXIV.

Ma la bella Climene e 'l Fraticello
Mi fanno cenno ch' io ritorni a loro;
Però lascio Despina e 'l villanello,
E in man riprendo quest' altro lavoro.
Climene, udita di Guidon suo bello
La voce, che la trasse di martoro,
Fuggì verso di lui, e lasciò in asso
Il Frate, che si dava a Stanasso.

XXV.

Il qual mentre a seguirla si dispone
Acciecato dall' ira e dall' amore,
Cadde alla peggio in mezzo d' un burrone,
Ed ebbe di morir giusto timore.
Si ruppe un braccio, e si scupò un gallone:
E fu tal l' acerbissimo dolore,
Che perdè la favella, il senso, e 'l moto,
E restò tra que' sterpi come un voto.

XXVI.

Certi paſtori poi che lo trovaro,
Moſſi a pietade del ſuo triſto caſo,
Alla cappanna loro lo portaro,
Ch' eſſere il dì potea verſo l'occaſo.
Quì pure in breve tempo capitaro
(Ve', ſe fortuna gli vuol dar di naſo)
Climene con Guidone, e loro è dato
Piccol tugurio al buon Romito a lato,

XXVII.

Che nel vederli ſi muore di rabbia;
E perchè non ſi puote ruticare,
Sta zitto zitto, e ſi morde le labbia,
E di core ſi mette a beſtemmiare.
Quei, cui tartaſſa l'amoroſa ſcabbia,
Comincian dolcemente a ragionare;
E ſi dicon parole inzuccherate,
Che ſon al Frate tante ſtiletate.

XXVIII.

Se a ventura ode romperſi una fraſca,
E nulla nulla tremolare il palco;
Subitamente pare che s'iraſca,
Come deſtriero al ſuon dell' oricalco.
Climene intanto ſi leva di taſca
Uno ſpecchio, che fatto era di talco,
Per ricomporſi il crine, e farſi ognora
Più bella per colui, che tanto adora.

XXIX.

Il qual dice: Climene, il noſtro amore
E' non è nato, come gli altri, in terra.
Ha principiato in ciel; chè aſſai poche ore
I tuoi begli occhi al cor mio fecer guerra,
Appena appena il mattutino albore
Apparve in cielo, allor che Cloride erra
Preſſo Zeffiro ſuo, che ci guardammo,
E poco dopo, come ſai, ci ammamo,

XXX.

Dolce mia vita, ho ſempre avanti a gli occhi
Quel giorno lieto, quel dolce momento,
Che da si grato amor noi fummo tocchi;
Ma quando mi farai, bella, contento?
Il Frate allor, come fulmin che ſcochi
Da nera nube ſpezzata dal vento:
Non mai (riſpoſe) infin ch' averò vita.
E a queſto dire ſi morde le dita.

XXXI.

Si riſcoſſe Climene a quella voce.
Guidon, che 'l vede in sì miſero ſtato:
Chi t'ha poſto (gli dice) a cotal croce,
Che mi raſſembri uno ſpirto dannato?
Il romito, che d' ira e amor ſi cuoce,
Lo guarda con un occhio ſtralunato;
E non riſponde, e pare un pipiſtrello,
Quando un lo affigge con lo zolſanello.

XXXII.

Che 'l naſo e i labbri muove in forma ſtrane,
E ſe non foſſe fracaſſato tanto,
Adopreria più volentier le mane.
A cui Guidone: Un uom, come te, ſanto
E ſuperiore alle miſerie umane,
(Diſſe) dovreſti con letizia e canto
Sopportare coteſta tua diſgrazia,
Che a' buoni è cara più, quanto più ſtrazia.

XXXIII.

Diſſe un paſtore: Il pover uomo ha rotto
Il deſtro braccio, e fiaccata una coſcia.
Seguir tu mi dovei con minor trotto
(Diſſe Climene) e più penſare al poſcia;
Ch' adeſſo tu non ſei sì giovinotto
Da poter faticare ſenza angoſcia.
Allora Ferraùte diſperato
Urla, che ſembra proprio un ſpiritato.

XXXIV.

E le dice: Crudel, perchè m'insulti?
Vanne col vago tuo, dove ti piace,
E lascia me per questi orridi e inculti
Luoghi a cercar la mia perduta pace.
E perchè pare a lui, che lieto esulti
Guidon di quel tormento che lo sface;
Gli dice: Se avverrà ch'io mai risani;
Vedrai, quanto è il valor di queste mani.

XXXV.

Guidon, che stima questo tempo perso,
A piè del letticciuolo del Romito
Sopra del fieno stesosi a traverso;
Alla sua donna fa cortese invito,
Ch'ivi pur venga, e nel piacere immerso
Canta, che pare un musico perito;
Ma termina in sospiri il dolce canto,
In acerbe querele, e largo pianto.

XXXVI.

Perchè Climene in conto alcun non vuole
Far cosa, che a donzella si disdica,
E sopra ciò gli dice più parole,
Che sono al buon Guidon spina ed ortica.
Gli dice ben, che pria sia nero il Sole,
E salirà sul cielo una formica,
Ch'ell'ami altri che lui, e che in consorte
L'accetta, e lo terrà sino alla morte.

XXXVII.

E lo prega ad andar seco in Egitto,
Ove già al padre ell'ha spedito un messo,
E di questo amor suo a lungo ha scritto:
E certo tien che le sarà concesso,
Sendo egli figlio di Ruggieri invitto,
Di cui il Soldano have il rittratto appresso;
E dì non passa, ch'ei non ne favelle
Or con queste persone, ora con quelle.

XXXVIII.

E tanto ſa ben dire e conſigliare,
Che Guidone s'acqueta e s'adormenta.
Lo ſteſſo pur Climene viene a fare;
E de' begli occhi l' alma luce ſpenta.
Vicino al Frate ſi laſcia caſcare:
Lo quale tanto il diavoletto tenta,
Che le voleva fin col braccio rotto
Darle non ſo in qual parte un pizzicotto.

XXXIX.

O vizio maladetto della carne,
Che di ſenno ci ſpoglia e d' ogni coſa!
Felice chi ti fugge, e chi può ſtarne
Lungi, come da peſte moſtruoſa!
Nè sì dal falco fuggono le ſtarne,
Come da donna bella e grazioſa
Fuggir dovrebbe chi brama conforto
In queſta vita, e dopo ch' egli è morto.

XL.

Ora in quel moto al miſero Romito
Uſcir di ſeſto l'oſſa un' altra volta,
E mugliava come un toro ferito.
Ma per quanto egli gridi, non s' aſcolta;
Tanto era dolce il ſonno e ſaporito
Della gente, che quivi era raccolta.
Pur ſi ſveglia Climene, e lo richiede
Di che ſi dolga. Ed ei grida: Mercede!

XLI.

E le moſtra pendente il braccio deſtro.
E ella che ſapea di chirurgia,
Glielo raggiuſta propria da maeſtro,
E lo lega con tanta leggiadria,
Che preſo il Frate di dolciſſimo eſtro,
Su la man che d' avorio par che ſia,
Dà un bacio, e dice: Suora, Iddio vel merti,
E ſuoi don ſopra voi ſien ſempre aperti.

XLII.

Ma già per più ſpiragli entra la luce
Nella capanna, e cantan gli augelletti.
Guidone, il forte e generoſe duce,
S' alza, e prega con dolci e grati detti
Il Frate (giacchè a tale lo conduce
La ſua fortuna) che a guarire aſpetti;
E gli promette mandargli tra poco
E medici, e chirurgi, e ſervi, e cuoco.

XLIII.

E per man preſſa la bella Climene,
Parton dalla capanna allegramente,
E appena uſcitti veggono, che viene
In verſo loro un nano egro e dolente.
Ma della guerra più non ti ſovvienne?
(V' è chi mi dice diſdegnoſamente)
Me ne ſovviene, e ſe aſpettavi un poco,
Vedevi ch' era giunto ora il ſuo loco.

XLIV.

Dietro allo Scricca, che 'l diavol ſel porta,
Va Orlando e ſeco gli altri Paladini.
Giacchè tutta è disfatta e quaſi morta
L' Egizia gente; il Cafro, che vicini
Ode i nemici, al mare ſi traſporta,
Ove ha ſue navi; ed ancore ed uncini
Fa tagliare in un attimo, e ſi parte
Con tutte l' ampie vele all' aura ſparte.

XLV.

Sopra Franco naviglio entrano anch' eſſi,
E dan la caccia alle fuggenti vele.
Ma più per l' aria ſpaventoli e ſpeſſi
I nuvoli appariſcono, e crudele
Minaccian pioggia; onde umili e dimeſſi
Pregano i naviganti, che ſi cele
La nave lor nel ſen d' un iſoletta,
Ch' è nominata l' Iſola perfetta.

XLVI.

Queſt' era l'iſoletta della Giara,
Conforme ſcrive il noſtro Garbolino;
A' ſignori di Scozia un dì sì cara,
Finchè non cadde nel crudel domino
Di Manganoro e di ſua gente amara,
Tutta quanta del rito Saracino;
Il qual la fece con ripari aſſai
Sicura sì, da non pigliarſi mai.

XLVII.

E voltata la prora a quella via,
Tanto fero che in tempo v'arrivaro,
E ſcampar da procella iniqua e ria.
La notte dentro il porto ſi fermaro
In una bella e comoda oſteria.
Venuto il giorno lieti ſi levaro;
E quale andò per l'iſola a diporto
E qual volle fermaſi ivi entro il porto.

XLVIII.

Aſtolfo poſe il piede in un boſchetto,
E andò tant' oltre che ſmarrì la ſtrada.
Ritornò verſo il mare, e un ruſcelletto
Vede sì chiaro, che molto gli aggrada
Quella viſta, e di gioja gli empie il petto.
E mentre all' erba, ed ora all' onda ei bada;
Vede un Angiol del cielo addormentato
Su quell' erbetta, ed ei gli ſiede a lato.

XLIX.

Donzella sì gentil non fe' Natura,
Com' ella era coſtei; onde l'Ingleſe
Ringraziando la buona ventura,
Senz' altro dire in braccio ſe la preſe.
Ella ſvegliata, colma di paura
Grida: Villano! e fa le ſue difeſe.
A quelle grida vengono infiniti
Uomini d'arme, e cavalieri arditi.

L.

Aſtolfo ch' era lieve di cervello,
S' era levato l' elmo, ed in diſparte
Poſta la lancia per parer più bello;
Onde aſſalito poi per ogni parte,
Ceſſe al deſtino ſuo crudele e fello.
Nè gli valſe virtù, vigore, ed arte;
Chè colto all' improvviſo in quel contraſto;
Ercole ancora vi ſaria rimaſto.

L I.

Egli dunque reſtò preſo e legato,
E condotto davanti al Saracino,
Che Manganor per nome era chiamato.
V' era Fioretta ſua, che 'l Paladino
Avea di ſottometterſi tentato,
La quale ſe ne ſtava a capo chino.
Giunto davanti al Turco il cavaliero,
Quei più dell' uſo dimoſtroſſi altero.

L I I.

E diſſe: Brutto traditor villano,
Tu porre inſidie al mio reale onore?
Tu di mia figlia ardiſti iniquo e inſano
Macchiar' il puro e virginal candore?
Or ti voglio impiccar di propria mano,
E aprirti 'l petto, indi ſtrapparti 'l core.
Ma non è da capeſtro il tuo peccato,
Vo', che di dietro un pal ti ſia ficcato.

L I I I.

Quindi ordina che ſia condotto in piazza,
Ed impalato all' uſanza Turcheſca.
Aſtolfo guarda la gentil ragazza,
E pietà chiede in favella Moreſca.
Ma di parole anch' ella lo ſtrapazza,
E dice: Come vuoi che mi rincreſca
Di vederti far male; ſe teſtè
Tu voleſti far male ancor' a me?

L I V.

Singhiozza Aſtolfo, e le dice fra' denti;
Poter di Giove! noſtri mali ſono,
Bella Fioretta, troppo differenti.
Io mi penſai di farti un dolce dono,
Dono che ſeco non avea tormenti;
Ma tu mi laſci al boja in abbandono.
Deh almeno non voler, bella Fioretta,
Che m' impalin coſtor con tanta fretta!

L V.

Muori pur (diſſe la cruda donzella)
E dal balcone vo' ſtarti a vedere.
E mentre ſeco Fioretta favella,
Egli è tratto da' birri a più potere
Nella gran piazza in maniera aſpra e fella;
E quindi 'l boja gli ſnuda il meſſere,
Ed a' ginocchi poi le man gli lega.
Soſpira Aſtolfo, e tutti i Santi prega.

L V I.

E chiede per pietade un quarto d'ora
Per Dio pregare, e 'l Sir glielo concede.
Ma quel palo in veder tanto lo ſcuora,
Che d' apprenſione morire ſi crede.
Penſa all' entrata, e come ha da uſcir fuora;
Già per la gola paſſar ſe lo vede,
E dice volto al ciel umile e queto:
Domine non vorrei quel palo dreto.

L V I I.

Ma ſe le colpe mie sì gravi e ſpeſſe
Meritan queſto sì crudel martoro;
Le voglie mie ho nelle tue rimeſſe,
Viſſi Criſtiano, e da Criſtiano io moro
Non ho colpa di boria o d'intereſſe;
Sopra la carne ho fatto un reo lavoro.
Signor, riguarda a tua bontà infinita,
Non alle colpe di mia triſta vita.

LVIII.

Ma 'l quarto è già passato, e dalla loggia
Fa cenno Manganor, ch' egli s' impali.
Tratto è per aria in aspra e crudel foggia,
Il mesto Inglese da due funi eguali;
E 'l boja dietro il palo omai gli appoggia;
Cui sentendo egli diede in smanie tali
Che legato com' era fece un moto,
Che 'l messer per allor gli restò vuoto.

LIX.

E faceva sì bene all' altalena,
Che 'l boja non potea far ben l'offizio.
Or lo tocca col palo in su la schiena,
Nelle cosce or, nè mai nell' orifizio.
Tutta rideva la di popol piena
Ritonda piazza a sì strano esercizio:
Quand' ecco il buon Rinaldo, ed ecco Orlando,
Che van slargando la folla col brando.

LX.

E giunti dove Astolfo era pendente,
Lo sciolser presto presto, ed un macello
Fecer di quella Saracina gente.
Poi van, dove del Rege era l' ostello;
E Manganoro già di sdegno ardente
Lor viene incontro armato d' un martello,
Che dove batte, stritola e rovina,
Se fosse una colonna adamantina.

LXI.

Fioretta anch' essa del padre in soccorso
Manda la gente in arme la più chiara.
Rinaldo verso il Rege a tutto corso
Si move, e con la sua nodosa e rara
Lancia lo fere: ma come ape all' orso,
Fu quel suo colpo al Sire della Giara,
Il quale tira a lui tal martellata,
Che n' ebbe quasi a fare una frittata.

Cade

LXII.

Cade Rinaldo, e ſembra com' eſtinto.
Orlando piange ſotto dell' elmetto;
Poi trae la ſpada, e verſo il Re s'è ſpinto
E grida: Hai morto il mio cugino eletto;
Ma toſto fia che del tuo ſangue tinto
Io vegga il ſuolo, e 'l corpo tuo negletto.
Ed in ciò dir gli dà colpo sì ſtrano,
Che 'l martello gli fa cader di mano.

LXIII.

E con un altro gli taglia la teſta.
Quindi torna a Rinaldo, e ſi conſola,
Chè vede come ancora in vita ei reſta.
Sen fugge l'altra gente, anzi ſen vola
Al crudo aſpetto di sì rea tempeſta,
E laſciano Fioretta ſola ſola;
Alla qual corſe Aſtolfo, e diſſe in fretta;
Bella mozzina! chi la fa, l'aſpetta.

LXIV.

Io voglio impalar te con quello ſteſſo
Palo, con cui tu me impalar voleſti.
Piange Fioretta, e con volto dimeſſo,
E con accenti doloroſi e meſti
Lo prega, che non dia in tale ecceſſo;
Chè non mancan mannaje, nè capreſti,
Quando ei voglia uſar ſeco ſua ſevizia;
E fare un' apertiſſima ingiuſtizia.

LXV.

Riſpoſe Aſtolfo ripieno d'orgoglio:
Non ragionar di forca o di mannaja,
Hai da morir di palo: Io così voglio,
E godo che ciò aſpriſſimo ti paja;
E per non perder tempo già ti ſpoglio.
Fioretta allora come una ghiandaja
Grida, ed un morſo applica ſu le mani
Ad Aſtolfo, che ſallo dare a' cani.

L X V I.

Orlando, ch' ode di sì ſatta conteſa,
Diſſe ad Aſtolfo: Di che ſi quiſtiona?
Ed egli al Conte: La medeſma offeſa
Vo' fare a queſta ragazza poltrona,
Ch' ella a me fare era pur dianzi inteſa.
Riſpoſe Orlando: Il Criſtiano perdona,
E rende ben per male, ſpezialmente
Quando del fatto il nimico ſi pente.

L X V I I.

Ma quando d' una femmina ſi tratta;
Non vedrai libro di cavalleria,
Che neſſun (ſe non è perſona matta)
Eſorti a farle affronto o villania,
Ancor ſe del tuo ſangue ella s' imbratta.
La donna è gentil coſa, e non è ria.
La bellezza è il ſuo dono di Natura;
Noſtro è il ſenno, il valore, e la bravura.

L X V I I I.

Però non ponno, e non ſan fare offeſe,
E van del paro con li fanciulletti,
Che capaci non ſono di difeſe,
Per non aver ben fermi gl' intelletti,
E ſenno tal da maneggiare impreſe.
Però ſe vuoi tra' cavalier perfetti
Aver luogo, convienti perdonare.
Riſpoſe Aſtolfo: Io non lo poſſo ſare.

L X I X.

Vedi quel palo là di ſorbo o fico?
Se tu tardavi, d' ordin di coſtei
M' entrava ove ſi ſoffia al beccafico
Or queſto palo entri un po' dietro a lei;
E s' io non faccio queſto che ti dico,
Di dietro a me ne poſſano entrar ſei.
Riſpoſe Orlando: Corpo di San Piero!
Aſtolfo mio, tu ſe' pazzo da vero.

LXX.

Alla Fioretta poi ſi volge il Conte,
E le domanda che gli voglia dire,
Per qual cagione tali offeſe ed onte
Fece ad Aſtolfo. Ed ella; Eccelſo Sire
(Diſſe con baſſa e vergognoſa fronte)
Il padre mio dannò queſto a morire,
E non già io; ſe ben l'opere ſue
Furon degne di morte, e ancor di piue.

LXXI.

Io me ne ſtava un giorno per piacere
In una ſelva alla città vicina,
Con le compagne mie cacciando fere.
In ſeguirne una, verſo la marina
Mi trovo: e ſtracca mi pongo a ſedere
Su l'erba, preſſo l'onda criſtallina
D'un fiumicello: e la ſtancheſſa e'l loco
Mi fero addormentare a poco a poco.

LXXII.

Or quando ſono nel ſonno più forte,
(Vedi, ſignor, quanto roſſor mi tinge
Il volto, e pare ch'a tacer m'eſorte;
Ma la giuſtizia a favellar m'aſtringe)
Ecco coſtui, che con maniere accorte
M'annoda con le ſue braccia e mi ſtringe;
Mi ſveglio, e grido, e fo coſe di fuoco,
E cielo e terra a mio favore invoco.

LXXIII.

E mentre io mi difendo, ed ei m'aſſale;
Ecco i miei cacciatori all'improvviſo,
Che fan prigion queſt' uomo ſenſuale,
Ed un corre a mio padre a darne avviſo.
Penſate voi, ſe gliene ſeppe male.
Acceſa brace ſi fece il ſuo viſo,
E m'incontra gridando: Figlia mia,
Ov'è colui che ti fe' villania?

LXXIV.

Ed ecco in questo dire il Baron degno;
Ed egli tosto condannollo a morte.
Vedi, signor, se un cotal fatto è indegno.
E se merito avea di miglior sorte.
Orlando ch'ebbe sempre un buon ingegno,
Disse a Fioretta: Le tue guance smorte
Rallegra pure, e non temer di nulla,
Chè oprasti da onestissima fanciulla.

LXXV.

Duolmi sol d'aver dato acerba e trista
Morte a tuo padre, a cui non si dovea.
Poi disse a Astolfo: Or vedi, che s'acquista
Per gir dietro a una voglia iniqua e rea.
Che bella cosa degna d'archivista
Sarrebbe stata, se in quella platea
Eri ammazzato in foggia così brutta,
Con tua vergogna e della Francia tutta!

LXXVI.

Astolfo disse sospirando: Io veggio
Che feci mal; ma fu l'occasione,
Che 'l mio giudizio fe' balzar di seggio,
E lo mandò in un'altra regione;
Chè spesso un vede il bene, e segue il peggio,
Nè sempre al senso domina ragione;
E s'io potessi disfare il già fatto,
Vorrei disfarlo col sangue ad un tratto.

LXXVII.

Riprese Orlando: Or parli da Cristiano;
E perdona anche a lui, Fioretta bella.
Rinaldo intanto se ne vien pian piano
Là, dove il Conte ed Astolfo favella;
E narrano anche a lui di mano in mano
L'opra d'Astolfo temeraria e fella.
Onde gridò: Se lo sapeva io prima
Laiciava il corso libero alla lima;

LXXVIII.

Chè daresti di naso a quante sono
Donne nel mondo, o sieno belle, o brutte;
E sempre abbiam per te qualche frastuono.
Rispose Astolfo con le labbra asciutte:
Odi il nuovo Giuseppe, odi in che tuono
Parla contrario all' amorose lutte,
Come se al mondo egli non fosse chiaro,
Che fe' peggior d'un gatto di Gennaro.

LXXIX.

Disse Rinaldo: Io non ti dico mica
D'aver fatte ad ognor' opere pie;
Ma usato non ho mai forza o fatica,
Per far le belle donne tutte mie.
Voglion sferze di rose, e non d'ortica
Femmine e mule, quando son restie;
Uomo che ha senno forza non adopra
Contro esse, e sol mette il pregare in opra.

LXXX.

Finiamla (disse Orlando) non sta bene
Parlar così davanti a una fanciulla:
E vediam che per noi far si conviene,
Ond' ella senta almeno poco o nulla
Di tante che le demmo acerbe pene.
Fortuna co' mortali si trastulla,
E fa nascere il ben dopo alcun male:
Chè quando scende l'un, quell' altro sale.

LXXXI.

Onde disse a Fioretta: Il danno fatto
Non può disfarsi, ma se utile alcuno
Vi possiam far, ve lo faremo a un tratto.
Disse Fioretta: Amor m'ha preso d'uno
De' miei Baroni, ed egli è sì disfatto
Per l'amor mio, ch' ugual non ha niuno
Nel vero amor; ma per amarmi troppo
Diede il meschino in un crudele intoppo.

LXXXII.

Chè il padre mio, il qual di ciò s'accorse
Lo mise in ceppi dentro un'aspra torre,
Donde non può, nè potrà mai ritorse;
Chè un fier gigante detto Bicciborre
Evvi a sua guardia, e seco son due orse:
Ed evvi un fiume, a cui simil non corre
Torrente alcuno, e non si può guadare,
E non v'è ponte sopra cui passare.

LXXXIII.

Andiamo a questa torre, disse il Conte.
Andiamoci, ch'ell'è poco lontana
(Disse Fioretta con allegra fronte)
Questa è la torre detta della Rana;
Perchè una Fata di bellezze conte
Usciva spesso fuor d'una fontana
Con quelle spoglie, e giunta sul terreno
Si fea bella fanciulla in un baleno.

LXXXIV.

Questa s'accese un dì d'un cavaliero
(Come dice l'istoria del paese)
E parmi il nome suo fosse Ruggiero.
E tanto affetto e tanto amor gli prese,
Che temendo cangiasse un dì pensiero,
Fe' quella torre in meno assai d'un mese,
E vi pose quelle orse, e quel Gigante
A guardia, e 'l fiume rapido e sonante.

LXXXV.

Or chiunque alla torre s'avvicina,
Scappa un'orsa, l'acciuffa, e dentro il porta;
Ma pur' egli fuggissi una mattina
Su l'ali d'un augel senza aprir porta;
Onde cadde d'affanno la meschina,
Poi mangiò d'erbe una certa sua torta
Che fa dormire; quindici anni sono
Che tien tra il sonno i sensi in abbandono.

LXXXVI.

Chè negato il morire egli è alle Fate;
Onde dormendo, il male suo non sente.
V'ha dentro damigelle assai garbate,
Che trattano i prigioni gentilmente.
Astolfo allor le disse: Che mi date,
Se dello sposo vi faccio un presente?
Chè questa impresa a me solo appartiene,
Nè ad altri mai potrebbe avvenir bene.

LXXXVII.

Rinaldo guarda Orlando, indi sogghigna,
E dice: Astolfo s'è scordato presto
Del mo' che quì si tiene in palar vigna.
Poco fa tu non eri sì rubesto:
Gli dice il Conte. Ed Astolfo digrigna
I denti, e dice: In questa lancia e in questo
Braccio, vedrete voi, quel ch'io so fare.
Ed ecco omai che la gran torre appare.

LXXXVIII.

Rinaldo vanne il primo, e giunto a riva,
Ecco un'orsa che vienlo per ghermire.
Ei si ritira a tempo, e quella schiva,
Poi con Fusberta la cerca ferire;
Ma par di senso quella bestia priva,
Nè alcun de' colpi suoi mostra sentire:
Or mentre con quest' orsa egli combatte,
Eccoti l'altra dietto, che l'abbatte.

LXXXIX.

E come lupo, che s'arreca in spalla
La pecorella, e nel bosco sen fugge;
O come il ragnol porta la farfalla
Nelle sue reti, e 'l sangue indi le sugge:
Così pel fiume come fosse galla
Va l'orsa col prigion, che d'ira mugge:
Ma null' altro può fare, chè perdute
Son tutte le sue forze, e sua virtute.

X C.

Orlando a questo fatto estranio tanto
Si ferma un poco, e dice: Ho fatto male;
Quando si tratta di cose d'incanto,
A lasciarvi ir Rinaldo. Astolfo vale
Contra il demonio; non perchè sia santo,
Ma per quell' asta che a tutte prevale
Incantagioni di qualunque sorta:
Tanto seco virtu quest' asta porta!

X C I.

Ordina dunque ad Astolfo, che vada
A quella impresa; ed ei vi va di botto.
S' affaccia al fiume, e mentre l' orsa il guada,
La prende in mira a guisa d' un merlotto,
Senza dubbiar ch' al primo colpo cada.
Uscita l' orsa di serrato trotto,
Vien per la ripa incontro Astolfo, il quale
La tocca, ed ella muor senza altro male.

X C I I.

Al cader primo immantinente
Viene l' altra orsa orribile e feroce;
Ma cade quella ancora similmente,
E nel cader diè un urlo tanto atroce,
Che fe' tremar la più lontana gente.
Quand' eccoti 'l Gigante, che a gran voce
Grida, ed era tanto alto e smisurato,
Che con un salto il fiume ha trapassato.

X C I I I.

Nelle mani ha una trave grande e grossa;
Ch' arbor di nave è scarso paragone.
Astolfo dice: Una mezza percossa
M' avanzerebbe di questo bastone.
Però lo schiva con tutta sua possa;
E con l' asta lui fere nel tallone
Legger leggieri; e subito trabocca
Quel gran Gigante, e si rompe la bocca.

XCIV.

E muore anch' egli. Ma che ſerve queſto
(Ripiglia il Conte) ſe 'l guadar ci è tolto?
Aſtolfo dice: Or noi faremo il reſto;
Che ſe 'l fiume è per incanto raccolto,
Io lo raſciugo, Conte, preſto preſto.
E nel fiume, che rapido era molto,
Immerge l' aſta d' oro: ed oh portento!
Fugge la ripa e 'l fiume in quel momento.

XCV.

Lo ſteſſo accade alla torre incantata,
Che vanne in fumo per virtù di quella
Aſta a baſtanza non giammai lodata.
Nè ſi vede alcun paggio o damigella,
Ma v'è di cavalier molta brigata;
E veggon ſul terreno una donzella
Con una face acceſa, e morta ſembra;
Sì forte ſonno lega le ſue membra.

XCVI.

Ma non sì toſto l'Ingleſe la tocca,
Ch' ella ſi ſveglia, e tienſi per tradita,
Non più veggendo Gigante, nè rocca:
Onde ponſi a fuggir pronta e ſpedita.
La ſegue Aſtolfo ma quella trabocca
Nel fonte, ed eſſi in rana convertita.
Torna Aſtolfo a' compagni, e narra il fatto
Strano sì, che qualcun lo tien per matto.

XCVII.

Fioretta già ſi ſtava con Aliſo,
Il ſuo vago e pregiato giovinetto;
E ſpeſſo ſpeſſo ſcoloriva il viſo,
Mentre per man ſe lo teneva ſtretto.
Orlando diſſe lor con un ſorriſo:
Del piacer voſtro, Amanti, io n' ho diletto;
E giacchè sì v'amate, egli è ben giuſto
Ch' oneſtamente vi pigliate guſto.

XCVIII.

Ma voglio prima una grazia da voi,
Che abbandoniate la fè Saracina,
E in quel crediate, che crediamo noi.
E quì si mise a fare la dottrina
Orlando, capo de' famosi Eroi;
E convertiti Aliso e la Regina,
L'isola diede loro, ma con patto
Che mandassero ogni anno a Carlo un piatto.

XCIX.

Ma giacchè la mia Musa è in braccio a' venti,
E quasi Galatea corre pel mare;
Di Ricciardetto i miseri lamenti
O di Despina vogliam noi narrare?
O del Re Cafro le vele fuggenti
Vogliamo a tutta forza seguitare?
O fermati co' due diletti sposi,
Nell' isola goder dolci riposi?

C.

Ordine vuol di bella cortesia,
Ch' ogni altro io lasci, e ritorni a Despina;
Che nella sua sventura acerba e ria
Un vecchio vede, che a lei s'avvicina;
Il quale con maniera onesta e pia
La chiama a nome, e l'appella Regina:
Talche restò per la cosa impensata
Tutta da capo a piè fredda e gelata.

CI.

Ei fischia intanto, e discendono al basso
Due leggiadre e modeste villanelle,
Che balzando venian di sasso in sasso,
Come cervette o capriole snelle.
Un dardo aveano in man, dietro un turcasso;
Corte le trecce, e corte le gonnelle;
E d'un color sì candido e vermiglio,
Che tal rosa non sembra unita a giglio.

CII.

Giunte a Despina queste forosette,
La salutaro e la pregaro insieme,
Che salir voglia per quell'aspre e strette
Valli ad un colle, che nebbia non teme,
Dove son lor capanne poverette,
Ma dove mai nessun sospira e geme:
Tale è la pace, e tale è l'allegrezza
Che si ritrova in quella loro asprezza.

CIII.

Si rallegra Despina a questi accenti,
E segue le sue liete condottiere;
E dopo gran fatiche e lunghi stenti
Entran, finito l'orrido sentiere,
In un gran prato d'erbette ridenti
Rotto da chiare e limpide riviere,
Ch'ornate avean le rive d'arboscelli
Per fronde e frutta estremamente belli.

CIV.

Là vacche e tori, e quì bianchi capretti:
Qui pecorelle candide, e là more
Vede; ma non già vede in quai ricetti
Guidate sieno da verun pastore,
Nè forti cani a lor custodia eletti
Per guardarle dal lupo traditore.
Vanno esse a lor talento, e ciascheduna
Dorme ove vuole, quando il ciel s'imbruna.

CV.

Del suo maravigliar Leucippe accorta
(Una di quelle due ninfe vezzose)
Le disse: Arturo quì verno non porta,
Ma a sempiterni autunni, e a odorose
Primavere il buon Pan apre la porta.
Nè lupi, od altre bestie insidiose
Sono per questi boschi e questi prati:
Però non è, chi 'l gregge osservi e guati.

C V I.

Nè s'ascolta fra noi quel duro detto :
Questo gregge egli è mio, mio quest' armento ;
Ma ciascun bever puote a suo diletto
Il latte, e pigliar puote a suo talento
Vitella, agnello, o tenero capretto.
Nè per amor quì alcun piange scontento,
Chè di venir quassù nè gelosia,
Nè l' empia infedeltà fanno la via.

C V I I.

E Niside seguio (l' altra sorella)
Leucippe mia la non t' ha detto ancora
Quello, che più questo soggiorno abbella,
E i nostri giorni del continuo infiora,
Ma giunta che sarai, Despina bella,
Al nostro albergo (e giungeremvi or ora)
Tu lo saprai, e n' avrai tal diletto,
Che questo dì per te sia benedetto.

C V I I I.

Or mentre van costoro alla capanna,
Udiamo un po' ciò che racconta il nano :
Il nano che nel dir piange e s'affanna
Alla vaga Climene ed all' umano
Guidon, che chiama sua stella tiranna,
Perchè dar non gli vuol, se non la mano,
La sua sposa leggiadra, e vuol ch' aspetti
A fare il resto ne' paterni tetti.

C I X.

Disse il nano : Regina, il nostro campo
Egli è disfatto, e quei che non son morti,
Sono fuggiti come razzo o lampo
In verso il mare, e pe' sentier più corti.
I guerrieri miglior al vostro scampo
Pensaro un pezzo, e contrastar da forti ;
Ma Rinaldo, ed Orlando, e i due Giganti
Li fecero morire tutti quanti.

C X.

L'esercito Lapponio anch' esso è spento;
I Cafri son fuggiti a rompicollo.
Però venuto a voi ratto qual vento
Sono, e qual vedi, di sudor ben mollo,
Nunzio infelice di sì tristo evento:
Perchè se'l cielo ancor non è satollo
Di tanto sangue, ancora il tuo non versi,
Chè allora sì che noi saremmo persi.

C X I.

Bagnò di belle lagrime le gote
A questo annunzio la real donzella.
La consola lo sposo in dolci note,
E promette in Egitto andar con ella:
E perchè del gran Carlo egli è nipote,
Vuole che seco la sua donna bella
Vada a Parigi, ed ella non disdice
A ciò che 'l suo Guidon di voler dice.

C X I I.

Giunti a Parigi, Guidon si scorda
Di mandar al Romito i due Giganti,
Ch' ei fe' Cristiani, e tolse dalla lorda
Setta de' Saracini empj e furfanti.
V' andò un Dottore, detto Tiracorda;
Ed un Chirurgo con unguenti tanti,
Che basterian per un ampio spedale;
Tanto a Carlo di lui sapeva male.

C X I I I.

Giunti costoro al mesto Ferraùtte,
Lo trovaro che presso era al morire;
Nè serviva lancetta o gammautte,
O impiastro alcuno per farlo guarire.
Bestemmiava il meschino a labbra asciutte;
Onde il Dottore lo volle ammonire,
E disse: Signor mio, questa è la pena
Di chi nasce, che nato ei muore appena.

CXLV.

Bisogna sopportar con pazienza
Il mal che Dio ci manda. E questo stesso
I Giganti dicean con riverenza.
Al Dottore, che stava lì più appresso,
Diè Ferraùtte con somma potenza
Nel viso un pugno, che gli restò impresso
Il segno infin che visse; ond' ei comanda
Che lo leghin ben ben per ogni banda.

CXV.

Quindi per certo Fraticello invia,
Che stava a far del bene in quel deserto.
Giunto all' albergo, disse Avemmaria,
E gli è subitamenre l' uscio aperto.
Vieni pur col malan che Dio ti dia,
E come certtamente sia il tuo merto :
Ferraù grida, e si morde le labbia,
E getta spuma per l'insana rabbia.

CXVI.

S' accosta il buon Padrino al letticcciuolo,
E gli dice : Fratel, morir bisogna.
Io compatisco il vostro affanno e 'l duolo ;
Ma tanto è il bene, a qual da noi s'agogna,
Che a partir tutti i mali un uomo solo
Sarabbe meno, che un tagliuzzo d' ogna
In paragon del guiderdone immenso,
Che Dio ci dona, ignoto al nostro senso.

CXVII.

I mali di quaggiù son lieve cosa.
Ferraù, che si sente lacerare
Dalla infiammazion sua tormentosa ;
Rinnova il suo tremendo bestemmiare ;
Che sembra al Frate cosa mostruosa ;
Onde si pone ginocchioni a orare,
E prega Dio che, ravveder lo faccia,
E gli renda salute, ove gli piaccia.

CXVIII.

In questo mentre che 'l Romito prega,
Si disacerba molto il suo dolore;
Onde in se ritornando, il capo piega
Pentito al crocefisso suo Signore;
Ed il medico allor lieto lo slega.
Circonda il Padricello almo splendore,
Il qual con quella luce alzato in piede
E colmo il petto d' una viva fede

CXIX.

Comanda a Ferraù ch' esca di letto;
Ed egli n' esce risanato in guisa,
Ch' a' suoi giorni non fu mai sì perfetto.
Poi con voce che l'alme imparadisa,
Gli fece uno strettissimo precetto
Di ritornare alla montagna Elisa,
Dov' ei faceva prima penitenza
Con una esemplarissima astinenza.

CXX.

Ferraù gli si getta ginocchioni,
E la sua confessione generale
Fatta ch' egli ebbe con molti atti buoni;
Vestitosi da Fra Conventuale,
Gettata la camicia ed i calzoni
Partissi come a piedi avesse l'ale,
Verso il monte d' Elisa; e vangli avanti
Ambo i suoi dilettissimi giganti.

CXXI.

Or vanne, Fraticello, al monte sacro,
E là ti scorda della tua Climene,
Con digiun aspro, onde diventi macro,
E con cilizj e nerbi in su le rene
Fatti di sangue proprio un bel lavacro;
E fa talora anche per me del bene;
Chè n' ho bisogno. Ma tempo ben parmi,
Donne gentili, omai di riposarmi.

Fine del Canto nono.

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

Invisibil Despina in barca appare
'Al suo Ricciardo, e scioglie le ritorte.
Buttano l'empio Fiorentino al mare.
Nalduccio ed Orlandin frustan la Morte.
Despina giunge in tempo a liberare
E Climene e Guidon da dura sorte.
Risponde Carlo all' amara inbasciata.
Scende Orlando nell' isola incantata.

CANTO DECIMO.

I.

Quei gode lieta e avventurosa sorte,
Che vive in parte soiltaria ed erma,
Nè sa che cosa sia cittade o corte;
Nè ora si distrugge, ora s'inferma
Per van desio di viver dopo morte;
Nè le sue voglie ognor stringe e rafferma
A' cenni altrui; nè tra speme e timore
Misero invecchia, e più miser si muore.

Quel

II.

Quel piacer che si cerca, e che si crede
Che stia ne' gran palazzi, e in grembo all' oro,
Tempo è, che ignudo alla superna sede
Rimenò delle Grazie il santo coro;
E delle spoglie sue rimase erede
Per nostro scherno il barbaro martoro,
Il qual vestito de' suoi lieti panni,
Chiunque lo ritrova, empie d' affanni.

III.

Solo tra' boschi e le romite ville
L'allegra del piacer dolce famiglia
Alloggia, e gode l' ore sue tranquille;
Ed ei spesso dal cielo il cammin piglia
Verso le selve, ed or nel cor di Fille,
Or'alberga di Nice in su le ciglia:
Quindi ritorna a rallegrar le stelle,
Nè fa distinzion tra Giove e quelle.

IV.

Ond'è che in vano si lusinghi e spere
Unire a signoria vero diletto,
Chi tien parte del mondo in suo potere;
Chè acerbe cure egli ha a covare in petto,
E d' ogni cosa sempre ha da temere.
E con ragion; perchè il Fabbro perfetto,
Che con peso, con numero, e misura
Fa il tutto, in questo pose ancor gran cura.

V.

Povero sì, ma dolce e saporito
Il cibo diede al rozzo villanello;
E gli diè sonno placido e gradito,
Se letto non gli diede ornato e bello.
Nè per quanto sia grinzo e incanutito
V'è chi lo brami chiuso in un'avello,
Per dar di mano all' oro ed all'argento,
E poter dissiparlo a suo talento.

VI.

La vecchierella alla più fredda bruma
Si siede al fuoco con la sua conocchia,
E le dita filando si consuma,
E tien la nuora in loco di sirocchia;
Talchè lite fra lor non si costuma.
Nè v' ha chi scaltro ed amoroso adocchia
La donna altrui: chè al villano par bella
La propria, e amor per altra nol martella.

VII.

Non s' odono per quelle amene spiagge
Furti, veleni, e sporchi tradimenti;
Nè chi, presente voi, vi palpi o piagge,
E poi lontan vi laceri co' denti,
E vostr' onore e vostra fama oltragge.
Puri costumi in somma ed innocenti,
Contrarj affatto alla vita civile,
Albergan sempre in quella gente umile.

VIII.

Ma questa conoscenza più m' accora,
Chè son costretto in così chiara Corte
A stare, infin che non avvien ch' io mora.
Deh perchè non trovai chiuse le porte,
Roma superba, in quel punto e in quell' ora,
Che a te guidommi la mia trista sorte!
Che ritornato indietro allor saria,
E vivrei lieto in qualche villa mia.

IX.

Che se bene m' hai dato onore e robba,
M' hai messo ancora un grave peso addosso;
Onde forza è, che con la schiena gobba
Vada, e mi dolga ciascun nerbo ed osso.
Chè quel destrier, che più s' orna e s' adbobba
Di briglia d' oro, e di pennacchio rosso,
Par, ma non è di più felice stato
Di quei, che sciolti corron per lo prato.

X.

Ma c'ha da far con questa nostra istoria
Il mio travaglio, e la disgrazia mia,
Che quasi m'ha levato di memoria
Quel, che cantar di Ricciardo volia?
Il qual sul lido s'affligge e martoria,
Mentre Despina sua fugge e va via.
Torniamo dunque a lui, ognun fra tanto
Su' mali suoi versi in segreto il pianto.

X I.

Se vi sovvien; lasciamo Ricciardetto,
Che s'affannava intorno alla marina,
Che del suo caro ed amoroso oggetto
Ne fero i venti subita rapina.
Or mentre piange e si percuote il petto,
Piccola barca al lido s'avvicina,
Ma spogliata di vele e di nocchiero,
Ed era anche un po' rotta, a dir' il vero.

X I I.

Il giovin, che non vede altra per l'onde
Nave aggirarsi, per quanto egli guardi
Di quà di là fino all'estreme sponde
Dell'orizzonte, senz'altri riguardi
Vi monta sopra, e s'addrizza la donde
I suoi desiri fervidi e gagliardi
Lo van spingendo, fermo d'affogare,
O la sua donna per tal via trovare.

X I I I.

Ma che far puote senza remi e vele,
E senza chi per quelle ondose vie
Lo guidi? O generoso, almo, e fedele
Amatore! io vorrei in men d'un die
Condurti a lei, che ti fugge crudele.
Ma poco ponno in me le forze mie;
Però se non ci veggo altra maniera,
Poco ti scosterai dalla riviera.

XIV.

Or mentre Ricciardetto si tapina;
E del flusso e riflusso il moto prende,
Ch' or l'allontana, ed ora l'avvicina
Alle spiagge, di cui tanto s'offende,
Che pria vorrebbe una tigre vicina;
Preso dal sonno sul legno si stende,
E quando dorme, ecco una fusta Inglese
Di pirati, che lui e 'l legno prese.

XV.

E perchè veggon ch' egli è ben disposto
Della persona, con cento catene
Lo legano, e gli stanno anche discosto.
Appena egli dal sonno si rinviene,
Che muover non si può punto dal posto
In cui l' han messo: e ne sente tai pene,
Che fa fuoco per gli occhi, e dalle labbia
Gli cola giù la bava per la rabbia.

XVI.

Despina intanto da Silvano ha inteso
Cose stupende, e segreti sì belli
Ell'ha da lui e da sue figlie appreso,
Che ne san meno certo i farfarelli.
Ad essa egli donò di legger peso
Una pietra, che spezza i chiavistelli;
E di ferro non è catena o toppa,
Ch'ella non rompa come un fil di stoppa.

XVII.

Ed altra le ne diede ancor più rara,
Che invisibile fa chi tienla in mano,
E può passar (vedi che cosa cara!)
Con questo sasso certamente strano,
Ovunque vuol, nè alcun glielo ripara;
Chè come spirto rende il corpo umano.
E questa Pietra non è l'Elitropia,
Che nasce ne' deserti d' Etiopia;

X V I I I.

Ma una pietruzza è gialla, lifcia lifcia,
Ch' ora nafce nel cuore, or nella tefta
D' una feroce e velenofa bifcia,
Che come un gallo, in capo ell' ha la crefta;
E fuona un campanello quando ftrifcia,
E va correndo dentro alla forefta.
Ma quefte cofe tutti non le fanno;
Nè tutti, che le bramano, pur l'hanno.

X I X.

Le diede ancora in una fcatoletta
Erbe diverfe, che col tatto folo
Fan medicina fubita e perfetta;
Di modo che trattengono nel volo
L' alma, quando d' ufcir da noi s' affretta.
Ma de' morti quando un fcritto è nel ruolo,
Non han virtù di farlo tornar vivo:
Nè dico cofe falfe, e non le fcrivo.

X X.

Di quefte alcune fanno addormentare,
Altre col folo odor tengono in vita.
Ma a tempo fuo l' udirete a contare,
Ch' or non importa. Or dunque sì arricchita
Defpina d' erbe, e di pietre sì rare,
Nella capanna fua lieta e romita
Lafcia Silvano con le fue figliuole,
Dopo aver fatto infieme affai parole.

X X I.

E torna al lido, e vede in fu la riva
De' naviganti; onde in mano fi pone
La gialla pietra, e in mezzo a loro arriva,
Ma non intende l' Anglico fermone:
E monta in barca, che del tutto priva
Era di gente, in fuora ch' al timone
Vi ftava un marinajo, e al deftro lato
Del legno vide un uomo incatenato.

XXII.

S'accosta, e vede ch'egli è Ricciardetto.
E per pietà si mette a lagrimare;
Ma pur chiudendo il suo dolor nel petto,
A consiglio miglior vuolsi appigliare.
Prende quell'erba del sonno perfetto,
E fa il nocchiero tosto addormentare;
E poi taglia le gomene, e discioglie
Le vele, ed il naviglio se' la coglie.

XXIII.

All' impensato caso i marinari
Si gettaro nel mar tutti di botto:
Ma i venti freschi i due leggiadri e rari
Amanti si portavano di trotto;
Ond' essi ritornaro afflitti e amari.
Al lido affatto privi di biscotto.
Ma di costoro non m'importa un fico;
Però li passo, e nulla più ne dico.

XXIV.

Despina, poichè fu molto innoltrata
Nell' ampio mar s'accosta a Ricciardetto;
E fisso fisso sì dolce lo guata,
Che par che le esca l'anima dal petto.
Egli intanto sospira, ed aspra e ingrata
Chiama sua sorte e 'l destin maladetto,
Che lo conduce a morte sì crudele
Lontano dalla sua donna fedele.

XXV.

Despina non volea farsi vedere;
Ma finalmente si levò di mano
La pietra gialla c' ha tanto potere,
E lui scoperse il suo bel volto umano,
Se Ricciardo di ciò n'ebbe piacere,
Sel pensi pure ogni fedel Cristiano.
Io credo che n'avesse tanto e tale,
Ch' è impossibile certo averlo eguale.

XXVI.

Poi con quell' erba ſpezza chiaviſtelli
Gli ruppe le catene tutte quante,
Come foſſero ſtate vermicelli.
Viſtoſi ſciolto il fortunato amante,
Di Deſpina negli occhi acceſi e belli
Volſe la faccia ſua tutta tremante,
E diſſe: Non ſe' già, vaga Deſpina,
Morta, e fatta ſu in ciel coſa divina;

XXVII.

Chè nel viſo, e nell' opre, e in ogni coſa
Non ſerbi più della natura umana?
Ed ella a lui ridente e grazioſa
Dice: Ancora non ſono un' ombra vana,
Ancora in queſto velo ſta naſcoſa
L' alma, ed ancora è per amore inſana,
Nè la poſſo guarire a te da preſſo:
Tanto l' amor di te m' ha il core oppreſſo.

XXVIII.

Nè l'ombra nera del german tradito
(Da te tradito, o dolce mio Ricciardo)
Nulla m' ha l' aſpro incendio intepidito,
Nel quale ognora io mi conſumo ed ardo.
Cercai fuggirti, e ruppe il legno al lido;
E quando men ci penſo, ecco al mio ſguardo
Amor di nuovo e Fortuna ti mena,
Perchè non abbia fine unqua mia pena.

XXIX.

Ricciardo umile le ſi getta al piede,
E dice: Traditore io non fui mai.
Deſpina lo conforta, e che gli crede
Soggiunge, e dice: poniam fine a' guai,
Parliam di noi, giacchè la Dio mercede
Siamo quì ſoli, e ſiam lontani aſſai
Da' noſtri alberghi; e giuriam, ſe ti piace,
Sempiterni fra noi amore e pace.

XXX.

Ma perchè senza remi e senza guida
La navicella va, dove la mena
Il mare al quale è pazzo chi si fida:
L'erba che fa svegliar, sul viso mena
Del marinajo, ed alto il chiama, e grida.
Quegli si sveglia, e risvegliato appena
Non sa dove si sia; tal maraviglia
Gli occupa il cuore, e confonde le ciglia.

XXXI.

Despina il guarda, e gli chiede chi sia.
Ed egli disse: Io sono un Fiorentino,
Ch'andava in mare a far mercatanzia;
Perchè annojato d'esser poverino,
Volli tentare la fortuna mia.
Io feci da ragazzo il vetturino;
E per nulla tacervi, alta signora,
Io feci l'oste, e feci il birro ancora.

XXXII.

Ma que' nostri paesi son sì tristi,
Che non si può rubare anco a volere:
Onde bramoso un dì di fare acquisti,
Incominciai del mar l'aspro mestiere.
Ma mi fecero presto il repulisti
D'ogni guadagno mio, d'ogni mio avere
I Padroni di questo navicello,
Che in non vederli mi gira il cervello.

XXXIII.

Chè tu stavi legato, e tu non c'eri;
E te veggio, e non loro, e te disciolto,
Onde fan l'arcolajo i miei pensieri,
Nè capisco l'ingergo o poco o molto.
Disse Ricciardo: Di questi misteri
Nulla capisco anch'io. In lieto volto
Riprese allor Despina: Il ciel cortese
Ad oprar sì gran cose egli m'apprese.

XXXIV.

E quì raccontò lui una per una
La virtù delle pietre sì ſtupende,
E dell' erbe, qual ha forza ciaſcuna.
Il Fiorentin, che tali coſe intende,
Preſtare non le vuol fede veruna,
Se non le vede; e ſchiamazza, e contende,
E dice che ſon ciance, e be' trovati
Di romanzieri pazzi e ſpiritati.

XXXV.

Ma non sì toſto Deſpina ſi pone
Nella man deſtra la pietruzza gialla,
Che via diſpare; e per quanto tentone
La ricerchi Ricciardo, ognor gli falla
Il penſier d' incontrarla. Si ripone
Il ſaſſo in ſeno, ed ecco torna a galla:
Ritorna dico a farſi rivedere
La giovinetta con ſuo gran piacere.

XXXVI.

Aveva ancor di marmo bianco e ſchietto
Una figura ignuda, e queſta pure
Era d' un pregio sì raro e perfetto,
Che non ſi trova nell' altre figure.
Se alcun covava dentro l' intelletto,
Contro di chi l' avea, torti e ſciagure;
La bella figurina in un momento
Cangiava in nero il ſuo color d' argento.

XXXVII.

Il Fiorentino a tal viſta ſorpreſo
Della pietra che fa ſparir la gente;
Di deſio di rapirla fu sì acceſo,
Che cominciò a rivolger nella mente
Penſier crudele e in Scitia appena inteſo,
Di dare in capo la notte vegnente
Prima a Ricciardo, e di poi a Deſpina,
E far la bramatiſſima rapina.

XXXVIII.

Ma sua sventura, e la bontà di Dio
Che l' innocenza protegge da vero,
Fece andar male un così reo desio,
Chè il marmo dato a lui diventò nero.
Onde Despina : uomo malvagio e rio
Ho ben compreso ciascun tuo pensiero.
E rivolta a Ricciardo, disse : A questo
Bisogna dare in capo, e dargli presto;

XXXIX.

Chè nera questa pietra non diventa,
Se non in man di chi ci vuol far male.
In questo dir Ricciardo se gli avventa;
E dice : Infame, ti vo' porre in sale.
E della barca fuor lo scaraventa,
Come fatto averebbe d' un boccale.
Cade il meschino, e van subito a quello
Pistrici ed orche, e ne fanno macello.

XL.

Ricciardo liberossi volentieri
Dal Fiorentino col fargli da boja,
Perchè molto impediva i suoi piaceri:
Chè non è cosa che guasti la gioja
Di due bei cuori innamorati veri,
Che un terzo sciocco apportator di noja;
Anzi non credo, che al mondo si dia
Tormento più crudel, pena più ria.

XLI.

Rimasti soli i due fedeli amanti;
Donne gentili, che vi dice il core?
Quai credete che fosser lor sembianti?
Voi mi direte, che mel dica Amore.
Ma io saper non voglio ora più avanti;
Chè vo' tornare a Carlo Imperadore,
Che in un momento libero si vede
D' assedio sì crudele, e appena il crede.

XLII.

Qual fosse l'allegrezza ed il piacere
Del nobil vecchio e di tutto Parigi,
Il non più rimirare aste e bandiere,
Nè afflitti udir ognora i bianchi, e bigi
E neri Frati struggersi in preghiere,
Sel pensi chi di questi aspri litigi
Ha qualche prova, e da vicino ha visto
Il ceffo della guerra orrendo e tristo.

XLIII.

Si fecer feste per ogni contrada,
E in ogni piazza v'eran giochi e balli.
Di frondi e fior coperta era ogni strada,
E in vece del nitrito de' cavalli,
E suon di trombe che sì poco aggrada,
V'eran di bianco avorio e bossi gialli
Flautini così dolci e delicati,
Che appo lor gli uscignuoli son men grati.

XLIV.

D'ogni eta, d'ogni sesso, e d'ogni stato
Si rallegra la gente Parigina;
E non veggendo più veruno armato,
Esce del bosco fuor la contadina
Con monsù Menco e monsù Gianni a lato,
Che van ballando una minuettina.
E in poco tempo per lo regno tutto
Si volge in riso il trapassato lutto.

XLV.

Degli amanti storpiati e affatto morti
Si scordano le vaghe damigelle,
E van girando i lor begli occhi accorti
Per fare in luogo lor prede novelle.
V'è chi vaghi si vuol, chi li vuol forti;
E chi di bianca, e chi di fosca pelle;
Chi li vuol rozzi, e chi complimentosi;
Chi senza un pelo, e chi tutti pelosi.

XLVI.

Alla corte ogni dì si fa banchetto,
E vi si mangia e vi si beve bene.
In somma da per tutto erra il diletto;
E i passati travagli, e l'aspre pene
S'affogano in un mare di Claretto:
Chè dell'obblio le favolose arene
Hanno men forza assai di quel liquore,
Onde sale Avignone in tant'onore.

XLVII.

Ma perchè il vino è padre delle risse,
E di tragiche cose e dolorose,
Come in più luoghi quel gran Savio scrisse;
Di Carlo a mensa più donne vezzose
Erano un giorno, e in lor tenendo fisse
Orlandino le luci dispettose,
Orlandino d'Orlando il primo figlio,
Disse: D'Amor non sarò mai famiglio.

XLVIII.

E Rinalduccio, il figlio di Rinaldo,
Rispose acerbamente motteggiando:
Tu farai bene ancor, chè 'l troppo caldo
Non fa gran bene alla schiatta d'Orlando,
Ch' aver suole il cervello poco saldo.
A questo dire diè di mano al brando
Orlandino, e lo stesso l'altro fece,
Fatti per ira neri come pece.

XLIX.

Carlo in vedere sì strana baldanza
Diè nelle furie, e li cacciò di corte,
E lor diè bando da tutta la Franza
Sotto pena d'infame e trista morte,
Di che s'allegra Gano di Maganza.
Il dì seguente all'aprir delle porte,
Fatta pace tra loro i due cugini
Si misero pel mondo pellegrini.

L.

Avevano venti anni i giovinetti,
E quanto i padri loro avean valore.
Eran poi belli come due angioletti,
L'un bionde avea le chiome, e l'altro more.
Leggiadri in tutti i moti, e in tutti i detti,
E pieni l'alma di desio d'onore;
Talchè se avranno vita, io spero certo
Che adegueranno dei lor padri il merto.

L I.

Ma prima d'uscir fuor della cittade,
Spediron messi per mare e per terra
A' padri loro per tal novitade:
Dico a' due lampi, a' due fulmin di guerra,
Rinaldo e Orlando, onor di lance e spade.
Or mentre vanne così sola, anzi erra
Questa coppia gentile e valorosa;
S'oscura il cielo in foggia spaventosa.

L I I.

E comincia la grandine e la pioggia,
Talchè s'intimoriro i lor destrieri.
Quando Orlandino una gran buca trova
Nel monte nominato de' Sparvieri.
Discende da cavallo, indi si prova
D'entrare in essa, e v'entra volontieri,
Che stavvi asciutto; e Rinalduccio chiama
Che venga a lui, se di star bene ei brama.

L I I I.

V'accorse Rinalduccio, e con del fieno
Accesero un bel foco, e s'asciugaro.
In questo mentre a guisa di baleno
Una luce lontana rimiraro
Dentro del monte; onde Orlandin ripieno
D'ardire, e seco Rinalduccio a paro
Vanno in quel verso, e giungon finalmente
La dove usciva la fiammella ardente,

L I V.

Per cui la grotta sì chiara appariva;
Come di mezzo giorno, o poco manco.
Da una porta di ferro il fuoco uscirva,
E v'era scritto in un bel marmo bianco
Sopra la stessa in lettera corsiva:
Chi non è fuor di modo ardito e franco,
Non s'accosti a quest' uscio; e fugga via;
O pur s'aspetti morte acerba e ria.

L V.

Letti appena que' versi, ambo ad un tratto
Snudar le spade, e percosser la porta;
La qual s'aperse prestamente affatto,
Ed una mummia ed una cosa morta
Venne su l'uscio col corpo rattratto,
E disse loro: Qual diavol vi porta
A quest'albergo, a questa sepoltura,
Dove or ora morette di paura?

L V I.

Se nol sapete, in questa buca, in questa
Alberga Morte, e la sua corte acerba.
Rinalduccio la guarda, e in su la testa
Le dà col ferro, e come filo d'erba
Gliela divide; e'l colpo non s'arresta,
Ma va più oltre, onde orrida e superba
Esce fuor Morte con la spada in mano,
E grida: Morto sei, guerrier villano.

L V I I.

Ma le mena Orlandino un tal roverso
Su quelle dita secche e bestiale,
Che le cade la falce per traverso,
Sopra di cui fa tanto capitale.
Allor la brutta, il ceffo reo converso
Ai giovani, pigliar volle uno strale
Dalla faretra, e stenderli ad un tratto;
Ma come volle, non le venne fatto.

L V I I I.

Perchè mentre Orlandin la falce fura,
Rinalduccio al turcuffo dà di mano.
Penfate, fe allegroffe la Natura
In veder Morte che s' arrabbia in vano,
E d' ammazzar perduta ha la bravura!
Ond' ella in fuono più cortefe e umano
Lor chiefe in grazia la falce e gli ftrali,
Che fanno ed hanno fatto tanti mali.

L I X.

E giura loro di lafciarli ftare;
E che faranno fuor di fuo domino,
Se quel che lor dirà, vorranno fare.
Favella dunque (le diffe Orlandino)
Acciò poffiamo i detti tuoi provare.
Ed Ella: In queft' avello a me vicino
Ci fono due armature così fatte,
Che 'l mio ftral contra loro in van combatte.

L X.

Aperfe Rinalduccio il chiufo avello,
E trovo l'armi, e due lance, e due fpade;
E veftitele prefto il giovin bello,
Diffe al compagno: E tu che fai? chè bade?
Chè non vefti quefte altre? Ed ei: Bel bello,
Ch' io non vo' che coftei ci affalga e rade
La tefta, mentre ftiamo attenti altrove.
All' uom di fenno fempre amico è Giove.

L X I.

Veftito Rinalduccio, preftamente
Armoffi ancora il nobile Orlandino
D' un' armatura sì bella e lucente,
Che pareva d' un oro fchietto e fino.
Morte di fdegno e di vergogna ardente
Gridò: Tornate al mio primo domino
La falce e i dardi. Ed Orlandino: Fuora
Efciamo, e avrai li tuoi ftromenti allora.

L X I I.

Ed ella : Io quì li voglio. E corse addosso
A Rinalduccio ; ed Orlandin le mena
Un colpo in fronte che le smove ogni osso,
E Rinalduccio le batte la schiena.
Onde se far poteva il viso rosso,
Fatto l' avrebbe allor, sì per la pena,
Sì per vedersi far da due ragazzi
In casa propria così gran strapazzi.

L X I I I.

Ma quando morte non ci può ammazzare,
Diviene una buffona, una sguaiata.
Or ella che si vede malmenare,
E teme di restare disarmata,
Lor dice : A vostro modo io voglio fare;
È perchè siete una coppia garbata,
Vi voglio dire che queste armi sono
Fatte sù in cielo, e date a Marte in dono.

L X I V.

Ed egli una ne diede a sua sorella;
Ma venuti una volta quaggiù in terra
Per l'orrenda di Troja, acerba, e fella,
E per tanti anni sanguinosa guerra:
Io feci in modo ch' a Pallade bella
Rapii la sua, e mentre al sen si serra
Marte la Dea, che al terzo cielo impera,
Ancor l'altra rubai presta e leggera;

L X V.

Per timore che in man d' alcun mortale
Non giugnessero mai, ed io restassi
Schernita, e senza forza ogni mio strale.
Ma contro il fato prevenire i passi,
Od altra cosa fare nulla vale.
E in questo dire dagli oscuri sassi
Escono fuora, e dan conforme il patto
La falce, e i dardi all' aspra Morte a un tratto.

Ed

L X V I.

Ed essa, per mostrar che disse il vero,
Vibrò rabbiosa uno strale puntuto
Del gentile Orlandino nel cimiero,
Che si fe' in pezzi; e un pezzo io n' ho veduto
A Brava in casa d'un buon cavaliero,
In un museo, che raro è assai tenuto,
E v' è scritto: Frammento d' uno strale
Di Morte, che a Orlandin non fece male.

L X V I I.

Indi nel masso si tornò a riporre
E i giovinetti allegri oltre misura,
Certi che Morte non li può più corre,
A ricercare ogni strana avventura
Si miser, qual destrier che al palio corre;
E verso tramontana in dirittura
Preser la via. E noi lasciamli andare,
Che d' altre cose or mi convien parlare.

L X V I I I.

Il buon Guidon da Carlo avea già preso
Il suo commiato, e la bella Climene
Avea dell' amor suo Parigi accesò;
E giunti già su le marine arene,
Egizia nave scarica di peso
Aspettavanò, ond' essa a vele piene
Li trasportasse a guisa di saetta
Dal mar di Francia a quel d' Alessandretta.

L X I X.

Venuto il legno, vi saliron sopra,
Ed ebbero la solita tempesta,
Ed al solito il mare andò sossopra:
Ma giunsero alfin salvi, e con gran festa
Fur ricevuti dal Soldan, ch' adopra
Ogni gran gentilezza manifesta,
Ma nel suo cor maligno altri raggira
Pensieri acerbi, e tutti colmi d' ira.

LXX.

Il vederſi disfatto il campo intero,
E che la figlia n' è ſtata cagione;
Chè donate ad amor voglie e penſiero,
E acceſa morta d' un Franco Barone,
Per goderſi l' amato cavaliero
Avea laſciato il regio padiglione:
Gli fer venire un barbaro deſire
Di far la figlia e 'l cavalier morire.

LXXI.

E ſenza dirne ad alcuno parola;
Mentre la notte dorme il giovinetto
In una ſtanza ſeparata e ſola,
Legar lo fa da quattro uomini in letto;
E gli fa porre un canapo alla gola;
E legato in tal guiſa ſtretto ſtretto
Lo fa condurre in un caſtello forte,
Per dargli a tempo ſuo condegna morte.

LXXII.

Ed a Climene pur fa far lo ſteſſo,
E in un caſtello a quello dirimpetto
Chiuder la fece ſenza altro proceſſo.
Ella ſi ſtrazia i crini, e graffia il petto;
Ed il ſuo padre lagrimando ſpeſſo
Chiama tiranno e ſpogliato d'affetto.
S' ode fra tanto per l'Egizia corte,
Come gli ſpoſi ſon dannati a morte.

LXXIII.

E che fra dieci giorni moriranno
Per man di boja, come traditori.
Ma non vi date mica alcun affanno,
Gentili donne, e corteſi uditori,
Chè queſt' acerba morte ſcamperanno;
Chè a' giovani non mancan protettori,
Io non lo ſo di certo; ma lo dico,
Che troppo ſon di crudeltà nimico.

LXXIV.

Le donne d'Aleſſandria e cavalieri
Veſtiti a bruno andaro dal Soldano,
Perchè mutaſſe gli aſpri ſuoi penſieri,
E diveniſſe più dolce ed umano.
Perchè Guidone co' begli occhi neri
Era piaciuto ad ogni cor Pagano;
E Climene, oltre all' eſſer lor ſignora,
Era gentile e molto bella ancòra.

LXXV.

Ma l'aſpro vecchio, fiſſo in ſuo decreto,
Si chiude a tutti; e nella gran platea
Già s'alza il palco, ed egli ſolo è lieto,
Mentre tutta Aleſſandria egra piangea.
E già il decimo giorno cheto cheto,
Il giorno funeſtiſſimo giungea,
Anzi era giunto, e fuor de' due caſtelli
Uſcivano gli amanti cattivelli.

LXXVI.

Climene in rimirare il ſuo conſorte
Così legato e sì preſſo al morire,
Diede un ſoſpiro tanto caldo e forte
Che fece ogni aſpro core intenerire;
Poi con le luci, e con le labbra ſmorte
In queſta guiſa ella gli preſe a dire:
Guidon, gli Dei lo ſan, ſe ho parte alcuna
In queſto colpo di crudel fortuna.

LXXVII.

Ma quando i fati il lor decreto han fiſſo,
Fuggire non lo poſſono e nol ſanno
Conſigli umani. E lo guardava fiſſo;
Ed Egli a lei: Mi peſa il tanto danno,
Lo qual t'opprime, e ſe a me ſol prefiſſo
Aveſſe il laccio il perfido tiranno,
Morrei contento; ma non ſo ſoffrire
Come tu debba, anima mia, morire.

LXXVIII.

Mentre così ragionano gli amanti,
E s'alza da per tutto e pianto e ſtrido,
E al nero palco omai ſono davanti;
Ecco che giunge una barchetta al lido
Senza piloto e ſenza naviganti;
Alla cui viſta d'allegrezza un grido
Subitamente da ciaſcun ſi diede,
Perchè un ottimo augurio eſſer ſi crede.

LXXIX.

Queſta è la nave dove vanno a ſpaſſo
Il buon Ricciardo con la ſua Deſpina,
Che a tempe giunſe a render vano e caſſo
L'aſpro diſegno, e ſalvar ſua cugina;
E ſi preſero ancora tanto ſpaſſo
(Come udirete) in quella gran mattina;
Ch'ebbe Aleſſandria per le maraviglie
Ad impazzire, e dar nelle ſtoviglie.

LXXX.

Primieramente ſenza eſſer veduti
S'accoſtaro all'orecchie de' prigioni,
E diſſer loro: Il noſtro Dio v'ajuti;
Noi ſiam voſtri parenti, e amici buoni.
E diſſero i lor nomi, e le virtuti
Ch'avean con ſeco; onde ai due bei garzoni
Tornò tant'allegrezza nel bel viſo,
Che angioletti parean del paradiſo.

LXXXI.

Il giuſtiziere al boja aſpro ſi volge,
E dice: Mena ſul palco coſtoro.
Deſpina intanto l'erba a' ferri avvolge,
E tutto ſi conquaſſa quel lavoro,
E la macchina affatto ſi ſconvolge.
Vanno a terra le forche, e per lo foro
Grida ciaſcuno; E viva l'innocenza,
Ch'Iddio protegge con la ſua potenza.

LXXXII.

Ma'l Soldan, che ciò vide dal balcone;
Ordina che lor sia tolta la vita
Con la sciabla: ma nel fodero pone
L'erba Despina, e tutto il ferro trita;
Onde fuora di senso e di ragione
Riman la gente attonita e stordita.
Ma quello che li fe' trasecolare,
In modo certamente singolare,

LXXXIII.

Fu quando in mano a Guido ed a Climene
Miser le pietre gialle, e insieme stretti
Minuti più delle minute arene
Divennero, nè fur più d'occhio oggetti.
Perchè quando con man la man si tiene
Di chi ha la pietra di sì rari effetti,
Invisibile anch' egli fassi allora;
E chi nol crede, vada alla malora.

LXXXIV.

Il popol nel veder cosa sì strana,
Corre rabbioso al palazzo reale,
Per ammazzar quell' aspra ed inumana
Persona, veramente empira e brutale,
Che uccider volle l'innocente e umana
Sua figlia, e un cavalier di valor tale,
Qual era il buon Guidone: ma non vuole
Climene, e di suo padre assai le duole.

LXXXV.

E grida non veduta: Io son placata;
Niuno offenda il dolce padre mio.
Nel viso l'uno con l'altro si guata:
E v'e chi dice ancor; Possariddio!
Oggi Alessandria ell' è tutta incantata!
A que' prodigj fassi umile e pio
Il Soldan fiero, e perdono domanda
Alla figliuola, e le si raccomanda.

LXXXVI.

Ma mentre che presa è da maraviglia
Tutta Alessandria, Orlando e'l pro Rinaldo
Gettan fuoco dal naso e dalle ciglia
(Tanto hanno il cor di sdegno e d'ira caldo)
Perchè fatto abbia contro lor famiglia
Carlo un decreto sì iniquo e ribaldo;
E giuran non veder più Carlo in viso,
Nè forse ançor guardarlo in paradiso.

LXXXVII.

E perchè non si ponno immaginare
Qual sentiere abbin preso i lor figliuoli;
Orlando tener vuol la via del mare,
E Rinaldo di terra, e vanno soli.
Astolfo ed Ulivier ponno pregare,
Poichè niun del due è che consoli
Le lor preghiere; chè son risoluti
D'andar pel mondo raminghi e perduti.

LXXXVIII.

E scrive Orlando a Carlo due versetti,
Ma saporiti; ne' quali gli dice,
Che degli ingrati veri e più perfetti
Egli è capo, egli è corpo, egli è radice;
Ma ch' s'altri fa mal, ben non aspetti
E ch'egli non sarà sempre felice.
Ed altre cose sopra quest' andare,
Che lo potranno certo disturbare.

LXXXIX.

E datala ad Astolfo, dalla Giara
Si parte sopra un pinco Catalano,
Che ad andar in Egitto si prepara.
Rinaldo sopra un vascelletto Ispano
Sale, che torna alla sua patria cara:
Chè di là pensa sul lido Affricano
Andare prestamente; chè altre volte
Ha fatte quelle vie dure ed incolte.

X C.

Or mentre i padri cercano i lor figli,
I figli fanno cose da stordire.
Nell' isola chiamata de' Conigli,
Tra la Svezia e Norvegia a vero dire.
Scesero i due garzoni, e rose e gligi
Avean nel viso che facean stupire:
Onde all' aspetto lor l' isola tutta
Arse d'amore, e ne restò distrutta.

X C I.

Ma più d'ognuna fur prese e piagate
Due figlie del signor di quel paese,
Ch' erano anch' esse belle e dilicate;
L' una era detta Argea, l' altra Corese.
Ma quell' anime a Marte consecrate
Difficilmente Amor vinse e si prese;
Pur vinse al fine, ed Orlandino Argea,
E Nalduccio Corese si godea.

X C I I.

Il che saputo da due rei Giganti,
Signori di certe isole vicine,
Sfidan con fieri ed orridi sembianti
I due garzoni; chè voglion por fine
Ai loro affanni, che son tanti e tanti,
Col toglier loro queste due regine.
E vennero con armi così fatte;
Ch' avvrebber torri, anzi città disfatte.

X C I I I.

Orlandino ridendo disse loro,
Che l' offerta battaglia ricevea;
E Nalduccio con grazia e con decoro
Disse a Corese sua che già piangea,
Non disperarti, dolce mio tesoro;
Chè fortuna per noi non sarà rea,
E rivolto ai Giganti similmente,
Disse: ch' era di pugna impaziente.

XCIV.

I Giganti in veder que' due ragazzi
Sottili di perſone e ſenza barba,
Diſſer: Per Giove, coſtoro ſon pazzi.
Ma a queſte donne che piace e che garba
In que' lor moſtaccini da pupazzi?
Per Macon che ſon pazze, e non ſi sbarba
La pazzia da' lor capi per ragione;
Ma vuolvi ſdegno, diſprezzo, e baſtone.

XCV.

Uccisi ch' avrem noi queſti puttelli,
Vo' che noi le trattiamo come cagne,
O come ſon trattati i ſomarelli.
E piangan pure, e ciaſcuna ſi lagne,
E s' attriſti, e s' accori, e s' arrovelli;
Che tenderanno a buſſali le ragne.
Così l' un dice: e l' altro con la teſta
Conferma il detto, e ne dimoſtra feſta.

XCVI.

La notte che del giorno era foriera
Della battaglia, Coreſe ed Argea
Piangevan le meſchine di maniera,
Ch' era coſa a vederle orrenda e rea:
Ed or facevan ambedue preghiera
Al Dio d' Amore ed alla ſanta Dea,
Che ſalvaſſer dagli orridi Giganti
I lor sì belli e grazioſi amanti.

XCVII.

Ora le braccia ognuna al ſuo conſorte
Gettava al collo, e per molto ſermone
Che lor faccia Orlandino, e le conforte,
Regolar non ſi laſcian da ragione:
E tutte addolorate e mezze morte
Paſſan la notte in ſomma afflizione;
Ma quando il Sole appare nella ſtanza,
Allor sì che non hanno più ſperanza.

XCVIII.

Intanto s' ode il corno ſpaventoſo,
Che ſuonano i Giganti in ſu la Piazza.
Orlandino ſi veſte furioſo,
E Rinalduccio grida : Ammazza, ammazza.
Le due donzelle col viſo doglioſo
Li ſeguono, e ciaſcuna è di duol pazza.
Stanno i Giganti con due travi in mano,
Lunghe, e nodoſe, e d' un invito ſtrano.

XCIX.

Onde Nalduccio ch' era teſta amena,
Vi ſalta ſopra con la ſpada ignuda.
Il Gigante lo ſcuote e lo dimena,
Ma ſtaccar non lo puote, e invano ſuda.
Egli intanto s' accoſta, ed a man piena
Con la ſua ſpada sì tagliente e cruda
Gli percuote la trave, e gliela incide.
Cade la trave in terra, e Naldin ride.

C.

Poi lo colpiſce in ſu la gamba manca,
E gliela mozza ſubito di netto.
Quella beſtia, che prima era sì franca,
Roveſcia a terra, ed ei gli paſſa il petto;
Onde al gigante la faccia s' imbianca.
E Coreſe ripiena di diletto
Si ſtringe al ſeno il vincitor ch' adora,
E poco va, che di piacer non mora.

CI.

Ma non iſtà così l'alma d' Argea,
Che vede il fier Gigante inferocito;
Perchè morto il compagno ſi vedea.
Orlandino però ſaggio ed ardito,
Mentre alza egli la trave acerba e rea,
Gli corre ſotto ſubito e ſpedito,
E fatto un ſalto gli taglia la gola:
Ei perde il capo, e perde la parola.

C I I.

Or quì pensate voi, se va in dolcezza
Il cuor d'Argea, che sè chiama felice,
Mentre ha un marito di tanta prodezza:
E lo stesso Corese di sè dice:
E fansi un baciucchiar ch' è una bellezza.
Ma tra marito e moglie il tutto lice;
Se ben non era matrimonio fermo,
Che molte cose lo faceano infermo.

C I I I.

Nulladimeno un matrimonio egli era
All'uso di quell' isola Pagana.
Ma questa vita dolce e lusinghiera
Ad Orlandino sembra molto vana.
Gloria lo punge a più nobil carriera:
Ed a Nalduccio pur, che ha mente sana;
Non piace nel più bello della vita
Far da stallon n'un isola romita.

C I V.

E fra di loro, un dì ch' erano andati
A caccia, tenner un savio discorso
D'abbandonare i letti dilicati,
E gir pel mondo, e principiare une corso
Tutto di fatti nobili e pregiati.
Avevan solamente ambo rimorso
D'abbandonar quelle due giovinette,
Tanto fide in amore e tanto schiette.

C V.

Onde risolvon di far lor palese
Quel c'hanno risoluto voler fare;
O condurle di Francia nel paese,
Se insiem con loro vi vorranno andare;
Od in sembiante placido e cortese,
Se non vorran venir, lasciarle stare.
In somma fare quel ch' esse vorranno,
Purchè alla gloria lor non sia di danno.

C V I.

Ed aperto il ſecreto alle donzelle,
D' andar con eſſi ſi moſtraro pronte;
E preſo molto argento e gioje belle
Di fino acciajo ſi coprir la fronte:
E quando il cielo ſparſo era di ſtelle
Fatto abbaſſar del porto il nobil ponte,
Entraro in una nave ben guarnita,
Ch' era nomata la Guerriera ardita.

C V I I.

Queſta creanza, queſt' atto amoroſo
C'han fatto alle lor donne i due garzoni,
A me ch' alquanto ho l' animo pietoſo,
È piaciuto in eſtremo. Eroi ſcorzoni
Son quelli, che dolente e lagrimoſo
Rendon quel viſo che li fe' prigioni;
E per moſtrar che prezzano virtude,
Laſcian ſu i lidi le donzelle ignude.

C V I I I.

Intanto giunti eran di Carlo in corte
Aſtolfo ed Ulivieri; e a Carlo in mano
Dato il biglietto Aſtolfo, fece ſmorte
Carlo le guance a quel linguaggio ſtrano.
Poſcia infierito il nobil vecchio e forte
Diſſe: Me chiama ingrato ed inumano,
E aſſai s'inganna; ch' io ſon giuſto e pio,
Com' eſſer dee chi ſta in luogo di Dio.

C I X.

Che ſe la ſua virtù ci ha liberato
Dall' aſſedio crudele; abbiaſi pure
(Quando che 'l voglia) mezzo queſto ſtato.
Ma ſe 'l ſuo figlio ed ei medeſmo pure
Offenda noſtre leggi; il braccio armato
Della giuſtizia, e la tagliente ſcura
Sfuggir non deve: e chi 'l contrario afferma
Ben dimoſtra d' aver la mente inferma.

C X.

Ma perchè la giustizia esser dovria
Spesso temprata da misericordia,
E l'opra buona snerva assai la ria:
Per riunirmi con questi in concordia,
Voglio che'l bando rivocato sia;
E ripostasi in pace ogni discordia,
Tornino i figli coi lor padri in corte;
Ch'io vo' l'emenda lor, non la lor morte.

C X I.

E ciò detto, spedir fece corrieri
Per ogni banda; ma il Signor d'Anglante
Scorrendo per i liquidi sentieri
Del mar, trovossi ad un'isola avante
Ripiena tutta d'alber grandi e neri.
Quest'isola detta è del Negromante;
E tristo chi discende a quella proda,
Chè tosto il mago con reti l'annoda.

C X I I.

Ciò che sapeva bene il marinaro,
Onde in alto condur volle il naviglio;
Il che parve ad Orlando troppo amaro,
E disse: Andare a terra io vi consiglio.
Assai, Signor, ci costerebbe caro
(Gli rispose il nocchier con mesto ciglio)
Chè non giunge persona a quella riva,
Che per un giorno vi rimanga viva.

C X I I I.

In quell'isola alberga un fiero mostro,
Stregone esimio e di forza tremenda,
Che a tutto impera il sotterraneo chiostro.
Greggia di tigri spaventosa e orrenda,
Sì come noi d'agnelli all'aer nostro,
Guida ed alberga sotto nera tenda;
E serpi e draghi che vomitan tosco
Errano a sua difesa per il bosco.

CXIV.

Ha poi di vaghe e nobili donzelle
Ripiena un' alta ed afforzata torre.
A chi lo sprezza trae viva la pelle,
E delle tigri alla fame soccorre
Con quelle carni fresche e tenerelle;
Ond' è, che spesso per lo mare scorre,
E di donne di Scozia e d' Inghilterra
Già più di mille in questa torre ei serra.

CXV.

E quanti hanno voluto, o per amore
Ch' avevano a qualcuna prigionera,
O pur per voglia di mostrar valore,
Scendere armati su quella riviera;
Ci han lasciato con danno e con rossore
E vita e nome in una sola sera.
Però non ti stupir, s' io m' allontano
Da questo lido infame ed inumano.

CXVI.

Orlando disse: L' eterna giustizia
Non sempre dorme, e quando un men sel crede,
Allor punisce la nostra malizia;
In quell' Isola io voglio or porre il piede.
Il nocchiero ripieno di tristizia,
Non far (grida) Signor, prestami fede.
Ma giacchè lo conosce così fermo:
Monta (gli dice) sopra il palischermo.

CXVII.

Almeno fuggi la parte del bosco,
Chè all' aperto farai maggior difesa:
E poichè tanta in te virtù conosco,
Se vuoi por fine a così grande impresa;
Scendi sul lido all' aer bruno e fosco:
E quando tutta di porpora accesa
Appare in ciel l' Aurora, e tu t' accosta
Colà, dove vedrai la tenda posta.

CXVIII.

Egli verratti incontro disarmato,
Ma avrà tra mano qualche abete o pino;
E cento tigri condurrassi allato,
Che nel vederle resterai meschino.
Se tutte tu le uccidi, o te beato!
Ma pur non fuggirai lo tuo destino;
Perchè verranno i draghi e l'altre bestie;
Che ti darranno l'ultime molestie.

CXIX.

Ma se queste tu vinci, oimè! ti resta
L'impresa più difficile e tremenda.
Quel negromante si pone una vesta,
Cui spada esser non può, che rompa o fenda:
Di maglia così dura ella è contesta.
Orlando ride, e dice: Vo' s'intenda
Urlar questa bestiaccia sì lontano,
Che l'oda il Franco, e l'oda il lido Ispano.

CXX.

E così detto salta d'ardir pieno
Sul palischermo, ed al lido s'accosta.
E volto il viso inverso il ciel sereno,
Rammenta a Dio il sangue ch'a lui costa
L'uomo sanato dal mortal veleno;
E dice, che sa ben come disposta
È sua pietade a chi gliela domanda,
E a quella quanto sa si raccomanda.

CXXI.

E mentre così prega, eccolo giunto
Alla crudele e spaventosa sabbia.
Io non ti sono amico, nè congiunto,
Orlando mio, e mi treman le labbia,
E'l sangue mi si gela in questo punto,
Pensando a tanto strazio e a tanta rabbia;
Cui tu ti esponi di quel traditore.
Ah torna indietro, e frena il tuo valore!

CXXII.

Ma i' canto a' fordi, e moftro a' ciechi il Sole:
Eccolo fcefo in fu la trifta arena.
Per verità ch' io perdo le parole,
Tanto di lui mi prende affanno e pena.
E fo che ancora a voi, Donne, ciò duole;
E ritenete il largo pianto appena;
Ma non ci difperiamo così prefto,
Ancorchè fia il periglio manifefto.

Fine del Canto decimo.

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

Sen fugge via con la testa tagliata
Per man d' Orlando il Re degli strigoni;
E lo scolar con la pietra affatata
Scopre gli occulti ipocriti bricconi.
La gelosa Climene addolorata
Altrui dicendo va le sue ragioni.
Ancor Dorina a lei narra le trame
E l' opre inique della vecchia infame.

CANTO UNDECIMO.

I.

Ciascun si duole, perchè dee morire,
E n' ha ragion; che 'l vivere diletta:
E quel dovere ad un tratto basire,
E star sepolto in una fossa stretta,
E presto presto tutto inverminire,
E in poco ritornar polvere schietta;
Ell' è mutazion sì dolorosa,
Che fa perdere il gusto ad ogni cosa.

Ma

II.

Ma c' è di peggio, che dopo la morte
Bisogna render conto alla minuta
Al tribunal di Dio, che giusto e forte
Al fuoco eterno i malvagi deputa,
E chiama i buoni a sua celeste corte,
Ond' alma che quaggiù male è vissuta
Esce di trista voglia; chè ha timore
Da giù piombar nel sempiterno ardore.

III.

Io però volentier mi sottoscrivo
A questa legge; e quando non ci fosse,
Me ne dorrebbe; chè mi vedrei privo
D' un gran piacer: chè le tombe e le fosse
(Quando accolgono in loro un uom cattivo,
Che per amici, o per oro, o per posse
Facea tremar qualunque era men forte)
Mi danno gusto, che ci sia la morte.

IV.

E così facess' ella il proprio offizio
Com' ella deve, e desse in capo a quelli,
Che sono la sentina d' ogni vizio;
E non aprisse che tardi gli avelli
A gli uomini dabbene e di giudizio:
Ch' io le vorrei con marmi, e con pennelli,
E con inchiostro farle elogi tali,
Ch' uscirebbe dal numero de' mali.

V.

Ma l' è una secca stravagante e pazza,
Che va menando la sua falce in giro;
Onde senza saperlo i buoni ammazza,
E color, che di sangue e pianto empiro,
E di lussuria ogni albergo, e ogni piazza,
Lascia invecchiare. Ond' io ne vo deliro,
E attaccherei per rabbia, ed impazienza
Un pocolin la santa Provvidenza;

Tomo I. S

VI.

Se non vedessi in quale uso li adopre,
Mostrandoci ad ognor ch' ella li serba
In vita, o spesso da morte li copre,
Perchè pena più cruda lor riserba:
E con le infami loro ed indegne opre,
E con la naturaccia lor superba
Raffinan degli eletti il santo coro,
Come per fuoco si raffina l' oro.

VII.

Nè sempre è vero ancor, che lor capelli
Veggan canuti gli uomini tiranni;
Ch' io n' ho veduti molti ne' più belli
Morire, e ne' più freschi e più verdi anni.
Perchè costoro son, come i flagelli
Che 'l padre adopra de' figliuoli a' danni;
Che corretti che sono, egli li frange
Avanti agli occhi del figliuol che piange.

VIII.

A questo fine ei diede il memorando
Valore, e 'l cuor magnanimo, e feroce
Sopra ciascuno al generoso Orlando,
Di cui non morirà giammai la voce,
Nè del fatale suo terribil brando,
Dall' onda Caspia alla Tirintia foce;
Perchè gl' iniqui togliesse di vita
In loro età più ferma e più fiorita.

IX.

E se al mondo fu mai sopra ogni esempio
Un uomo scellerato, un' uomo infame;
Fu senza dubbio quel negromante empio,
Che chiuso aveva il fiore delle dame
In una torre, e di lor feane scempio;
Gettando delle oneste il bel carname
Alle tigri, e sfogando brutalmente
Con le men caste la sua brama ardente.

X.

Ma l'ora è giunta che ſia poſto fine
Alla tua crudeltà, moſtro nefando.
Come io vi diſſi, nell' onde marine
Già il biondo Sol s'era tuffato, quando
Poſe il piè ſu le ſpiagge empie e ferine
Dell' iſola ch' io diſſi, il Conte Orlando;
E ſi moveva a paſſo grave e lento,
Sempre con l'occhio e con l'orecchio attento.

X I.

Ma la notte ſi fece oſcura tanto,
Che pensò di fermarſi in ſu la ſpiaggia:
Quando ei s'accorſe, che lontano alquanto
Per anguſto forame un lume raggia.
Onde in quel verſo egli ſi move; e intanto
Ch' egli guardingo e tacito viaggia,
Vede una face, e vede la gran torre,
E lo ſtregon che in lei vaſſi a riporre.

X I I.

Egli ſpedito allor corre, e ſi porta
Alla torre medeſima, e ſi pone
Dal deſtro canto della ſtretta porta;
E quì ſta fermo con intenzione
Di far la lunga beſtia a un tratto corta,
Quando eſca fuor del chiuſo ſuo grottone:
E mentre ei ſta così, ſente di drento
Un doloroſo femminil lamento.

X I I I.

Crudele (udiva dir da una donzella)
Strazia pur queſte membra, e fammi in brani,
Ch' opra non farò mai sì brutta e fella;
E tutta in pria mi mangerranno i cani,
E mi trarranno i corvi le cervella,
Ch' io mai ſecondi i deſir tuoi villani.
E'l negromante le dicea: Tra poco
Su la tua pelle avrà principio il gioco.

X I V.

E quindi un grido, un miſero lamento
S' udian dell' altre ſventurate donne.
Orlando pieno allora d' ardimento,
Quale Sanſon le Filiſtee colonne,
Scoſſe l'uſcio, l' aperſe, e v' entrò drento;
E vede in mezzo a femminili gonne
Lui, che nudata aveva una donzella,
Di cui certo non fu mai la più bella.

X V.

E diſteſala ſopra un rozzo banco,
Le voleva la pelle trar di doſſo:
Quando ſopra lui viene il Baron Franco,
E gli ſi ſerra in un attimo addoſſo.
S' intimorì quell' empio, e feſſi bianco;
Ma dal timor non s' era ancor riſcoſſo,
Quando il buon Conte con molta tempeſta
Gli tira un colpo, e gli taglia la teſta.

X V I.

O nuova, o fiera, o ſtrana maraviglia!
Non cade il tronco buſto, anzi s' inchina,
E la reciſa teſta in mano piglia,
E le ſcale diſcende, e s' incammina
Verſo la porta. Stupide le ciglia
Orlando tiene, e dietro lui cammina.
Così fuor della torre al verde piano
Eſce quel moſtro con ſua teſta in mano.

X V I I.

Indi ſi ferma, e dalle labbia fuora
Il mozzo capo un ſibilo tramanda;
E ſi veggon venire in men d' un' ora
E ſerpi, e tigri, e moſtri d' ogni banda.
Il tronco buſto ſcaglia in alto allora
La teſta, e forſe un miglio in ſu la manda:
Quindi egli cade, e le tigri e i ſerpenti
Gli van ſopra, e lo laceran co' denti.

XVIII.

Intanto torna giù l'orribil testa:
E quasi fosse un giuoco di pallone,
Come in Siena talor fassi per festa,
Per l'aer vano la fanno ir girone:
Poi nojati del giuoco ognun s'arresta
De' fieri mostri. Orlando non s'oppone
A quelle bestie, e riguarda con ozio,
Come abbia a terminare quel negozio.

XIX.

Quand'ecco d'improvviso che si rompe
La terra ed esce fuora un fumo nero
Misto a gran fiamma, che l'aere corrompe.
Indi Pluton, che men dell'uso è altero,
Senza l'usate sue deformi pompe
Quasi lieto s'accosta al cavaliero,
E gli dice: Signor, grazie infinite
Ti dà dell'opra il regnator di Dite.

XX.

Tu col dar morte al brutto negromante
Tornato m'hai al mio supremo soglio;
Perchè costui avea virtù bastante,
Che non valeva il mio dirgli: Non voglio.
Me stesso ei si facea venir davante,
E pien di tirannia, pieno d'orgoglio
Or mi cangiava in pianta, ed ora in sasso,
Ora in cane, ora in volpe, ed ora in tasso.

XXI.

E senza spirti quasi era rimasto:
Perchè questa isoletta (come vedi)
Tutta colmò quell'animal da basto
Di spiritelli; onde da capo a piedi
Tutta quanta è di diavoli un impasto.
E queste stesse, ch'esser tu ti credi
Tigri, son diavoletti, e i pini e gli orni
Sono pur tutti demoni coi corni.

XXII.

La torre ancora di demonj è fatta:
E quanti sassi son, quanti mattoni,
Tutti son spirti della stessa schiatta;
I gangheri e le porte son demonj;
Demonj i topi, e demonia la gatta,
Demonj i palchi, i tetti, e i cornicioni,
Demonj i chiodi, demoni il solajo.
Or vedi, se n' aveva più d' un pajo.

XXIII.

E in tanto possedea questa divina
Virtude, a cui per forza era in soggetto;
In quanto la mia dolce Proserpina,
Venuta un giorno al mondo per diletto,
In quest' Isola scese alla marina:
E slacciatasi un poco il bianco petto
Per prender aria, le cadde dal seno
Un mio biglietto scritto in pergameno.

XXIV.

In cui io m' obbligava strettamente,
E più che *in forma cameræ* i Romani,
D' ubbidire alla cieca e immantenente
Ai suoi comandi, e fossero pur strani:
E sì il cervel m' avea tratto di mente
Amor, ch' anche i demon fa sciocchi e insani,
Che qualor nominasse el'a il mio nome,
Tosto farei per lei e Rome et ome.

XXV.

Or non s' accorse la mia bella moglie
D' aver perduto quel mirando scritto:
E mentre erra pel lido, e che raccoglie
Chiocciole e nicchi, da un porto d' Egitto
Questo stregon le vele sue discioglie,
E con la prora appunto dà diritto
In quel luogo, ove 'l breve caduto era
Alla mia troppo semplice mogliera.

X X V I.

E perchè sapeva egli molto bene
Le nostre cose, ne fu sì contento,
Che saltò per piacer su quelle arene.
Poi mi comanda, che 'l porti qual vento
Colà dov' era, il mio unico bene,
(Che 'l breve avea il suo nome e fuora e drento)
E vistol se ne accese, e in mia presenza
Tentò l'infame farle violenza.

X X V I I.

E perchè non voleva a nessun patto
La giovin compiacerlo; egli in vigore
Di quel mio troppo misero contratto
M' astrinse a fargli agevole il favore.
Ond' ei rimase appieno soddisfatto,
E in me doppiossi l'affanno e 'l rossore;
Chè benchè nell' inferno io peni assai,
Come quel dì non fui misero mai.

X X V I I I.

Ed allor fu, Signor, la volta prima
Che m' apparver le corna in su la testa;
Le quai subito rasi con la lima,
Perchè l' opra non fosse manifesta.
Ma il mondo egli n'empì da fondo in cima;
Onde pensa se ognun ne fece festa:
E quindi fui di corna il capo cinto
Sculto ne' marmi, ed in tele dipinto.

X X I X.

Quindi egli sempre più resosi certo
Della virtù, che 'l breve nascondea;
Ad ogni infamia il varco s' ebbe aperto,
E nessuno resistergli potea;
Che altrimenti da lui era diserto,
Nè nuova più di lui se ne sapea.
Onde grazie ti rendo, o Baron forte,
C' hai data or a colui condegna morte.

XXX.

Nè ti maravigliar, se tu l'hai visto
Andare in giro con la testa in mano;
Perchè un folletto il più malvagio e tristo
Gli misi addosso, ed in modo sì strano
S' era con esso avviticchiato e misto,
Che non l'avria scacciato alcun Piovano.
Or morto lui: rimase quel folletto,
Che dell'anima in lui facea l'effetto.

XXXI.

Ciò detto, trema il suolo, il ciel s' oscura,
S' apre la terra, e le tigri e Plutone
Vi cadon dentro, e ogn'altra bestia impura.
Fuggon le piante, dispare il torrione,
E l'Isola riman senza verdura:
Le donzelle, che stavano in prigione
Si trovano disciolte e liberate;
Di che altamente son maravigliate.

XXXII.

Quei della nave, al comparir del Sole
Veggendo il lido d'alberi spogliato,
Perfero i sensi e perser le parole;
Tanto restò ciascun di ciò ammirato.
Ogni donzella intanto adora e cole
Con laudi ed inni il Cavalier pregiato:
Ed ei fa cenno con un bianco lino
Al legno, chè si faccia a lui vicino.

XXXIII.

Viene il naviglio colmo di piacere,
E d' udir vago il fin di tanta impresa.
E sceso il duce con ciascun nocchiere,
Ebbero appena la grand' opra intesa,
Che commendato il forte Cavaliere,
Mostrò ciascuno la sua voglia accesa
D'andare in Inghilterra, e là far chiaro
Un fatto così bello, inclito, e raro.

X X X I V.

Ed Orlando restò con le donzelle;
Le quai rivolte umilemente a Dio
Giurar di conservarsi verginelle
In chiuso loco, onesto, santo, e pio.
Le loda il Conte infino all' alte stelle,
E dice lor: Sarebbe il parer mio,
Che vi chiudeste in q est' Isola stessa;
Io troverovvi e Breviarj e Messa.

X X X V.

E scelse il luogo presso alla marina;
E disegnovvi un orto grande grande,
Dove fossero erbette e insalatina,
E varj fiori da intrecciar ghirlande:
E perchè sien sicure da rapina,
Vuol che'l Convento da tutte le bande
Con torri, con fortezze e baluardi
Da gente armate sempre si riguardi.

X X X V I.

Ed ecco intanto che biancheggia il mare,
Per le gran vele che vi corron sopra;
E d' Irlanda, e di Scozia, e d' Anglia appare
La flotta, che 'l mar sembra che ricopra.
Sul viso delle vergini compare
Tanto piacer, che le manda sossopra;
E batton palma a palma, ed alla riva
Corron veloci, e gridan tutte: E viva.

X X X V I I.

Chi il padre abbraccia, chi il dolce fratello;
Chi discorre del mago, e chi del Conte.
Chi narra il colpo fortunato e bello,
Che privò il mostro dell' altera fronte;
Chi dell' amica l' orrido macello;
Chi descrive le tigri al mal sì pronte;
Chi le serpi, chi i draghi, e chi gli affanni
Che soffersero in carcere molti anni.

XXXVIII.

Poi riavute da tanta allegrezza,
Scoprono ai lor parenti il buon desire,
C' han di sacrare a volontaria asprezza
La vita loro, e di voler servire
Al sommo Dio in virginal mondezza.
Questo parlar li fece impietosire,
E piansero un tal poco; ma alla fine
Disser, ch' eran di sè donne e regine:

XXXIX.

E ciò facesser che a grado lor era.
E chiamati ferrai, e legnaiuoli,
E muratori, e tutta quella schiera
D' uomini, che non possono oprar soli;
Diero principio ad una mole altera
Che uguale non fu vista infra i due poli:
Chè lungo trenta miglia e largo venti
Fu quel Convento, gloria de' Conventi.

XL.

Fur da tre mila e più le monacelle;
Vestivan lana bianca e lana negra,
Nè lino più toccava la lor pelle.
Giovani tutte e con la faccia allegra,
Vaghe, gentili, e graziose, e belle,
Che in sol vederle il cuore si rallegra.
La più vecchia fra lor fecer Priora,
Che a diciotto anni non giungeva ancora.

XLI.

Questo Convento fammi uscir di via
E tralasciar la storia incominciata;
E fammi ritornar a casa mia,
Dove ho di nipotine una brigata
Che mettono al pan bianco carestia:
E mi ritrovo una certa cognata
Ch' ogni anno ne fa una: Onde se dura,
Vo' là mandarle a tentar la ventura.

XLII.

Perchè in Pistoja noi stiamo a quattrini,
Siccome San Cristofano a calzoni;
Ma il mal è che se ben siam poverini,
Vogliamo fare da ricchi Epuloni:
Vogliam giuocare, vogliamo festini,
Vogliamo vesti belle e buon bocconi:
E spesso spesso facciamo in un mese
Anticipate d'un anno la spese.

XLIII.

Il maledetto lusso da per tutto
Entrato è sì, che un angolo non resta
Del mondo, il più meschino ed il più brutto,
Il qual non si sia messo in gala e in festa.
Onde ciascuno ne riman distrutto,
E chi ha da dare, si gratta la testa;
Ma per contrario quegli che ha da avere,
Si può a sua posta grattar il messere.

XLIV.

Ma nelle gran città questa atra peste
Fa maggior male, e più rovina assai.
Lo stato d'una casa in una veste
Sola ora va, che son banditi i sai:
E tra nastri, e tra maniche, e tra creste
Si van spendendo piastre e doppie assai;
E tra svimeri, sterzi, stufe, e cocchi
I poveri mariti spendon gli occhi,

XLV.

Le stalle piene, e gli argenti infiniti.
Non per la mensa sol ma per lo cesso,
E per gli sputi marci e inverminiti.
Chi può narrare, e raccontare appresso
Le perle ed i diamanti, onde guerniti
I membri sono del femmineo sesso?
Ah sciocchi noi, ed esse pazzerelle,
Che godono esser più ricche, che belle!

XLVI.

Ma ritorniamo all' Isola del mago,
Chè mia mogliera non darammi spesa;
E s' io sarò di spender punto vago,
Non ho timor di ritirarmi in Chiesa,
Ed isfogar con qualche sacra immago
Quell' aspra doglia, che m' aggrava e pesa;
Con una chierca mi sono aggiustato,
Tanto che ho in tasca la fortuna e 'l fato.

XLVII.

Fatto il Convento, e cinto intorno intorno
Di forti rocche e d' afforzate mura,
Con lor stette alle grate più d' un giorno
Il Conte Orlando contro sua natura;
Chè Monache non mai volle d' attorno.
E rammentando loro la clausura,
La castitade e l' uffizio divino,
Su la sua nave riprese il cammino.

XLVIII.

Ma tempo è omai, che torniamo a Climene,
Che non veduta col padre favella;
Ed a Guidone che pur mille scene
Or fa con questa donna, ora con quella.
Ad una batte bel bello le schiene,
Ad una il mento, ad una una pianella;
Ma questo giuoco a lungo andar non piace
A Climene, e perturbale la pace.

XLIX.

Perchè tra l' altre dame della corte
Una ve n' era bella a maraviglia.
Onde Climene ingelosita forte,
Se la tocca lo sposo, si scapiglia,
E le viene il sudore della morte.
E appunto appunto con questa si piglia
Il suo gusto Guidone; ma non crede
D' offender punto la giurata fede.

L.

Lidia si nominava la donzella.
Vaga era tutta, ma sopra ogni cosa
Avea la bocca sorridente e bella.
La man Guidone sopra quella posa,
E lieve con un dito la flagella;
Perchè Climene venne sì sdegnosa,
Che senz'altro pensar, del balcon fuore
Trasse la pietra di tanto valore:

L I.

La qual diè in capo a un povero studente,
Che dal terreno la raccolse appena,
Che a gli occhi di ciascun sparve repente.
Di cercatori la piazza è ripiena,
Per ritrovar la pietra sì valente:
Ma se non voglion ire a pranzo e a cena
Prima che non la trovino, staranno
Tanto senza mangiar, che si moranno.

L I I.

Senza la pietra di sì raro effetto
Climene a ciaschedun visibil fue,
E con essa Despina e Ricciardetto;
E sorte fu, ch'era già rotta in due,
Onde a Despina restonne un pezzetto
Per gran conforto alle bisogna sue.
La loro apparizion tanto improvvisa
Empì la corte di piaceri e risa.

L I I I.

E Lidia nel veder il giovin bello,
Che invisibil le fe' burle cotante,
Arder di drento si sentì bel bello
Di quel leggiadro angelico sembiante.
E Guidone, che pure era un monello
La riguardava con occhio d'amante;
Di che Climene accorta si tapina,
E verso le sue stanze s'incammina;

LIV.

E da guerrier n'un attimo si veste,
E scritto di sua mano un lungo foglio
A Guidone lo manda; e v'eran queste
Note di sdegno, e note di cordoglio:
Crudel, ti lascio, e per erme foreste
Misera errare insino a morte io voglio;
Giacchè per altra omai ti veggo acceso,
Ed io ti son forse d'affanno e peso.

LV.

E datolo a una sua fedele ancella,
Partissi, e ancor non so per qual sentiero.
Guidone udita sì strana novella,
Perchè l'amava molto e daddovero,
Piange, e sospira, e se infelice appella.
E la corte par fatta un cimitero:
Tanto silenzio, e cotanta tristizia
Si scorge in essa, ed orrida mestizia.

LVI.

Despina e Ricciardetto fanno core
Allo smarrito giovine dolente;
E tutti e tre si trovan d'un umore
Di ricercar la donzella piangente,
E così terminare il suo dolore,
Ch'ebbe alla fine origin da niente;
Ma l'aspra gelosia leva il cervello,
E un brusco fa parer un travicello.

LVII.

Il Soldano l'approva, e detto fatto
Partono d'Alessandria quella notte.
Ma intanto d'allegrezza quasi matto
Lo scolare, ch'avea le scarpe rotte,
Trovato avendo a così buon baratto
La sua fortuna, l'adunanze dotte
Lascia; e per sempre con quel sasso in mano
Il tutto tenta, e nulla tenta in vano.

L V I I I.

Amò uno tempo costui per sua disgrazia
Una moglie d'un certo sacerdote,
Di quei che'l tempio d'Iside ognor sazia.
Era di fresche e ripienette gote,
E colma di beltà, colma di grazia;
Ma fredda più dell'orsa di Boote
Sempre mai dimostrossi allo scolare,
Onde convenne a lui lasciarla stare.

L I X.

E la credeva un'onesta Sibilla:
Sì spesso la vedeva entrar nel tempio.
Un ago solo, un capo sol di spilla
Che prendesse ella mai, non v'era esempio;
E dir solea, che nè per terra o villa,
Nè per regno averia mai fatto scempio
Dell'onor suo, che solo ella pregiava
In questa vita, e null'altro curava.

L X.

Ora in casa a costei di primo salto
Va lo studente all'aria bruna e denza;
E trova come ell'abbitava in alto.
Chiusa è la stanza, ed ei senza licenza
V'entra, e la vede in amoroso assalto
Con un uom, che al Soldan fa la dispenza.
Partito quei, si ferma lo scolare;
Ed ecco in breve un altro che compare.

L X I.

Era questi lo sguattero del cuoco,
Ma del cuoco di corte, e mezzo bue
Portolle in don dell'amoroso giuoco.
Ma che più ciarlo? Infino a ventidue
Un dopo l'altro vennero a quel loco,
E portava ciascun chi men, chi piue:
Ma quel che fece rider lo studente
(E n'avea ragione certamente)

L X I I.

Fu che ſtavan famigli e damigelle
Alle fineſtre, alle porte, alle ſcale
A far da vigilanti ſentinelle;
Ed avviſare in tempo, quando ſale
Il Prete, che le avria tratta la pelle.
(Ve' s' eran triſti e ſguazzavan a ſale,)
S' aveſſe avuto il menomo ſoſpetto
Che macchiar gli poteſſe il ſanto letto.

L X I I I.

Onde gli amanti ſciocchi e ſempliciotti
Si credevan bèr latte di gallina,
E mangiare fagiani e perniciotti:
Ma come dir ſi ſuol, beveano orina,
E tranguggiavan bocconi mal cotti
D' una carnaccia d' antica vaccina;
Perchè una donna, quando ella comincia
A vender carne, per tutti ne trincia.

L X I V.

Pur egli venne, e poſtoſi a dormire
Il Prete, udì che ſghignazzando forte,
Alla mogliera ſua sì preſe a dire:
A quante beſtie della noſtra corte
Hai tu levato l'altura e l' ardire?
Ed ella: Dato ho lor la mala ſorte,
E fatigati io li ho di tal maniera,
Che non tutti verran domani a ſera.

L X V.

Gnaffe (le diſſe il Prete) tu ſe' leſta!
Ma fammi un poco il novero dei doni.
Il paggio del Soldan diemmi una creſta,
Lo ſpenditore pollaſtri e piccioni,
Il fornaio di pane una gran ceſta,
E'l cantinier di vini ſcelti e buoni
Due barilozzi, e di caſa il maeſtro
Un bel veſtito dentro d' un caneſtro.

Gli

L X V I.

Gli altri poi tutti mi dieder danaro :
Ma mi vien ſonno, e ſono molto ſtracca.
Dormi (riſpoſe il buon Prete cornaro)
Chè per Giove tu ſe' una buona vacca;
E me felice ſe n' aveſſi un paro!
E sì dicendo, al ſonno anch'ei s' attacca.
Lo ſcolar ſi ſtrabilia, e appena crede
A quello ch'egli aſcolta, a quel che vede.

L X V I I.

Indi ſi parte, ed entra in un gran chiuſo
Che i penitenti d' Iſide racchiude.
Queſti han per diſciplina, hanno per uſo
D' andare a piedi e con le piante ignude;
Tengon la fronte, e tengon gli occhi in giuſo.
Mangian pan ſecco, ed erbe amare e crude,
E veſton ſetoluto orrido ſacco,
Inimici di Venere e di Bacco.

L X V I I I.

Fuggon le donne, qual dai falchi fugge
La ſtarna intimorita e la colomba;
E come vacca da leon che rugge.
Ove ſon feſte, ove allegrezza romba
Niuno appar di loro. Il popol ſugge
Da' labbri lor, che degli Dei ſon tromba,
Mel di precetti, ed impara da loro
A ſeguir povertade, e ſprezzar l'oro.

L X I X.

A queſti corre il credulo Soldano,
Qualor il Nilo ſi racchiude e ſerra
Nelle ſue ripe, e non inonda il piano;
A queſti il villanello, a cui fa guerra
Verme crudel che gli divora il grano;
E balza appena dalla nave in terra
Il nocchier che ſofferſe aſpra tempeſta,
Che a queſta gente egli ricorre, a queſta.

L X X.

E parte appende delle rotte vele
Intorno intorno alle ſacrate mura,
E dipinge in un quadro il mar crudele;
E sè co' ſuoi ricolmo di paura:
E pinge in aria ſoccorſo fedele
Di queſta gente penitente e pura,
Che mentre s'apre il legno, a tempo giunge;
E placa il mare, e 'l feſſo ricongiunge.

L X X I.

In ſomma quel che i ſanti fraticelli
In grembo fanno della vera Fede,
Vuole il demonio ancor, che faccian quelli,
O moſtrino di fare a chi lor crede.
Ora tra queſti ſanti romitelli
Lo Studente non viſto pone il piede;
E vede coſe tanto infami e ſporche,
Che pare un chiuſo di verri e di porche.

L X X I I.

Delle luſſurie non vo' dirvi nulla;
Tanto ſon ſcellerate e infami tanto,
Che fin l'Abate vuol far da fanciulla
E ſempre dorme col Novizio a canto.
Un altro con la ciuca ſi traſtulla,
L'altro col mulo che porta il pan ſanto,
Cui ſan limoſinando i cercatori,
Tozzolando alle porte de' ſignori.

L X X I I I.

E chi ubbriaco in ciò che rece involto
Giace nel tempio, e ruſſa come un porco;
E chi nel giuoco s'affatica molto,
E nello ſteſſo è barattiero ſporco;
E chi men empio con donneſco volto
Staſſi in ſuo letto rannicchiato e corco,
E queſti forſe egli è il miglior campione,
Ch' abbia tra' ſuoi beati il rio Macone.

L X X I V.

Altri crepa d' invidia, altri di ſdegno,
Tutti uccide la pazza ambizione:
In ſomma egli era un conventuccio indegno,
Di vizj pien, non di religione;
E in Aleſſandria non v' era un ingegno,
Ch' aveſſe pur tanta diſtinzione
Da conoſcer un po' quella canaglia,
Che ſembrava oro, ed era ſtrame e paglia.

L X X V.

Pagliaccia e ſtrame ch' arderà in eterno
Nel fuoco acceſo per l' ipocriſia,
Ch' ella è un' inferno dello ſteſſo inferno;
Perchè al mondo non c' è peſte più ria
Di quei, che ſembran angeli all' eſterno,
Ed hanno dentro una tigre, un' arpia,
Un demonio per anima; e non viſti
Sono oltremodo ſcellerati e triſti.

L X X V I.

E di coſtoro abbonda il ſecol noſtro,
E Italia noſtra più, ch' Egitto aſſai;
C' hanno il core più nero dell' inchioſtro,
E non credono in Dio; nè or, nè mai:
E vaghi ſolo d' ammantarſi d' oſtro,
O d' altri ricchi e venerandi ſai,
Si fingono Macarii e Illarioni;
E ſon Decj, Caligoli, e Neroni.

L X X V I I.

Laſcia coſtoro e in corte ſe ne paſſa,
E lì ritrova contanta nequizia,
Che di là dal credibile trapaſſa.
Ne' miniſtri è ignoranza ed avarizia.
Miſera geme e chiuſa in una caſſa
La fede, l' innocenza, e la giuſtizia.
Il merto rode gli oſſi come i cani,
E ſguazzano gli adulteri, e i ruffiani.

LXXVIII.

Esce di corte, e dovunque s'aggira,
Vede ogni cosa piena di lordure;
Onde uscir di cittade egli sospira,
E trovar terre più innocenti e pure.
Così pel nuovo Sol mentre respira
E l'aura, e 'l cielo, e i colli, e le pianure
Esce non osservato d'una porta
Della città, che in ogni vizio è assorta.

LXXIX.

Climene intanto sospirando è giunta
A una spelonca, dove una donzella
Vede di fame e di dolor consunta,
Ch' aveva un figliolino alla mammella;
Che la succhiava, ma di latte smunta
Era pur troppo ed avvizzita quella;
Ond' ella mira con pietoso ciglio
Presso al morir la madre in un col figlio.

LXXX.

E dolce la saluta, e la consola
Meglio che puote, ed a sperar la invita
Sorte miglior; bench' ella così sola
Dar non le possa salute compita.
Quella infelice senza far parola
Lei guarda, come attonita e smarrita,
Indi le dice: O tu, che a me ne vieni.
Angel forse di Dio dai ciel sereni;

LXXXI.

Se vuoi veder la mia bramata morte
(Se la bramo di cuor, gli Dei lo sanno)
Giungesti a tempo, che omai su le porte
Stassi l'anima mia, e senza affanno
Già rotte ha quasi tutte sue ritorte,
Che la tennero in me per ventun anno:
E aspetta sol, che 'l dolce mio figliuolo
Sciolga prima del mio il suo bel volo.

L X X X I I.

Climene : Ah non voler bella fanciulla
Morir sì presto ! piangendo le dice.
Ed ella : Il viver non m' importa or nulla ;
M' importò quando fui lieta e felice.
Or che di me fortuna si trastulla ,
E si rallegra in vedermi infelice ;
Odio la vita , e non posso gioire
Se non pensando al mio vicin morire.

L X X X I I I.

E perchè rimembrare il ben perduto
Fa più meschino lo stato presente ,
E l' animo al morir più risoluto ;
Io ti dirò la storia mia dolente ,
E 'l caso acerbo e forse non creduto ,
Che m' avvenne per una fraudolente
Che mi tolse il marito , e fu cagione
Ch' or muojo sola in questa regione.

L X X X I V.

In Spagna io nacqui , ed i parenti miei
Fur di sangue real , se non fur Regi.
Piccola ancora i genitor perdei ,
Ma due saggi tutori , onesti , egregi
Ebbi in lor luogo : e già sei anni e sei
Avea compiuto , e di beltà nei pregi
(Ancorchè a dirlo a me bene non stia)
Cedeva ognuna alla bellezza mia.

L X X X V.

Il Sire d'Aragona aveva un figlio
Detto Leon , che per fama s' accese
Di mia persona , e con savio consiglio
Cacciando un giorno a casa mia discese.
Avanti a lui vo con modesto ciglio ,
E 'l mio tutore non riguarda a spese
Per allogiare un ospite sì grande ;
E fa un banchetto di scelte vivande.

LXXXVI.

Il giovine mi guarda e mi riguarda,
E si scordò di bere e di mangiare;
Poi perchè l'ora si faceva tarda,
Volle al proprio palazzo ritornare.
Ma piagato l'avea con sì gagliarda
Saetta Amor, che lo fece infermare,
E giunse in pochi giorni in stato,
Che i medici lo fecer disperato.

LXXXVII.

Il Re dolene e mesta la Regina
Non lasciano di fare ampie promesse
A chi lo sanerà per medicina,
O per altra maniera che sapesse;
Quando egli sospirando una mattina
Da se medesmo il suo bisogno espresse;
E disse al caro padre a solo a solo,
Che l'uccideva l'amoroso duolo:

LXXXVIII.

E che sarebbe morto senza fallo,
S'ei non aveva me Dorina in moglie.
Onde il Re stesso montato a cavallo
Corse ben presto alle mie patrie soglie;
Che appena appena avea cantato il gallo;
E a' miei tutori racconta le voglie
Del principe che m'ama, anzi m'adora,
E com'egli di già m'accetta in nuora.

LXXXIX.

Entrò il giorno seguente in Saragozza,
E'l popol tutto si rallegra e gode,
E v'è chi pel piacere ancor singhiozza.
Là suon di cetre, e quà di flauti s'ode,
E per le strade s'aduna e s'accozza
Gente infinita, e mi dà molta lode
Mentre ch'io passo; e con pallida faccia
Lo sposo mio al suo balcon s'affaccia.

X C.

In pochi giorni si rimise affatto
Il principe in salute, e pien di gioja
Senz' altro indugio vuol sposarmi a un tratto.
Giorno felice, onde convien ch' io muoja,
Come diverso mai or ti fe' fatto
Da quel d' allora! Una superba gioja
Legata in un anello egli mi diede,
In testimonio d' amore e di fede.

X C I.

Otto anni stemmo dolcemente insieme;
Nè fu mai fra di noi mezza parola.
Me suo piacer chiamava, io lui mia speme:
Nè Sol, nè Luna mai mi vede sola,
Ma sempre seco. Ah perchè l' ore estreme
Non mi colsero allor? perchè sua spola,
Ove avvolto era il filo di mia vita,
Morte allor non troncò presta e spedita?

X C I I.

Ch' io sarei certo un fortunato spirto
Nel bel regno d' Amore, e fra gli Elisi
Coronata anderei di rose e mirto:
Ch' or di neri cipressi e fioralisi
Ghirlanda avrò su l' arruffatto ed irto
Capel, perchè di man propria m'uccisi;
E anderò con Didone e l'altre a paro,
Che per tradita fede s'ammazzaro.

X C I I I.

Or mentre in così lieto e dolce stato
È l'amor nostro, di Granata arriva
Un cavaliere nobile e pregiato,
Di bell' aspetto e di faccia giuliva.
Si conduceva una sorella a lato
Bella così, che pareva una diva.
Accolgo l'uno e l'altra volentieri;
E fo lor, quante so, grazie e piaceri.

X C I V.

Fernando quegli, Emilia essa s'appella,
Di sangue illustre, e noto a tutta Spagna;
Leggiadro l'un, l'altra modesta e bella.
Ma come il tarlo, che 'l legno magagna
Che regge il palco e la casa puntella,
Onde conviene che alla s'infragna;
E rotto poi, rovina in un momento
Tutta la casa, e quanti vi son dentro;

X C V.

Così la gelosia, verme d'Amore,
Entrò nel mio e nel cuor di Leone.
A me mordeva per Emilia il core,
Ed a Leone per lo bel garzone.
Se Emilia egli guardava, aspro dolore
I sensi m'occupava e la ragione;
Ed ei s'impallidiva e si struggea,
Se a Fernando talor gli occhi io volgea.

X C V I.

Or egli me, ed io dannando lui
Di poco amore e di tradita fede;
Nacque in breve tanta ira infra di nui;
Che un dì Leon di Saragozza il piede
Fuora trasse con pochi altri de sui,
E ch'io seco non vada mi richiede,
Anzi ancor mi comanda. Io resto, e intanto
Fo sì che mille spie egli abbia accanto.

X C V I I.

E riferto mi vien, ch' ei stassi in villa
E che seco è Fernando con la suora.
Allor la gelosia in me non stilla
Veleno a goccie, qual fe' fino allora;
Ma come il tino là d' Ottobre spilla
Il villano, e di vi[illegible] apre una gora;
Così m'inondà la tiranna il petto
Del suo tossico acerbo e maladetto.

XCVIII.

E a tal pur giunse il mio crudele affanno,
Che vedutomi tolto il mio conforte,
Quel volli far che i disperati fanno;
Cioè tutto tentar, poi darmi morte,
Se a vuoto affatto i tentativi vanno.
Così una donna vecchia assai di corte
Da me si chiama, e venuta si prega
Ch' alcun mi trovi o fattuchiere o strega.

XCIX.

Questa al principio ed increspa le ciglia,
E i labbri aguzza, e rannicchia le spalle,
Ed alza ambe le man per maraviglia;
E vuol mostrar quanto m' inganni e falle
A prender lei di quella rea famiglia,
Ch' imperar puote alla Tartarea valle:
Nè vidi in mai (dice con bassa voce)
Di Benevento la terribil noce.

C.

Ma tanto io le fo dir, la prego tanto,
Che mi dice d' aver certa sua amica
Che sa far mirabilia per incanto:
E discendere fa senza fatica
Per la sola potenza del suo incanto
Dal ciel la Luna, e 'l corso al Sole implica;
Fa d' inverno fiorire i praticelli,
E d' Agosto gelar fonti e ruscelli:

C I.

E che questa veranne a mezza notte.
Indi si parte, ed all' ora prefissa
Viene, e mi guida a certe antiche e rotte
Cave, u' sepolta disse esser Melissa,
Tanto stimata dalle maghe dotte.
E fatto un cerchio, in mezzo a quello fissa,
Un piede scalzo, e disciolta i capelli,
Gira con l' altro, e chiama i farfarelli.

C I I.

E perchè da timor presa io non sia,
Vuol che mi scosti; indi in meno d'un'ora
Ritorna e dice: Alta signora mia,
Fatto è l'incanto, e voi di dolor fuora
Presto sarete, e fuor di gelosia,
Come Plutone m'ha promesso or ora.
Ma vuolci pur, che dalla parte vostra
Facciate quello che l'arte mi mostra.

C I I I.

La guardo in viso, e veggo ch'ella è dessa
La vecchia, che negommi il suo mestiero.
Sorrido, e dico, che mi faccia espressa
La sua sentenza che ubbidirla io chero.
Ed ella dice: Di tua mano stessa
Devi trar sangue, e porlo in un bicchiero,
Dalla parte del cuor di tuo marito;
Se no, l'incanto non fia mai compito.

C I V.

Io ti darò una polvere sì fatta,
Che quando il tuo Leon l'averà presa,
Resterà con la mente stupefatta,
E porrassi a dormire alla distesa.
Questa picciola spada allor tu tratta
Di sotto alla tua gonna, lieve offesa
Gli farai, nella parte che t'ho detto,
Poi seguiranne il desiato effetto.

C V.

E la polve mi dona, e'l ferro ancora.
Io torno alle mie stanze, ella alle sue,
Ch'appunto in Cielo spuntava l'aurora.
Ma colei (come poi detto mi fue)
Di Fernando fu balia e della suora;
E tanto amore aveva a questi due,
Che si credette con la mia rovina
Far d'Aragona Emilia sua, regina.

C V I.

E andonne al mio Leone a dirittura,
E le disse, all' orecchio (ahi malandrina!)
Signor, la morte tua cerca e procura
Per ogni via la tua moglie Dorina;
Chè in Fernando posto ha sua mente e cura.
Da te verranne forse domattina,
Faratti festa, e mostreratti affetto,
E comune vorrà la mensa e 'l letto.

C V I I.

Ti darà certa polve; e tu la piglia,
Chè non è cosa che offender ti possa.
Presa che tu l'avrai, chiudi le ciglia,
E vanne a letto, e mostra nella grossa
Di dormir dolcemente a maraviglia.
Allora ella di sen con somma possa
Trarrà un coltello per farti morire,
Tu t' alza a tempo, e mostra senno e ardire.

C V I I I.

Ordito questo infame tradimento;
Parte la vecchia: e 'l credulo mio sposo,
Perduto il naturale avvedimento,
Di quanto ha udito non istà dubbioso,
Ma il tien per certo, e n' aspetta l' evento.
Io che fra tanto il cor mi sento roso
Da gelosia, mi pare un' ora mille,
Che 'l sangue per rimedio egli distille.

C I X.

E vollo a ritrovar la stessa sera,
E lo mando a pregar che mi perdoni,
Se manco in parte a quello ch' ei m' impera:
Chè più dei regi e di tutti i padroni
Amore è forte, e quale è di sua schiera
Non può non ubbidire a' suoi sermoni.
Però s' egli mi nega, che a lui vada
Per ricercarlo; Amor mi spinge e instrada.

C X.

Finge d' esser placato, e tutte obblia
L' ire, gli sdegni, e le passate offese.
Ceniamo entrambo in dolce compagnia,
E in un certo boccon la polve prese;
E subito sbadiglia, e me ricria,
Chè la virtù di lei veggo palese.
Andiamo a letto, ed ei dorme profondo;
Sicchè del tutto par fuori del mondo.

C X I.

Io prendo il lume con la man sinistra,
E con la destra tengo il ferro; e appena
Vo' l' opra cominciar tanto sinistra,
Ch' egli si sveglia, e la mia mano affrena;
Che di sua morte egli credea ministra:
E chiama aita, e in un attimo piena
È la stanza di donne e cavalieri,
E di paggi con torcie e con doppieri.

C X I I.

Come il ladro rimane sbigottito,
S' egli è colto su l'opra dalla corte,
Che parte del tesoro c' ha rapito
(Certa cagion di sua vicina morte)
Tiene anche in mano e tien (tanto è stordito)
I ferri ancor con cui spezzò le porte,
E in mezzo alla sbiraglia che l' infuna,
Non si difende o dice cosa alcuna:

C X I I I.

Tal io restai con la spada tagliente
Nella man destra, e nell' altra col lume;
Nè dissi allor, nè potei dir niente.
Persero gli occhi miei l' usato lume,
Il color mi disparve immantenente.
Il Re, la corte, e ognuno mi presume
Per micidial del mio proprio marito;
E son mostrata da ciascuno a dito.

C X I V.

Il Re comanda, che con nero ammanto,
Mi ricopran dal capo insino a' piedi;
Ed a un fido ministro impera intanto,
Ch'una gran nave egli ponga in arredi.
Indi mi guarda, e poi non senza pianto
Dice: crudel, l'ultima volta or vedi
Il tuo marito, che t'amò sì forte:
E tu pensasti, ingrata, a dargli morte?

C X V.

Volli dirgli; Signore, io son tradita;
Ma l'affanno mi tolse la parola.
In questo mentre, ecco ch'io son rapita
Da gente armata che non va, ma vola.
Allor pensai di terminar mia vita
O con laccio, o con ferro nella gola;
Nè questo mi dolea, sol mi dolea
D'esser creduta tanto iniqua e rea.

C X V I.

Ma son condotta alla spiaggia marina,
E messa dentro d'un forte vascello.
Il capitano piangendo m'inchina,
E poi dice: Signora, di coltello
A voi Leone la morte destina;
Ma perchè siete gravida ed il fello
Peccato è vostro, e non di quella prole
Ch'ancor visto non ha raggio di Sole:

C X V I I.

Vuol che per mar vi guidi insino a tanto,
Che voi non partorite. Io piango, e dico,
E giuro per lo più divino e santo
Ch'abbiano i cieli, e giuro pel pudico
Amor, che pel marito avere io vanto;
Che non ebbi pensier crudo e nemico
Contra il mio sempre caro e amato sposo;
Ma fu d'amore, e fu d'amor geloso.

CXVIII.

Il capitano allor soggiunge: Assai
Chiaro è, signora, il tuo crudel talento;
Chè se la vecchia, a cui confidato hai
L'opera indegna, non faceva attento
Nè rivelava i suoi vicini guai
Al buon Leon, tu l'averesti spento.
E quì narrommi allor cosa per cosa;
Ciò che disse la vecchia maliziosa.

CXIX.

Rodrigo (io dissi allor; che tale egli era
Il nome di quel fido capitano)
L'anima mia in foco eterno pera,
Se ferro alcuno mai strinsi con mano
Per dare al mio Leon morte sì fera.
Mi fece Emilia l'intelletto insano
Per la gran gelosia ch'ebbi di lei;
E s'io mento, lo sanno i sommi Dei.

CXX.

Ma la perfida vecchia ella fu solo,
Che m'indusse a far quello, onde fui presa
(Come credesti) in manifesto dolo:
Perchè facil le fue, a donna accesa
D'amore, e strutta da geloso duolo,
Persuader sì temeraria impresa
Di trar di sangue due o tre gocce almeno
Del mio marito dal piagato seno.

CXXI.

Che certo impiastro n'averebbe fatto,
Che l'amore d'Emilia avria disciolto.
Rodrigo a questo dire stupefatto
Rimane, e di pietà copre il suo volto;
E scritto un foglio, invia quello ad un tratto
Al Rege, che per ira anco era stolto:
E gli scrive la cosa come ella era:
Ma una falsa ei mi crede, e menzognera.

CXXII.

E rispedice subito, e comanda
Ch'io entri in mare e si sciolgan le vele.
Così si fece, e dopo una nefanda
Tempesta, ed un mar orrido e crudele,
Ci spinse il vento in questa estrania banda;
Dove il buon capitano, a mie querele
Fatto pietoso, in modo alcun non volle
Fare del sangue mio la terra molle.

CXXIII.

E quì lasciommi sola, ove a ventura
Un pastor vecchio mi venne davante,
Che si prese di me pensiero e cura:
E perchè lo mio parto era in istante,
E mi vedea d'affanno e di paura,
Ricolma; con la sua mano tremante
Prese la mia, e guidommi bel bello
Al suo tugurio onesto e poverello.

CXXIV.

E consegnommi alla sua vecchia moglie;
Che m'accolse benigna e volontieri.
La stessa sera mi preser le doglie,
E sopra fieni seccati e leggeri
Mi coricai con queste stesse spoglie:
Ed in poche ore con affanni fieri
Diedi alla luce questo mio figliuolo,
Che nel vederlo mi rinnova il duolo.

CXXV.

Tacque ciò detto, e di color di morte
Asperse il viso, e cadde sul terreno.
Climene allora con maniere accorta
Le bagna d'acqua fresca il volto e'l seno;
Sicchè richiama dalle Stigie porte
L'anima sua, ch'ormai senza alcun freno
Là s'indrizzava: e tanto le fa dire,
Che le promette non voler morire.

CXXVI.

Or mentre si consolan fra di loro,
E Climene le narra il suo tormento
Eguale in parte di Dori al martoro:
Nella stessa spelonca entraro drento
Una donzella coi capelli d' oro,
Tutta vestita di color d' argento;
E a sua difesa nobilmente armati
Due cavalieri, in vista alti e pregiati.

CXXVII.

La lor venuta m' ha rimesso il fiato;
Così m' aveva la pietà di quelle
Da capo a' piedi tutto sconturbato.
Chè quanto ho più desio di bagattelle,
E di cantar con allegrezza a lato;
Vie più m' abbatto in cose acerbe e felle,
In piagnistei, in morti, in tradimenti,
E in simili bruttissimi accidenti.

CXXVIII.

Mutiam dunque le corde, e mutiam anco
La cetra e 'l canto, e in lieti modi e belli
Cantiamo in avvenir; chè troppo stanco
Son d' udir lagrimare or questi or quelli.
E tu mi colma di vin nero e bianco,
Nice, due nappi, e fasciami i capelli
D' edera verdeggiante e a me discenda
Bacco; ed Apollo il lauro suo si prenda.

CXXIX.

Chè più godo campare un giorno o due,
Ridendo con gli amici alla distesa,
E nel gregge poetico esser bue;
Che dopo ch' io sarò sepolto in Chiesa,
Mi lodin quanto l' Ariosto, e piue,
E sia del nome mio la fama stesa
Per ogni parte; chè questo desire
È da matti, o da chi vuole impazzire.

C X X X.

Ma ve', che Nice vien con due gran fiaſchi;
Beviamo dunque. Oh che liquor celeſte!
Felice il loco, ove germogli e naſchi,
Vite gentil! De' tuoi pampin la veſte
Bacco ſi faccia, e ſopra te non caſchi
Grandin ſonante, e capro non t' infeſte.
Ma già mi ſento rallegrare: or via,
Principio al nuovo canto omai ſi dia.

Fine del Canto undecimo.

RICCIARDETTO

D I

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

Le Dame e i Cavalier menando vanno
Con le villane in balli il giorno lieto.
Rinaldo Alfonso togliendo d' affanno,
Scopre alla vecchia ria tutto il decreto.
I due cugini a contrastar si danno
Contro i folletti, e cascano ad un peto;
Il quale fu sì puzzolente e strano,
Che Iddio ne scampi ogni fedel Cristiano.

CANTO DODICESIMO.

I.

La vita umana ell' è come una stanza
Di varj quadri vagamente ornata.
Colà vedi Maria nostra speranza
Sul figlio e estinto afflitta, addolorata;
Quì ravvisi di Giobbe la sembianza
Piagato, ignudo, e la mogliera il guata;
Là mari, e monti, e terre erme e deserte;
Quì Taidi, e Frini, e Veneri scoperte.

I I.

Così l'uomo ora balla, ora sospira;
Ora bestemmia, ora si batte il petto;
Ora d'amore, ora s'accende d'ira;
Or dona qualche cosa al poveretto,
Or fura un altro, conforme gli gira,
Or l'avarizia il priva d'intelletto.
Si muta in somma ogn' ora, ogni momento
Siccome banderuola ad ogni vento.

I I I.

E questa cosa qualche volta è male,
E questa stessa alcuna volta è bene.
Ma non voglio quì farla da morale,
E dir quel che conviene e non conviene
All'uomo, come bestia razionale;
E quando a colpa grave egli perviene,
E quando nè pur pecca leggermente,
S'egli si muta d'animo e di mente.

I V.

Quel c'ho da dire (e lo voglio dir presto,
Chè a raccontarlo ci ho troppo piacere)
È che non vedo più turbato e mesto
Il volto di Climene, e che godere
Dori vegg' io, ch'or ora a pollo pesto
Era ridotta e quasi al miserere:
Tanto i lor volti furo serenati,
Dalla donzella e dai garzon pregiati.

V.

Senza ch'io dica già ciascun m'intende,
Ch'io parlo di Despina e di Ricciardo,
E di Climene e di lui che l'accende
Come esca foco, con un solo sguardo.
Guidon dich'io, ch'umile al suol si stende,
Senza ch'ei s'abbia il menomo riguardo;
E le chiede perdono, e l'assicura
Che lei sol'ama e Lidia più non cura.

V I.

Climene l'accarezza, e gli perdona,
E l'abbraccia con tanta tenerezza,
Che non lasciollo per un'ora buona.
Or vedi s'era donna di savìezza,
Lieta e gentil, non burbera e scorzona;
Com'esser suol chi 'l dono ha di bellezza,
Conforme avea costei che, a dirla schietta,
Pareva propriamente un'angeletta.

V I I.

Indi saputo il caso di Dorina,
Le fanno core, e le danno promessa
Di far che torni ad essere reina.
Obbligo immenso ai cavalier confessa
La donna, e già le par d'esser vicina
A godere; nè più si sente oppressa
Dal giusto duol, che fino a quel momento
L'avea colma d'affanno e di tormento.

V I I I.

Escon fuor della grotta, e fra non molto
Giungono in parte, ove son molte insieme
Capanne, e in un drappel veggion raccolto
Coro di donne, che ballando preme
Col piè scalzo il terren rozzo ed incolto.
Cetre e zampogne, c'han dolcezze estreme,
Suonano; ed ivi tanto gaudio piove,
Che par colà villeggi Amore e Giove.

I X.

All'apparir dell'armi luminose
Si turbaron le belle forosette;
Ma le tre donne vaghe e graziose
Fer che nessuna più in timor si stette.
Despina le sue vesti preziose
Depone, e d'altre rozze sì, ma schiette
Si veste: fa lo stesso ancor Climene,
Nè più d'esser regine a lor sovviene.

X.

E veſtite così da villanelle,
Poſta di fiori in capo una corona,
Liete ſen vanno a carolar tra quelle;
E perchè ſi ſonava la ciaccona,
Dorina col figliuolo alle mammelle
Move sì gentilmente ſua perſona,
Ch' ogni ninfa e paſtor ſi maraviglia,
E la bocca apre, e inarca ambe le ciglia.

X I.

Ma perchè l'aria ſi faceva oſcura,
Fu poſto fine a le belle carole;
E dentro una capanna la più pura
Sono invitate con ſchiette parole
Da quella rozza gente; e ognun procura
Di far loro, non già quello che vuole,
Ma quel che puote; e i forti cavalieri
Già depoſto han gli usbergi ed i cimieri.

X I I.

Or mentre ſtanno a menſa, ecco da un canto
Una fanciulla con un chitarrino,
Veſtita di colore d'amaranto;
E dirimpetto a lei molto vicino
Sedeva pronto al boſchereccio canto
Un aſſai deſtro e giovin contadino.
Or mentre che le corde ella percuote,
Egli ſciolſe la lingua in queſte note.

X I I I.

L'amore ch'io ti porto, Liſa mia,
E' non è mica coſa naturale:
Io ſtimo ch'egli ſia qualche malia
Fattami da talun che mi vuol male.
Perchè a far nulla non trovo la via:
Se mangio l'erbe, non ci metto ſale;
Nè diſtinguer ſo il vino dall'aceto;
E penſo andare innanzi, e torno indreto.

X I V.

La notte tengo ſpalancati gli occhi,
Ne ſi dà il caſo ch'io li ſerri mai:
E in quà e in là a guiſa de' ranocchi
Saltello per li palchi, e pe' ſolai;
E grido, come ſe 'l fuoco mi tocchi.
E tu la cagion ſe' di tanti guai;
Perchè s'io non t'amaſſi, dormirei:
Nè che coſa è dolore ancor ſaprei.

X V.

Ma pure ſoffrirei con pazienza
Il male che mi fa queſto aſſaſſino,
Se tu m'uſaſſi un poco di clemenza:
Ma tu ſei dura più d'un travertino.
O maledetta, Amor, la tua preſenza!
Ma ſe un giorno t'acchiappo, o malandrino,
Del mio pagliajo vo' legarti in cima,
E a quel dar fuoco, e a te far lima lima.

X V I.

Or quando egli ſarà tutto arroſtito,
Allor più non ſarai sì fumoſetta;
Nè col tuo viſo arcigno inferocito
Mi darai più quella continua ſtretta,
La qual m'ha morto e quaſi ſeppellito.
Ma che dich'io, o dolce mia Liſetta?
Amore è un Nume, ed io ſono un villano;
E tu ſe' bella, ed hai 'l mio core in mano.

X V I I.

Tu hai 'l mio core, il tuo non ho già io,
Nè ſperar poſſo mai che tu mel doni;
Ma ſe di far la ladra hai tu deſio,
Ruba le mie galline e i miei capponi;
Ruba il giovenco, e ruba l'aſin mio;
Rubami il ſaio, e rubami i calzoni;
Ma rendimi il mio core, o mi concedi
D'eſſermi moglie, in meno di tre credi.

XVIII.

Quì tacque Ciapo, e Lisa stropicciosse
Gli occhi e la fronte con la bella mano;
E fatto un pocolin le guance rosse
Tossì due volte, e poi con volto umano
Guardando intorno, della cetra scosse
Le corde sì che udissi da lontano,
E incominciò: Ciapin, ti vo' più bene
Che tu non pensi: e dà pur fede a mene.

XIX.

Quand' io ti comminciai a ben volere,
Eran i grani del color dell' oro,
E le cerase diventavan nere.
Io me ne stava all' ombra d' un' alloro,
Il dì ch' Amore mi ti fe' vedere;
E gli era teco Gianni e Ghirigoro.
Festi un starnuto alla presenza mia,
Ed io ti dissi allor: Buon pro ti sia.

XX.

Eri vestito d' una pelle d' orso,
E avevi una berretta di scarlatto;
Mi festi un ghigno, e al cor mi desti un morso,
E con quel morso l' hai tutto disfatto.
E solo trovo conforto e soccorso,
Quand' io cicalo teco di soppiatto,
Che la mamma ed il babbo fan la nanna,
E vieni al buco della mia capanna.

XXI.

Beata mene! s' io t' ho per marito!
Sarò più ricca d' una cittadina;
E allora il cielo toccherò col dito.
Ma la fortuna mia sì mi strascina,
C' ho timor che tu cerchi altro partito.
So che vatti a fagiuol la Gelsomina,
Nè ti spiace la Sandra, nè la Cecca:
Deh non mi far, Ciapino, la cilecca.

XXII.

Che se d'altra tu se', i'vo morire.
Quì disse un vecchio : il Canto è buono e bello;
Ma questa è l'ora d'andar a dormire.
Tacque allor Lisa, e Climene un anello
Donolle, che valea trecento lire.
Un altro pur su lo stesso modello
Diede a Ciapo Despina, e di contento
Tutto l'empiè, come un otre di vento.

XXIII.

Le tre regie donzelle insieme accolte
Stanno a dormire, e avanti alla capanna
I cavalieri in su le paglie folte.
Quando ecco, mentre il buon Titon s'affanna
Perchè la sposa con le trecce sciolte
Gli esce di braccio, ed a star sol lui danna;
E di purpurei fior candidi e gialli
Orna il freno e la testa a suoi cavalli:

XXIV.

Un cavalier sopra un nero corsiere
Veggiono, ed esso ancor con bruna veste;
E tutte l'armi sue pur eran nere.
Avea dipinto su la sopravveste
Di candido colore un can levriere;
Che smarito abbia per aspre foreste
Il capriol, col motto : O ch'io t'arrivo;
O che tra poco non sarò più vivo.

XXV.

Al comparire di quest' uomo armato
Si sbigottir le ninfe ed i pastori.
Non già Guidon, nè Ricciardo pregiato:
Ma dato mano all'armi e a' corridori
Gli vanno incontro : e perch' egli è peccato
E di quelli che vanno tra maggiori,
Contra un combatter due; Guidon selvaggio
Dà della pugna a Ricciardo il vantaggio,

XXVI.

Sol perchè egli nel cammin più innante,
E non per altro, ed ei ſtaſſi a vedere.
Il negro cavaliere aſpro e arrogante
Grida; Chi al mondo altro non vuol, nè chere
Che trovar morte, di morte è ſprezzante.
Però nel mezzo a mille aſte e bandiere
A por m' andrei, chè ho in odio quella vita
Che forſe a te, Baron, ſarà gradita.

XXVII.

Però non mi chiamare alla battaglia,
Chè i noſtri fini ſon troppo ineguali.
Tu pugni ſol, perchè il tuo nome ſaglia
In laude e ſtima, e perchè ſi propali;
Io di dentro e di fuor tutto a gramaglia
Cerco le ſtrade, onde il mio ſpirto eſali.
Ma le cerco da forte; chè viltade
In regio cor di rado o mai non cade.

XXVIII.

Quindi ſi tace, e Ricciardo ripiglia:
Campion ſi vede ben che grato ſei
Alla celeſte ed immortal famiglia;
Mentre tal grazia t' han fatta gli Dei,
Che ſpavento di morte non t' impiglia,
Anzi moſtri deſio d'andare a lei;
Ond' io ſpero (ſe ſoglio eſſer lo ſteſſo)
Che quel che brami ti ſarà conceſſo.

XXIX.

Finito a pena ha di parlar Ricciardo,
Ch' egli impugna la lancia, e diſdegnoſo
Lenta la briglia al ſuo deſtrier gagliardo
Contra Ricciardo; e quegli furioſo
Si move anch' eſſo, e ſenz' alcun riguardo
S' incontran sì, che ſul terreno erboſo
Cadono entrambi: colpa de' deſtrieri,
Che non puoter ſoffrir colpi sì fieri.

XXX.

Le belle donne giunſero in quel punto
Ch' eſſi cadèro, e ſi morſer le labbia
Per vaghezza di riſo: di che punto
Fu di Ricciardo il cor sì, che per rabbia
Nudato il ferro ſovra il Nero, e giunto
Dagli un fendente, e fu l'aſciuta ſabbia
Lo fa cadere: ed è sì inviperito,
Che lo vuol morto a ciaſchedun partito.

XXXI.

Gli avevà sì intronate le cervella
Con quel roveſcio il forte Paladino,
Che 'l nero non vedea ſe Sole o ſtella
Faceva chiaro il bello aere turchino;
Ma ſenza moto e privo di favella,
Pareva morto od a morir vicino.
Onde Climene gli diſſe: Non fare,
Ma laſcial pria ne' ſenſi ritornare

XXXII.

E in queſto dir gli ſlaccian la viſiera
Qual viſto appena, che quella boſcaglia
Divenne per tal giorno e per tal ſera,
Il boſco del piecere; e la battaglia
Fu di pace e d'amor nunzia e foriera.
Ma benchè di ſaper molto vi caglia
Chi ſia coſtui; ſcuſatemi, ſe alquanto
Taccio or di lui, e volgo altrove il canto.

XXXIII.

Un' ora gli è, che 'l Sir di Montalbano
Dalle rive di Spagna ov' egli è ſceſo,
Mi fa (com' egli può) cenno con mano
Che di lui parli, e dal cammino preſo
Ritolga i paſſi; e ben ſarei villano,
S'io mi fingeſſi non averlo inteſo;
Chè innamorato ſon del ſuo valore,
E gli darei (non che la voce) il cuore

XXXIV.

Venti miglia vicino alla Corogna
Scese Rinaldo sul calar del Sole:
E perchè d'ombra più non gli bisogna,
Che nella state ricercar si suole,
Va lungo il mar che contende e rampogna
Col lido, che fermar suo corso vuole,
E mentre così tacito cammina,
Pargli udire una voce assai vicina.

XXXV.

Si ferma e vede, che tra scoglio e scoglio
D'ora in ora une fiaccola balena
Ei va a quel verso allor zitto come oglio;
E in quel tempo fortuna ivi lo mena,
Chè in tal guisa ripiena di cordoglio
Distesa sopra della molle arena
Diceva una fanciulla a Dio rivolta,
Tutta piangente, e 'l biondo crin disciolta:

XXXVI.

Rendimi 'l dolce mio marito fido,
Giusto Re de' mortali e degli Dei.
Quì mi fu tolto, e tu su questo lido
Per tua giustizia render me lo dei;
E se mel neghi, io mi ferisco e uccido,
E se fare tal opra io non dovrei;
Pur quando il duolo passa la misura,
D'oprar con senno chi più s'assicura?

XXXVII.

Stavano intorno a lei due damigelle,
Triste così che facevan pietade.
Entra improvviso il Paladin tra quelle,
E domanda che cosa loro accade.
S'intimoriro pria le tapinelle;
Poscia asciutte degli occhi le rugiade,
In ripensando al lor misero stato
Si rallegrar d'avere un uomo a lato.

XXXVIII.

E gli disser cortesi : Almo signore,
Elmira questa misera s'appella
Del regno di Leon donna ed onore;
Che sì amica finora ebbe ogni stella,
C' ha sapputo oggi sol cosa è dolore:
Ch' oltre all' esser regina e l' esser bella,
Ella ebbe per marito i dì passati
Il più bello di quanti son mai stati.

XXXIX.

E s' amavan così, che neve schietta
In suo paraggio è l' amorosa fiamma,
Che scalda il cervo per la sua cervetta,
O il capriol per la sua lieve damma.
Avean de' cuori un' amistà perfetta,
Nè mai del suo velen pur mezza dramma
Vi pose la discordia : in ciel nè pure
(Dico per dir) vi son tali venture.

XL.

A visitar l' Appostol di Galizia
Uscimmo di Leone oggi fa un mese.
Ma mentre andiamo pieni di letizia
Ora guardando il mare, ora il paese,
Or de' pesci or de' frutti la dovizia;
Ecco venire a noi lieto e cortese
Un Nano sopra d' nn bel cavallino,
Che ci saluta, giunto a noi vicino,

XLI.

E dice : Son più giorni che v' aspetta
Al suo palazzo la padrona mia.
Quì intorno non c' è casa nè villetta
Da potervi allogiar, nè osteria,
Però venite meco. E sì ci alletta,
Che dal nostro cammino ci disvia.
Egli va innanzi, e noi lo seguitiamo,
E là in quel bosco prestamente entriamo.

X L I I.

Non torre, e non palaggio; un corto e angusto
Pozzo troviamo, e lì si ferma il Nano,
E dice: Confacente al vostro gusto
Quì nulla appar; ma appena per lo vano
Voi calerete, che superbo augusto
Edifizio vedrete, e nuovo, e strano.
Così dicendo, per lo pozzo scende
Ch'era a gradini, e me per la man prende.

X L I I I.

Alfonso (che in tal guisa il Re si noma)
Guarda la donna nostra che sospira,
E le dice ridendo: O quì si toma,
O quì la volpe certò si ritira.
Quindi a scender principia, e in dolce idioma
Pur la lusinga, e seco giù la tira;
Noi pur scendiamo, e siamo scese appena
Che un'aria ritroviam pura e serena.

X L I V.

Non ti pensar, che negromante o fata
Abbia ciò fatto per virtù d'incanto:
Chè questa è una montagna traforata,
Come vedrai, n'un angolo, n'un canto,
Se di vederla ti sia cosa grata,
O s'hai qualche pietà del nostro pianto:
E quel forame poscia ci conduce
In un bel piano, e nell'aperta luce.

X L V.

Intorno intorno la montagna gira
Alta così ch'augel su non vi vola.
Nel piano poi una città si mira,
Nel mondo tutto certamente sola,
Piena zeppa di gente che delira,
Dedita al senso, dedita alla gola,
La governan le donne, e i magistrati
Sono tutti di femmine formati.

XLVI.

Gli uomini ſtanno in caſa, e ſe talora
Per alcuna biſogna ſon forzati
Ad uſcir, vanno con la fante fuora;
E quando in caſa ſi ſon ritirati,
Ora da queſta, or da quella ſignora
Corteſemente ſono viſitati,
E trattenuti all'ombre, a tarocchini,
A primiera, a treſette, a' trionfini.

XLVII.

E come il cavalier fa con la dama,
Quivi la dama fa col cavaliere.
Ciaſcuna di ſervirlo anela e brama;
Ed è per queſto capo un bel piacere:
Ma ſe in privato o in pubblico ſi trama
Coſa alcuna, ſi ſta l'uomo a vedere.
In ſomma in fuor che non è sì gentile,
L'uomo là in tutto a femmina è ſimile.

XLVIII.

Miſeri noi, ſe queſta ſtrana uſanza
S'introduceſſe nel noſtro paeſe;
E che mentre ci ſtiam ſoletti in ſtanza
Leggendo ſtorie ovvero forti impreſe,
Aveſſer tanto ardir, tanta baldanza
Le donne di trovarci! Allor le Chieſe
Si potrebber ſerrare; almen fintanto,
Che bella gioventù ci ſteſſe a canto.

XLIX.

Donna e madonna di queſta cittade
Ella è una vecchia orribile e ſevera,
Nemica acerba della caſtitade,
E d'ogni cittadin faſſi mogliera.
E di più il Nano per tutte le ſtrade,
Manda cercar di gente foraſtiera:
E trovatala poi, conforme ho detto,
Giù gliela mena per quel pozzo ſtretto.

L.

Giunti che fummo alla città donnesca,
Ci furo incontro mille damigelle
Vestite tutte all' usanza Moresca;
Armate d'archi, e fieramente belle:
Che in maniera tra brusca e gentilesca
Ci salutaro, e chiesero novelle
E del mondo, e di noi, e della terra
Nostra; e se siamo in pace, o pure in guerra.

L I.

E date le risposte convenienti,
Siamo condotti al palazzo reale;
Dove giunti, di musici stromenti
Veggiam pieno il cortil, piene le scale:
E dier principio a così bei concenti,
Che non ci parve cosa naturale,
E un musico gentil sopra una loggia
Sciolse la voce al canto in questa foggia.

L I I.

O pellegrini che venite a noi,
Si vede ben che Giove vi è cortese;
Chè non vedeste e non vedrete poi
Simile a questo mai verun paese;
Niuna cosa sia, ch' unqua v' annoi,
Non dispetti, non risse, e non offese;
Ma dovunque anderete, in ogni loco
Con voi verrano l' allegrezza e 'l gioco.

L I I I.

Quì non si muor, che di troppa allegrezza,
Niuno invecchia mai per gran pensieri,
Che fan la febbre, e fanno la magrezza,
Ed empiono gli avelli e i cimiteri.
I suoi piaceri ha quì la giovinezza,
E chi s'invecchia ha pure suoi piaceri.
E o voi beati! Seguiva a cantare;
Quando ecco la regina che compare.

L I V.

Era zoppa, era gobba, e alquanto lusca,
Vestita d' un tabì candido e schietto,
Con una cresta del color di crusca,
E come un tavolino aveva il petto.
La barba ha al mento, qual barbon che busca;
Larga di faccia, e bocca e capo stretto;
Piccola, nera, tutta culo e pancia,
E ride, e si dimena, e guarda, e ciancia.

L V.

Dà nel gomito Alfonso alla consorte
In vedere quell' orrida beffana;
E poco andò non si tenesse forte,
E non facesse una risata strana.
Pure sta salda, e con parole accorte
La inchina; ed ella già d' Alfonso insana
Non le risponde, e parte con tal fretta,
Che così zoppa ancor sembrò saetta.

L V I.

Noi restiamo ammirati, e ch' ella sia
Scema di senno, concordiam tra noi:
Quando ecco che ripien di cortesia
Alfonso appella uno de' paggi suoi,
Dicendo che madonna lo desia;
E a noi rivolto: Rimanete voi,
Ci dice: indi si parte, e noi restiamo
Sole, e ch' in breve ei tornerà, pensiamo.

L V I I.

Stemmo gran tempo, e d' Alfonso il ritorno
Ancora non si vedea. Lo chieggo a molti,
E non risponde alcun; tramonta il giorno,
E dalla notte in palazzo siam colti,
Nè Alfonso pur si vede. In fine un corno
S' ode sonar, e lieti e disinvolti
Uomini e donne ci vengon davanti
Con lieti tranquillissimi sembianti.

E ci

L V I I I.

E ci chiaman beate, e invidia ci hanno,
Chè la regina in ſuo caſtello ha chiuſo
Il bello Alfonſo con felice inganno,
Dov' ella lo ritiene al ſuo proprio uſo.
Non ci potemmo mai sì ſtrano danno
Immaginare da quel brutto muſo;
Onde a fatto sì acerbo ed improvviſo
A tutte noi ſparve il color dal viſo.

L I X.

E queſta sfortunata, che tu vedi
Per lo dolore a morir già vicina,
Tanta ira n'ebbe, che corſe e co' piedi
Urtò le porte dell' empia regina.
Poi di noi altre a' coſtumati arredi,
Che ſono i pianti, ſi volſe tapina:
Chiedendo (e noi con lei) il Signor noſtro
A quell' infame e ſpaventevol moſtro.

L X.

A queſta viſta ciaſchedun diſpare,
Noi reſtiam ſole nel noſtro dolore.
Quando un drappel d'armate donne appare,
Che del palazzo ci conducon fuore;
Indi nel pozzo ci sforzano entrare,
E moſtran gagliardia, moſtran valore,
Perchè il ſalghiamo: quello poi ſalito,
Ci menano rabbioſe a queſto lito.

L X I.

Donde ſiam ferme non voler partire,
Se 'l noſtro Alfonſo non ritorna a noi;
Nè più gran coſa ci ſembra il morire.
Credei con tigri, ma dovrò con buoi,
Donne, pugnar ſecondo il voſtro dire:
(Diſſe Rinaldo) ſerenate or voi
La voſtra faccia, e ſtate allegramente;
Ch' io vi rimeno Alfonſo immantinente.

L X I I.

E se la cosa ell' è come voi dite,
Non vo' portare nè spada nè lancia;
Ma vo tagliar due vermene pulite
Da frustar ora il cesto ed or la pancia
Di quella porca, la qual v' ha tradite.
Ma il tempo passa, e fa assai mal chi ciancia,
Quando ci voglion l' opre. E detto questo
S' avviò verso il bosco ardito e presto.

L X I I I.

Nè fatto aveva ancora un mezzo miglio,
Ed ecco il Nano sopra il cavallino,
Che l' invita a imbucar come un coniglio
Entro nel pozzo, e gl' insegna il cammino.
Rinaldo accetta con allegro ciglio
L' invito, e giù nel pozzo a capo chino
Discende prestamente; e giunto al piano,
In verso la città vassen pian piano.

L X I V.

Giunto alla porta, dugento guerriere,
Che 'l lor corpo di guardia quivi fanno,
Voglion fermarlo com' è lor mestiere.
Ride Rinaldo, e quelle che non sanno,
Qual sia forte e terribil cavaliere,
Addosso a lui siccome capre vanno
Per farlo schiavo, e per dargli tormento;
Ed ei le bacia, e le piglia pel mento.

L X V.

Al romor corron l' altre, ed in breve ora
Semila donne, e tutte quante armate
L' han posto in mezzo; e acciò non esca fuora,
Hanno canapi e corde lì portate,
E lo voglion legar senza dimora.
Rinaldo dice loro : Eh via non fate,
Chè se mi salta punto il moscherino;
Per Dio che vi diserto, e vi rovino.

LXVI.

Mufana la regina anch'ella accorre
Al gran tumulto con la fpada in alto;
E grida: Io vo' coftui nella mia torre.
E fegno fa, che gli fi dia l'affalto.
Rinaldo omai, che gioco tale abborre,
Sopra un vuoto deftrier monta d'un falto;
E va battendo fol con la vermena
A quefta il capo ed a quella la fchiena.

LXVII.

E con gli fchiaffi e con gli fcappellotti
S'é fatto largo sì, ch'ognuna fcappa.
Così fmeriglio tra molti merlotti
Ho vifto far, che or quefto or quello acchiappa;
E fuggon via, quelli che fon più dotti:
Quando Mufana nel guerriero incappa;
Il quale, vifta cofa sì deforme,
Volea ammazzarla per tutte le forme.

LXVIII.

Ma udendo dir che la regina ell'era,
La man le pofe ne' bianchi capelli,
E diffe a lei: O donna, o furia, o fera
Che tu ti fia, e conforme t'appelli,
Rendimi il cavaliere, che jerfera
Rubafti con maniere e modi felli
Alla fua fpofa; ch'io ti fo volare
Sopra que' monti, e ancor di là dal mare.

LXIX.

La brutta vecchia per la gran paura
Innaffiò d'acqua lanfa affai terreno,
E più di pria fi fe' brutta figura,
Talchè un demonio egli era brutto meno.
Pur prende lena, e fatta più ficura
Dice: Signore, all'amorofo freno
Siamo tutti foggetti, e non accade
Aver per fuggir lui canuta etade.

LXX.

La bellezza d' Alfonso m'ha levato
E senno e libertade; onde più tosto
Ho meco di morir determinato,
Che di viver, s'ei fia da me discosto.
Dice Rinaldo : Viso d' impiccato,
Anzi d'un porco abbronzito ed arrosto;
Ti pare egli ora, spennata civetta,
Di tor l'amante a vaga giovinetta?

LXXI.

Insegnami la torre ed il castello,
Dove sta chiuso, o ch'io viva ti squarto;
E la prese pe' piedi, ed il guarnello
Le andò sul capo, l'uno e l'altro quarto
Mostrò di quel paese orrido e fello,
Che avea bisogno di pialla e di sarto;
Tanto era da una parte rilevato,
E dall'altra sdrucito e conquassato.

LXXII.

La disgraziata tutta si dimena,
E chiede ajuto; ma niun la sente.
Pur vinta in fine da vergogna e pena,
Di dargli Alfonso piangendo consente.
La capivolge allora, e su l'arena
La posa : ed ella lo guida piangente
Al castello, ed apertol, fa venire
Alfonso, e nel vederlo ebbe a morire.

LXXIII.

Ma restò fuor de' sensi, affatto affatto,
Quando lo vide accinto alla partenza.
Egli la guarda stomacato in atto,
Ed ha di vomitar grande appetenza;
Indi le dice: Vorre' il tuo ritratto,
Per consolarmi nella fiera assenza.
Ma quel ch' Alfonso dice, ella non ode;
Tanto dolor l'alma le opprime e rode.

L X X I V.

E ſenza metter alcun punto in mezzo
Salgono il monte, e giunti all' aer chiaro
Rinaldo prende d'un gran ſaſſo un pezzo,
E 'l butta dentro il pozzo, e lo turaro;
E così ſeppellir l'obbrobrio e 'l lezzo
Di natura e del mondo, e a paro paro
Vennero verſo il lido, e mira mira,
Non veggon più la deſiata Elmira.

L X X V.

Vanno ſul luogo dove la laſciaro,
E veggon de' capelli, e veggon anco
Coſa, di che poi tanto lagrimaro;
Veggon d'Elmira in terra un velo bianco,
E più d'un altro ſegno infauſto e amaro.
Onde Rinaldo, ancor che baron franco,
Si fe' di gelo e dolſeſi in ſegreto,
Benchè moſtraſſe ſpeme e volto lieto.

L X X V I.

Lo ſventurato Alfonſo poi rimane
Quaſi di ſaſſo, guarda sbigottito
Con gli occhi fatti di pianto fontane
Ora il piano, ora il monte, ed ora il lito:
Quando Rinaldo, che a foggia di cane
Non laſcia intatto della ſpiaggia un dito,
La trova e grida: Cavalier, quà vola,
Chè vedrai lei che l'amor tuo conſola.

L X X V I I.

Come ſe uſcir l'avaro veduto abbia
Alcun di dove il ſuo teſoro ſtanza,
E rotti gli uſci, e rotta ancor la ſabbia
Sotto cui d'occultarlo avea ſperanza,
Si muor di tema, d'affanno, e di rabbia:
Ma mentre l'occhio con la mano avanza
Nel ripoſtiglio, e vede l'oro, e 'l tocca;
Per lo piacer ſi ſviene, e al ſuol trabocca;

LXXVIII.

Così l'afflitto Prence di Leone
Dall'improvviso gaudio a terra cade,
E cade ancor per la stessa ragione
Elmira. Il buon Rinaldo per pietade
Sospira, e invidia delle due persone
La bella fede e la gran caritade;
Poi dice alle donzelle: Io vo' partire;
Salutate madonna e 'l vostro sire.

LXXIX.

Ma lasciamo ir Rinaldo al suo cammino,
E lasciamo gli amanti tramortiti;
E torniamo a Nalduccio e ad Orlandino
Che mi sono sì cari è sì graditi,
Che a Bacco non e sì gradito il vino
Nè i pampinosi tralci delle viti.
Quando io li veggo, o pur n'odo parlare;
Mi sento proprio tutto ricreare.

LXXX.

Se vi sovviene, co' lor dolci amori
Nalduccio ed Orlandino s'imbarcaro
Per Francia, a ritrovare i lor maggiori;
E per più giorni lieti navigaro.
Ma come in terra nascon funghi e fiori,
Sì le tempeste in mar nascon del paro.
Ebbero una tempesta indiavolata,
E rimase la nave conquassata.

LXXXI.

Nè quì ci son delfini, nè Tritoni
Che li portino al lido, nemmen Fate
Che vengan suso per la via de' tuoni
Appportatrici lor di sanitate;
Ma ci son, grazie a Dio, de' tavoloni
Sopra de' quali le donne affannate
Si condurranno co' mariti loro
In qualche luogo, ed avranno ristoro.

L X X X I I.

Dopo lunga fatica e lungo ſtento
Giunſero tutti e quattro a un' iſoletta,
Che detta è l'Iſoletta del portento.
Orna le ſpiagge ſue fiorita erbetta,
Ed un ruſcello, che di puro argento
Ha l'acque ſue, ed al mar corre in fretta,
Or quinci or quindi in tortuoſa foggia
La bagna sì, che non cura di pioggia.

L X X X I I I.

Queſta iſola, per voce antica molto,
È fama che l' alberghino i folletti;
Che fan con tanti ſcherzi ogni uomo ſtolto.
Or tiran le lenzuola di ſu i letti,
Ora prendon di donna o d' uomo il volto,
Or ſi fanno orſi, or gatti, ora miccetti.
In ſomma chi s'abbatte in queſto loco,
Diviene di color favola e gioco.

L X X X I V.

Ma non fan male alcuno, anzi ſovente
Fanno del bene; e inſegnano teſori
E modi da campare allegramente;
E di birbanti divenir ſignori.
Sopra la rotta nave finalmente
Tutti bagnati, e tra mille timori,
Quivi le donne e i giovini sbarcaro,
E come biſcie al Sole s' adagiaro.

L X X X V.

Quindi aſciugati, preſſo alla marina
Veggono un vago e nobile edifizio,
D'architettura tal che par divina.
Diſſe Orlandin; Deh foſſe qualche oſpizio;
Che andrei o pormi di botto in cucina,
Chè il navigare è un buon eſercizio,
E mangerei (s'egli mi foſſe dato)
Un cane, un lupo, un aſino attempato.

LXXXVI.

Ride Nalduccio, e dice: Fratel mio,
Se tu senti la fame, ed io la veggio.
Che cosa brutta fe' Domenedio!
Secondo me, non poteva far peggio.
In vederla mi viene il tremolio;
Più volentieri con la morte armeggio,
Che con costei, che rosecchiate e strutte
M' ha le interiora e le budella tutte.

LXXXVII.

Ma siam pur pazzi (ripiglia Orlandino)
A star quì fermi, e non andare al loco
Che c' è, come veggiam, tanto vicino.
Lì troverem buona cucina e cuoco;
E se'l padrone non è Fiorentino,
Ci darà da mangiare o molto o poco.
Ciò detto, a quella volta se ne vanno,
E giunti, l'uscio ivi trovar non sanno.

LXXXVIII.

Girano intorno intorno il gran palazzo,
E in nessun lato vi trovan l'entrata.
Odon gente che mangia e sta in sollazzo,
E sentono l'odor della frittata,
E de' brindisi spessi lo schiamazzo.
Con alta voce lor fan la chiamata;
Nessun risponde, e seguono a mangiare;
Onde questi si danno a taroccare.

LXXXIX.

E tirano sassate dell' ottanta,
E rompono finestre e invetriate.
In questo mentre ecco che un mostro agguanta
Le donne, e gridan come spiritate;
E se le porta via con fretta tanta,
Ch' appena pon seguir le sue pedate
I giovanetti, e gridan; Posa, posa,
Con terribile voce ed affannosa.

X C.

Ma quei, come la volpe quando è colta
Da' cani, che si dà tosto a fuggire,
Nè pel timore indietro mai si volta;
Ma quando li ode sì presso venire,
Che ne comprende vicinanza molta,
Allor fa cosa c' ho rossor a dire:
Sì tristo fiato fassi uscir di dietro,
Che per la puzza i can restano addietro:

X C I.

Così quel mostro porco un così strano
Vento egli fece, e cotanto fetente,
Che Nalduccio e Orlandin caddero al piano,
E 'l mostro dileguossi di repente.
Riavutosi poscia ognuno insano
Rimane pel novissimo accidente.
E si guardano in viso, ed hanno pena
Che un peto abbiali stesi in su l'arena.

X C I I.

Ma quando poi non veggion le dilette
Consorti loro, e credono sicuro,
Che quel mostro se n'unga le basette,
E se le spolpi in qualche luogo oscuro;
Fanno versacci che pajon civette,
E tal sentono affanno acerbo e duro,
Che lo star n'una fervida caldaia,
Appetto a quel, lor parrebbe una baia.

X C I I I.

In questo stato ascoltano una voce
Flebile sì, che non si può sentire.
In quel verso Naldin corre veloce,
E gli pare la sua consorte udire.
Pensate voi, se ciò lo punge e cuoce.
D' amore acceso e ripieno d'ardire
Là corre, e regge con l' orecchio i passi
Nè cura sterpi, nè bronchi, nè sassi.

XCIV.

Vede Orlandino poi dall' altra parte
In man d'un ſatiraccio una donzella
Mezzo ſpogliata e con le chiome ſparte,
E in quà e in là ſtrappata la gonnella.
S' inferociſce ſubito, e qual Marte
Quel ſatiro col ferro egli martella;
E tanto più lo fa di buona voglia,
Che pargli Argea colei, cui vede in doglia.

XCV.

Ma quando crede aver piagato e morto
Il ſatiro e diſciolta la fanciulla,
L'un ſi rannicchia e faſſi corto corto,
E corto sì che ſi riduce a nulla;
L'altra diviene una mummia, un aborto.
A viſta tal come un bambin di culla
Orlandino rimane, e tra ſe ſteſſo
Non ſa capir quel che gli ſia ſucceſſo.

XCVI.

E Nalduccio arrivato a piè del monte;
Donde la voce gli parea che uſciſſe,
Vede una freſca oſcura e bella fonte,
E in un alber vicino crocifiſſe
Due giovinette, ed una che la fronte
Moſtrava, e'l tergo l'altra; ed a lui diſſe
Una di loro: Rinalduccio ingrato,
Così preſto di me ti ſe' ſcordato?

XCVII.

Rinalduccio a tal voce ſi riſcuote,
E grida: O mia dolciſſima Coreſe,
Non dubitare. E col ferro percuote
L'albero, e quando con le braccia ſteſe
Vuole abbracciarla, e nelle belle gote
Porre di caſto amor le labbra acceſe;
L'alber principia ſubito a girare
Come paleo, e non ſi può fermare.

XCVIII.

Nalduccio alla ſua donna dà di piglio;
E con eſſa principia anch' egli il giro;
Quando ad un tratto d'un color vermiglio
L'alber diventa, e i rami di zaffiro,
E le foglie più candide del miglio.
Quindi le belle donne diſpariro,
Chè l'una e l'altra ſubito divenne
Un vago cigno dalle bianche penne:

XCIX.

E volando tuffoſſi in un laghetto,
E dolcemente ſi miſe a cantare;
Indi non molto dall' alber ſuddetto
Tutte le foglie ſi veggon volare,
Fatte qual uno, e qual altro uccelletto;
Ed il fuſto ſi vede al ſuol caſcare,
E caduto diviene una gran biſcia,
Che giù pel monte ſibilando ſtriſcia.

C.

Or mentre l'uno e l'altro diſperati
Erran pel boſco, e colmi di ſtupore;
Coreſe e Argea de' cavalier pregiati
Vanno cercando, e piangon di dolore:
E giunte appena in mezzo a certi prati,
Li veggon morti, e di ſanguigno umore
Veggon tinta l'erbetta; onde a tal viſta
Chi dir può quanto ognuna ſi rattriſta?

CI.

E ſtrappanſi i capelli, e 'l petto bianco
Si laceran con l'ugne, e fan lamenti
Che par ch'abbian la doglia, o 'l mal di fianco;
E dan di mano alle ſpade taglienti,
Ch'eran de' lor mariti al lato manco,
Per ammazzarſi: ed ecco altri portenti!
Le due ſpade ſi cangiano in lor mano
Una in giunchiglia, e l'altra in tulipano.

C I I.

I cadaveri poi (chi 'l crederebbe?)
Si struffer come cera al foco appresso,
E l'uno e l'altro in bella fonte crebbe.
Rimaser come due statue di gesso
Le donne, e lor tal cangiamento increbbe,
Che segno alcuno, alcun vestigio impresso
Non vedevano in lei de' lor mariti,
Come prima, se ben morti e finiti.

C I I I.

Dallo stupore alquanto riavute
Si risolsero entrar nella fontana,
Indi bagnarsi e far delle bevute
Di quell' acqua, che pria fu carne umana.
Si spoglian dunque da nessun vedute,
E lascian la camicia, e la sottana,
Il busto, le mutande, e le calzette
Tutte distese su le verdi erbette.

C I V.

Quando ecco, mentre stan così spogliate
Diguazzando nell' onda maritale,
Di donne e cavalier molte brigate,
Che così nude nell' acqua le assale.
Voller fuggir, ma furo raffermate
Da vergogna che in lor tanto prevale:
Cercan l'acque turbar, ma sotto è breccia,
Onde si copron con la lunga treccia.

C V.

Due cavalieri allor saltan nell' onda,
E vanno per ghermirle in quei momento,
S' asciuga l'acqua, e fugge via la sponda,
E dame e cavalier si porta il vento;
E nebbia così foltà le circonda,
Ch' ogni raggio di luce e affatto spento:
Indi l'ombra dispare, ed in breve ora
Ogni cosa di luce si colora.

C V I.

Non tanti aſpetti, non tante figure
Soglion le rotte nuvole ben ſpeſſo
Formare in cielo nelle notti oſcure,
Se piovoſo Auſtro a lor ſvolazza appreſſo;
Che or ſi fan navi, e quelle ſteſſe pure
Or ſi fanno un gigante, ora un cipreſſo;
Come eſſe veggion (ma ſenza diletto)
La coſa ſteſſa ognor mutare aſpetto.

C V I I.

E a ſoſpettar cominciano, che quivi
Alberghino le fate e i diavoletti,
E vi ſian que' più perfidi e cattivi,
Che fanno dar di volta a gl' intelletti:
E vengono in ſperanza che ſian vivi
I lor mariti, e ch' abbian de' diſpetti,
Siccome eſſe hanno da que' diavolini,
Che fanno i buffoncelli e i mattacini.

C V I I I.

Me per non vi tediar, Donne garbate,
Raccontando gli ſcherzi e le burlette,
Ch' ebber coſtoro per molte giornate,
Che furon certamente più di ſette;
Vi dirò come furon liberate.
E maſtro Garbolino ci ſcommette
Un par di guanti, ſe vi date drento
A indovinar chi ſfeo l'incantamento.

C I X.

Vi ricordate voi di Ferraù,
Quando dal boſco riſanato uſcì;
E fece voto a' Santi ed a Gesù
Di tornare alla cella e morir lì,
Ed a Climene non penſar mai più;
A Climene che tanto lo ferì:
E i due Giganti ancor menò con sè,
A quai fece abbracciar la ſanta Fè?

C X.

Or a questo romito serbò Iddio
Il discacciar da quel luogo i demoni,
E fu cagion che del cammino uscio;
E che in vece d'andarsene pedoni,
Entrasse in mare, e che 'l provasse rio,
Tante fur le saette, i lampi, e i tuoni,
E le tempeste, e le piogge, ed il vento:
Che se non si sommerse, fu portento.

C X I.

Onde sbalzato fuor dell' onde insane
Tremila miglia e più lunge da Spagna,
Ed in quel lido pien di cose strane,
Piantò sul far del giorno le calcagna,
Co' due Giganti vogliosi di pane
Mercè della gran fame che li magna;
E mentre questi sbarcan da Ponente,
Vi sbarca da Levante anco altra gente.

C X I I.

Or quì conviemmi in tutte le maniere
Troncare il canto, e cercar di riposo;
Chè nel canto che vien, mi fa mestiere
Star vigilante, allegro, e spiritoso:
Perchè son certo di darvi piacere,
E l'udirmi saravvi sì gustoso,
Che se per sorte chetar mi volessi,
Mi preghereste perchè più dicessi.

Fine del Canto dodicesimo.

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

Rinaldo e Orlando ſon trasfigurati
In dura pietra all' Iſola del foco.
Ferraù gli ſcongiuri ha preparati,
Ma torna per amore al primo gioco.
I Pretoni di lui ſcandalezzati
Dentro la rete lo tengono un poco.
Il Peſcatore racconta allo Scricca
D'una, che 'l morto ſuo marito appicca.

CANTO TREDICESIMO.

I.

La maraviglia naſce da ignoranza:
Perchè chi ſa come vanno le coſe,
Se fra di lor non daſſi diſcrepanza,
O ſe affatto non ſon miracoloſe,
Non ſtupiſce; e a dire non s'avanza
Contro quel tal, che alcun fatto propoſe
Che di coſa impoſſibile viſo abbia,
Nè inarca il ciglio, o ſi chiude le labia.

I I.

Chi non aveſſe mai veduto mare,
Nè fiume, o fonte, nè acqua niente,
Noi lo faremmo affè traſecolare
In dirgli come è fatto, e da qual gente
Viene abitato, e le diverſe e rare
Nature d' eſſo; e come è tranſparente,
E come nave di piombo ripiena
Vi galleggia, e v' affonda un gran d' arena.

I I I.

Chi crederà, come la ſacra a Giove
Annoſa quercia, che cotanto prende
D' aria e di terra, e cui vento non move,
In una ghianda tutta ſi comprende?
E come nella vacca il bue ſi trove,
Quando ella il toro a compiacer s' arrende?
E come un gran di miglio o di frumento
Sia produttor di cento grani e cento?

I V.

In ſomma dico: L' uomo ſapiente
Non è, ſiccome chi non ha ſtudiato,
Ch' è protervo, e fa ſempre il miſcredente;
E ciò che non ha viſto o pur toccato,
Creder non vuole il barbaro niente.
Onde io ſarei del certo diſperato,
Se queſta ſtoria giungeſſe in lor mano;
Chè ha qualche fatto che pare un po' ſtrano.

V.

E trovar non potrei verſo nè via,
Che mi deſſero certa e piena fede;
Maſſime in queſto Canto; ove la pia
Mente del ſommo Dio sì ben provvede
Al mal di quella sfortunata e ria
Iſola, fatta di folletti ſede;
Che non può venir lor nè pur in teſta
Il Frate co' Giganti, e la tempeſta.

Ma

V I.

Ma grazie a voi, divine ed immortali
Donne gentili, io vo' render tuttora;
Chè siete dotte e savie, e tali quali
Cose vi narro, voi credete allora:
E s' io dicessi che un asino ha l'ali,
E 'l foco va con l'acqua della gora;
Siete tanto discrete e manierose,
Che mostrereste credermi tai cose.

V I I.

A voi dunque mi volgo, e omai ripiglio
Il tralasciato canto; e se non sbaglio,
Io dissi come con turbato ciglio,
Bagnato, ignudo, ma col suo bagaglio
Aveva Ferraù dato di piglio
All' Isola dei scherzi e del travaglio,
Co' due Giganti, e come da Ponente
Pur dicesa in quel lido era altra gente.

V I I I.

E quì bisognerebbe ch' io dicessi
Ogni minuzia, fino ad un puntino;
Ma so che brevitade io vi promessi,
E più tosto restar senza un quattrino
Vo', che mancare a quello ch' io v' espressi.
Dirovvi dunque in mio schietto latino,
Che con le mogli lor Ricciardo e Guido
Scesер senza saperlo in quel lido.

I X.

E che Rinaldo ed il Signor d' Anglante
Vi scesеr pure per diverse strade;
Perchè a chi fa il mestier del navigante,
Domandar suo cammino non accade.
Tal vuol ire in Ponente, e va in Levante.
Il vento è il Dio dell' onde; e dove aggrade
A lui di fare andar questo e quel legno,
Conviene andare, e romper suo disegno.

X.

Sol vi dirò due cose, chè mi penso
Che sieno necessarie a raccontarsi:
Una, ch' io vi racconti quell' immenso
Piacer, di cui vedeste inebbriarsi
Le donne e i cavalieri, e senza senso
Restar Dorina, e affatto abbandonarsi;
Conoscendo all' apprir della visiera,
Che 'l Campion nero il suo marito egli era;

XI.

Acciocchè non istiate con pensiero,
E a lungo andare non m' esca di mente.
Riconosciuta adunque il Campion nero
La sua bella Dorina ed innocente,
Più ratto assai, ch' a lepre il can levriero,
Le corse a' piedi, e le chiese piangente
Perdon di quanto aveva e detto e fatto,
Reso per gelosia crudele e matto.

XII.

Il Garbolin di questi più non dice;
Ma saranno tornati a Saragozza,
Ove avran fatto una vita felice;
In somma quì la storia loro è mozza.
L' altra cosa da dirsi, e che radice
È del canto, e senza essa non si accozza
La storia, è che bisogna che del Frate
Vi narri certe cose tralasciate.

XIII.

Come vi dissi (se non prendo errore)
Due Canti addietro: Ferraù partissi
Dalla capanna con divoto core,
E co' pensieri risoluti e fissi
Di darsi in avvenir tutto al Signore;
E i due Giganti al mondo crocifissi
Partiron seco, e giunsero in Provenza,
Ed in Antibo fecer permanenza.

X I V.

Quivi ſtudiaro come diſperati,
E ſi fecero bravi latinanti.
Nè furo dal maeſtro mai fruſtati;
E andaron tanto con lo ſtudio avanti,
Che dal vicino Veſcovo chiamati
Furo, e promoſſi a gli ordini più ſanti:
E da Tolon venivano a Marſiglia
Le genti, per veder tal maraviglia.

X V.

Il dì di ſan Criſtofor diſſer Meſſa,
Ed ebber facoltà di confeſſare:
Don Fracaſſa però mai non confeſſa,
Perchè il ſegreto non ſa conſervare;
Ma l'altro ch'è la ſegretezza ſteſſa,
Io dico Don Tempeſta uom ſingolare,
Confeſſa, ed è sì buono e sì clemente,
Che non diſguſta verun penitente.

X V I.

Or poſto queſto, ritorniamo al lido,
E narriamo le coſe beſtiali
Che avvenner quivi. Di già me la rido,
Due Giganti in veder co' piviali,
E con l'aſperge, e con orrendo grido
Precettare i demonj capitali;
E quinci uſcire a farvi miſſione,
E intrecciarvi talor qualche ſermone.

X V I I.

Ma laſciamo per ora i miſſionarj,
E parliamo del Conte e di Rinaldo,
Che mentre eran per l'Iſola, e di varj
Caſi van ragionando, da gran caldo
Preſi ſon sì, che fan ſoſpiri amari;
Nè il buon Conte potendo ſtar più ſaldo
Dice a Rinaldo: Mi par queſto loco,
S'io non m'inganno, l'Iſola del foco.

XVIII.

E van cercando di fontane e grotte;
Ma le fontane tutte son diacciate,
Onde forza è ch'ognun fra se borbotte
In veder gelo, e sentir poi l'estate.
In questo mentre li giunge la notte
Con ombre tanto nere e sì serrate,
Che non si veggon più l'un l'altro in viso;
E li prende un gran freddo all'improvviso.

XIX.

Disse Rinaldo: Dolce cugin mio,
In qual paese mai siam capitati?
Rispose il Conte: Non tel so dir io:
Ma certo siamo in qualcun di quei lati,
Che s'è serbato lo sdegno di Dio
A castigare i tristi e scelerati;
Ed è l'inferno, o cosa che 'l somiglia,
Tanto è il dolor che l'anima m'impiglia.

XX.

Se questo fosse, cugin mio, l'inferno,
(Disse Rinaldo) ci saria più folla:
E quì, fuor di noi due, niun discerno.
Qual tino allor che per vinaccia bolla,
E di fuor gorgogliando, e per l'interno,
Alza all'intorno or una or altra bolla;
Si senton sotto i piè la terra alzare,
E susurrar d'intorno, e cigolare.

XXI.

Indi uscir fuor con accesi tizzoni
Lamie, centauri, e simile bestiame:
E vanno sopra a' nobili Baroni,
E fan le lor persone afflittte e grame.
Si mette il buon Orlando inginocchioni,
Chè non c'è spada di sì buone lame
Da far difesa in simile tempesta;
E qualche volta si gratta la testa.

XXII.

Rinaldo si dibatte e si dimena,
Ed or fere una lamia, ora un centauro;
Ma ridon essi, e a lui sopra la schiena
Battono, e'l fanno come Etiope o Mauro.
Ma il buono Orlando con faccia piena
Di pianto chiede a Dio qualche ristauro:
E mentre ei prega, ogni mostro dispare,
E si tranquilla il ciel, la terra, e'l mare.

XXIII.

E di fiori e d'erbette si riveste
La terra da per tutto, e frutti e foglie
Mostran le piante in quelle parti e in queste;
Ed ogni augel la lingua al canto scioglie
Da volgere in piacere le più meste,
E le più crude e tormentose doglie.
Ma quel che rallegrar li fece affatto,
Fu la comparsa di più ninfe a un tratto.

XXIV.

Venner di non so dove a sette a sette
Prese per man le più belle ragazze,
Che si vedesser mai, sincere e schiette.
Nude eran tutte, e in una man le tazze
Avevano; e nell'altra le fiaschette;
Parte erano ubbriache, e parte pazze.
Una di loro ad Orlando s'accosta,
E gli fa sorridendo tal proposta:

XXV.

Signor, la vita come lampo fugge
E come pellegrin, giunge e va via.
Pazzo è colui che in armi si distrugge;
E su le carte solo si ricria.
Quei vive lieto, che di Bacco sugge
Il buon liquore, e la soave e pia
Madre d'Amore inchina; e del suo figlio
Segue i diletti con saggio consiglio.

XXVI.

Deh prima che ti colga il dì fatale,
E poca polve il cener tuo ricopra!
Lascia quest' arme che a sì poco vale,
Ch' ogni nome perisce, ogni bell' opra,
E godi nosco. Anche il piacere ha l' ale;
Ma per goder, fatica non s' adopra.
Però se saggio sei, come tu mostri;
Spogliati, e vieni negli alberghi nostri.

XXVII.

E un' altra al pro' Rinaldo avea già presa
La destra mano, e gli facea carezze:
Talchè senza la menoma contesa
Vinti furo ambiduo dalle dolcezze
Di queste ninfe, ed han la faccia accesa
Di caldo amor, che pare il cor lor spezze;
E vanno sbevazzando, e fanno quello
Ch'avrei rossor di dirlo anche in bordello.

XXVIII.

Ma durò poco questo loro spasso;
Chè le ninfe divenner tante botte,
E tanta roba loro uscia da basso
Di piscio e sterco, che pignatte rotte
Sembravano, o qualcun forato masso
Donde l'acqua zampilla giorno e notte:
E gittò tanto questa sporca polla,
Ch' Orlando qualche poco ancor ne ingolla

XXIX.

E vuol gridare; ma cresce la piena,
Ed a Rinaldo pur passato ha il mento;
Onde pensate voi, donne, la pena
De' Paladini, e l' atroce tormento
D'aver sì brutto pranzo e brutta cena.
Orlando pieno di crudel talento
Vuole ammazzarsi, ma non può morire;
Nè sa l' altro che farsi, o che si dire.

XXX.

Quando ecco che lo ſtagno puzzolente
Tutto s' indura, e faſſi bianca pietra;
Ed il buon Conte e Rinaldo valente,
Dal capo in fuora, miſero s' impietra.
Non han più moto nè ſenſo niente:
Quando ecco piomba orribile dall' etra
Un fulmine ſul maſſo, e lo diſſolve
(Da' Paladini in fuor) quanto era, in polve.

XXXI.

E ritornati quelli ad eſſer carne,
Ecco imbandir le dilicate menſe;
E v' eran piatti di fagiani e ſtarne,
Ed altre coſe di dolcezze immenſe.
Dice Rinaldo: Io voglio un po' mangiarne.
Riſpoſe Orlando: A ciò non fia ch' io penſe:
Sì m' han turbato i peſci di quel lago,
Ch' odio più il cibo, che toccare un drago.

XXXII.

Rinaldo dà di mano alla forchetta,
Ed infila un fagiano, e quel ſen vola.
Chiappa una ſtarna, e mentre con gran fretta
La vuol tagliar per cacciarſela in gola,
Fugge, e con eſſa un' altra pur ſgambetta;
Talchè rimaſta è la tovaglia ſola.
Dice Orlando; Tu hai fatto molto preſto!
Tace Rinaldo, e ſta turbato e meſto.

XXXIII.

Or mentre con Rinaldo Orlando ſtaſſi
Stupido in mezzo a tanta maraviglia;
Ferraù co' Giganti a lenti paſſi
Va per un boſco, e un ſerpe l' avvinciglia;
E i due Giganti ſono preſi a ſaſſi,
Che vengon ſopra lor lontan le miglia,
E gridan quanto ſanno di concordia:
Nazareno Signor, miſericordia!

XXXIV.

A questa voce il serpe si disciolse;
E prese il Frate un poco di respiro:
E nessun sasso più i Giganti colse.
Perchè il buon Ferraù dato un sospiro;
Di scongiurar quel loco si risolse;
E la cotta si mise, e si vestiro
Anche i Giganti da capo alle piante
Di vesti sacre, e preser l'acque sante.

XXXV.

Ma prima che commcin lo scongiuro,
Climene e Ricciardetto con Despina
Ecco, e Guidone il giovine sicuro,
Con l'altra gente che 'l bosco cammina;
E visto il Frate in abito sì puro
Con quei due cherchi dalla cappellina,
Dieder n' un riso sì spropositato,
Che Ferraù ne fu scandalezzato.

XXXVI.

E con arcigno viso là rivolto,
Donde venire udio sì strano riso
Crede che di demonj un drappel folto
Volato lì ne fosse all' improvviso:
Ma quando di Climene ei vide il volto;
Allora certamente fu d' avviso
Che un diavol preso avesse quell'aspetto;
Per ingannarlo e per fargli dispetto.

XXXVII.

E pien di santa collera l'acchiappa
Per li capelli, e 'l mostaccio le sbruffa
Con l'acqua santa. Ella si copre e tappa
Meglio che puote, e seco s'abbaruffa:
Ma nelle mani de' Giganti incappa,
E s' attacca di subito una zuffa
Tra loro e i Paladini; e si dan botte;
Che fanno in brani e piviali e cotte.

XXXVIII.

Ferraù grida : Da parte di Dio
Io vi comando spiriti dannati,
Che danno non facciate al clero mio,
E stiate sotto me subordinati.
Ma quelli che di pugna hanno desio,
Van lor sopra, e dan lor colpi spietati.
Ferrautte a quel dir dice ai Giganti:
Meniam le mani, e non facciam più i santi;

XXXIX.

Chè questi son Demonj a quel che veggio,
Che non hanno paura d'esorcista.
Risposero i Giganti : Farem peggio.
A queste voci Ferraù s'attrista:
E volti gli occhi verso il divin seggio,
Dice : Signor, perchè l'iniqua e trista
Progenie ora da te sì si protegge,
Contro chi segue la tua santa legge?

XL.

E tutti tre si metton ginocchioni;
E i Paladini si metton da parte,
Ne dan loro più calci nè sgrugnoni.
Da' compagni Climene si disparte
E a Ferraù che stava in orazioni:
Dimmi (ella dice) sacrosanto Marte,
Che credi tu che siamo? Egli la guarda,
E fa un sospir che pare una spingarda.

XLI.

E si fa segni di croce a bizzeffe;
Ma veggendo, che punto non si smove,
Dice tra se: Queste non son già beffe
Di spirti, che non reggono a tai prove.
E volle fare come il buon Giosesse,
Fuggire; ma nel mentre che si move,
Climene piglia in mano il suo cordone,
Ed al Romito vien la tentazione.

XLII.

E lo leva sì tosto di cervello,
Che l'aspergol gli cade giù di mano;
E fisso in riguardar quel volto bello,
Ch'altre volte lo fece di Cristiano
Diventar Turco, e mandar in bordello
La pazienza, il cappuccio, e 'l gabbano;
Disse; O tu sia Climene, od il demonio,
Vorrei far teco il santo matrimonio.

XLIII.

Allora Don Tempesta sacerdote,
Che sua mercede ebbe il battesmo santo,
Si fece come un peperon le gote,
E disse: Padre: or sfacciam noi l' incanto
Con sì calde orazioni e sì divote!
Io mi vergogno di più starti a canto.
Dov' è la tua virtude e 'l tuo giudizio?
Ritorna indietro, e fuggi il precipizio.

XLIV.

E Don Fracassa anch'ei seguita a dire
Parole sacre, tratte dal breviario:
Cioè che pensi come ha da morire;
E che non può pigliarsi un tale svario,
Chi voto feo di castità soffrire.
Talchè principia sul suo calendario
Ferrautte ad averli tutti due;
E segni fa, che non ne può già piue.

XLV.

E dice loro: Quando io feci il voto
Di vivere e morir come la zucca,
Il core e 'l capo avea del tutto vuoto
Di quel visin, che l'alma mi pilucca,
Ed era umil; paziente, e divoto:
Ma quella vita tanto santa stucca,
E per quanto uom s'ingegni di star fermo,
Il senso ci travia guasto ed infermo.

X L V I.

Se in voi facesse quell' effetto stesso,
Che in me fa sempre il volto di costei,
In breve avreste il vostro voto smesso,
E piangereste e gridereste omei.
Così il severo giudice il processo
Fa con somma giustizia contro i rei,
Che se dovesse a sè formarlo poi,
Quanto men giusto lo vedreste voi?

X L V I I.

Ci vuol pur poco a mettere a romore
Il vicinato, e biasmare altrui,
E un frate lacerar vinto d' amore.
Figliuoli mei, che vi credete vui
Che 'l tonachino ei pari l' ardore
Che mandan fuori largamente dui
Occhi leggiadri, nè possano i Frati
Diventare i un tempo innamorati?

X L V I I I.

Forse ci manca nulla, che altro uom abbia?
O siamo fatti di quercia o di faggio?
Benchè arbore non sia, in cui sua rabbia
Non sfoghi Amore, e tenga in suo servaggio.
Altro ci vuol che dir: Domine, labbia,
E bever acqua, e cibarsi d' erbaggio,
Per non sentire o vincerli sentiti,
Gli orgogliosi d' Amor dolci appetiti.

X L I X.

Fuggir bisogna al primo primo sguardo
Di donna che ti piaccia, e allor diviene
Il nostro cuor magnanimo e gagliardo.
Ma se non dai di subito le rene
A quel bel viso, diverrai codardo,
E amor porratti pesanti catene
Al collo, a' piedi, a' fianchi, ed alle mani,
E giorno e notte farà darti a' cani.

L.

Così fatto avess' io quel dì fatale
Ch' io vinsi gli altri, e me vinse costei.
Ma chi potea pensar che tanto male
Da sì bel volto ritratto n' avrei?
Il pianger dopo il fatto a nulla vale;
Nè il mio danno fuggir seppi o potei,
Sola mercè del guasto mio consiglio,
Chè veggo il bene, ed al peggior m' appiglio.

L I.

Però se avete un po' di caritade,
O di prudenza, o di discrezione,
Che tra noi altri sono cose rade;
Dite un po' voi la santa orazione
Da cacciar fuori di queste contrade
I demonj; se bene ho tentazione,
Che se 'l diavol può farsi un sì bel viso;
Di seco star senz' altro Paradiso.

L I I.

A tal bestemmia il savio Don Tempesta
Mette giù il breviario, e la sua rete
Piglia, e su Ferraù la scaglia, e resta
Quegli prigion. Come creder potete;
Climene e gli altri ne fanno gran festa;
E la furbetta con sembianze liete
Gli va d' intorno, e vistolo in tal guisa;
Pianger vorebbe, e le scappan le risa.

L I I I.

E quindi risonar l' Isola tutta
S' ode di pentolacce e di fischiate.
Come di carneval, quando in bautta
Ed in maschera vanno le brigate,
Che in larga piazza la gente ridutta
In veggendole falle le risate:
Così i demonj, a vederlo in quel modo;
Ridevan fra di loro sodo sodo.

L I V.

Ma non durò gran tempo il piacer loro,
Chè Don Tempesta a esorcizzar si mise
L'isola tutta con sommo decoro;
Talchè il diavol, se prima allegro rise,
Ora si trova in un crudel martoro.
Non vuol risponder in niune guise:
Ma lo costringe il buon Prete sì forte,
Che bisogna che parli, e parli forte.

L V.

E dice come ha nome Foratasca,
Ed ha seco di diavoli un milione;
E che se 'l Sole dal cielo non casca,
D'abitar quivi è sua opinione,
Taci (gli disse) mozzorecchio e frasca,
Il Prete, ed incomincia l'orazione;
E mentre egli la canta, il lido freme,
E par che sia tutto l'inferno insieme.

L V I.

Incalza il prete la bestia infernale,
E le comanda che prima d'uscire
Gli narri come dispiegasse l'ale
In questo lido, e chi gli diè l'ardire.
Mostra ben ella avere ciò per male,
E a patto alcun non lo vorrebbe dire;
Ma Dio vuol per sua lode e per sua gloria,
Ch'egli lo dica, e ne resti memoria.

L V I I.

Comparve dunque in figura di nano
Il demonio, e montò sopra uno scoglio;
E sopra il fianco tenendo una mano,
Guardava il Prete tutto pien d'orgoglio.
Poi d'ira e di dolore ebbro ed insano,
Disse: Giacchè a colui, al quale io voglio
Perpetuo male, or piace ch'io ragioni;
Udite tutti quanti i miei sermoni.

L V I I I.

Questa una volta fu la più beata
Isoletta, che mai bagnasse il mare;
Ma divenne in un dì sì sfortunata,
Ch' altra simile a lei non so pensare,
Pigliando dalla Caspia onda gelata
Alla sì calda che potria scottare.
Udite come di tanto felice
La meschina si fe' trista e infelice.

L I X.

Il signore dell' isola e sua moglie
Moriro un dì da fulmine percossi,
Talchè tuttò s' empì d' affanni e doglie
Il bel paese: e qual da turbin scossi,
Gli alber che prima avean sì belle foglie,
E sì bei pomi, verdi, bianchi, e rossi,
Fan paura e pietade ai riguardanti;
Tali eran di quell' isola i sembianti.

L X.

Nulladimeno infra cotanto amaro,
Qualche poco di dolce e di ristoro
Le genti di quell' Isola trovaro;
Chè due figliuole, come coppe d' oro,
Gli estinti genitori a lor lasciaro,
Nate ad un parto e con assai martoro
Della misera madre, e belle tanto
Che parevano fatte per incanto.

L X I.

Ne rosa a rosa mai, nè stella a stella
Simil tanto è, quanto simile ell' era
Una sorella all' altra sua sorella.
Io stesso, che a tentarle giorno e sera
Mandato fui dalla prigion mia fella,
Sbagliai più volte; di cerasa nera
Ambe una voglia avean nel braccio manco,
Ed un bel neo nel fin del destro fianco.

LXII.

Le grazie, il brio, e l'estrema dolcezza
Ch' avevano parlando, chi dir puote?
Or giunte queste a quella giovinezza,
Ch' alla vista dell' uomo si riscuote,
E s' allegra d'aver grazia e bellezza
Per lui piacere; un perfido nipote
Del morto padre, di sfrenate voglie
Arse d'avere l' una e l'altra in moglie.

LXIII.

Pensate or voi, se in così tristo foco
Io soffiassi di cuore e giorno e notte:
Talch' ei non più pace trovando o loco,
Ad una villa sua l' ebbe condotte;
E quivi in suono tremolante e fioco,
E con parole da pianto interrotte
Aperse loro il suo folle desire,
Che nell' udirlo elle ebbero a morire.

LXIV.

E tutti e tre racchiusi in una stanza,
Giurò di non voler quindi uscir mai,
S' ei non giungeva al fin di sua speranza;
E di finir per fame ivi i suoi guai,
Ed esse seco. In orrida sembianza
Disser le giovinette: E tu morrai,
E noi teco morremo volentieri;
E inventa pur, se sai, modi più fieri.

LXV.

Il primo giorno scorse, ed il secondo;
E già qual fior che per troppo calore
Illanguidisca, il bianco e rubicondo
Color del volto lor d'atro pallore
Si ricoperse, e non fu più giocondo.
Allora quel maligno traditore,
Cercò con acque e balsami possenti
Rinvigorir le forze lor cadenti.

LXVI.

Ma le oneste sorelle s' abbracciaro,
E volte a lui che mai non è crudele,
Io dico a Dio, sì ben sì confortaro,
Che in cambio di lamenti e di querele,
Vicine al morir si rallegraro;
E quasi due bianchissime candele
Ch' ardano, e 'l vento le assalga improvviso,
Restò d' entrambe il bellissimo viso.

LXVII.

Viste morte le due vaghe sorelle,
Il misero squarciolle a brani a brani,
E poi li sparse in queste parti e in quelle,
Pasto di volpi, d' avoltoi, di cani.
Quella notte dal ciel fuggir le stelle,
In veder fatti sí crudeli e strani;
E Dio sdegnato volle, in carne e in ossa
Ch' ei giù piombasse nell' eterna fossa.

LXVIII.

E diede a noi quest' isola in domino.
Or tu come entri a farci dipartire?
Qui il folletto si tacque, e a capo chino
Stè del Gigante la riposta a udire.
Ed egli: Io voglio, brutto malandrino,
Ajutato dal mio superno Sire,
Che quinci tu ti parta, e parta adesso;
Se no, ti frusto senz' altro processo.

LXIX.

E fattogli 'l comando nelle forme,
Ecco che tutta quanta si riscuote
L' isola, e sveglia, se alcun v' è che dorme;
E dalla parte di verso Boote
L' aria annerisce: e come vanno a torme
I negri storni e fanno larghe ruote,
Così dall' isoletta a schiere a schiere
Giran fuggendo quelle bestie nere

Liberata

L X X.

Liberata la torre da sì dura
Ed aſpra ſervitude : ecco ad un tratto
Coreſe e Argea, c'han tuttavia paura
Di qualche ſtrano incantamento e matto :
E la copia sì franca e sì ſicura
Dei due, che tante belle impreſe han fatto,
Io dico d' Orlanduccio e di Naldino,
C' han proprio braccio e ſpirito divino.

L X X I.

Ed ecco Orlando e'l Sir di Montalbano,
Che quivi in ritrovare i figli loro
Segni di croce ſi fecer con mano;
Ma uſciron preſto d' affanno e martoro,
Quando eſſi con parlare umile e piano,
Ma colmo di grandezza e di decoro,
Diſſer le coſe come eran paſſate,
E lor moſtraro le lor donne amate.

L X X I I.

Di che i lor padri n' ebbero piacere;
Ma la feſta s' accrebbe in infinito,
Quando fra tante sì diverſe ſchiere
Di genti capitate entro a quel lito
Poter Deſpina e Ricciardo vedere,
E Guidone, e Climene, ed il Romito
Che nella rete tutto ſi dimena,
E moſtra averne gran vergogna e pena.

L X X I I I.

Onde Rinaldo prega Don Tempeſta
Che lo diſciolga; e udita la cagione,
Perch' ei gli poſe quella rete in teſta,
Gli dà parola e fa promiſſione
Ch' ei farà vita in avvenir modeſta:
Tanto più che Climene ella ha padrone.
Lo ſcioglie dunque, ed egli ſi ritira
In un cantone, e lagrima, e ſoſpira.

LXXIV.

Or mentre ſi fan quì gli abbracciamenti,
Ecco che s'empie l'iſola a romore:
Chè non ſo come, portati da' venti
Quì ſi trovaro i piagati d'amore
Per la bella Deſpina, i Re valenti
Che in Francia venner per moſtrar valore,
Ed uccider Ricciardo, e per mercede
Aver Deſpina della Cafria erede.

LXXV.

V' era il Perſiano Oronte, e 'l ſignor Trace
E 'l Re di Nubia di tal gagliardia,
Che ſeco Marte vorebbe aver pace.
Queſti prende Deſpina, e fugge via
Non altrimenti, che lupo rapace
Semplice agnella che pel boſco ſtia;
E ſalta ardito ſul primo naviglio
Ch'ei trova, e laſcia l'iſola in ſcompiglio.

LXXVI.

E a tutti quanti i marinari impera
Che ſciolgano le vele; e quelle ſciolte,
Gonfia al principio un'auretta leggera
Che ſempre creſce: onde già miglia molte
Ha fatte, ed oramai viene la ſera.
Su le altre navi vanno d'ira ſtolte
Le genti Franche; e 'l meſto Ricciardetto
Piange, e ſi batte per la doglia il petto.

LXXVII.

Di queſto fatto n'ho tanto dolore,
Che non ne poſſo mica più parlare,
Almen per qualche poco; onde il mio core
Si poſſa riavere e confortare:
E vo' fra tanto dell'iſola fuore
Gire ancor io, e lo Scricca cercare,
Che giunto in Cafria ſi morde le mani,
Per eſſer ſtato vinto da' Criſtiani.

LXXVIII.

E senza figlia, e senza baronia,
E senza erede, e inoltrato negli anni
Si muor di noja e di malinconia.
Pur vuole, per scemare i gravi affanni,
Cosa provar che men dura gli sia;
E dispogliato de' suoi regj panni,
Al Fiacca e al Ficca lascia in guardia il regno,
E prende seco un Baron forte e degno.

LXXIX.

E vuól con esso andar girando il mondo,
E in tal guisa tentar la sua fortuna;
Chè spiando la terra a tondo a tondo,
Di là dove il Sol muore e dove ha cuna,
Spera avviso trovar lieto e giocondo
(Se sempre il fato la via non gl' impruna)
Della sua figlia: e con questo pensiero
Lascia il paterno suo famoso impero.

LXXX.

Si fa chiamare il Cavalier del pianto;
E giunto un giorno in riva alla marina
Ode di pescatori un lieto canto,
A' quai cortesemente s'avvicina:
E vede come ciascun tiene a canto
Una leggiadra e lieta contadina,
E cocendo sardelle in su la brace,
Se le mangian cantando in santa pace.

LXXXI.

In vederli restaro un qualche poco
Gli allegri pescatori, e con buon viso
Poi li guardaro, e lor fecero loco,
E seguitaron l'allegrezza e 'l riso.
Il Cavalier del pianto anch' esso al foco
S' accosta, e presso a una fanciulla assiso,
Una sardella anch' egli ponsi in bocca,
Che nel mangiarla l'anima gli tocca.

LXXXII.

Or questi seguitando il mestier loro,
Una a solo cantava dolcemente;
La qual tacendo, ripigliava il coro.
Cantava dunque: O fortunata gente,
Che aveste vita nell'età dell'oro,
E che viveste sempre allegramente,
Perchè non vi diè mai pena e cordoglio
Desio di roba, o ambizion di soglio!

LXXXIII.

Ma come or noi viviam, viveste voi;
Poveri sì, ma senza tema alcuna.
L'acqua de' fonti è dolce vin per noi;
E 'l verde prato, e 'l mare, e la laguna
Cibo ci dà che non ci aggrava poi;
Nè sappiam cosa sia sorte o fortuna.
E ripeteva la bella brigata:
O gente felicissima e beata!

LXXXIV.

Ma perchè il Sole già si tuffa in mare,
E l'ombre van cadendo giù da' monti;
Tempo lor par nella capanna entrare,
E cenno fanno con allegre fronti
Al Cavalier, che voglia seco andare.
Egli che molto più de' Duchi e Conti
Stima coloro, accetta il dolce invito,
Entra nella capanna, e lascia il lito.

LXXXV.

E quivi entrato, nel mentre che or questi
I pesci lava, e quell'altro li cuoce;
Stanno le donne co' visi modesti
Intorno al foco, e con soave voce
Propongon giuochi, onde si tengan desti
I giovinetti; or quello della noce,
Or quel dell'uovo; e fatti questi e quelli,
Ne propongono sempre di più belli.

LXXXVI.

Ma quel che piacque più, fu quel del fiore;
Perchè una deſſe a un peſcator dicea:
Tu ſe' un bel fiore. Ed egli pien d'amore;
Che fior ſon io, fanciulla? riſpondea.
Ed ella co' begli occhi tutti ardore
Guardandolo diceva, e inſiem ridea:
Tu sei, ſe non isbaglio, un fior di pero;
Dici d'amarmi; ma non dici il vero.

LXXXVII.

E quegli riſpondeva ſimilmente:
Voi ſiete un fior di roſa e di viola,
E ſiete in beltà ſola veramente.
E così intanto il tempo fugge e vola,
E sì fa l'ora da sbattere il dente,
Ora che tanto gli uomini conſola.
Viene la cena, e'l Cavalier del pianto
Anch' ei s'aſſide, e si rallegra intanto.

LXXXVIII.

E dopo aver mangiato bene bene,
E bevuto anche meglio; un peſcatore
Dice: Signor dopo le noſtre cene
Abbiamo un uſo, che non è il peggiore,
Di coſe dir piacevoli ed amene,
E il novellar ci dà guſto maggiore;
Però s'egli v'aggrada, a lunghe e corte
Paglie vedremo, a chi tocca la ſorte.

LXXXIX.

Chi tira la più lunga, a quel s'aſpetta
Dir la novella. Un uomo vecchio preſe
La paglia in mano, e la teneva ſtretta.
Toccò la ſorte a un peſcator corteſe,
Che tace in prima, e a ragionar ſi aſſetta;
Poi 'l viſo di roſſor tutto s'acceſe,
E detto ch'era rozzo parlatore,
Principiò ſua novella in tal tenore.

XC.

In un paese assai di quà lontano
Donna trovossi sì piena d'amore
Del suo marito, che fu caso strano;
Talche venendo quegli all'ultime ore,
Vinta dal duol prese un coltello in mano
Per trapassarsi banda a banda il core:
Ma questo parve a le poco tormento,
E si risolse di morir di stento.

XCI.

Con la sua fante dunque ella s'invia
Al loco, ove 'l marito era sepolto:
Nel sepolcro discende, e vuol che stia
Seco ancor ella, e di lagrime il volto
Bagna, e sospira, e nulla si ricria;
Chè mangiare non vuol poco nè molto.
E già il secondo giorno egli è passato,
Che ha sempre pianto, e non ha mai mangiato.

XCII.

La supplica la fante, e la scongiura
A non voler morir sì crudelmente;
Ma l'amorosa donna nulla cura
Il suo pregare. E più già d'un parente
Ivi è giunto, e di vincere procura
Tanta durezza, ma non fa niente;
Chè ferma ell'è voler così morire;
Chiude l'avel, nè alcun più vuole udire.

XCIII.

Era il sepolcro del suo buon consorte
Fuora della cittade un trar di sasso,
E in quei contorni soleva la corte
Alzar le forche sopra un certo masso.
Avvenne dunque che dannato a morte
Fu un uomo tristo, detto il Stanasso,
Tanto era iniquo, e tanti latrocinj
Fatto egli aveva, e stupri, e lenocinj,

XCIV.

Ed il giudice ſavio, per eſempio
Degli altri, volle che non ſi ſpiccaſſe;
E giurò fare memorando ſcempio
Di chiunque dal legno lo ſtaccaſſe:
Nè palazzo real, nè ſacro tempio
Lo farà immune, ſe in lui ſi ſalvaſſe;
E vuole a queſta pena ſottopoſto
Anchè'l ſoldato, che a guardia ci ha poſto.

XCV.

Che ſe per oro, o pur per negligenza
Laſceraſſi rubare il corpo morto:
Lo condanna alla ſteſſa penitenza,
E allungheragli il collo, ſe l'ha corto:
E per le piazze affiſſà la ſentenza.
Un giovine ſoldato bene accorto
In guardia delle forche fu laſciato,
Lo che del morto affliſſe il parentato.

XCVI.

Paſſa quel giorno, e vien la notte oſcura
Più del coſtume, ch' era nuvoloſa.
La donna intanto nella ſepoltura
Vie più ſi lagna, ed è [illegible]e più doglioſa.
Uſciva fuor di quella pietra dura
Qualche ſplendor dell[illegible] lucerna aſcoſa;
Verſo il ſepolcro il Soldato s'accoſta,
Ed ode il pianto, e gente ivi naſcoſta.

XCVII.

Alza la pietra, chè robuſto egli era,
E vede quella donna addolorata:
E ſe bene ella avea pallida cera,
Da dolore e da fame conſumata;
Vede che bella è molto, e che mogliera
Sia di quel morto crede. Ella nol guata,
E ſeguita ſuo pianto e ſue querele,
E chiama sè meſchina e 'l ciel crudele.

XCVIII.

Torna il ſoldato al poſto, e prende ſeco
La fiaſca e la ſua cena, e là ſen riede,
Dove ſepolta dentro al freddo ſpeco
La donna tutta amore e tutta fede
Staſſi, e la fante che con occhio bieco
La ſgrida, e prega ch' almen per mercede
Del ſuo lungo ſervizio, prender voglia
Qualche riſtoro, ed allentar ſua doglia.

XCIX.

Ma la ſtolta d'amor vie più s'oſtina:
Quando il Soldato in mezzo a lor ſi pone,
E dice: Qual pazzia sì vi rovina,
Bella ſignora, e leva di ragione
Ch'eſſer deve d'ognun donna e reina?
Il voſtro ſpoſo è in tale regione,
Che de' voſtri dolori non ſa nulla,
E ſtaſſi allegramente, e ſi traſtulla.

C.

Finchè egli viſſe, voi faceſte bene
Ad amarlo con tutto il voſtro core;
Ma or ch' è morto, e qual fede vi tiene
Di ritener ver lui lo ſteſſo amore?
Voi ſiete pazza da mille catene,
Se vi oſtinate in così triſto amore.
Deh laſciate, ſignora, tanti affanni;
Non mancherà, chi riſaravvi i danni.

C I.

E la prende per mano, e la conforta,
Lo ſteſſo fa la fante, e ſpiega intanto
La tovagliola, e'l morto in là traſporta,
E la ſua cena gli apparecchia a canto;
E la prega sì bene, e sì l'eſorta,
Ch' ella pon fine alcun momento al pianto;
E mangia un poco, e beve del vin nero
A un rozzo sì, ma pulito bicchiero,

C I I.

E s'inoltra la cosa tanto avanti,
Che del soldato in breve s'innamora;
E fan tra lor, siccome fan gli amanti
Quando il permette la fortuna e l'ora;
Ma mentre che costoro han volto i pianti
In gran dolcezza, e l'uno l'altra adora;
I parenti del morto presto presto
Van su le forche, e tagliano il capresto,

C I I I.

E se lo portan via subitamente.
Il soldato fra tanto si ricorda
Dell'impiccato, e manda immantenente
La fante perchè vegga se alla corda
Legato egli si stia e ancor pendente;
Chè dell'aspra sentenza non si scorda.
Torna la fante, e piange e si dispera,
Perchè quell'impiccato più non v'era.

C I V.

A tal nuova il soldato e la matrona
Fecer gran pianti; perchè è cosa certa,
Che 'l Pretor la mattina a lui la suona,
S'egli non fugge alla campagna aperta,
E sua donna gentil non abbandonna.
Sicchè di nuovo e misera e diserta
Si rivede la donna, e ancor non sanno
Come sfuggire l'uno e l'altro danno.

C V.

In queste angustie e dubbiezza di mente,
Alla donna sovviene in su due piedi
Un ripiego assai bello ed eccellente,
E disse: Sposo mio come tu vedi
La fortuna m'ha in odio veramente;
E se con l'amor tuo tu mi concedi
Sommo piacer, costei colma di sdegno
Si pon tra noi, e guasta ogni disegno,

C V I.

Ma questa volta romperassi i denti
Quella crudele, e non sarammi male.
Prendiamo questo morto, e mi consenti
Che salghiam delle forche ambo le scale,
E impicchiam lui, e inganniamo le genti;
Giacchè uom morto a nulla affatto vale.
Piacque assai la proposta, e in un momento
Traggono il morto fuor del monumento,

C V I I.

Ed alle forche l'attaccan di botto;
Nè se n'accorse alcuno la mattina.
Ma non gran tempo stè tal fatto sotto,
Chè venne a galla, e 'l seppe la Regina;
Ed al marito suo ne fece motto,
Che assai, lodò l'astuzia femminina;
Poi sorridendo disse alla consorte:
Donna che sia pregata, non sta forte.

C V I I I.

Quì finì sua novella il pescatore,
E ognuno alzossi per ire a dormire.
Al Cavalier del pianto fanno onore,
Ed alla stanza lo voglion servire.
Li ringrazia egli del cortese amore,
Ed all'albergo suo solo vuol ire.
Vassene adunque, e tosto s'addormenta:
Or noi dunque aspettiam, che si risenta.

Fine del Canto tredicesimo.

RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

Deſpina a Serpedonte è deſtinata.
Libera Ricciardetto i ſuoi cugini.
Don Fracaſſa nell' Iſola infocata
Fa molto frutto co' ſuoi ſermoncini.
Ferraùtte, partendo la brigata,
Miſſionario riman de' Babbuini.
Vuol l' afflitta Deſpina anzi la morte,
Che pigliar Serpedonte per conſorte.

CANTO QUATTORDICESIMO.

I.

Chi ſta nel mondo un par d'ore contento,
Nè gli vien tolta ovver contaminata
Quella ſua pace in veruno momento;
Può dir che Giove dirittamente il guata,
C' ha il mar benigno, e gli dà in poppa il vento.
Perchè noſtra natura ella è formata
Dal Fabbro eterno in modo tal, che a canto
Alle allegrezze ſtaſſi ſempre il pianto.

II.

E queſta coſa ell' è cotanto vera,
Che a dirla giuſta, non falliſce mai;
Però ne' caſi avverſi il ſaggio ſpera;
E in grembo alle fortune ha mira a' guai:
Che 'l chiaro Sole ci apporta la ſera,
E la ſera del ſol ci apporta i rai;
E 'l bell' autunno al verno reo ci mena,
E 'l verno a primavera alma e ſerena.

III.

Onde chi ben conoſce ſua natura,
E come ſon le coſe de' mortali;
Quando ha del bene, goderlo procura,
Pria che s'impiumi e poi diſciolga l'ali:
E quando giace in alcuna ſventura,
Sperando il bene, diſacerba i mali;
E non fa come il noſtro Ricciardetto,
Che vuol per doglia trarſi il cuor dal petto.

IV.

Il Re di Nubia ebbe miglior cervello,
Che tanto tempo perduta Deſpina,
Non cercò di capeſtro o di coltello,
Per fare al ſuo dolore medicina:
Ma dormì queto, e del buono e del bello
Mangiò ſempre la ſera e la mattina;
E bevve, ancorchè il vieti l'Alcorano,
Per iſtar lieto, del Montepulciano.

V.

Chè per Amore volerſi ammazzare,
Oltre ch' è coſa ſciocca e pazza bene
E ad ogni conto ſi dee biaſimare;
Talchè nè pur vorrei che ſu le ſcene
Sciocchezza tale ſi vedeſſe fare:
Son gli affanni d'Amore e le ſue pene
Coſe da nulla, e mere bagattelle,
Riſpetto a gotta, calcoli, e renelle,

V I.

E così si potesse egli guarire,
Siccome dall' amor, da questi affanni,
Che alla fin fine ti fanno morire;
E in pochi giorni, non in mesi o in anni
Amor dal nostro sen si fa partire.
Basta stringergli addosso bene i panni,
Nè dar fede a' sospiri e lagrimette
Di queste ragazzacce maladette.

V I I.

Ma il mele, che anche a gli orsi piace molto,
Fa che 'l dolce d'amor ci alletti troppo;
Onde ognun corre alla beltà d'un volto
E nel ritorno egli è sciancato e zoppo.
Pur quando in sua virtù s'è uom raccolto,
Discioglie e rompe ogni amoroso intoppo:
Ma queste cose non si voglion fare,
E però conviene lagrimare.

V I I I.

Se amicizia avess' io con Ricciardetto,
Vorrei far sì, ch' egli si desse pace.
Ma seguitiam l'istoria: io già v'ho detto
Che 'l Re di Nubia, qual lupo rapace,
Si portò via Despina suo diletto,
Che in lagrime e sospiri si disface,
E lo chiama tiranno ed assassino,
Nè vuole averlo in modo alcun vicino.

I X.

Il Principe feroce usa sovente
Per addolcirla pietose parole;
Ma l'affannata giovine nol sente,
E del suo caso misera si duole.
Ma quello che l'accora veramente,
E per cui senza fallo morir vuole,
È che la pietra gialla al suo Ricciardo
In man restò, non so per qual riguardo.

X.

Onde non sa, come fuggir di mano
Al fiero amante, a cui già già rincresce
D'esser trattato in modo così strano.
Esser vorrebbe la meschina un pesce,
O qualche augel per gir da lui lontano.
Ma in questo mentre il desiderio cresce
Nel Sir di Nubia in sì fatta maniera,
Che o la vuol morta, o vuolla per mogliera.

X I.

E le disse: Despina assai cortese
È chi domanda quel, c'ha in suo potere.
Io vorrei l'amor tuo senza contese;
Ma quando questo non possa ottenere,
Avrollo a forza. E furibondo stese
Ver lei le braccia vinto dal piacere;
Ond'ella il prega che in Nubia la guidi,
O pur di Cafria ne' paterni lidi.

X I I.

Ed ivi gli sarà, conforme ei brama,
Sposa e regina, e finse serenarsi.
Il Principe che sì l'adora ed ama,
Le crede, e giura che potrà sforzarsi,
E porrà fine alla cocente brama;
E i marinari suoi prega a sbracciarsi
Quel più che ponno, e prega i Dei del mare
E i venti, che lo vogliano aiutare.

X I I I.

E gli fur sì benigni e tanto amici,
Che una nuvola in ciel non fu mai vista;
Ed aure dolci, placide, e felici
Spiravan sì, che un dì vennero a vista;
Delle Affricane ed aride pendici:
Di che fu nel suo cor dolente e trista
L'infelice Despina; e in suo segreto
S'affligge, e di fuor mostra il volto lieto.

X I V.

Spedifce con la picciola barchetta
Un marinaio al porto, a dare avvifo
Com' egli è giunto: e dal porto a gran fretta
In Nubia paffa con allegro vifo
Al padre fuo fpedito per ftaffetta
Un giovinetto, che di polve intrifo
E di fudore non corre, ma vola,
E con tal nuova la corte confola.

X V.

Serpedonte nel porto a mezzo giorno
Entra, e di voci barbare rifuona
Il porto, e tutto quanto il lido intorno.
Egli era grande affai della perfona
E bello ancor, ma nulla affatto adorno
Di quelle grazie che natura dona;
Chè aveva afpetto e maniera fuperba,
Un parlar afpro, e guardatura acerba.

X V I.

Difcende quefti, e la bella Defpina
Prefa per man da lui difcende ancora.
Egli impera a ciafcun, che in fua reina
Lei prenda da quel punto e da quell' ora:
E mentre ognuno l' adora e l' inchina,
E gode avere sì gentil fignora:
Ecco di Serpedonte il vecchio padre
Attorniato da guerriere fquadre,

X V I I.

Che 'l figlio abbraccia, e della lung aaffenza
Riftora i danni e le paffate angofce,
Vedendol fano. Alla real prefenza
Defpina ei guida: e perchè in lei conofce
Quanto puote modeftia e riverenza:
Non temer (dice) chè in te riconofce
Mio padre a più d' un fegno che tu fei
Figlia di regi, o pur di fommi Dei.

XVIII.

E non sol goderà d'averti nuora,
Ma farà fare ancor l'usate feste.
E in ciò dir la conduce al padre allora;
E dice: Questa, che in sembianze oneste
Vi meno avanti, di Cafria è signora,
Ed è mia sposa. Il Rege manifeste
Dimostrò sue allegrezze a tale avviso;
Tanto piacer gli comparve sul viso.

XIX.

Ed ordinò la giostra di tre giorni,
E che fra tanto se ne desse parte
Non sol nel vicinato e ne' contorni,
Ma alle genti remote: e messi e carte
A dame invia e a cavalieri adorni:
E quindi forma con mirabil arte
Su la spiaggia del mare uno steccato,
Che 'l più bel non si vide in alcun lato.

XX.

Fece spiantare dai boschi vicini
Abeti, e faggi, e querce alte ed annose,
E platani, e cipressi, ed alti pini,
E tutti quanti in bell'ordin dispose;
Perchè il cocente Sole non rovini,
Con le sue fiamme troppo luminose
Il piacer della festa, e mise in giro
Sedili d'oro ornati di zaffiro.

XXI.

Il vano poi della nuova boscaglia
Fece coprire d'un candido bisso
Tutte a fior d'oro, che la vista abbaglia.
Quindi nel mezzo di cristallo fisso
Un cilindro è, che pare un miglio saglia,
Dove posa quel cielo e stavvi affisso;
E intorno intorno pon d'oro e d'argento
Tele, che in veritade era un portento.

X X I I.

E fe' venir lontano cento miglia
Una fontana d'acque criſtalline,
Che in alto ſale, e tutta ſi ſcompiglia,
E par compoſta di minute brine;
Poſcia cadendo forma a maraviglia
Un bel laghetto, c'ha per ſuo confine
Un orlo di ſmeraldi: e 'l cavo ſpazio
Formato egli è d'oriental topazio.

X X I I I.

E un'iſoletta in mezzo al piccol lago
Compon tutta di perle e di carbonchi;
E quivi un trono fa metter sì vago
Ch'innamora a vederlo: interi e tronchi
Vi ſon coralli che formano immago
D'un vago ſcoglio, e da purpurei bronchi
Pendono, ove diamanti, ed ove perle,
Che una rara bellezza era a vederle.

X X I V.

Quivi tre ſedie nobili fa porre
Per sè, per la regina, e per il figlio;
E al vincitore un premio fa proporre,
Che non puote idearſi uman conſiglio:
E s'io nol dico, penſarvi che occorre?
Queſto di perle egli era uno ſmaniglio,
Ed ogni perla come un uovo ell'era
O di gallina, o d'anitra cianciera.

X X V.

Ma nel mentre che 'l Re penſa alla gioſtra,
E Serpedonte l'opera diſpone;
Deſpina nella più ſegreta chioſtra
Naſcoſta s'è della real magione:
E piange, e ſi diſpera, e ben dimoſtra
Quanto ei adori il bel Franco garzone;
E quanto l'addolori e le diſpiaccia
Vederſi di queſt'altro infra le braccia.

XXVI.

E dice : Dunque non avrà riparo
Queſta d' affanni sì terribil piena ?
E pur de' caſi noſtri non è ignaro
Il ſommo Giove, che l' aria ſerena,
E 'l tutto regge, e ſi diletta al paro
Dar premio al giuſto, e al peccator ſua pena.
Or come dunque egli potrà ſoffrire
Vedermi ognora d' affanno morire ?

XXVII.

Egli ben ſa, che del mio Ricciardetto
Io porto il cuor, nè poſſo eſſer d' altrui:
E che 'l mio core ſi ſta nel ſuo petto,
E che una coſa ſola ſiamo in dui.
Or perchè dunque ſi piglia diletto,
Che venga un terzo a metterſi fra nui,
E quello al ſuo, e me tolga al mio bene,
E ci empia entrambi di tormenti e pene ?

XXVIII.

Ah c' ho timore (e ſia pur pazzo e vano)
Ch' egli contento in ſua beata ſede
Non curi il noſtro male acerbo e ſtrano.
Chè chi può rimediare al mal che vede,
E non vuol farlo, e ſtaſſene lontano,
Ch' egli lo voglia, da ciaſcun ſi crede:
E chi ſenza ragion vuole alcun danno,
È micidiale, è barbaro, è tiranno.

XXIX.

O Ricciardetto mio, o mio teſoro,
O dolce ſpoſo : ove adeſſo ſarai ?
Io miſuro dal mio il tuo martoro,
E i ſommi affanni tuoi da li miei guai.
Ma non temer, chè nè beltà, nè oro,
Nè regni a te m' involeranno mai.
A te donommi Amore, e mia fortuna;
Nè a te mi torrà mai coſa veruna.

X X X.

E quì rinforza l'afflitta Defpina
I fuoi lamenti, e l'alte fue querele.
Ma torniamo al garzon, che fi tapina
Su l'ifoletta, e chiama Dio crudele;
Perchè ha permeffo l'orrida rapina,
Ed ha veduto già fparir le vele
Della nave, che porta furiofa
La fua sì bella e sì diletta fpofa.

X X X I.

E perchè dietro alla nave fugace
Tutti fon moffi, ed ei rimafo è folo;
In un mare di pianto fi disface.
Ma quello perchè più crefce il fuo duolo,
È che nel porto alcun legno capace
Non v'è a portarlo; ed ei levarfi a volo
Nè fa, nè puote: onde affatto difpera
Di più trovar l'amata fua guerriera.

X X X I I.

Quel che fi dice della tortorella,
Quando il falcone o 'l cacciatore avaro
Le ha prefa o morta la compagna; ch'ella
All'aer bruno, all'aer puro e chiaro,
Sempre geme e fofpira, e fempre appella
Lei che non l'ode in quel fuo pianto amaro:
Lo fteffo di Ricciardo dir fi puote,
Con tante ftrida l'ifola percuote.

X X X I I I.

Ma quando alla ragione diede loco,
E 'l core afflitto rallentò fua pena,
E i generofi fpirti prefer foco
Talchè di fdegno ha l'anima ripiena:
Alla fua donna non più penfa, o poco,
Ma penfa alla vendetta: e fu l'arena
E ne' porti di Nubia effer vorria
Apportator d'afpra tempefta e ria.

XXXIV.

Nè più nell' amorosa anima or pinge
Il dolce Amore a lui gli occhi e i capelli
Della sua donna; nè con rose cinge
I bei denti d'avorio, e i grati e belli
Modi, con cui sì l'incatena e stringe;
Ma in mano del Furor sono i penelli,
Che a colore di sangue orrido e nero
Pinge di Serpedonte il volto fiero.

XXXV.

E gliel dipinge nella guisa stessa,
Con cui lo vide quando portò via
La sua Despina di dolore oppressa.
S'arma egli dunque, e quasi si ricria,
Pensando al giorno che gli sia permessa
Quella battaglia, ch'or tanto desia:
E già gli par la temeraria fronte
Aver recisa all' empio Serpedonte,

XXXVI.

Ed ascoltare dalla sua Despina
Gli sdegni, e l'arti, e i fortunati inganni
(Di cui n'hanno le donne ampia fucina)
Ch' ella usò in mezzo a quei fieri tiranni,
Per conservarsi sua sera e mattina:
E gli pare anco de' passati danni
Seco parlando averne tal gioire,
Che può pensarlo, e non lo può ridire.

XXXVII.

Con la dolcezza di questi pensieri
Gli torna in mente, come tutte ha seco
Della sua bella donna in un forzieri
Le pietre e l'erbe, che nell' alto speco
A lei donò Silvano; e a lui fur jeri
Date da lei, prima che l'atto bieco
Commesso fosse: e principia a sperare
Di poter quinci, lor mercè scappare.

XXXVIII.

E la pietruzza gialla in man si prese,
Ch' invisibile fallo a chi che sia;
Ed all' estremo lido indi discese
Per veder se alcun legno giungia.
Or quí lasciamlo, ed in altro paese
Andiam seguendo della Musa mia
Il presto volo; e parliam, se v' è grato
Di Rinalduccio e d' Orlandin pregiato.

XXXIX.

Dopo aver navigato cinque giorni
Giunser costoro con la lor barchetta
N' un mar, che non ha lido che 'l contorni:
Sol giace in mezzo ad esso un Isoletta
Bella ed aprica, e d' altri faggi ed orni
Ornata sì, che a vederla diletta,
Quivi pregano Argea, quivi Corese
A discendere, e starvi almanco un mese.

XL.

Il suo nome non sanno i naviganti,
Nè qual gente vi stanzi, o a chi s' aspetti;
Ma Naldin disse: Non pensiam più avanti,
E a pigliar terra ognun di noi s' affretti.
Già il giorno scoloriva i suoi sembianti,
E già mossa era da' suoi neri tetti
La notte, che ricchissima di stelle
Par che ci tolga, e da cose più belle:

XLI.

Quando son presso all' isoletta tanto,
Ch' odon le voci e veggion le persone:
Ma perchè l' aria era confusa alquanto,
Veggiono poco o nulla. In conclusione
Starsi nel porto quella notte intanto
Pensa il piloto, come è di ragione:
Ch' entrare in casa d' altri all' impazzata
È cosa, che non puote esser lodata..

XLII.

E prender lingua fra tanto procura,
E che si stia su l'armi ognuno avverte;
Benchè non v'è pericol di paura,
Ma che più tosto l'Isola diserte
De' due cugini l'immensa bravura;
Ch'avean le mogli lor sotto coperte,
E stavano a vedere su la poppa
Giocare i marinari a massa e toppa.

XLIII.

Passò presto la notte; chè in quel loco
Qual è vicino alla fascia bruciata,
Il miserello Sol riposa poco;
Ma da' suoi raggi è tanto travagliata
L'Isoletta, che par fatta di foco.
Pur delle piante fa la dolce e grata
Ombra, e le fonti che scorron per essa,
Che l'abitazion vi sia permessa.

XLIV.

Venuto il giorno, saltan sul terreno
Le donne, i cavalieri, e i marinai;
E lo veggion di popolo ripieno,
Ma brutto molto e scontraffatto assai.
Quando ecco sotto un baldacchin di fieno
Balzar tra ginestreti e ginepri
Il Rege e la Regina, e per l'incolto
Luogo trar seco un popol lungo e folto.

XLV.

All'apparir che fecero costoro,
I giovani e le donne stupefatte
Restaro, e si ammutiron tra di loro,
Chè nella valle star di Giosafatte
Stimar: chè di tai genti il tristo coro,
Si come da natura furon fatte,
Avea le membra; e quelle eran sì sporche,
Che a vederle parean pistrici ed orche.

X L V I.

Uomini e donne con la testa calva,
E senza pelo ancor le ciglia e 'l mento,
Avean la pelle di color di malva,
Schiacciato il naso, e le due labbra indrento;
Lunghe le mani, e chi da lor si salva
Può dir, ch' egli è simile ad un portento,
Tanto son ladri: ed hanno brevi e corti
I piedi, e gialli come li hanno i morti.

X L V I I.

Giunti costoro avanti a' Paladini,
Incomminciaro a far risa da matti,
Parendo lor che fossero orsacchini,
O simili animali scontraffatti.
Disse Nalduccio: A questi burattini,
A queste scimie, a questi brutti gatti
Mi vien pur voglia di levare il ruzzo;
Chè gia principia ad annojarmi il puzzo.

X L V I I I.

Ed Orlandino pur presa la muffa
Avea per quello così pazzo riso;
Onde senz' altro dire a fiera zuffa
Venne con essi, e fu di sangue intriso
Il suolo sì, che 'l ginocchio vi tuffa:
E tanto fuvvi popolaccio ucciso,
Che pochi la scamparo, e solo resta
Il Re con la Regina afflitta e mesta.

X L I X.

E chieggono pietade ad alta voce
A' due guerrieri, e giuran (se vorranno)
L'Isola dargli, e scampar cotal croce.
Chè scegliere de'due il minor danno
È gran saviezza, e se ben molto nuoce
L'alta discesa dal reale scanno,
Nulladimeno quel salvar la pelle
Si ripon sempre tra le cose belle.

L.

I due guerrieri, onor del nome Franco,
Rinfodraro le spade a tali accenti,
Ed abbracciaro i Regi, e lor fer anco
Mille gentili e grati complimenti;
E messisi ambidue presso al lor fianco
Con le lor belle donne, che lucenti
Astri pareano per la gran beltade,
Con essi entrar nella real cittade.

L I.

Non torri, non palazzi, o templi augusti,
Non larghe piazze, non teatri, o logge,
Non statue, nè obelischi alti e vetusti
In essa son; chè a differenti fogge
Formata ell'è, e di diversi gusti;
Perchè a fuggire il Sole e le gran piogge
Han buche, e grotte, ed alti ripostigli,
A maniera di tassi e di conigli.

L I I.

Ed un gran sasso è la porta di casa;
Ma dentro dalle provide formiche
Han preso esempio. Quì pulita e spasa
Evvi una stanza, ove non grani o spiche,
Ma son di mele, di pere, e cerasa
(Cibo lor proprio) monticelli e biche;
Quà varie celle, e di tutte l'uscita
È facile oltre modo, ed è spedita.

L I I I.

Non vogliono, che 'l Sol mai vi penetri,
Tanto è cocente; ma certi animali,
Che sembran fatti di cristalli e vetri,
E tutti luce, lor fan da fanali.
Di questi ornan le tombe e i lor feretri;
Alle lucciola nostra in parte eguali
Sono; ma questa di dietro riluce,
E quelle sono tutte quante luce.

L I V.

Il palazzo reale era il più baſſo,
E'l più profondo d'ogni altro tuguro:
Così forſe tra noi la volpe e'l taſſo
Hanno lor tane e lor luogo ſicuro.
L'atrio era grande, e tutto era di ſaſſo,
E quinci e quindi alzato v'era un muro,
Non gia di quadri adorno o freggi illuſtri,
Ma di canne lieviſſime paluſtri.

L V.

Nella gran ſala, o vero nel gran piano
Della regia ſpelonca, il più bel fiore
Accolto s'era del poplo ſtrano;
Che (come diſsi) di verde colore
Avea la pelle, e lunga aſſai la mano.
Ora queſti, per fare un qualche onore
A gli oſpiti sì forti e valoroſi,
Fecer lor feſte e giuochi curioſi.

L V I.

Dodici donne co' piedi legati
Di dietro, e con le mani alla cintura
Ballavan come gatti innamorati
A cert'aria di ſuono acerba e dura,
Che'l ballo eſſer parea de' ſpiritati.
Venivano poi loro in dirittura
Dodici giovinetti, anch'eſſi preſi
Per ambo i piedi ed ambo i contrappeſi.

L V I I.

Le funi delle donne in man tenea
La regina, che ſtava ſopra il trono;
Ed il Re quelle degli uomini avea.
Or quando il loro ballo era ſuol buono,
La Regina una fune a ſe traea;
Onde ſe ſtata forte più d'un tuono
Foſſe la donna, ella è ben coſa chiara,
Che far doveva una caduta amara.

LVIII.

Così la fune tirando ambidue,
Andaro in terra tutti i ballerini,
Con la pancia ful fuolo, e 'l dorfo in fue:
E mentre quefti miferi tapini
Stavan col volto in guifa tale in giue,
A fuono di chitarre e violini
Il Rege, la Regina, e i Cavalieri
Lor pizzicando andavano i mefferi.

LIX.

Poi terminato il ballo, d' odorofi
Fiori e d'erbette altrettante corone
Portava un paggio, e fu' capi dogliofi
Le riponeva di quelle perfone,
Che fur gettate a terra; e con giocofi
Canti, da farfi in cafa di Plutone,
Li menavano in giro per la ftanza,
Finchè non ferenaffer lor fembianza.

LX.

Quindi fopra un gran palco erano pofti,
Ch' era maggior del regio trono ancora;
E lor, sì come a numi, eran propofti
Indovinelli e dubbj a ciafcun' ora:
Ed effi or a' vicini, or a' difcofti
Davan rifpofta fenza far dimora;
Talchè del giuoco Naldino s' invoglia,
E porta un dubbio, e vuol che fe gli fcioglia.

LXI.

Ed il dubbio fu quefto: fe fi poffa
Una donzella confervar fedele
Al primo amante, fe d' un altro in poffa
Si trovi, che lei chiama afpra e crudele,
Ed or tremante, or con la faccia roffa,
Or dolente, or pietofo fi querele:
Maffime quando quell' altro è lontano,
E di più averlo lo fperar fia vano.

L X I I.

Rispoſer tutti ad una voce ſola,
Che fedeltade in donna non alligna.
Canaglia ! voi mentite per la gola:
Diſſe Coreſe con la faccia arcigna.
Argea dipoi non ſale già, ma vola
Sopra del palco, ed i denti digrigna,
E ſtrappa le corone a queſto e a quello;
E vacca par, fuggita dal macello.

L X I I I.

Ed ecco a un tratto tutti le ſon ſopra.
A queſta viſta i forti Paladini
Fan lama fuora, e ſi comincia un' opra,
Che paſſa del credibile i confini.
Va 'l palco a terra, e la gente ſoſſopra;
Chi più fugge, ha più ſenno: i Re meſchini
Non ſcendono dal trono per paura,
E ſtan guardando de' ſuoi la ſventura.

L X I V.

La bella Argea fu preſto liberata,
Tanto ſpavento ciaſcheduno impiglia.
Ma mentre quella coppia infuriata
Uccide, ſtorpia, rovina, e ſcompiglia:
Eccoti coſa barbara e ſpietata,
Ch' in un mi fa ſpavento e maraviglia;
Una furia, un fantaſma, un moſtro tale,
Che ha di demonio più, che d' animale.

L X V.

È nero aſſai, e groſſo come un porco,
Ed ha la teſta, e 'l dorſo, e piedi, e coda
Tutta piena di zampe, e ſembran d' orco;
Ha lunghi denti, e la pelle sì ſoda
Che vince il bronzo, ed un grugno sì ſporco
Che cola ſempre di ſanguigna broda.
Or queſti apparve in meno d' un baleno,
Non ſi ſa come, rompendo il terreno.

LXVI.

E con le branche e con l' ugne d' arpia
Ghermì le belle donne, e presto presto
Ritornò sotto terra, e fuggì via.
Nalduccio ch' era un garzoncello lesto,
Non istà punto a misurar la via,
Ma salta dietro il mostro : afflitto e mesto
Resta Orlandino, ed al trono reale
S' invia alla peggio, come un animale.

LXVII.

Ma quelli non lo stettero aspettare,
E si precipitar di dietro al trono;
Poi si misero entrambi a sgambettare
Per certe buche, e già salvati sono.
Orlandino non sa più che si fare,
Ma non per questo dassi in abbandono;
Anzi in man prende un di quegli animali,
Che fanno lume a guisa di fanali.

LXVIII.

E per le buche, dove entrò la bestia
Con le donne leggiadre e Rinalduccio,
Passa sicuro; e non gli dà molestia
Entrar, come dir suolsi, in bocca al luccio,
Anzi grida feroce, e più s' imbestia
Quanto più scende; sì lo tocca il cruccio
Pel suo cugino, e per la sua consorte,
Ch' odia la vita, ed ha in desio la morte.

LXIX.

Or mentre egli va innanzi, ode un romore
Di gente che combatte, e insieme ascolta
Sospiri, e pianti, e voci di dolore.
Ma diremo di questi un' altra volta:
Perchè ora, tra l' affanno e tra l' orrore,
Non so che dirmi; e se non si rivolta
Fortuna a lor favore, ho gran spavento
Che non muojano tutti colà drento.

L X X.

La gioventù va via, e non riflette,
Che dopo il danno, a quel che vien da poi;
Però quando uno imbianca le basette,
Guida in altra maniera i fatti suoi.
Ma così fanno tutti, e non si mette
Giudizio che col tempo; ancora noi
Femmo lo stesso: e gli altri che verranno
Dopo di noi lo stesso pur saranno.

L X X I.

Però diceva ben quell' uomo saggio,
Che giovin non si loda per savìezza,
Come per frutti non si loda il Maggio,
Nè l'inverno per fiori. Ha giovinezza
I propri doni, e ben le reca oltraggio
Chi prudenza in lei vuole, e vuol fermezza.
Il meno pazzo al mio parere è quello,
Che tra' giovani ha un' oncia di cervello.

L X X I I.

Ma io vi veggio in sì strano dolore,
Se lascio in tal periglio, in tale affanno
I bei garzon, che ve ne scoppia il core;
Ed ho timor che non abbiate danno,
Donne gentili: onde per vostro amore
Salto l'istoria, e quelli che lo sanno,
Non mi sgridin per questo, che alla fine
De' poeti le donne son regine.

L X X I I I.

Or dunque per seguir la tela ordita,
Vegniamo a Don Tempesta e a Don Fracassa,
E insieme al pentitissimo Eremita
Che col suo pianto ogni gran fallo cassa
Di cui abbonda la sua trista vita;
E tale esempio, dovunque egli passa,
Dà d'umiltade e di devozione,
Che vien preso per santo Ilarione.

LXXIV.

Tiene una fune a' fianchi, ed una al collo;
Nude ha le fpalle, e tanto fe le batte;
Che par ch' egli percuota un qualche ftollo,
O fia fua pelle cuojo da ciabatte.
Guarda la terra, e par gallina o pollo
Quando per pioggia grondante s'abbatte;
E dice mifereri e deprofundis,
Ut falvetur a diabulis immundis.

LXXV.

E perchè Don Tempefta tien per certo,
Che fia opera fanta il dar foccorfo
A lei, che già nel Libico deferto
Portata s'è qual capriola l'orfo,
Il Sir di Nubia che un torto si aperto
Fece a Ricciardo fenz'alcun rimorfo;
Però vuole imbarcare, e feco chiama
Anche Ricciardo, che cotanto egli ama.

LXXVI.

Ed in quel giorno appunto (ve' che forte!)
Giunfe all'Ifola un legno di Levante,
Sbalzato da burrafca orrenda e forte;
Di che fe s'allegraffe quell' amante,
Il penfi chi fu mai di quella corte.
Dalla tefta tremò fino alle piante
Pel foverchio piacere ed improvvifo,
E fe' di latte, e poi di rofa il vifo.

LXXVII.

La travigliata nave in tempo breve
Le rotte vele e le troncate farte,
Ricompone; e al foffiar d'un aura lieve
Scioglie dal lido; e feco fi diparte
La compagnia, che in sè mai non riceve
Timor, fe ben nemico aveffe Marte:
E giunfer prefto prefto all' Ifoletta,
Da me poco anzi nominata e detta.

LXXVIII.

E giunser ivi appunto nel momento
Che venne il mostro, e portò via le donne,
Ed Orlandin nella buca entrò drento,
Gridando forte Kirieleisonne
Per cristiana pietà non per spavento,
Chè mai non fia ch' egli di lui s' indonne:
E l' Isola faceane un gaudio strano
Con corna, e pive, e battere di mano.

LXXIX.

Di piacer tanto chiede Don Tempesta
La cagione a color ch' eran nel porto;
E gli fu detto che quella gran festa
Si fea a cagion, che a favor loro insorto
Era il nume dell' Isola, che mesta
S' era ridotta per lo strano torto
Che le fer due garzoni e due donzelle,
Spinte colà da lor nemiche stelle.

LXXX.

E appena raccontò come in sembianza
Di fiero mostro feo l' aspra rapina,
E che un di loro con strana baldanza
Gli corse dietro per tanta rovina,
Che 'l credon morto, o almen n' hanno speranza:
Chè di pietade e d' ira si tapina,
Il buon Ricciardo, sbalza sul terreno
Presto così, che rassembrò baleno.

LXXXI.

Fan lo stesso i Giganti e Ferraùtte;
E preso uno dell' Isola, di morte
Lo minacciano e d' altre cose brutte,
Se non li guida per le vie più corte
Là dove sono in periglio ridutte
Le genti Franche: e per benigna sorte
Diedero in un, che li condusse presto
A luogo infelicissimo e funesto.

LXXXII.

Giunti alla buca, grida Ricciardetto:
Siete ancor vivi, dolci miei cugini?
Nè sentendo risposta, per dispetto
E per doglia si strappa e vesti e crini.
Indi ancor egli per quel foro stretto
Salta in soccorso de' suoi Paladini;
E cade in tempo, che la bella Argea
Per morta dal marito si piangea.

LXXXIII.

Senz' altro dire con la forte spada
Percuote il mostro, ma il percuote in vano,
Chè par che 'l colpo sopra un masso cada.
Ond' egli prestamente dà di mano
All' erba tanto prodigiosa e rada,
Che fa venire il sonno da lontano;
E con essa percuote il grugno all' Orco,
E fa che dorma e russi come un porco.

LXXXIV.

E con l'erbe salubri il petto e'l volto
Tocca d' Argea e di Corese ancora,
Talchè ritorna in loro il quasi sciolto
Spirto, e le guance loro ricolora:
Ma di tornare in suso il modo è tolto,
E 'l più star ivi è troppo rea dimora.
Onde grida Ricciardo a voce piena:
Quì d' uopo è di calar fune o catena.

LXXXV.

Ferraùtte a quel dire si discinse
La corda, che tenea per penitenza.
E in cento giri su i fianchi si strinse,
E giù calolla con somma avertenza:
E Don Tempesta alla man la sì avvinse
Per su tirarli con la sua potenza.
Giunta la fune a basso, quella ria
Bestia legaro per le zampe in pria.

E dissero:

L X X X V I.

E disfero : Tirate allegramente,
Chè viene uno ftorion di que' paffuti.
A fe tira la fune preftamente
Il buon Gigante, e dice : Iddio ci ajuti;
Quando fel vide a piedi veramente.
Reftaron gli altri sbigottiti e muti.
Tanto orrido e feroce egli era in vifta,
Da far paura a un San Giovambattifta.

L X X X V I I.

Ed alla rete dan tofto di mano,
E lo copron così nel fonno oppreffo,
Acciò fvegliato egli s' arabbi in vano;
Poi ricalan la fune per lo fteffo
Terribil tanto e periglioso vano.
Legano a quella i giovani in appreffo
La bella Argea, e dopo lei, Corefe;
Di che fi dolfer poi per più d'un mefe.

L X X X V I I I.

Alfin per farla corta ognun fu tratto
Da quella tomba e rimirò la luce;
Di che n' ebbero tutti un gufto matto;
Perchè là dove tace e non riluce
La bella fiamma, ch'è di Dio ritratto,
E che mantien le cofe e le produce;
Non è vita o piacer di forte alcuna,
Ma inferno, ove ogni affanno fi raduna.

L X X X I X.

Riprefe Ferraù divotamente
La benedetta fune, e intorno a fianchi
Se la ricinfe tutta ftrettamente:
Ed abbracciò que' giovinetti Franchi.
Il che fero i Giganti fimilmente:
Poi differ lor : Quefto padre de' granchi,
Quefto demonio è bene che fi defti,
E che 'l noftro valor fi manifefti.

X C.

Disse Orlandin : Lasciamolo dormire ;
Chè non è bestia al mondo a lui simile,
E ha forza tal che non si può ridire.
Disse il Fracassa : Io lo stimo un barile,
E con un calcio lo faccio basire.
Ma Don Tempesta che nol tiene a vile,
Disse : Io'l vo' prima dentro il mio retino,
E poi si desti, e stiamogli vicino.

X C I.

Desta che fu la spaventosa fiera,
Fe' cose ch' io ne tremo a dirne solo ;
E se la rete fatata non era,
Squarciata l' averia come un lenzuolo.
Si torce, e sbuffa, e d'una bava nera
La rete imbratta, e ne riempie il suolo,
Ma Don Fracassa ride e la strascina
Per la cittade insino alla marina.

X C I I.

Quivi il popol dell' isola ridutto
S' era, e piangeva lo suo dio prigione:
Quando il Fracassa volto al popol tutto
Incominciò una bella orazione,
Che fece (grazie a Dio) di molto frutto:
Perchè mostrò loro in conclusione,
Che'l vero Iddio è in cielo, ed è immortale;
E che quel loro era un brutto animale.

X C I I I.

Poi spiegò loro della santa Fede
I misteri più alti e piu nascosti:
Che niun giunge alla beata sede,
Se al battesimo avvien che non s'accosti.
Onde ciascuno il battesimo chiede:
E a tutti quanti in lunghe file posti
Dan battesmo i Giganti e Ferraù,
E grida ciaschedun : Viva Gesù.

X C I V.

Poi Don Fracaſſa s' accoſta alla beſtia,
E fa che monti maggiormente in ira;
Onde non vi ſo dir come s' imbeſtia;
E s' adopra le zampe, e 'l grugno gira.
Ma per trarla alla fine di moleſtia,
Prende la rete e intorno la raggira;
Poi ſopra d' una pietra egli la ſcaglia,
E ſpezza il moſtro come un fil di paglia.

X C V.

Così col ſorcio noi vediamo il gatto,
Che ſi mette talvolta a giocolare:
Poſcia nojato di ſpaſſo sì fatto
L' afferra sì, che non può più ſcappare,
E vivo vivo ſe lo ingolla a un tratto.
Sí la volpe alla lepre uſa è di fare,
Che ſcherzando con lei s' imbroglia e miſchia
Poi nel più bel del giuoco gliela ſiſchia.

X C V I.

Morta la fiera, e gettata nel mare;
Diſſe il buon Ferraù: Son riſoluto
Dì qui fermarmi, e Criſto predicare
A queſte genti, ed eſſer lor d' ajuto.
E mi vo' queſta fune anco levare,
Chè 'l diavol qui può ſonare il liuto,
Chè donne così brutte e sì ſgraziate
Al par di queſte non ne ſon mai nate.

X C V I I.

E ſe con queſte il diavol non m' adeſca,
Per altra via di certo non m' acchiappa.
Con un bell' occhio ed una faccia freſca
Di man della ragion tutto mi ſtrappa:
Or quì non ſarà mai ch' egli rieſca,
E ſu gli ugnelli ſi darà la zappa.
Approvano i Giganti il ſuo concetto,
E vien da lor più volte benedetto.

XCVIII.

Il dì seguente ritornano in mare,
Seguendo gli altri il lor preso cammino;
E Ferraù si mise a predicare
E a far del ben, se mal non l'indovino.
Ma non so già, come abbia a terminare
Questo instituto suo tanto divino.
Guardilo il ciel, che a quel lido non giunga
Qualche donzella, e l'anima gli punga.

XCIX.

Or mentre questi prega, e quelli vanno
Per le gran vie del gran padre Oceano;
Venite meco a morire d'affanno,
Se avete il cor pieghevole ed umano,
Donne gentili, chè all'estremo danno
Giunta vedrete sul lido Affricano
La bella e infelicissima Despina,
Che a crudel morte ognora s'avvicina.

C.

Il giorno eletto alla giostra reale
Ed all'odiato e barbaro imeneo,
Giunse sopra d'un carro trionfale
(Là dove in suo dolore acerbo e reo
Stava Despina pensando al suo male)
Il fiero sposo, e con quanto poteo
Terribil voce, lei chiama che scenda
Sul nobil carro, e la mano gli stenda.

CI.

Tremò la giovinetta a quella voce;
Come a rombo di falco tortorella,
Od al ruggito di lion feroce
Sola nel bosco timida vitella;
E gela, e suda, e della morte atroce
Già l'immagine scorge acerba e fella;
Ma tanto è il ben, che al suo Ricciardo vuole
Che'l perder lui più del morir le duole.

C I I.

E nel ſuo cor magnanimo propone
Quel giorno per l'eſtremo di ſua vita;
Ed affacciata al vicino balcone
Senza ſperanza, e però fatta ardita,
Dice: Signor, ſe in te puote ragione,
Sarò con pace e ancor con laude udita;
Ma ſe fuor ſei di ſuo domino o poſſa,
Io là ritornerò, donde ſon moſſa.

C I I I.

Come ladron di via, che a ſalva mano
Crede ſpogliar l'incauto paſſeggiero,
Ch'aveva diſcoperto da lontano,
E vagli addoſſo impetuoſo e fiero;
S'ei gli reſiſte, onde fallito e vano
Riuſcire ſi veggia il ſuo penſiero,
Per l'impenſato caſo ſi tapina:
Tal Serpedonte reſtò per Deſpina.

C I V.

Chè in teſta mai non gli ſaria caduto
Di vederla sì torbida e penſoſa,
E quaſi in atto di fargli un rifiuto
D'eſſer donna di Nubia, e in un ſua ſpoſa.
Quindi le dice: Io quì non ſon venuto
Per veder, quanta è in te virtù naſcoſa,
Ma per condurti alla gran gioſtra, e poi
Queto dormir tra i dolci ampleſſi tuoi.

C V.

E monta ſopra gli argini del carro,
E verſo del balcon ſalta, anzi vola;
Indi con viſo torbido e bizzarro
La guarda alquanto ſenza far parola.
Ma perchè queſte coſe ora vi narro,
Pietoſe Donne, e in mezzo della gola
Io non chiudo gli accenti? Chè ſon certo
Come tacendo acquiſterei più merto.

C V I.

Ma già ch'egli v'è in grado ch'io favelli,
Come voi mi mostrate a più d'un segno;
Udite dunque. In aspri modi e felli
Prende la verginella, e con disdegno
Sul carro la strascina pe' capelli.
Nubia turbossi all'atto acerbo e indegno;
Ancorchè fosse barbara e villana,
E poco avesse della mente umana.

C V I I.

E con Despina più morta che viva
Al campo giunge: e cavalieri e dame
Si muovono a incontrarlo; e mentre arriva,
Il vecchio padre anch'esso, del reame
Con la più illustre e nobil comitiva,
Vallo a trovare, e del nuovo legame
Del bramato imeneo scherza con esso,
Ignaro ancor di quel ch'era successo.

C V I I I.

Quando egli s'ode dir: Padre costei
O in questo punto diverratti nuora,
O io fo giuro a tutti i sommi Dei,
Che in questo punto converrà che mora.
La sciocca sdegna i dolci affetti miei,
Perchè d'un altro ella è invaghita ancora:
Perciò risponda, e dica ciò che vuole,
E viva o mora per le sue parole.

C I X.

S'alza Despina in piedi, e attorno attorno
Guarda le donne, i duci, e i cavalieri;
Indi col viso d'ogni grazia adorno
Che fuor mostrava i nobili pensieri,
Volta colà dove si muore il giorno,
Quasi guardasse i suoi perduti imperi,
Un cenno fece con la bianca mano
D'essere udita, e non lo fece in vano.

C X.

Ed ecco ognun s' affolla per udire
Ciò che dirà l' illuſtre pellegrina.
Ma io, che ſo com' ella vuol morire,
Spezzo la cetra, e di queſta meſchina
Non vo' nulla aſcoltare, e nulla ordire.
O di fede e d' amor bella eroina,
Letta non aveſs' io tua triſta iſtoria,
O almen mi foſſe uſcita di memoria!

C X I.

Chè tal pietà di te mi ſerra il core,
Che me l' affoga, e perdo i ſentimenti.
O dove ſei, Ricciardo? ove dimore,
Ora che giunto a gli ultimi momenti
Per troppo amarti è il tuo sì dolce amore?
Ahi donde ei ſtaſſi, l' arrecchino i venti
Su le Libiche ſpiagge, acciò che porte
A te ſoccorſo, o veggia almen tua morte!

C X I I.

Ma dove volgo le mie triſte rime
A chi non m' ode, o non ſente pietade?
Omai dalle ſupreme alle parte ime
Mi prende un gelo, onde a terra mi cade
La meſta lirà, nè più il labbro eſprime
L' uſate voci; ma di tronche e rade
Note teſſo i miei verſi, e di gran pianto
Tutte le aſpergo: onde laſciamo il canto.

Fine del Canto quattordiceſimo.